



HAL
open science

Night studies : Regards croisés sur les nouveaux visages de la nuit l'innovation autrement

Luc Gwiazdzinski, Marco Maggioli, Will Straw

► To cite this version:

Luc Gwiazdzinski, Marco Maggioli, Will Straw (Dir.). Night studies : Regards croisés sur les nouveaux visages de la nuit l'innovation autrement. Elya Editions, 2020, 979-10-91336-154. halshs-02572867

HAL Id: halshs-02572867

<https://shs.hal.science/halshs-02572867>

Submitted on 22 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NIGHT STUDIES

Sous la direction de
Luc Gwiazdzinski,
Marco Maggioli, William Straw

NIGHT STUDIES

REGARDS CROISÉS
SUR LES NOUVEAUX VISAGES DE LA NUIT

Préface de Véronique Nahoum Grappe
Postface de Benjamin Mauduit

l'innovation autrement
Elya Éditions

Illustration de couverture :

Luc Gwiazdzinski ©

Elya Éditions

ELYASCOP – Entreprise d'édition

www.elya-editions.com

Indicatif éditeur : 979-10-91336

ISSN 2431-5141 – l'innovation autrement

ISBN 979-10-91336-15-4

Dépôt légal : à parution

© *Elya Éditions*, mars 2020

À Ronald et Guy.

SOMMAIRE

Préface

<i>Déréalisation nocturne</i>	11
Véronique Nahoum Grappe (IIAC-EHESS, Paris, France)	

Introduction

<i>Ouvrir les nuits</i>	19
Luc Gwiazdzinski (Université Grenoble Alpes, France)	
Marco Maggioli (Università di Lingue e Comunicazione, Iulm, Milan, Italie)	
Will Straw (McGill University, Montréal, Canada)	

Histoire

<i>Le portrait littéraire de la vie nocturne d'une ville antique : Rome</i>	29
Maëlle Le Bivic (Université de Lille, Lille, France)	

Perceptions

<i>Obscurités urbaines : Vivre dans le noir, voir dans le noir</i>	49
<i>Sens et sensations : Vivre la nuit, défier l'obscurité, faire face à la ville</i>	
Salomé Vincent (Université de Paris-Sorbonne, France)	
<i>Figuration de la nuit comme espace parallèle de pensées et de projections humaines. Le cas de la cellule et de la chambre</i>	66
Dany Stéphane Minko (Université de Yaoundé 1, Cameroun)	

Représentations

<i>Lo spazio vissuto della notte: un'indagine sulle percezioni e le abitudini dei ricercatori precari nell'epoca neoliberalista</i>	79
Federica Epifani (University of Salento, Italie)	
<i>Raccontare l'oscurità.</i>	96
<i>Notti di guerra e di fuga attraverso i graphic novel</i>	
Antonella Rinella (University of Salento, Italie)	
Francesca Rinella (University of Bari Aldo Moro, Italie)	

Activités

- Les marchés nocturnes de rue à Yaoundé (Cameroun).* 117
Entre système D et désordre urbain
Nicolas Owona Ndounda (National Centre for Education, Cameroun)
- Venezia di notte.* 138
Frontiera della colonizzazione turistica o spazio-tempo per pratiche sociali?
Federica Letizia Cavallo (Università Ca' Foscari Venezia, Italie)
Giuseppe Tomasella (Università Ca' Foscari Venezia, Italie)

Espace public

- Nightscares and the social role of public space* 165
Mar Santamaria Varas, Pablo Martinez Diez
(300.000 Km/s, Institute of Advanced Architecture of Catalonia, Espagne)

Nuits d'ailleurs

- La nuit de Tokyo Drifter : l'espace-temps tokyoïte après Fukushima* 187
Suzanne Beth (McGill University, Montréal, Canada)
- A Socialist night? Governing through lights in the post-war* 208
Lucie Dušková (Charles University, Prague, République tchèque)

Populations

- Dall'oscurità del giorno alla visibilità della notte: homelessness e geografie della marginalità urbana nella notte contemporanea* 225
Daniele Paragano (Università Niccolò Cusano – Telematica Roma, Italie)
- La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l'espace urbain (périphérique)* 241
Edna Hernandez (Université de Bretagne Occidentale, Brest, France)
Emmanuelle Faure (Université Paris Nanterre, Paris, France)
Corinne Luxembourg (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture Paris La Villette, Paris, France)

Mise en lumière

- Parcours nocturnes en plein jour :* 267
la scénographie sombre du musée du Quai Branly (Paris)
Mathilde Thouron (Laboratoire d'Architecture de Toulouse, France)

Poésie

- Notturmi elettrici e metallici nel teatro del primo Marinetti:* 287
riletture della geografia e della poesia della notte da Poupées
électriques a Elettricità
Cristina Trincherio (Università degli Studi di Torino, Turin, Italie)

Prospectives

- Notti che si accendono, notti che si spengono* 305
Andrea Giansanti (Università degli studi Nicolò Cusano, Roma, Italie)
- Alla ricerca dei confini non ancora accaduti* 316
Timothy Tambassi (Università del Piemonte Orientale, Vercelli, Italie)
- Les paysages du Berghain, un espace de discipline de soi.* 326
Libération et régulation normative des comportements
dans une boîte de nuit berlinoise
Nathanaël Wadbled (Université de Lorraine, Nancy, France)

Conclusion

- Le champ émergent des "Night Studies"* 347
Première esquisse d'une généalogie
Luc Gwiazdzinski (Université Grenoble Alpes, France)
Marco Maggioli (Università di Lingue e Comunicazione, Iulm, Milan, Italie)
Will Straw (McGill University, Montréal, Canada)

Postface

- Politiques nocturnes à l'épreuve du terrain* 375
Les nuits plurielles de Nantes
Benjamin Mauduit (Élu à la Vie nocturne de la Ville de Nantes, Nantes, France)

Biographies des auteurs

- S. Beth / F.L. Cavallo / L. Dušková / F. Epifani / E. Faure /* 380
A. Giansanti / E.H. Gonzales /
L. Giazdzinski / M. Le Bivic / C. Luxembourg / M. Maggioli / 381
M. Santamaria Varas / P. Martinez Diez / B. Mauduit /
D.S. Minko / V. Nahoum Grappe / N. Owona Ndounda / 382
D. Paragano / A. Rinella / F. Rinella / W. Straw /
T. Tambassi / M. Thouron / G. Tomasella / C. Trincherro / 383
S. Vincent / N. Waddled /

PRÉFACE

Déréalisation nocturne

Véronique Nahoum Grappe (IIAC-EHESS, Paris, France)

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC)
École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

DÉRÉALISATION NOCTURNE

Véronique Nahoum Grappe

La découverte du champ nocturne comme objet spécifique et majeur de la recherche en sciences sociales voit dans cet ouvrage une belle avancée. Trop souvent les sciences sociales sont encore diurnes, elles effacent la grande bascule quotidienne au profit d'un fond de texte gris, où le jour l'emporte : la nuit n'est plus que le décor factuel et anodin de l'action décrite par les historiens, ethnologues, sociologues etc., comme si son évidence récurrente la situait en dehors de toute problématique. Si le mythe, la poésie et la littérature lui donnent une large place en tant que système d'images, c'est la question de ses effets sociaux en tant que cadre d'une scène en cours, au sens d'Erving Goffman, qui reste à interroger plus largement par les sciences sociales. Cet ouvrage est donc pionnier : la nuit, en tant que cadre quotidien de la vie collective, est différente du jour. Comment décrire cette différence toujours inscrite et reconfigurée dans un contexte social culturel historique donné ? Quels en sont les effets sociaux ? Ici le travail des chercheurs nous prend par la main, cas par cas. Chacune de ces recherches implique une appropriation culturelle puissante du fait nocturne cosmique subi : on dirait que notre espèce diurne lutte en permanence contre son noircissement qui enveloppe et annule le visible, en tentant de faire de la nuit un autre jour, éclairé, travailleur, productif surtout dans ses cités. Mais la nuit résiste, en partie à cause de son offre radicale de différences concrètes, physiques, esthétiques, qui apparaissent dans toute leur force, à chaque panne d'électricité.

Car ce que la nuit fait tous les jours à l'espace et au temps est théâtral : lorsque le jour « tombe », se joue une grandiose métamorphose du paysage « sous tous ses aspects de lumières » – ainsi la cathédrale de Paris, sous la plume d'Hugo : « *Si vous l'avez vue le soir au coucher du soleil, dans ce magnifique vêtement d'or qui recouvre sa pierre noire, qui se retire lentement et s'évanouit dans l'air, et la laisse nue et livide comme un fantôme déshabillé. Si vous l'avez vue de nuit, c'est de nuit qu'elle est la plus belle, car à cette heure tous les siècles se ressemblent...* » L'écriture poétique peut être utile aux sciences sociales, car elle restitue un système d'images dont la force est anthropologique. Les différentes imageries plus ou moins

religieuses ou scientifique qui tentent de donner un sens à cet étrange bouleversement du décor du soir naissent de sa force d'évidence : l'esthétique nocturne impose son régime de luminosités déclinantes, après le flamboiement des derniers feux du soir, puis la nuit change le monde à chaque fois. Cette métamorphose obligée et de retour chaque soir, constitue nécessairement aussi une des aventures cognitives collectives partagée dans toutes les cultures. Plus la métamorphose est physique, basique, et plus l'image culturelle est nécessaire. Littérature ? Fiction ? Ou autre régime du réel, qui revient chaque soir, dans un rythme clignotant de vérité physique et qui chaque matin s'évanouit, obligeant à voir le jour autrement.

En oubliant la nuit, les sciences sociales oublient aussi le rythme même du faire société, la grande scansion ordinaire des jours qui change le rapport collectif à la réalité. La nuit plus que le jour, « rien n'est vrai mais tout pourrait l'être ». Le poète Edmond Jabès élargit ici singulièrement la force anthropologique de l'image littéraire. La nuit, l'extension du domaine du vrai vient envelopper celui du possible mieux que le jour.

Revenons aux quelques lignes hugoliennes : l'assombrissement efface le brillant des couleurs qui « habillaient » les choses, d'où une « mise à nu » particulière, « livide », une réduction à la simplicité dénudée d'un dessin pâle, ombreux — troublantes silhouettes parfois de l'arbre la nuit, d'une tour, d'un édifice pourtant familier. Ces dessins d'ombre n'ont plus de peinture physique, ils sont comme délestés de la lourdeur de vie matérielle, épurés des signes graphiques de leurs caractéristiques secondaires, de leurs remugles internes, trous, rides, taches et aspérités du temps. Ils sont les dessins floutés d'eux même, flottent en suspens dans le fondu du gris, avec pour toute consistance, l'obscur. La palette des teintes décolorées, livides, noircissantes, dessine la présence formelle des choses de toute dimension : effacée du visible bien éclairé, son sens aussi semble assourdi, opaque... Une pyramide la nuit ! C'est l'ombre colossale de la symétrie dans toute sa terrible pureté !

La lenteur de l'assombrissement progressif nocturne (dans nos pays encore tempérés) rend d'autant plus poignante la question de la nuit des temps, quand tout semble freiné dans un impossible retour en arrière par cette subtile variation chromatique à chaque instant. La

décroissance lumineuse est insensible et pourtant le soleil disparaît toujours à un moment, derrière l'océan. Rien n'est seulement visuel dans cette glisse insensible vers le noir et sa douceur terrible se ressent dans le corps tout entier. Il bouge lui aussi et tourne avec la planète, sa chair subit les gravitations universelles. Des études neuro-cognitives pourraient peut-être apporter des informations sur la puissante a-perception nocturne qui implique le corps humain tout entier depuis sa naissance (et quelques mois avant), un corps pris physiquement dans le mouvement qu'il perçoit : voir le jour « tomber », la nuit « s'avancer » n'est pas un simple spectacle visuel, mais l'expérience cognitive paradoxale d'être compris physiquement dans ce que l'on ne comprend pas théoriquement, le noircissement « livide » des choses, avec parfois ce grand ciel qui s'étoile, une pleine lune stupéfiante, et la disparition du présent.

La métamorphose nocturne est aussi radicale, absolue holistique, qu'elle est ordinaire, récurrente : elle n'est pas « quotidienne » puisqu'elle crée et scande le rythme même de toute quotidienneté. Elle arrive tout le temps à son heure et n'ennuie personne. Jamais on n'entend dans une série télévisée : « Quoi ? Encore la nuit ce soir ? Marre ! ». La nuit constitue une expérience majeure de la perception collective humaine, d'où ses effets sociaux à chaque fois reconfigurés au sein d'une culture donnée, et à chaque fois fortement balisés par une esthétique distinctive de l'indistinction menaçante. En faisant s'évanouir l'image distincte et éclatante de couleurs, l'assombrissement menace la pensée qui a perdu la clarté et la distinction de son objet. Une dissymétrie première : une menace sourde naît du fait de la confusion entre les limites distinctes entre les choses entre elles, la perte du tranchant des couleurs bariolées du jour, leurs distances entre elles la précision évidente de leurs positions dans le paysage se brouillent. Dans le noir, la bougie, l'enseigne, la lampe, l'étoile, le bijou, les yeux brillent plus, et les figures obscurcies voient l'organisation dérangée de leurs dimensions ordinaires, de leurs distances, de leurs assises. Le proche ordinaire est happé par l'indéfini d'une ligne de fuite où la vue se perd, et un grand vide sidéral, sidérant, dont la couleur est le noir, s'évase au dessus de nos têtes à l'infini d'où un vertige, quand le proche est tombé dans le noir. Quand au lointain, lune, qui caresse les caresses, étoile, tout ce fond du ciel nocturne où la perte des yeux produit une image de l'extrême lointain, tout cela si éloigné, semble envelopper de langes noires et souvent plus froides que le jour, le corps du promeneur nocturne sur la plage, ou mieux dans le

désert. La nuit, l'extrême lointain se rapproche du corps humain, pendant que le proche a disparu au loin.

L'obscurcissement fait se dévoiler les formes des choses comme envahies par leurs ombres, tout en anéantissant leur définition ordinaire, en raturant leur nom : la nuit est un temps objectif de production d'indéfinition et de silence sémantique. Le monde semble alors moins pesant sur son propre sol, comme vidé de sa réalité matérielle au profit d'un peuple de silhouettes, de graphes, devenus fantomatiques. Toutes ces formes dénudées par (dans) le noir, nourries d'ombre, peuplent un paysage nocturne plus froid et plus vide, rendu ainsi plus énigmatique, moins ancré au centre de son sol temporel. Les figures nocturnes sont alors comme expulsées de leur présent, de leur époque — Et la cathédrale célèbre si souvent dessinée voit sa silhouette sombre la nuit comme sortir de sa propre masse diurne du moment pour entrer dans un temps plus long, car la nuit « tous les siècles se ressemblent ».

La nuit, une grande ressemblance d'indistinction obscure rassemble l'espace et le temps, et tout s'abîme dans un vertige, un suspens, une forme de survol planant au dessus de l'indéfinition croissante de toute forme concrète, version charnelle de l'infini théorique. L'avancée de (dans) la nuit se traduit donc par l'ouverture d'un espace et d'un temps plus vastes, plus immenses, moins compréhensibles, en abîme, jusqu'à cette « nuit des temps » et sa promesse glaçante de fin non seulement de tout, mais aussi de chaque chose, sur toutes ses dimensions. La nuit a son régime d'historicité propre, plus extensif et flou, plus massif et global, produit par la puissance de l'aventure esthétique qu'elle inflige au « faire société » humain diurne. Son assombrissement symphonique tend à la déréalisation des choses moins clairement définies, et cette invasion d'évasif conduit à l'évasion du temps présent, à une dé-contextualisation elle même obscure. Et la silhouette dénudée et floutée d'un énorme édifice célèbre semble mieux habiter la nuit que le jour, la longue durée de sa propre existence séculaire, et donc l'énigme de sa création et de son existence.

La belle expression courante, « la nuit des temps », est significative de ce vertige d'une temporalité happée par le vide de l'obscurité nocturne, sur une ligne de fuite énigmatique. En vidant l'espace de son contenu, se crée une grande courbure de la durée, quand, à perte de vue s'immobilise tout au fond de la nuit la fuite vertigineuse « des temps »,

à tout jamais perdus. Hors champ des yeux humains écarquillés restent la lune et les étoiles, qui font briller le paroxysme d'un champ infini de noir, où ne pousse que ce qui s'enfuit à perte de vue, et à jamais. La nuit, la folie pose la question : « quel est le plus long entre toujours ou jamais ? ». Si les temps de toutes les histoires de vies s'abiment dans une même nuit d'indistinction, in fine, alors le point final est un abîme. Si l'horizon « pour toujours » est une nuit où s'abiment les temps, nos mondes ont-ils jamais existé ?

Cette question touche le politique, mais de façon concrète, avec tout le corps. On perçoit la nuit avec la peau, à cause du noir et de ce léger refroidissement qu'il crée, avec les oreilles à cause d'un changement de paysage sonore saisissant, avec les narines, parce que les odeurs sont autres. On la perçoit avec une réflexivité changée. Quand le « clair et distinct » cartésien devient opaque et confus, on perçoit différemment le jour et son ordre de route. Au matin revient avec la lumière tout le social qui s'était éloigné au cours de l'immense déréalisation nocturne. Avant toute hypothèse menaçante, une inquiétude sans contenu naissait la nuit en face de la victoire de l'ombre portée sur le réel. Et au petit matin de la fin de nuit blanche, parfois, une sourde déception voit le retour du social de la veille, inchangé dans ses verrous, ses injonctions. Ce réel du jour est le maître des ombres portées au dos des choses nommées et définies, ancrées à leur place. Il n'a pas besoin d'être posé comme « diurne » mais seulement comme régime universel de la réalité puisque la nuit on dort, pendant que le réel/irréel nocturne reste assigné à une séquence particulière liée à l'insomnie.

On sait toujours plus qu'il est la nuit, la nuit, qu'on a conscience du jour, pendant le jour. Le jour est le grand producteur de réel social et politique, alors que la nuit s'évade de tout contexte bien défini. Avant même d'être seulement différent, voire dangereux, l'espace nocturne est d'emblée posé comme un cas de figure, spécial, périphérique, inquiétant et s'ouvrant sur des pistes diagonales de présence au monde, moins sociales et donc nécessairement moins prises dans les cascades des mépris hiérarchiques diurnes. La nuit, ce clochard seul au monde est roi du monde, il en habite le centre. Le jour sur le trottoir il est « en bas » sur l'échelle des êtres, de l'huître jusqu'à l'ange. La nuit, en amont de toute idéologie, le brouillage des choses, de leurs distances, de leur temporalités, de leurs assises, fait comme se courber toute ligne droite, celle des distances comptables, celles, intérieures des effets de certitudes bien campées, celles extérieures et verticales des logiques

de « hauteur » sociales. De l'ombre brumeuse décolorée, « livide », au brouillage indistinct, du brouillage à la déréalisation fantomatique puis à la dé-contextualisation temporelle, de la projection hors temps dans le vide obscur de toute réalité à un effet de chaos, le chemin de la nuit éveillée, blanchie par l'éveil, consiste en un éloignement physique très concret, donc évident et sensible en tant que pensée possible, d'avec le monde politique diurne, « politique » au sens d'une organisation des rapports de pouvoirs inscrite dans le paysage, les formes d'habitat et de cérémonies, les modes de communication et de gestion de l'espace etc. si bien balisés le jour.

Quelques extraits du poème de Victor Hugo, *Soir*, résument tout ce qui tente de se dire ici, et exprime cette ouverture vers une autre forme de réalité sociale, que le cadre nocturne rend imaginable :

Les larges estompes de l'ombre,
Mélant les lueurs et les eaux,
Ébauchent dans la plaine sombre
L'aspect monstrueux du chaos.

Tout s'éteint. L'horizon recule.
Il regarde en ce lointain noir
Se former dans le crépuscule
Les vagues figures du soir.

Les broussailles, les grès, les ormes,
Le vieux saule, le pan de mur,
Deviennent les contours difformes
De je ne sais quel monde obscur.

L'insecte aux nocturnes élytres
Imite le cri des sabbats.
Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas.

Par degrés, monts, forêts, cieux, terre,
Tout prend l'aspect terrible et grand
D'un monde entrant dans un mystère,
D'un navire dans l'ombre entrant.

La nuit, le monde n'existe plus que renversé dans le miroir de l'eau, reste l'énigme que l'ombre crée jusqu'à la possibilité du chaos, et son navire entrant ouvre la possibilité d'imaginer une autre réalité. Cet imaginaire alternatif, inarticulé, même sourdement pressenti sous la lune, et qui est le propre de ce que crée la phénoménologie de l'espace nocturne, est d'emblée politique.

Le réel de l'esthétique nocturne, très matérielle et physique, est peut-être l'occasion, d'une autre perception collective du monde du jour, tellement stabilisé dans son éternité présente. Au delà des images culturelles construites dans les différents systèmes de croyance – qui installent plutôt la nuit les figures de la peur et du danger, fantômes, vampire, et autres morts vivants – et de la réalité des pratiques – qui tendent à poser la nuit comme le cadre « bon à penser » des activités transgressives – il y a aussi ce fait induit par l'esthétique nocturne d'une fin possible des logiques diurnes de dominations, puisque la nuit elles se brouillent et s'obscurcissent.

Bien sur, c'est dans les paroles et livres, « que la nuit de l'encre protège », qu'on trouvera les formes théorisées des mondes alternatifs rêvés.

INTRODUCTION

Ouvrir les nuits

Luc Gwiazdzinski (Université Grenoble Alpes, France)

Marco Maggioli (Università di Lingue e Comunicazione, Iulm, Milan, Italie)

Will Straw (McGill University, Montréal, Canada)

OUVRIER LES NUITS

Luc Gwiazdzinski, Marco Maggioli, Will Straw

The seventeen full-length articles gathered here represent a range of disciplines broader than is usual in the emerging field of “night studies”. We are pleased to include texts offering the analysis of quantitative social data alongside others engaged in the aesthetic analysis of theatrical works, to set reflections on the African urban night market alongside a study of women’s night time safety in peripheral cities of France and Mexico. A particular strength of this volume, we believe, is that it moves beyond the unitary focus on night-time culture and entertainment (what the English language calls “nightlife”) in order to examine the night-time work of scientific researchers or speak of citizen projects to install nocturnal gardens in cities. It has become a cliché of night studies to note that there are “many nights”, defined, constructed and lived differently for a wide variety of reasons. In some of the essays published here, authors go beyond this simple recognition of pluralism in order to theorize a “transversal” night, cutting across different publics and practices and resisting any sense of a singular “night world”.

This volume testifies, as well, to the methodological innovation which has been one of the distinguishing features of night studies. Since the beginning of this century, studies of the historical nights have grown in frequency. One of the most intriguing features of this work is the variety of sources to which historians have turned in their efforts to reconstruct the historical night. As its title suggests, the primary sources of Maëlle Le Bivic’s “literary portrait” of ancient Rome are written works, but it is through the written word that the article recovers those elements of noise, lighting, architectural structure and sensibility through which the complexity of the Roman night may be understood. In Ancient Rome, Le Bivic suggests, night-time illumination nourished a public, festive culture marked by the consumption of gastronomic luxury and artistic extravagance of various sorts (music, dancing, etc.). In a pattern that would be repeated in later centuries, lighting expanded to increase public security. This very expansion would have, as one of its effects, a distinction between those urban regions in which night-time visibility was strong and those regions of darkness and obscurity which came to be associated with informality and secrecy. In this

division, the moral and political geographies of the modern city could already be glimpsed.

The boundary between night and day, and its role in structuring a look upon the city, is a key concern of the article by Salomé Vincent, “Obscurités urbaines : vivre dans le noir, voir dans le noir”. When this boundary is understood in binary fashion, Vincent suggests, it may simply reproduce the opposition between normality and deviance with which conservative administrators have long understood the difference between day and night. More radical understandings of the night will emphasize the ways in which the nocturnal city reveals the interstices of the city, those places and practices which escape full integration within an administrative view upon the city. Vincent looks at some of the citizen projects introduced in the French city of Nantes, following the election of a Night Mayor in 2013. The introduction of night gardens and nocturnal camping grounds were part of a broader transversal, oblique and sensory rethinking of the city, in which traditional divisions between the public and the intimate, or between discretion and exhibition were blurred.

Both of the articles just discussed deal centrally with the public spaces of the night. In contrast, the article by Dany Stéphane Minko explores two enclosed spaces of night-time solitude, as represented in two novels from the so-called “Nouvelle Génération” of African writers writing in the 1990s and 2000s. One of these solitary spaces is the French prison cell in which an African migrant awaits the verdict on his deportation. The other is the bedroom in which Yembi, who has returned to his home in Brukina Faso after studies in Europe, spends his night time solitude reflecting on the circumstances of his life and country. The night, Minko argues, is not a time or a period so much as it is a space filled with meanings. In both novels, the night is the space of withdrawal, in which the troubled central characters of both novels confront their anguish and anxieties even as they seek the mental resources which will bring them hope and strength.

Minko usefully reminds us of Maurice Blanchot’s reflections on the night in his 1955 book *L’Espace littéraire*. The night, for Blanchot, is structured by the day to come : the night is the space/time of reflection of foreboding, or anticipation vis-à-vis the dawn and all that it will bring. If, for Minko, the temporal night is one of rest and relaxation, the spatial night is framed by all those social and contextual factors which shape our aspirations and ambitions. The complexity of the night, then, lies in its capacity to gather up the unresolved and

troubling residues of the preceding day, and to set in motion all those hopes and fears which are part of our anticipation of the day to come.

Federica Epifani's study of night-work among research professionals, "Lo spazio vissuto della notte: un'indagine sulle percezioni e le abitudini dei ricercatori precari nell'epoca neoliberista", is very different in method and focus from the articles just discussed. However, in its interweaving of quantitative and qualitative research methods, it shares, with most of the articles gathered here, a concern with the sensory and affective experiences of the night. In her study of 125 doctoral research assistants, Epifani explores the factors which bring people to work in the night and the contradictory status of nocturnal work within a social politics of labour. If, on the one hand, night work allows one to complete tasks for which the day allowed insufficient time, the flexibility we might glimpse here often obscures the lack of freedom which accompanies this extension of the work day. If the intrusion of work into the domestic space-time of the nocturnal home challenges conservative ideologies of private, familial space, it just as obviously represents the extension of discipline and of the bioregulation of the working subject into all available times and spaces. Epifani notes the ways in which, for many young researchers, preservation of night-space from what she calls its "neoliberal expropriation" by work stands as a resistant gesture against the loss of a private space of self-cultivation.

"Raccontare l'oscurità. Notti di guerra e di fuga attraverso i graphic novel", by Antonella Rinella and Francesca Rinella, begins by noting the high levels of "concern" shown by Italians when asked, in opinion polls, about a causal link between immigration and the decline of public order. The xenophobia which such polls reveal, the authors suggest, has much to do with the distorting effect of mainstream Italian media, which consistently seek to elicit panic over a perceived immigration crisis. Missing from such news coverage are the perspectives and accounts of immigrants themselves. Only in certain alternative media, the authors suggest, is the immigrant's perspective allowed to express itself, and one of the most important of these media, they argue, has been the Italian graphic novel. In the experience of immigrants, as related in graphic novel form, the night often assumes significant proportions, as the space-time in which both horror and hope are experienced with greatest intensity. Rinella and Rinella examine six graphic novels, published between 2010 and 2017. The night, in these works, is the time of clandestine movement and of the menacing sounds of war. By setting key scenes of displacement and horror in

the night, the graphic novel is able to offer an alternative geography of migration which challenges the stereotypes and clichés of the mainstream news account.

Nicolas Owona Ndounda's "Les marchés nocturnes de rue à Yaoundé (Cameroun)" offers the observation that the absence of research on African nights is doubled in the lack of specific regulation of the night in most African cities. His article traces the development of a nocturnal market economy dominated by street vending and its role within the broader festive and commercial economies of city life. Night markets in Yaoundé emerged in large measure as a response to the high rental costs (and fees) associated with day-time market stalls, but the development of nocturnal commerce is an effect, as well, of the economic precarity which has marked Cameroun since the mid-1980s. Rather than a simple extension of the day market into the night, however, Yaoundé's night-time commerce has reordered the social relations of commerce. If male sellers dominate the commerce of the day, a majority of those active in nocturnal commerce are women, freed from the familial obligations of the day and, in many cases, seeking to support themselves economically without being dependent on men. In this respect, the urban night market participates in a broader expansion of liberty, as women vendors are both freed from the confines of domestic space and able to develop the resources with which to achieve their economic independence.

The question at the heart of "La notte a Venezia. Frontiera della colonizzazione turistica spazio-tempo per pratiche sociali?", by Federica Letizia Cavallo and Giuseppe Tomasella is whether the nights of Venice have been able to resist tendencies towards the implanting of a tourist monoculture. As the authors note, night is not at the core of Venice's image as a tourist destination, nor does it dominate cultural representations of the city. Through careful analysis of the range of ways in which people experience the Venetian night, their article finds factors which resist the consolidation of a homogeneous night-time culture devoted entirely to the consumption of alcohol. One such factor is an increase in the number and variety of night-time events in Venice, across all realms of culture, such that the city's nocturnal "supply" of activities remains diverse. Another is the tendency for local neighbourhoods to perpetuate forms of sociability and associative night-time culture through which they interact with visitors from the outside while retaining their localism. Around the campo San Giacomo da l'Orto, for example, tourism finds its place in

relation to local histories of activism and social mingling, neither one nor the other producing a singular character for the place. Cavallo and Tomasella note that a simple opposition between resident and tourist makes little sense in Venice, where full-time students from elsewhere studying in the city, or day visitors from the nearby mainland, are present in sufficient numbers to compound simple dichotomies. These “transversal publics” enter into their own relationship with what the authors call the “amphibious landscape” of Venice, whose night-time is experienced as “a resilient succession of reappropriations, displacements and reinterpretations”.

In their “Nightscaapes and the social role of public space”, Mar Santamaria-Varas and Pablo Martinez-Diez examine the visual identity of Barcelona, another city marked by what, in recent years, has been called “over-tourism.” The authors are interested in the discrepancy between those parts of the city which play host to a great deal of human activity and those which offer a distinct visual identity. If there are places (like the Rambla) which possess both of these characteristics, there are a great many others in which levels of human activity do not correlate with investments in lighting design. Using a methodology which charted the overlapping of Flickr data and clustered human behaviour, the article suggests that the city’s visual structure, as expressed in lighting design, is a weak stage for its nocturnal activity. At an aesthetic level, this has the effect of endowing the city with a certain incoherence, produced by the gap between the photogenic and the behavioural city. At a policy level, it suggests that wasteful uses of lighting might be curtailed, and that citizen input into the design and placement of lighting might result in a stronger cultural relationship between the city and its occupants.

In 2011, following the disaster in Japan’s Fukushima nuclear plant, electricity consumption in Tokyo was severely reduced for an extended period. It was during this situation of reduced illumination that the Japanese film maker Matsue Tetsuaki made *Tokyo Driver*, a personal, documentary account of his travels through the night-time city. As Suzanne Beth shows, in her detailed analysis of the film, darkness revealed the weaknesses of the capital city, presenting it in ways which undermined its long-held status as centre of political and economic power. The night, as filmed by Tetsuaki, could be read a pause in the city’s ongoing history; in this interval, a new sense of the city’s political potential and of a divergent history might be glimpsed. If nuclear power had succeeded in banishing the Tokyo night, by clothing

it in illumination from which any sense of liminality was banished, the weakening of that power suggested new ways of inhabiting the city. Invoking Laurence Caillet's sense of the Japanese night as source of both continuity and rupture, Beth shows how the space-time of night might nourish a transformative politics.

The meaning of the diminished night runs, as well, through "A Socialist night?", Lucie Duskova's history of night and lighting in the socialist Prague of the post-World War II era. Her article begins with the question: Is there a socialist night? The very idea of socialist night in countries of the eastern block was shaped by contradictory impulses. On the one hand, Lenin's insistence that electrification was central to the building of socialism had enshrined illumination as the sign of a triumphant communism. On the other hand, the longstanding association of urban illumination with advertising and capitalist commerce suggested that socialist cities would not be lighted in ways that highlighted their effervescent urbanity. Duskova talks of the various false starts and failures of socialist lighting in Prague, such as the unreliability of its electrical grid and the dullness of the city nightscape. Later, when the hosting of international events (like historical anniversaries or sporting competitions) called for a more exuberant illumination, the city began to install neon lighting and other allegedly non-socialist lighting systems. With the inevitable decay of these systems, due to disrepair and improper implementation, Prague was left with little more than a weak version of the capitalist night.

In an analysis of the status of the homeless in contemporary cities, Daniele Paragano notes that the question of the homeless is persistently tied to the question of their visibility. What is the status, then, of the homeless at night? Visible during the day, amidst the multitudes of the contemporary city, the homeless risk becoming even more marginal and invisible as night falls. At the same time, night redistributes centrality and marginality across city spaces, such that certain places (like shopping centres) are vacated while others (such as entertainment strips) fill up with people. Marginalization, like margins themselves, is thus constantly produced and reproduced in the contemporary city, in ways that may work against projects of inclusion or spatial justice.

In some parts of the city, the passage from day to night may be profound, completely re-ordering any sense of centre and margin. In others, this passage may be weak, such that spaces are sites of unending contestation in which neither the inclusion nor the absolute marginalization of the homeless are accomplished.

“La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l’espace urbain (périphérique)”, by Edna Hernandez, Emmanuelle Faure and Corinne Luxembourg is a significant contribution to the scholarly literature on the night in several respects. It begins by noting the neglect of questions of gender in most studies of the night and, in particular, the absence of consideration of the place of women in the night. The originality of the article also extends to its consideration of peripheral, rather than monumental cities. The examples studied here are Gennevilliers, in the northwestern suburbs of Paris, and the Mexican city of Puebla. Taking up the insights of earlier work on the gendered city which suggests that relationships of domination are stronger in the night, the authors analyze the experience of women walking at night in the two cities, using interviews and route-maps drawn by respondents. The city, they suggest, is a space constructed by the social relations of sex, and key indicators of this construction are the very different itineraries followed by women walking at night compared to those of men. In the urban night, a sense of insecurity produces what the authors call distinctive performances of the body, both for women and for those who do not correspond to sexual norms.

Mathilde Thouron’s article is a study of lighting strategies in the design of Paris’ ethnographic Musée du Quai Branly. As Thouron shows, darkness and shadows came to find a place within museum practices in the latter half of the twentieth-century. First, lighting was reduced to protect works of art or other artefacts from damage. Later, with the arrival of video art and other works promising an immersive experience, the darkened “Black Box” became a familiar museum form. The predominance of shadowy spaces in the Musée Branly has led to accusations that the institution is more concerned with dramatic and aesthetic effects than with the transmission of a knowledge. And yet, as Thouron suggests, the design of the museum as an extension of nocturnal space works against the naked display and claim to intelligibility which were the hallmark of the traditional ethnographic exhibit. Rather than highlighting the conventional architectural features of the museal institution (its rooms, stairs and doors), the Musée de Branly has sought a sense of the organic more typical of the cavern.

In her detailed examination of the dramatic work *Poupées électriques*, by the Italian futurist artist Marinetti, Cristina Trincherio cites the artist’s call, made elsewhere, to “kill the moonlight”. If this attack on conventional sources of beauty would become a hallmark of futurist

thinking, Trincherò shows how, in earlier dramatic works by the artist, the embracing of a technological (and, therefore, non-natural) night is nuanced by a lingering attachment to a human dimension which is being lost. Marinetti's early ambivalence towards the natural is clearest, perhaps, in his extended commentary on a storm at sea at sunset, where the contrasting colors of sky and water produce a "warm terror" just as the geometric, almost mechanical bolts of lighting evoke a technological dimension which Marinetti is not yet willing to fully embrace.

Andrea Giansanti's article, "Notti che si accendono, notti che si spengono" situates itself within debates over the development of a night-time economy, with its attendant effects on the organization of cities and time-scheduling of work. The expansion of the tourism industry in cities has required of cities, now, that they both highlight their specific heritage and offer the features of a cosmopolitan urbanity shared with other cities. At the same time, the expansion of amenities and events aimed at tourists has also brought residents into the role of consumers of their own city's festivities. If the first phase of transition to a neo-liberal economy involved the roll-back of the state from the domain of public services, a second phase has seen the rolling out of individual entrepreneurialism as a credo. In this second phase, Giansanti suggests, the requirement of individuals that they organize their own rhythms of work and rest, in a world of flexible hours and extended work days, has made the expansion of the night a characteristic feature of neo-liberal life.

Timothy Tambassi's "Alla ricerca dei confini non ancora accaduti" sets the study of night within the broader project of a border studies. As the author recognizes, the "border" is a highly mobile term within geography and other human or social sciences; it has come to be studied in its symbolic, aesthetic, economic and institutional dimensions. In relation to the night, the question to be asked is how the night is defined against the day, and what might be the character of the boundary which is taken to separate them (if at all). Should we emphasize continuities between night and day, or will this inevitably lead to the colonization of the former by the latter? If the night is to be defined according to its own particular characteristics, what are the most important of these? Might the boundaries of the night, of the sort which circumscribe Gwiardzinski's "night archipelagos", challenge formal geographical boundaries by revealing spaces of habitation or activity otherwise unnoticed.

Finally, Nathanaël Waddled's examination of behaviors in the legendary Berlin night-club Berghain raises the question of the moral differences between day and night. It is common to see the practices of the day as tightly regulated by norms which are both broadly-shared and imposed by external forces. In contrast, a longstanding view of the night casts it as the time in which rules are cast off, in moments or situations of festive liberation. Waddled's detailed examination of the multiplicity of practices transpiring within Berghain – dancing, taking drugs, engaging in sexual activity – shows how behaviors typically imagined as gestures of unconstrained freedom are bound by certain rules and marked by a tight regulation of differences between the club's various spaces. Rather than serving simply as a realm in which rules are suspended and an absolute liberation is possible, the pleasures available in Berghain are formed in an intimate relationship with the constraints which shape all behaviors. In closing, Waddled suggests that the defining tension, in a nightclub like Berghain, is between disciplinary structures conventionally associated with the day and forms of self-disciplining characteristic of the night.

It is fitting that this volume concludes by addressing a theme which has served as a common thread running through so many of the articles collected here – that of the alterity of night to day.

HISTOIRE

Le portrait littéraire de la vie nocturne d'une ville antique : Rome

Maëlle Le Bivic (Université de Lille, Lille, France)

LE PORTRAIT LITTÉRAIRE DE LA VIE NOCTURNE
D'UNE VILLE ANTIQUE : ROME

Maëlle Le Bivic

Introduction

La présente communication a pour objet d'étude la nuit d'après les sources romaines antiques sous l'angle de l'approche anthropologique. La vie nocturne de l'*Urbis* est traditionnellement dépeinte à travers l'évocation de ses acteurs, des nuisances sonores ainsi que des précautions mises en place afin de contrôler, entretenir et promouvoir cette effervescence. Ces éléments témoignent du développement d'activités nocturnes, ou bien du prolongement d'activités diurnes la nuit, participant ainsi de l'image d'une énergie créatrice romaine ininterrompue. Il est intéressant de rechercher si, chez certains auteurs, la nuit fait l'objet d'une reconstruction littéraire et d'une redéfinition lorsqu'elle entre en résonance avec le monde barbare. Ces descriptions multiples permettent effectivement d'entretenir un dualisme Romain/Barbares interrogeant l'artificialité des paysages, l'officialité des pratiques ainsi que les rythmes naturels et humains, participant ainsi de la construction d'identités barbare et romaine originales.

Notre intérêt se portera ici tout d'abord sur le développement de pratiques nocturnes dans l'aire urbaine de Rome, c'est à dire l'espace qui s'étend au sein des fortifications servienne puis aurélienne, et au-delà desquelles on trouve le *suburbium*, l'espace périurbain, puis l'*ager*, l'espace rural (Ménard, Plana-Mallart 2015, 16).

L'activité nocturne de la Rome antique est en partie comparable à celle d'une ville moderne. La Ville est illuminée, et la nuit romaine ne se limite pas à un temps de repos ou de repli sur la sphère privée. Elle se décompose en plusieurs temps dédiés à des activités différentes, allant des loisirs au travail – licite ou non – en passant par celui du repos social. C'est pourquoi la nuit à Rome apparaît comme un objet à part entière cristallisant les enjeux politiques, économiques et sociaux. En outre, la Ville apparaît comme une métropole de taille unique dans le monde romain antique. Elle sert donc de modèle explicatif et comportemental à la plupart des villes de l'Occident Romain (Ménard, Plana-Mallart 2015, 22).

L'éclairage artificiel de la Ville impériale

Il convient tout d'abord de souligner l'importance que revêt la lumière artificielle dans les sources antiques, car celle-ci est au cœur de la vie nocturne chez les Romains, et c'est sur ce même modèle qu'est conçu l'éclairage public antique à l'époque impériale.

La tombée de la nuit marque à Rome l'arrêt des travaux du jour : « il y a un temps propre au repos de l'homme fatigué »¹. Elle se manifeste par le coucher du soleil et se décompose traditionnellement en sept temps successifs, bien que dans l'usage courant, une telle précision n'était pas forcément appliquée² :

1. le crépuscule ou coucher du soleil (*crepusculum*);
2. le moment où s'allument les flambeaux (*fax*) qui coïncide souvent avec le souper (*cena*);
3. l'heure du sommeil (*concupium*);
4. le temps où toute activité est suspendue, vers le milieu de la nuit (*nox intempesta*);
5. le chant du coq (*gallicinium*);
6. le silence (*conticinium*)
7. et enfin l'aurore ou lever du soleil (*aurora*).

Les Romains doivent allumer les premiers flambeaux dès le début de la soirée pour prendre le souper car l'architecture n'est pas du tout étudiée pour optimiser la lumière naturelle. Seuls certains bâtiments le sont, c'est le cas par exemple des temples dans le but de créer une « animation esthétique » pour le fidèle (Bouchareb 2011, §10-11), ou encore des riches *villae* où tout est calculé afin de réserver chaque pavillon à la saison « où il fait le meilleur vivre » (Grimal 2004, 431).

Même les rues de Rome sont réputées pour être exiguës et bordées d'*insulae*, véritables gratte-ciels antiques atteignant parfois plus de vingt mètres de haut. Vitruve remarque que dès le Ier siècle av. n.è., en raison des densités de populations bien trop élevées dans la Ville, les architectes ont recours à la verticalité et à des immeubles d'habitation collectifs³.

1 CICÉRON, *De la République*, IV, 1.

2 APULÉE, *Métamorphoses*, II, 25 : « le crépuscule était venu, puis la nuit, puis les ténèbres, puis les heures où tout dort, et celles, enfin, où toute vie se tait » ; CICÉRON, *De la Divination*, II, 26 : « à quel moment, de nuit ou de jour, les coqs ne chantent-ils pas ? ».

3 VITRUVÉ, *De l'architecture*, II, 8, 17.

On estime alors la population romaine au sein de la muraille servienne à environ six cent mille habitants, puis au sein de la muraille aurélienne au III^e siècle à environ un million d'habitants (Nicolet 2000, 280). Ces édifices ne sont pas sans poser problème car, s'ils permettent d'abriter une population très nombreuse, ils augmentent aussi les risques d'effondrements, d'incendies et masquent la lumière du jour. Les rénovations suivant l'incendie de Néron en 64 prennent déjà en compte ces paramètres : certaines rues sont pensées pour être « élargies et plus claires » (Grimal 2004, 413), mais la mentalité traditionnelle associe ces rues larges à trop d'exposition au soleil, de chaleur, et donc au développement d'épidémies.

Ce projet de reconstruction reste donc partiel. Des règles de sécurité sont ensuite instituées sous Auguste (de 27 av. n.è. à 14) puis sous Trajan (98-117), les *insulae* ne pouvant excéder respectivement vingt-et-un et dix-huit mètres de haut, soit environ cinq étages, espacées de près de trois mètres, et sans présenter de flambeaux sur les façades extérieures.



Annexe 1. *Reconstitution virtuelle d'une insula de 5 étages*
Projet Le plan de Rome, Université de Caen Normandie
Source : dossier scientifique, S. Madeleine

4 Sauf mention contraire, les dates mentionnées sont de notre ère (n.è.).



Annexe 2. Reconstitution virtuelle de l'espace de 10 pieds soit 2,94m entre 2 immeubles suivant le code théodosien (IV^e siècle de n.è.)
Projet Le plan de Rome, Université de Caen Normandie
Source : dossier scientifique, S. Madeleine.

Cela n'empêche pas une partie de Rome de vivre dans une semi-obscurité permanente, c'est pourquoi l'usage de lampes est avéré dans la plupart des foyers romains, et dans toutes les salles de la maison. Conçues par des ouvriers spécialisés (*lanternarii*), on les trouve suspendues ou bien posées sur le mobilier, allumées aussi bien pour le travail, les festins ou la vie amoureuse ; plus rarement aux portes et fenêtres pour annoncer un événement heureux comme une naissance, un mariage ou le retour d'un être cher (Chrzanovski 2004, 18). Cicéron remarque avec regret que la lumière domestique est associée de façon récurrente aux notions de plaisirs, de festins et de beuveries⁵. Le repas du soir, le seul repas important de la journée, fait effectivement l'objet d'un véritable cérémoniel et de raffinements hors-normes. Il s'agit de la manifestation la plus évidente d'un art de vivre à la romaine qui trouve son paroxysme dans le *Satiricon* de Pétrone (Robert 1986, 99). Mais l'éclairage par le biais de lampes à huile est onéreux, d'autant plus s'il est accompagné d'un souper et de boissons alcoolisées destinés à

5 CICÉRON, *De la Vieillesse*, XIII.

de nombreux convives⁶. Les rites de commensalité sont donc réservés aux populations les plus aisées – jeunes ou non⁷ – et ils constituent une partie essentielle de l'héritage des ancêtres mythiques de Rome (le *mos maiorum*).

Les nuits deviennent alors des compétitions d'étalage de luxe gastronomique et artistique cristallisant de nombreux enjeux sociaux : le dîner est suivi d'une longue beuverie, accompagné de spectacles, de musiques, de danses et de jeux qui se prolongent parfois jusqu'à l'aube. Il s'agit d'autant de moments d'auto-représentation, d'où l'adoption de lois somptuaires afin de limiter le nombre de flambeaux domestiques. Le nombre de flambeaux devient alors un marqueur évident du statut social et économique de l'individu, au même titre que son vêtement⁸. La tombée de la nuit et le coucher du soleil marquent donc l'arrêt des activités diurnes, bien qu'ils ne soient pas encore synonymes de sommeil et de repos social⁹ : on observe la mise en place de pratiques spécifiques, propres à la première partie de la nuit et à la prolongation de la soirée. À une autre échelle, le développement d'une activité nocturne dans la ville se fait aussi en parallèle avec la maîtrise de la lumière artificielle. Sous la République, l'éclairage public est réservé aux événements exceptionnels. Lors de l'ascension au Capitole de Jules César suite à sa victoire sur les Gaulois, le consul défile suivi d'éléphants porteurs de candélabres. Dès lors, les torches et les lanternes deviennent un élément privilégié des cérémonies impériales, plus efficaces que les simples lampes pour ce type de spectacle nocturne (Chrzanowski 2003, 19). C'est donc l'empereur qui prend la décision de fournir le matériel

6 APULÉE, *Métamorphoses*, II, 11 : « il ne faut d'autres provisions pour passer la nuit sans sommeil que de l'huile plein la lampe, du vin plein le calice ».

7 CICÉRON, *De la Vieillesse*, XIV : « chaque jour, je garnis ma table de voisins et nous prolongeons le repas dans la nuit, le plus avant possible [*quod ad multam noctem, quam maxime possumus*], par des conversations variées ».

8 CICÉRON, *De la Vieillesse*, XIII : « C. Duellis prenait plaisir à se faire escorter par une torche de cire et par un joueur de flûte, luxe [*licentia*] qu'aucun particulier ne s'était encore permis » ; JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 282-287 : « il ne se frotte pas au passant que lui conseillent d'éviter un manteau écarlate, une nombreuse escorte, quantité de flambeaux et une lampe d'airain. Moi qui n'ai d'ordinaire pour me reconduire à la maison que la lune, ou la leur chétive d'une chandelle dont je règle avec économie la mèche, je ne lui fais pas peur ».

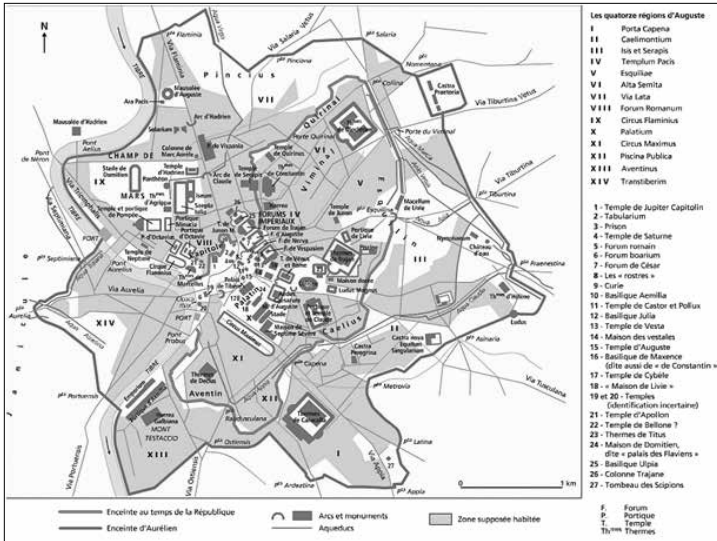
9 JUVÉNAL, *Satires*, X, v. 339 : « avant l'heure où l'on allume les lampes [*ante lucernas*] » ; PÉTRONE, *Satiricon*, LXXIX : « nous n'avions pas la ressource du moindre flambeau pour guider notre marche errante, et le silence de la nuit déjà en son milieu ne nous permettait pas de compter sur la lumière des passants ».

nécessaire à l'illumination. C'est le cas par exemple lors des naissances ou des mariages politiques, lors de la venue du roi d'Arménie en 66 ou encore pendant les jeux séculaires. Cependant cet éclairage est toujours ponctuel, il ne concerne que les quartiers où se concentre l'activité. Les quartiers périphériques ne bénéficient donc jamais de cette mesure. Le reste du temps, s'ils souhaitent se déplacer après le coucher du soleil, les particuliers se font accompagner de leurs lampes privées et d'une escorte personnelle¹⁰. De même, les commerces, échoppes, tavernes et lunapars, utilisent des lampes disposées sur les tables et les comptoirs (Chrzanovski 2003, 19).

Il faut attendre la période impériale pour observer la mise en place d'une forme d'éclairage public aux alentours des thermes – les autres édifices de loisirs comme les cirques ou les théâtres ne sont pas concernés en raison des inconvénients optiques (Duret, Néraudau 2001, 224). Les thermes sont à l'origine des ensembles monumentaux rassemblant bains, gymnases et jardins construits aux moyens de l'État. Introduites à Rome sous Agrippa (Ier siècle av. J.-C.), elles prennent rapidement des proportions considérables et deviennent de « véritables centres de loisirs » gratuits (Duret, Néraudau 2001, 266) : on y trouve aussi un accès direct pour la bibliothèque, des boutiques, des boissons chaudes ou froides et des pâtisseries (Grimal 2004, 904). C'est pourquoi elles sont au cœur du projet politique d'éclairage nocturne développé sous les Sévères (193-235), un projet de grande ampleur mobilisant des ressources humaines et matérielles importantes. Ouvertes à des heures bien définies, elles deviennent accessibles de nuit pendant les fortes chaleurs estivales sous Alexandre Sévère, puis en permanence¹¹. C'est le début de la régularisation et de l'organisation de l'éclairage public : des vigiles ou veilleurs de nuit (*sebaciarum*) circulent régulièrement et à tour de rôle munis de torches et de lanternes. La veille nocturne devient un service spécial réservé à la VIIe cohorte des vigiles de Rome, associée au corps des pompiers. Il s'agit d'une charge lourde d'un mois assurée à tour de rôle. Les équipes sont composées de plusieurs *mili sebaciarum*, un bâtiment leur est même réservé sur le Champs de Mars, il sert d'entrepôt de stockage ainsi que de poste fixe pour les veilleurs. Cependant ce projet bénéficie principalement au centre historique de la ville antique ceint par la muraille servienne et qui concentre quatre

10 APULÉE, *Métamorphoses*, II, 32.

11 JUVÉNAL, *Satires*, XI, v. 204-208 : « tu peux maintenant aller déjà aux bains [...] encore qu'il nous reste toute une heure avant la sixième ».



Annexe 4. Carte de Rome sous l'empire
 Source : archives encyclopédie Larousse en ligne.

La nuit romaine : l'effervescence contrôlée

Cette mesure impériale s'inscrit dans un vaste projet de renforcement de la sécurité urbaine et d'encadrement de sa population. La préfecture de la Ville s'affirme, sous les Sévères, comme un organe essentiel dans l'administration de Rome. Des rondes nocturnes sont organisées afin de prévenir tout désordre, et même les citoyens sont mobilisés pour ces fonctions de surveillance au cours des trois nuits de cérémonies des Jeux Séculaires de 204 (Ménard 2004, 64). En fonction de l'importance des événements, les veilleurs de nuit sont affectés en grand nombre sur des secteurs cibles afin d'y maintenir l'ordre, ce qui a pour conséquence de laisser le reste de la Ville sans surveillance¹² (CIL, VI, IV, 2, 1). Mais même en temps ordinaires le danger subsiste, comme l'attestent des graffitis retrouvés à l'intérieur d'un poste de veilleurs évoquant avec soulagement des nuits sans incidents (*sine querella, omnia tuta felicitè, Region XIV, maison 97*). La sécurité apparaît donc comme une fonction urbaine essentielle tandis que les campagnes sont plutôt associées à

¹² SUÉTONE, *Auguste*, XLIII.

la pratique du brigandage, une opposition matériellement symbolisée par le mur d'enceinte (Ménard 2000, §2). En effet, aux origines de l'organisation en cités, les hommes voulaient se rassembler derrière des remparts afin de se protéger des menaces nocturnes extérieures comme les animaux sauvages¹³. Dans les quartiers périphériques et populaires comme Suburre règne alors une obscurité propice au développement d'activités non encouragées – ni même contrôlées – par les instances publiques : ce sont les lieux de l'informel et du secret.

Les sources antiques s'en inspirent afin d'exploiter largement le répertoire du crime, de l'adultère ou encore de la débauche. Juvénal évoque par exemple la lumière crasseuse des lupanars qui permet aux femmes de la haute société de se déguiser afin de s'adonner à la prostitution¹⁴. Bien que cette pratique ne soit pas à proprement parler illicite à Rome, elle reste toutefois récriminée et marchands de filles (*leno*) et prostituées sont déchus de leurs droits civiques et frappés d'infamie (Grimal, *L'amour à Rome*, p. 159). Il s'agit de l'accusation idéale pour discréditer politiquement ou socialement un personnage public. Ces activités restent très ponctuelles, elles n'attirent pas de foules. Contrairement aux thermes nocturnes les thermes de Caracalla pouvaient accueillir près de mille six cents personnes, celles de Dioclétien trois mille personnes (Duret, Néraudau 2001, 259). Le sentiment d'insécurité à Rome se renforce donc avec l'obscurité ambiante, et parmi les risques nocturnes notables, rixes et chutes occupent une place importante¹⁵. La nuit semble un temps favorable aux mauvais coups, même si certains quartiers sont à éviter autant de jour que de nuit, réputés pour être des « coupe-gorges ». Notons aussi que si l'empereur est à l'initiative du renfort de la sécurité urbaine, l'inverse se confirme aussi et le dérèglement de sa conduite engendre un dérèglement général et une hausse de la criminalité nocturne (Ménard 2000, §30-31) : « certains, se faisant passer pour Néron, commettaient les mêmes excès avec leurs propres bandes, Rome offrait pendant la nuit l'image d'une ville prise »¹⁶. Ainsi, certaines figures impériales

13 CICÉRON, *De la République*, I, 25 : « ils commencèrent à élever des remparts pour assurer le repos de leurs nuits » ; SÉNÈQUE, *De la Vieillesse*, VI, 15, 8.

14 JUVÉNAL, *Satires*, VI, v. 116-132.

15 JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 278-301; PÉTRONE, *Satiricon*, LXXIX; MARTIAL, *Épigrammes*, VIII, 75 : « regnait par nuit noire son hotellerie, un Lingon, qui venait de quitter la voie couverte et la voie flaminienne, en heurtant son gros orteil, se démit et se déboîta la cheville ».

16 TACITE, *Annales*, XIII, 25, 2.

deviennent inévitablement associées à l'idée de troubles de l'ordre et de dangers nocturnes, comme Caligula, Néron, Vitellus, ou encore Vêrus. Cependant ce sentiment de peur urbaine n'est pas forcément fondé sur une réalité historique car il participe d'un *topos* littéraire stigmatisant les « mauvais princes ». En outre, le paysage mental de la nuit urbaine s'inscrit la plupart du temps dans une aventure qui oppose l'image du brigand à celle du héros, les quartiers populaires avec le centre. Ce contraste spatial reste donc à nuancer, d'autant plus que, au sein même des quartiers les plus aisés, les comportements sociaux se transforment avec la tombée de la nuit et le repli sur la sphère privée : pour ne donner qu'un exemple, la nuit apparaît comme un moment privilégié pour laisser libre cours à une sexualité plus libérée.

Traditionnellement, les honnêtes citoyens rentrent chez eux dès la tombée du soir pour souper, tandis que des bandes de voyous se répandent dans les rues à la recherche de prostituées ou d'esclaves en se manifestant par des cris, des pîtreies et des chansons. Dans les textes, ce comportement concerne exclusivement la jeunesse qui n'a pas les moyens de s'offrir une courtisane de jour. En effet, le profil des courtisanes évolue au cours de la nuit en raison de l'absence d'éclairage public : « les moins belles physiquement défilent aux heures les plus sombres, tandis que les beautés se réservent d'accrocher les premiers rais du jour qui mettront leurs avantages en valeur » (Robert 1997, 151-152). Les clients les plus aisés attendent donc les premières heures du jour, tandis que les plus démunis sortent au milieu de la nuit. Divers lieux sont réservés à cette pratique, allant des « bonnes maisons » aux cabarets ou aux lupanars. Les *leno* ne se contentent pas que des quartiers populaires comme celui de Suburre, ils proposent aussi leurs filles à proximité des édifices les plus attractifs comme le Grand Cirque ou encore le temple de la porte Colline.

Une question se pose alors : la nuit est-elle un « temps de non-droit » ou bien existe-t-il une législation pensée sur ce cycle naturel ? Dans les quartiers principaux qui concentrent la plupart des activités commerciales de la Ville comme le Vêlabre, les chariots de livraisons sont interdits de circuler de jour (Gonzales 2013, §13). Cette mesure a pour but de sécuriser la déambulation des piétons dans les rues commerçantes. Dès le coucher du soleil, le trafic de véhicules reprend et des chariots remplis de pierres, de marbre, de grains, d'huile, de bois et d'autres marchandises s'entassent à nouveau dans les rues étroites

de la Ville¹⁷. La législation est donc avant tout pensée afin de favoriser les activités diurnes au détriment de celles nocturnes. Une preuve supplémentaire en est l'absence de mesures prises à l'encontre du tapage nocturne (Gonzales 2013, §13-14). À noter toutefois une exception : un soir Caligula, excédé par le vacarme des spectateurs des jeux du cirque, ordonne à ses gardes de les expulser sans ménagements¹⁸.

Les activités nocturnes génèrent alors deux types de bruits :

- une dysharmonie à laquelle les particuliers doivent remédier par leurs propres moyens¹⁹. Il s'agit d'un ensemble de sons désarticulés générés entre autres par les livraisons nocturnes, puis dès l'aube par les boulangers et les instituteurs²⁰. Cette cacophonie trouve son paroxysme aux alentours du cirque où la tension débute la nuit précédent chaque spectacle : le public se presse pour accéder aux meilleures places dans les gradins et pour pouvoir profiter des distributions gratuites de boissons et de friandises (*bellaria*). Le long de la Voie Sacrée, aux alentours des thermes, le charivari est aussi à son comble. En bref, « le droit de vivre vous est refusé le matin par les maîtres d'écoles, la nuit par les boulangers, toute la journée par les marteaux des chaudronniers »²¹. Cette cacophonie est même parfois encouragée par les acteurs publics afin de détourner un présage de mauvais augure, tous les moyens sont bons alors pour faire un vacarme d'enfer²² (percussions sur chaudrons, sonneries de trompettes, etc.). Ce brouhaha permanent est toléré au titre de prévention contre la mort d'une ville qui se serait tue.
- une harmonie : une sonorité encadrée et officialisée telles que les lamentations des pleureuses lors des funérailles²³.

17 JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 254-256 : « sur un chariot qui s'avance oscille une longue poutre ; sur un autre c'est un pin. Leur balancement aérien menace la foule » ; JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 236-237 : « voilà la principale cause de nos maladies. Le passage de voitures dans les sinuosités des rues étroites ».

18 SUÉTONE, *Caligula*, 26.

19 JUVÉNAL, *Satires*, VI, v. 415-416 : « a-t-elle été réveillée d'un profond sommeil par des aboiements ? "Vite, des bâtons" crie-t-elle, et elle prescrit de rosser d'abord le maître, puis le chien ».

20 VIRGILE, *Enéide*, I, v. 725 : « le bruit des voix résonne » ; MARTIAL, *Epigrammes*, IX, 68 ; MARTIAL, *Epigrammes*, XII, 57

21 MARTIAL, *Epigrammes*, XII, 57.

22 TACITE, *Annales*, I, 28.

23 CICÉRON, *Des lois*, II, 26.

En bref, « l'obscurité nocturne n'interromptait qu'en partie l'agitation de la ville où la vie ne s'arrêtait jamais » (Gonzales 2013, §13). Cette trame sonore est composée par l'ensemble des manifestations sociales, économiques, religieuses, etc. et n'est pas circonscrite aux seuls lieux de loisirs.

La réponse des acteurs publics face à la recrudescence d'activités reste cependant incomplète et les activités diurnes priment sur celles nocturnes. Ainsi, des mesures telles que la célébration des obsèques au milieu de la nuit et la limitation du nombre de pleureuses répondent à des préoccupations diurnes elles aussi. Elles sont avant tout conçues afin de limiter le faste des funérailles aristocratiques dans le cadre des lois somptuaires (Gonzales 2013, §16-17).

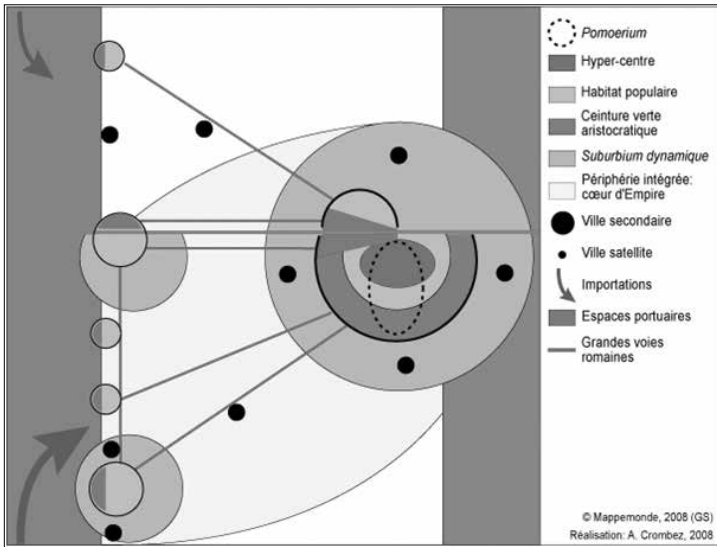
De la même façon, les mesures permettant de faciliter les déplacements des piétons et de limiter le nombre d'accidents de rue ne sont pas propres au temps nocturne (Gonzales 2013, §13). Il est d'intérêt public que le citoyen puisse se promener dans la rue *sine metu et periculo* (sans crainte et sans danger)²⁴, sa sécurité étant un enjeu politique majeur.

En effet, la Ville est censée renvoyer une image globale du monde romain et de l'organisation qui y est liée, une image de sécurité et d'autorité. Ces aménagements génèrent des inégalités territoriales. Tout d'abord, on observe un décalage des prix de l'immobilier entre un centre attractif et sécurisé et des quartiers périphériques plutôt populaires²⁵.

À une autre échelle, les espaces périurbains moins densément peuplés sont investis par les plus aisés et leurs *villae*, gages de calme et de bien-être (*salubritas, amoenitas, otium*) (Ménard, Plana-Mallart 2015, 20).

24 JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 268-277 : « considère maintenant les périls d'une autre sorte auxquels on est exposé la nuit, le vaste espace qui sépare du sol les toits juchés en l'air d'où un tesson vient vous frapper le crâne » ; SEN., *Ad Luc.*, 56 1-2; 3-5 ; HOR., *Epist.*, II, 2, 65;

25 JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 223-231 : « si tu as la force de t'arracher aux jeux du Cirque, tu te procureras à Sora, Fabrateria, à Frusino, une très agréable maison pour le prix que te coûte à Rome la location annuelle d'un obscure taudis » ; JUVÉNAL, *Satires*, III, v. 234-235 : « il faut avoir beaucoup d'argent pour dormir dans cette ville » ; MARTIAL, *Épigrammes*, XII, 57 : « la méditation et le repos sont à Rome également interdits à qui n'est pas riche ».



Annexe 5. Rome, le cœur d'empire au Ier siècle de n.è.

A. Crombez, 2008 : « Le cœur d'Empire au Ier siècle ap. J.-C. : modélisation d'une très grande Rome », M@ppemonde.

Que l'éclairage soit public ou domestique, sa maîtrise est donc indispensable au développement ou à la prolongation d'activités après le coucher du soleil, ou avant son lever. La lumière artificielle, témoin d'une activité anthropique, acquiert ainsi à Rome une dimension symbolique et religieuse fondamentale. Au cours des cérémonies funéraires, les lampes sont allumées en grand nombre pour les funérailles et tout au long de l'exposition du corps, et elles accompagnent le défunt dans son voyage (Chrzanowski 2003, 22).

Des augures basent leurs observations sur la combustion de la mèche des lampes à huile exposée aux éléments²⁶, et les autels privés dédiés aux Lares sont constamment allumés par de petites lampes (Chrzanowski 2003, 22).

La lampe devient même l'une des offrandes les plus communément attestées dans les sanctuaires. Inversement, la nuit noire devient le lieu propice à l'extraordinaire, au surnaturel avec par exemple l'apparition

26 CICÉRON, *De la Divination*, II, 59.

de fantômes²⁷ et la perception des rêves²⁸. Une image aux contours homogènes se dessine, celle d'une Rome impériale capable de maîtriser la technique de l'éclairage artificiel et de conquérir²⁹ une nuit qui n'est pas perçue comme un temps « perdu » : « le feu des torches est vainqueur de la nuit [*noctem flammis funalia vincunt*] ». La thématique de la nuit trouve sa place dans l'idée générale d'une énergie créatrice romaine permettant de dépasser les limites imposées par le cycle naturel.

La recomposition littéraire de la Ville face aux nuits barbares

La thématique de la nuit fait partie d'une rhétorique de l'altérité, elle est utilisée afin d'entériner le décalage préexistant entre deux énergies, deux univers et pratiquement deux catégories humaines distinctes, Romains et Barbares. Ces descriptions – qu'elles soient perçues positivement ou non par leurs auteurs – sont donc censées se rapporter à l'ensemble des provinces de Rome, composant un modèle de vie à la romaine et accompagné de ses avantages. Par « barbares », nous entendons ici l'ensemble des populations étrangères au monde romain, le plus souvent rencontrées dans le cadre d'expéditions militaires. Cette opposition littéraire affecte tout d'abord la définition naturelle de la nuit. La durée de la nuit romaine peut varier légèrement en fonction des saisons, mais l'alternance jour/nuit est toujours un cycle quotidien et globalement régulier^{30,31}. Chez les Barbares, et notamment les peuples Scythes et Bretons, on observe un déséquilibre flagrant : nuits et jours durent six mois consécutifs chacun³², et parfois même, le soleil ne se couche ou ne se lève tout simplement jamais³³.

27 CICÉRON, *De la Divination*, I, 11 : « aux heures nocturnes, diverses apparitions, effroyables fantômes [terribilis formae], annonçaient la guerre et les bouleversements ».

28 CICÉRON, *De la Divination*, I, 29 ; SUÉTONE, *Caligula*, 50 : « il rêva qu'il s'entretenait avec le fantôme de la mer ».

29 VIRGILE, *Enéide*, I, v. 727.

30 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 17.

31 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 7.

32 OVIDE, *Tristes*, V, 10 ; OVIDE, *Pontiques*, II, 4 ; TACITE, *Agricola*, XII : « les jours excèdent en durée ceux de notre monde [...], l'éclat du soleil est visible en pleine nuit » ; TACITE, *Germanie*, XLV : « les dernières clartés du soleil couchant se prolongent jusqu'à son lever » ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, IV, 26 : « une lumière de six mois formant une journée unique » ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, IV, 30 : « ce phénomène se produit pendant six mois d'affilée » ; POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, III, 5-6.

33 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 68 ; POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, III, 7, 61.

Ce phénomène – chose inconcevable à Rome³⁴ – crée une impression d'éternité provoquant le statisme, l'immobilité du paysage. Le désert de glace (*desertus*) en est l'incarnation idéale, un espace où il fait si froid que le cycle des saisons n'est plus perceptible par l'œil romain : « j'ai vu l'immense mer arrêtée sous la glace, j'ai vu les eaux figées sous sa croûte glissante »³⁵. Les Romains expliquent ce décalage temporel par la distance spatiale qui les sépare des autres peuples de la Terre³⁶.

En outre, l'opposition repose aussi sur des Romains capables de conquérir la nuit – via la lumière artificielle entre autres – et des Barbares naturellement faits pour y vivre. Les Romains sont par exemple capables de mesurer précisément le temps diurne à l'aide de cadrans solaires, puis le temps nocturne à l'aide de clepsydres³⁷. Pline l'Ancien remarque lui-même que cette mesure officielle d'une journée (de minuit à minuit) ne correspond pas au quotidien vécu (du lever au coucher du soleil)³⁸. Le temps romain est au contraire humanisé et traditionnellement mesuré en fonction des activités qui y sont pratiquées. Les Barbares, quant à eux, se laissent surprendre par l'heure et se voient obligés de dormir à la belle étoile³⁹, même si cela ne semble pas les gêner plus que ça. Certains peuples et espèces animales mentionnés étant dits nyctalopes⁴⁰, ils n'ont pas besoin de recourir à une forme d'éclairage artificiel, ni même de distinguer les activités diurnes de celles nocturnes⁴¹. Même ce qui ressemble à des feux de camps ou des torches qui brillent la nuit n'en sont pas⁴², il s'agit d'un effet de lumière naturel. En fait, les Barbares ne semblent pas forcément maîtriser la technique de l'éclairage artificiel : Pomponius

34 APULÉE, *Métamorphoses*, I : « des mensonges aussi véridiques qu'il le serait de prétendre qu'on peut supprimer le jour [*diem tolli*], suspendre le cours de la nuit [*octem teneri*] ».

35 OVIDE, *Tristes*, III, 10.

36 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 73 : « cela explique également pourquoi le jour ou la nuit ne règnent pas en même temps sur l'ensemble de la terre » ; POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, I, 1, 4 ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 68.

37 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, VII, 60.

38 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 79.

39 POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, I, 8.

40 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, VIII, 76 ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, VII, 2.

41 TACITE, *Germanie*, XXII.

42 PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, XVI, 13 II, 110 ; POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, I, 18, 94 ; POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, III, 9, 95.

Méla nous parle de peuples qui craignent le feu et qui s’y brûlent⁴³. On observe donc une forme d’osmose naturelle entre les Barbares et leur territoire, avec une préférence notable pour la nuit. Celle-ci y devient par exemple le référent de comptabilité du temps⁴⁴. Tacite présente les Germains comme étant des êtres sombres qui préfèrent l’obscurité d’une nuit noire à la clarté solaire, à l’inverse des Romains qui sont évidemment des êtres de la lumière⁴⁵.

La nuit barbare apparaît donc tout autant comme une durée inhabituellement longue de noirceur qu’un espace méconnu et inintelligible pour les Romains. L’obscurité vient s’ajouter aux nombreuses contraintes naturelles associées à la *barbaria* (espace habité par les populations étrangères au monde romain), l’ensemble participant à la création d’un paysage d’effroi total (*locus horridus*)⁴⁶. Le portrait de nuits romaines regorgeant d’activités et de dangers est alors dans ces mêmes textes volontairement relégué au second plan au profit d’une nuit romaine synonyme de repos et de calme, voire même de perte de temps, bien distincte de la nuit barbare : « si on tient compte du repos nocturne, chacun ne vit-il pas seulement la moitié de sa vie ? »⁴⁷.

Conclusion

Dans la Rome Antique, la nuit urbaine n’est définitivement pas uniquement associée au sommeil, tout comme la nuit noire ne l’est pas uniquement aux prodiges et à l’extraordinaire. On observe dans les textes latins le développement d’une activité nocturne indissociable de l’illumination de la Ville. Les activités pratiquées sont multiples et font l’objet de plusieurs mesures officielles, mais les autorités publiques restent avant tout préoccupées par le temps diurne, c’est pourquoi certaines pratiques nocturnes échappent à leur contrôle. Le lien étroit entre espace et temps est alors à souligner car les pratiques et les aménagements aboutissent au creusement des inégalités territoriales et à la marginalisation de certains quartiers de Rome.

43 POMPONIUS MÉLA, *Chorographie*, III, 9, 92.

44 PLINÉ L’ANCIEN, *Histoire Naturelle*, VII, 57 ; CÉSAR, *La Guerre des Gaules*, VI, 18 ; TACITE, *Germanie*, XI.

45 PLINÉ L’ANCIEN, *Histoire Naturelle*, II, 63 ; Tacite, *Germanie*, XVIII.

46 TITE-LIVE, *Histoire de Rome*, XXII, 2, 17.

47 PLINÉ L’ANCIEN, *Histoire Naturelle*, VII, 51.

Dans l'ensemble, ces textes latins nous permettent de définir une norme nocturne – romaine – aux contours plutôt homogènes. Leur but n'est pas de décrire précisément l'ensemble des pratiques nocturnes propres à chaque population à la façon d'un traité d'ethnologie, mais bien d'entretenir la dichotomie Barbares/Romains, et ce, à travers le prisme romain. La *barbaria* ne fait pas l'objet de connaissances précises. Ces extraits « géographiques » prennent toujours corps dans des récits ethnographiques ou historiques, c'est pourquoi ils sont qualifiés d'« *excursus* ». Ils associent pleinement des représentations réelles et exotiques d'espaces variés qui ont pour seuls points communs leur adaptation aux populations barbares, et leur pouvoir répulsif envers les Romains. L'image statique d'un espace du bout du monde (*fine*) où prime la nuit permet donc de combler des connaissances lacunaires, ainsi que de répondre au goût du lectorat romain pour le registre du bizarre et de l'étrange (paradoxographie).

L'idée d'une supériorité romaine sur les barbares n'émerge pas ici car la nécessité pour les premiers de recourir à des solutions techniques pourrait être perçue comme une faiblesse, et parce que les deux modes d'appropriation et d'exploitation de la nuit diffèrent totalement. Ce sont bien deux univers distincts qui se dessinent, obéissant à des lois naturelles différentes, et adoptant par conséquent des postures différentes en réponse à ces lois. Il est plus juste alors de parler d'une forme d'incompatibilité entre ces deux mondes. En outre, la conscience de la distance physique et culturelle passe avant tout par l'idée d'une temporalité parallèle : les Barbares sont censés appartenir à une humanité différente de celle des Romains, il est donc logique qu'ils soient inhérents à un *cosmos* particulier, le plus éloigné possible du monde romain, et au sein duquel les lois naturelles ne sont pas comparables avec celles avérées chez les Romains. Comme nous le rappelle Paul Veyne, il est inconcevable pour l'être humain de considérer le monde dans son intégralité. Son intérêt se porte principalement sur ce qui l'entoure, le monde connu et habité (*oikouménè*) : « l'horizon humain au centre duquel chaque société s'estime placée » (Veyne, 440).

La nuit comme objet littéraire trouve donc clairement sa place au sein d'une rhétorique de l'altérité. Elle fait partie intégrante de la structure et du paysage mental de la *barbaria*, une image collective de l'ailleurs propre à la communauté romaine. « Le barbare est moins tel ou tel peuple que la figure mythique d'un ailleurs spatio-temporel » (Boulogne, Sys 1995, 62). La description littéraire de la nuit offre donc au lectorat romain une culture commune ainsi qu'un prisme

collectif permettant d'appréhender la grande diversité des populations étrangères, plus qu'il ne nous fournit un témoignage historique réel sur les pratiques nocturnes antiques.

Bibliographie

APULÉE (1940), *Métamorphoses*, Tome I (Livres I-III), éd. et trad. D. ROBERTSON et P. VALLETTE, Paris, Les Belles Lettres.

ABDELOUAHAB (2011), « Vitruve : temples et lumière », *Cahiers des études anciennes*, XLVIII, pp. 325-342. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/341>

BOULOGNE, J., SYS, J. (éd.) (1995), « Le barbare, le primitif, le sauvage : neuf études », *Études inter-ethniques*, nouvelle série n. 10.

CÉSAR (1947), *Guerre des Gaules, Tome II (Livres V-VIII)*, éd. et trad. L.A., CONSTANS, Paris, Les Belles Lettres.

Chrzanowski, L. (2003), *Lumière! L'éclairage dans l'Antiquité, Une exposition du Musée romain de Nyon, Suisse*, Milan, Edizioni et Corso Indipendenza.

CICÉRON (2004), *De la Divination*, éd. et trad. J. KANY-TURPIN, Paris, Flammarion.

CICÉRON (1965), *De la République, Des Lois*, éd. et trad. C. APPUHN, Paris, Garnier-Flammarion.

CICÉRON (2008), *De la Vieillesse*, éd. et trad. p. WUILLEUMIER, Paris, Les Belles Lettres.

DURET, L., NÉRAUDAU J.-P. (2001), *Urbanisme et métamorphoses de la Rome Antique*, Paris, Les Belles Lettres.

GONZALES, A. (2013), « Discours contre le bruit, discours contre l'autre dans une mégalopole antique : le cas de Rome » dans PIMOUGUET-PÉDARROS, I., CLAVEL-LÉVÊQUE, M. et OUACHOUR, F., *Hommes, cultures et paysages de l'Antiquité à la période moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 243-257. URL : <http://books.openedition.org/pur/34363>

GRIMAL, P. (2004), *Voyage à Rome*, Paris, Robert-Laffont.

JUVÉNAL (1941), *Satires*, éd. et trad. P. de LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, Paris, Les Belles Lettres.

MARTIAL, (1933), *Épigrammes, Tome II (Livres VIII-XII)*, éd. et trad. H. J. IZAAC, Paris, Les Belles Lettres.

MÉNARD, H. (2000), « L'insécurité de la Rome impériale : entre réalité et imaginaire », *Histoire urbaine*, 2, 2, pp.59-71. URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2000-2-page-59.html>

- MÉNARD, H. (2004), *Maintenir l'ordre à Rome*, Seyssel, Champ Vallon.
- MÉNARD, H., PLANA-MALLART (2015), *Espaces urbains et périurbains dans le monde méditerranéen antique*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée.
- NICOLET, C. (dir.) (2000), *Mégalopoles méditerranéennes*, Paris, Maisonneuve et Larose, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.
- PÉTRONE (1950), *Le Satiricon*, éd. et trad. A. ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres.
- ROBERT J.-N. (1997), *Eros Romain*, Paris, Les Belles Lettres.
- ROBERT J.-N. (1986), *Les plaisirs à Rome*, Paris, Les Belles Lettres.
- SUÉTONE (1932), *Vie des 12 Césars, Tome II*, éd. et trad. H. AILLOUD, Paris, Les Belles Lettres.
- TACITE (2009), *La Germanie*, éd. et trad. P. VOISIN, Paris, Arléa.
- TACITE (2003), *Vie d'Agricola*, éd. et trad. E. DE SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres.
- VIRGILE (1938), *Énéide, Livres I-VI*, éd. et trad. H. GOELZER et A. BELLESSORT, Paris, Les Belles Lettres.

PERCEPTIONS

Obscurités urbaines : Vivre dans le noir, voir dans le noir

Sens et sensations : Vivre la nuit, défier l'obscurité, faire face à la ville

Salomé Vincent (Université de Paris-Sorbonne, France)

*Figuration de la nuit comme espace parallèle de pensées et de projections
humaines. Le cas de la cellule et de la chambre*

Dany Stéphane Minko (Université de Yaoundé 1, Cameroun)

OBSCURITÉS URBAINES :
VIVRE DANS LE NOIR, VOIR DANS LE NOIR
SENS ET SENSATIONS :
VIVRE LA NUIT, DÉFIER L'OBSCURITÉ, FAIRE FACE À LA VILLE

Salomé Vincent

Introduction : une affaire de dichotomies (jour / nuit, activité/ inactivité, normalité/déviance, visibilité/invisibilité)

La temporalité sociale classique laisse la nuit dans l'ombre, en marquant de manière contrastée l'écart binaire entre le jour et la nuit. C'est un binôme qui semble encore perdurer, et qui pousse à penser la nuit comme une frontière, ou même comme une sorte d'unité de mesure de l'activité ou de l'inactivité des personnes dans les villes. Cette construction dichotomique peut permettre de légitimer un certain conservatisme et des pratiques telles que les couvre-feux. Ainsi, dans la recherche, déconstruire le paradigme jour/nuit permet d'éviter cette erreur de ségrégation spatiale et temporelle du jour envers la nuit. En outre, l'opposition jour/nuit relève d'une prédominance de la visibilité par rapport à la cécité, mais ne se limite pas à cela. En effet, elle est le résultat de valorisations de certains comportements par rapport à d'autres, notamment au travers de la construction de l'opposition normalité/déviance (Bertin, Paquette 2015). Là encore, cette vision binaire vient soutenir un système de valeurs établi dans le souci de maintien d'un certain ordre social.

La nuit, la ville fonctionne en archipels ; elle met en place certaines discontinuités, comme des chapelets d'îlots coupés les uns des autres, et conditionne « les déplacements de femmes et d'hommes attirés comme des papillons par les lumières de la ville » (Gwiazdzinski 2005, 170). Dans tous les cas, on attribue à la nuit des spécificités non-diurnes, la nuit est reconnue comme étant à la fois un non-jour et une sorte de méta-jour : la ville est double.

La nuit est une autre réalité que celle du jour, un contre-espace, ce que Foucault désignerait comme une « hétérotopie » (Foucault, Defer 2009). La nuit est un espace-temps qui s'oppose à tous les autres. Elle efface les repères établis durant la journée, et impose donc, temporairement, de nouvelles règles de fonctionnement. Elle offre une nouvelle perspective sur le monde où les yeux inquisiteurs sont clos, comme une libération du cadre normatif.

La nuit permet ainsi d'éclairer autrement les spécificités socioculturelles de l'espace français et dans mon cas celui de Nantes. La ville de Nantes, ville de 300 000 habitants (soit la 6^e ville de France en nombre d'habitants) située dans l'ouest de la France et sur la Loire a élu un maire de la nuit en novembre 2013 qui organise le premier conseil de la nuit en 2014 et qui se tient tous les semestres depuis. Ses objectifs sont « investir les différents temps de la nuit, occuper les espaces, explorer la diversité culturelle et partager la nuit avec les Nantais ». Depuis juin 2017, la ville a donné aux habitants la possibilité de voter pour certains projets urbains nocturnes et en a retenu 11, qui vont du camping dans le jardin des plantes, à la mise en place d'une agora théâtrale au marché nocturne, jusqu'à la vidéoprojection de récits d'habitants dans le tramway. La ville a dépensé pour cela 50 000 euros. Depuis, les initiatives fleurissent : Clap dans les bars, les cafés-citoyens, les stations nocturnes sont des exemples d'impulsions réussies lancées conjointement par la ville et les associations, avec l'objectif revendiqué de « rendre la ville vraiment inclusive ».

La géographie est souvent pensée comme une géographie diurne, on ne précise pas qu'on travaille sur le jour car c'est une évidence. Or, si le jour est la norme de la géographie, la nuit apporte, de multiples façons, un éclairage différent sur l'espace ainsi que sur ses représentations par les personnes qui évoluent dans ces espaces. Il importe donc de penser la nuit par elle-même et non en opposition, ou en parallèle avec le jour. En d'autres termes, il s'agit de relativiser le binôme classique jour/nuit en focalisant sur les pratiques nocturnes et les usages de l'espace public, la nuit venue.

En effet, « on ne regarde pas la nuit : en pensant qu'il fait noir, on pense qu'il n'y a rien à voir » (Bertin 2018, 50).

La création de l'éclairage public a façonné la ville et les pratiques des habitants. La lumière est d'abord un enjeu de sécurité pour les villes, et un moteur pour les pratiques urbaines. Ensuite, entre liberté et crainte, entre cachette et exposition, entre voir et être vu, le regard porté sur l'espace public cristallise les enjeux citoyens d'appropriation ou de réappropriation de l'espace public. Enfin, travailler sur la nuit urbaine amène à décentrer et à déconstruire le regard et l'analyse, à penser une géographie heuristique des angles morts et des interstices, moins intégrée, moins accessible et moins visible. Cela conduit à mener une réflexion transversale, oblique et sensible, qui pousse à renouveler les méthodes de recherche et exige une perpétuelle remise en question.

Eclairage public : orienter la lumière, façonner la ville, focaliser le regard*La lumière, outil de contrôle et de sécurité*

Les visages nocturnes des villes sont de plus en plus agités : les lieux et les moments éclairés et animés évoluent, l'urbanité nocturne est donc renouvelée. La conception dichotomique classique jour/nuit semble mise en échec par une forme de modernité qui lui permet de s'émanciper des rythmes « naturels » notamment grâce à la généralisation de l'éclairage public. Cela se traduit par l'apparition d'un espace public nocturne. Nantes Métropole compte 95 000 points lumineux (soit un coût de 5,6 millions d'euros en 2012). L'éclairage urbain génère des entrelacs géographiques d'empreintes lumineuses d'échelles différentes. Or, l'éclairage constitue une sorte de domestication, d'encadrement de la nuit, qui transforme la nuit en « nuit diurnisée », voire en « non jour artificiel » (Gwiazdzinski 2005). La ville éclairée est, en effet, une ville où la condition diurne tente de conquérir la nuit. L'électricité a tué l'obscurité, mais elle a donné naissance au couple ville/nuit. Elle permet à la ville de fonctionner 24 heures sur 24. Aujourd'hui, sans lumière, pas de nuit urbaine.

Les pratiques d'éclairage public se sont construites autour de la sécurisation des cheminements piétons et automobiles. La ville éclairée est une ville de raison, veillée par ceux qui gardent et qui mènent à la mise en place d'un espace public sécuritaire. Si la lumière assure la domestication et l'encadrement de la nuit, elle constitue également un réseau qui permet la bonne conduite des activités urbaines et veut garantir la sécurité des citoyens. Cette politique semble partir du postulat dichotomique associant clarté avec sûreté et obscurité avec danger. En situation d'insécurité, souvent, le premier accusé est le caractère sensible de l'espace, plutôt qu'un visage, on pointe alors par exemple l'insuffisance de l'éclairage, le manque de lisibilité de la signalétique ou certains obstacles urbains à la fuite. On attribue ainsi à la lumière dans la nuit une fonction lénifiante, rassurante et dissuasive à la fois. L'éclairage artificiel est devenu partie intégrante du quotidien. Éclairer c'est sortir de la nuit, focaliser le regard, montrer des détails oubliés ou jamais vus (Borghi, Mariotti, Safaradeh 2011).

Les paysages nocturnes veulent être la vitrine de la ville, et le détonateur de son pouvoir d'attraction. Les stratégies de développement des villes entrent en concurrence et les municipalités cherchent à acquérir

une identité urbaine unique. En effet, les éclairages urbains se veulent symbole et enjeu du développement de la ville, qu'ils façonnent. Ils créent l'image de la ville, constituent sa vitrine et modèlent la dimension paysagère de la ville nocturne. La renommée de « Ville-lumière » de Paris montre tout le poids de l'éclairage public. Or, il couronne les fonctions sélectives, électives et génératrices de la nuit : ce qui n'est pas éclairé reste obscur et devient invisible (cela prend – par exemple – tout son sens sur les cartes satellites nocturnes du globe où des parties de continent disparaissent la nuit) ; la nuit est une flèche pointée vers là où l'humain se trouve, et vers là où il ne se trouve pas.

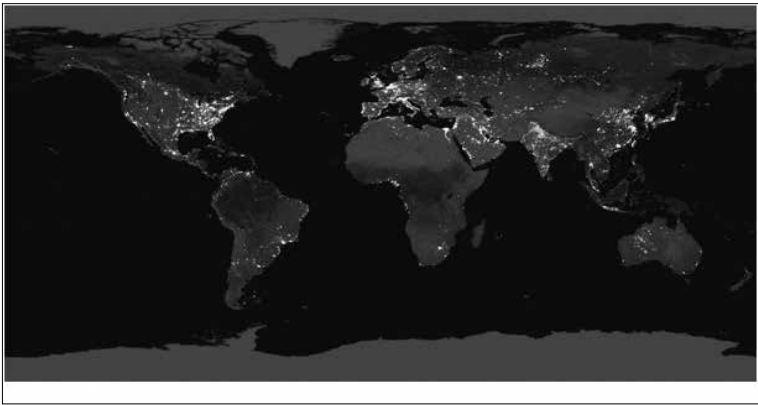


Figure 1. *Image satellite recomposée de la Terre vue de nuit*
Source : cartesfrance.fr

La lumière, outil sculptant, outil sensible

On pense alors habiter deux villes : une ville diurne et une ville nocturne. En effet, l'image mentale construite d'une ville de nuit n'est pas la même que celle de jour : il y a un plus grand nombre d'informations visuelles le jour, alors que la nuit urbaine, plus obscure ou moins lumineuse, est marquée par un manque d'indications.

Une ville nocturne est donc une autre ville, plus abstraite, ou plus fantasmée (Narboni 2012).

Dans le cadre de mon terrain de recherche, je suis amenée à déambuler la nuit dans la ville de Nantes. J'ai commencé par repérer les espaces non-éclairés dans la ville, en listant de mémoire des places et des rues que je connaissais. Or, en confrontant cette liste mentale à la réalité, je me suis rendue compte qu'aucun des lieux auxquels j'avais pensé n'était effectivement non-éclairé. J'ai constaté une distorsion importante entre mes représentations et la réalité, à cause notamment de l'influence de la peur. La nuit semble en effet cristalliser les fantasmes et les fantômes. « On n'habite que des lieux hantés » (Certeau 1990, 196). Les pratiques et les itinéraires sont influencés par les souvenirs imprégnés dans les lieux, qui peuvent pousser à les éviter ou les contourner pour en faire des lieux-fantômes. De plus, l'obscurité, corollaire de la nuit, continue de représenter le danger. Evoluer dans la pénombre met tous les sens en alerte. Cet état de vigilance induit un biais dans la représentation de la nuit : on s'en fait une vision altérée. Cette distorsion s'explique aussi par une certaine confusion. Ce n'est pas la nuit que l'obscurité est la plus prégnante : dans les petites ruelles du centre historique comme la rue Beauregard, les immeubles très hauts et les rues très étroites obscurcissent l'espace public dès l'après-midi.

Ainsi, la lumière semble être un matériau sensible capable de façonner la ville, d'habiller l'espace. Elle donne à la ville l'occasion de redéfinir visuellement ce qui importe. C'est une lumière plastique, un matériau sensible capable de façonner l'image de la ville. S. Bertin et S. Paquette (2015) reprennent à ce sujet l'expression de H. Alekan, directeur photographique décédé en 2001 pour qui la lumière doit « habiller les lieux ». L'engouement pour les valorisations patrimoniales, les événements nocturnes, montrent l'importance de cette lumière esthétisante dans les usages de la nuit, dans la pratique sensible de l'espace public urbain nocturne (Bertin, Paquette 2015). L'île de Nantes a été éclairée par Daniel Buren et ses « Anneaux de Buren », qui couronnent le quai des Antilles depuis l'exposition « Estuaire » de 2007. L'œuvre est composée de 18 anneaux en acier fixés sur la rambarde du quai, à égale distance les uns des autres. La nuit, des leds vertes, bleues et rouges éclairent les anneaux et structurent le paysage de l'île. Daniel Buren a voulu marquer une référence forte aux fers qui emprisonnaient les esclaves du commerce triangulaire dont Nantes était la plaque tournante. Ils représentent aussi un anneau de communion entre la terre, la mer et le fleuve, dans cette région estuarienne.



Figure 2. *Les anneaux de Buren*

Source : danielburen.com

Si la nuit tout se fond et se confond, c'est que la nuit tombée l'obscurité défie la vision, et l'éclairage évite la cécité, tout en engageant un nouveau mode visuel. L'éclairage des vitrines, des fenêtres, les loupiotes qui trouent les façades, sont une autre manière de dompter la nuit : « la lumière dans la nuit est signe de vie humaine » (Conrad 1993).

La fenêtre constitue un dispositif d'éclairage qui questionne la binarité espace public/espace privé, puisqu'elle constitue un intermédiaire entre le dedans et le dehors, « un projet d'articulation entre intérieur et extérieur » (Von Meiss 1986). Elle permet – au regard de certaines vitres opaques des lieux de sociabilisation nocturnes comme les bars gays par exemple – un jeu entre visibilité et invisibilité, discrétion et exhibition (Blidon 2008). Les illuminations ont une portée artistique très puissante, qui ont inspiré par exemple le poète Charles Baudelaire (*Les fenêtres*, 1869), le peintre Edward Hopper, le photographe Brassäi, ou la photographe Anne-Laure Maison.



Figure 3. *Edward Hopper*
Nighthawks 1942
Source : edwardhopper.net



Figure 4. *Brassai*
La colonne Morris 1933 – *Le ruisseau qui serpente* 1931-32
Source : anthropogenie.com



Figure 5. *Anne-Laure Maison*
Tableaux d'intimité 2009 (Aix-en-Provence)
Source : annelauremaison.com

La dimension poétique de l'éclairage urbain en fait un outil performant pour révéler l'invisible, modifier positivement le regard nocturne. (Narboni 2018). Ainsi, le paysage urbain est une création du regard à partir d'une sensibilité donnée : il est un fragment du réel, sectionné par un certain regard, une sorte de regard spatialisé quotidien. Le regard construit des paysages différents selon les échelles et les distances prises par le spectateur entre son poste d'observation et la scène observée.

L'observateur devient aussi acteur lorsqu'en ville, le regard cherche à en croiser d'autres. Le paysage urbain est donc un paysage qui bouge et qui change selon la vitesse définie par les pratiques urbaines. (Carrozza 2009).

Le poids du regard comme outil structurant le paysage : voir et être vu

Voir dans le noir

La nuit modifie par essence les conditions de visibilité, puisque ce n'est plus la lumière naturelle du soleil qui éclaire. Cependant, un travail sur la nuit n'est pas un travail sur l'obscurité. Or, l'obscurité et la pénombre défient la vision et engagent un nouveau mode visuel.

Le système de vision nocturne s'organise selon deux échelles : la vision lointaine qui envisage la topographie, le site, et la vision de proximité qui évalue le quartier. L'addition du temps et de l'espace des deux échelles compose une image mentale (Narboni 2012). Dans l'obscurité l'œil se concentre sur les formes plutôt que sur les couleurs (Bertin, Paquette 2015). La nuit éclairée modifie donc les pratiques urbaines et les représentations de la ville.

La notion de paysage interroge l'objet ainsi que le regard qui lui est porté. Ce regard trouve ses fondations dans un système de valeurs collectives ou individuelles socialement construites. Ainsi, la nuit, en modifiant les conditions de visibilité, remet-elle en cause les limites du territoire observé. Le regard peut révéler les stratégies de dissimulation ou d'exposition que l'éclairage public souligne.

La nuit nourrit un certain paradoxe. D'un côté, elle a une fonction réparatrice désirée : le temps du repos. De l'autre, elle tend à être abolie par la volonté humaine de clarté et de rationalité (Bertin, Paquette 2015). Cela questionne la subordination à l'œil : voir devient la référence pour celui ou celle qui cherche à faire comprendre son objet de recherche. Ce serait donc parce qu'il fait noir que l'on ne regarde pas la nuit. En effet, le regard est le premier moyen à notre disposition pour structurer et donner du relief à l'espace qui nous entoure.

Depuis les fondements de la discipline géographique, la vue est le sens supposé témoigner de la réalité objective (et masculine). L'explorateur allait observer comment cela se passait ailleurs, prenait des notes de ses observations et produisait des analyses. Les épistémologies féministes et les études de genre ont montré à quel point ce savoir a été conçu par

les hommes et modelé comme étant universel. Le regard est à la fois un vecteur de sociabilisation et une menace potentielle. Il pénètre la notion de visibilité, car l'expérience sensible de la ville nocturne s'installe entre lumière et obscurité.

Ce regard peut révéler les stratégies de dissimulation ou d'exposition que l'éclairage public souligne. Ainsi, le paysage urbain est-il avant tout une question de regard porté sur le territoire, basé sur un système de valeurs individuelles ou collectives (Bertin, Paquette 2015).

Ce regard est un agent et un instrument qui permet de comprendre les comportements et les enjeux dans l'espace public. Il est incontournable car inévitable, continu et perpétuel. Entre violence symbolique, menace réelle, et rencontre sensorielle, regarder et être regardé demeure un enjeu principal ; enjeu qui détermine les phénomènes socio-urbains (trajectoires, performances, attitudes, mobilités...) et l'appropriation différenciée de l'espace public.

« *L'Air de la nuit rend libre¹ !* »

La nuit possède également une sorte de double fonction : elle favorise l'imaginaire, l'écoute et le rapprochement, mais révèle la peur, la ségrégation et les limites.

Effectivement, c'est une temporalité multiple qui effraie, sclérose et endort, autant qu'elle décuple des sensations de pouvoir, d'évasion, et même de liberté : « la nuit, comme espace de relâchement des règles sociales, offre un refuge, à la frontière des représentations entre insécurité et liberté » (Blidon 2008, 22).

La nuit révèle ce que la clarté diurne ne peut observer : les tiroirs cachés, les doubles-fonds. Paradoxalement, elle rapproche aussi, affectivement et physiquement. Les noctambules se fédèrent dans des espaces.

1 La formule fait référence à un proverbe allemand du XVe siècle « L'air de la ville rend libre », repris par Max WEBER, 1992 (1ère éd. 1921), *La ville*, éd. Aubier, coll. Champ urbain.

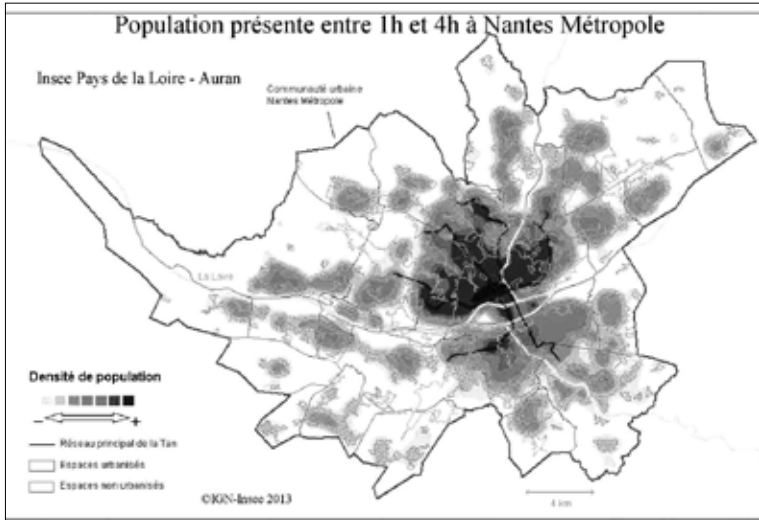


Figure 6. Carte de la densité de population nocturne à Nantes
 Source : Michaut 2014, 24

Le quartier du Bouffay, la rue des petites écuries par exemple, regorge de bars, c'est l'endroit où la nuit est la plus active, la plus bruyante, la plus peuplée. La rue Paul Dubois lui est parallèle, avec la petite place des Jacobins, et ne se situe qu'à une dizaine de mètres mais demeure vide et silencieuse.

« Les rues sont désertées, l'appropriation de l'espace public devient alors possible, d'autant plus quand les espaces sont faiblement éclairés » (Blidon 2008, 22). En outre, la nuit polarise l'espace urbain, elle dessine un espace rhizomatique qui disperse les passants et qui limite la flânerie. Le noir autorise tout car il invisibilise donc empêche potentiellement de trouver secours, alors que la lumière met en danger car elle donne un coup de projecteur sur soi dans un environnement craint. L'obscurité constitue une sorte de bouclier invisibilisant et sécurisant Cet éclairage permet ainsi de définir l'image que l'on veut montrer de la ville la nuit, mais aussi l'image que l'on veut montrer de soi.

Dans un monde où les référents culturels sont de plus en plus nombreux et diversifiés, le jour et la nuit n'offrent pas la même visibilité à certaines différences, parfois considérées comme déviantes ou s'écar-

tant simplement de la norme. Si la ville produit et reproduit les rapports de pouvoir, notamment à travers ses espaces, elle permet aussi de pouvoir exprimer plus librement qu'ailleurs des comportements et des identités différentes. Elle devient un espace de non-attention sociale par excellence (Di Méo 2007), que la nuit décuple (Cattan, Clerval 2011). Dans cette perspective, Nantes incarne une certaine indifférence spécifique aux grandes villes. L'agglomération nantaise, peut être vécue comme un certain espace de sécurité, dans le sens où l'anonymat de la grande ville est associé à la liberté d'être qui l'on veut, ou du moins à la facilité de s'afficher. Paradoxalement on s'y sent plus libre mais on s'y fait également davantage agresser, le nombre faisant augmenter le risque. Il s'agit donc d'une indifférence à double tranchant qui permet une liberté conditionnée par la menace.

Il semble que la ville la nuit possède une dimension émancipatrice. Elle peut procurer le pouvoir d'oser, de changer de costume, de transgresser ses habitudes, ses identités et ses pratiques. La combinaison des facteurs urbains et nocturnes autorise à devenir autre, ou à redevenir soi-même. Elle permet les changements de costume. Cela explique notamment le lien serré qui existe entre la marginalité qui se dessine en creux et l'expérience sensible de la ville la nuit. Ce lien semble se tisser au travers de la notion de transgression, c'est-à-dire le fait d'enfreindre une règle, une norme. La nuit donne le pouvoir d'oser. En assouplissant la routine quotidienne, elle estompe les barrières de la morale et les interdits.

C'est la nuit que sont ouverts les lieux de dissolution des normes (boîtes échangeuses, lieux de sociabilisation libertine). Celles et ceux qui ont été socialement diagnostiqués comme étant marginaux (transgenres, transexuels, travestis, homos, queers) développent davantage de pratiques culturelles nocturnes et ces pratiques sont plus alternatives que marginales. Ainsi, en représentant une chute de la vigilance de la bienséance et dans une certaine mesure du patriarcat, la nuit porte-t-elle moins de jugement. Elle se débarrasse de la censure du jour et garantit une certaine liberté, mais encadrée et réglée. Percevoir la nuit comme un outil de libération dont chacun peut potentiellement s'emparer est une lecture de l'espace qui fait la part belle aux subjectivités, une lecture de la nuit comme « à son tour à la fois produit et productrice de légitimités et d'ordres qui lui sont propres » (Gaissad 2000, 37). Plus spécifiquement, par son a-normalité, la nuit tend à se dérober aux outils d'analyse et au regard.

Étudier un territoire obscur : saisir des outils nyctalopes*Adapter les émotions*

A l'évidence, pour la chercheuse, et qui plus est, la chercheuse femme, jeune et blonde, aborder, fréquenter et vivre le terrain le jour ou la nuit n'engage pas la même implication personnelle, émotionnelle, affective, corporelle et intellectuelle. D'abord, travailler la nuit et sur la nuit revient à avoir un rythme décalé par rapport à l'entourage. Travailler quand la ville et les proches dorment nécessite un temps d'adaptation parfois difficile qu'il faut pouvoir apprivoiser. Dès lors, l'originalité méthodologique se fonde principalement sur la manière de faire du terrain la nuit et de porter un regard de noctambule sur la nuit. Il s'agit de trouver les méthodes qui correspondent le mieux à cette temporalité, et de s'adapter aux enjeux nocturnes urbanistiques, paysagers, sociaux et humains. Faire du terrain la nuit c'est faire avec. Faire avec l'obscurité dans un premier temps, qui invisibilise, qui révèle et qui effraie. La peur de l'agression demeure un élément structurant qui encadre mes pratiques et oriente mes comportements. Pour explorer mon terrain, je choisis de sortir accompagnée. C'est une stratégie qui me rassure. Je crois qu'elle a finalement donné une plus-value : je vais plusieurs fois aux mêmes endroits mais avec des personnes différentes, ce qui m'enrichit en même temps que ma recherche. Pour moi, travailler sur la nuit n'est pas anodin, cela réveille des traumatismes que je dois gérer. J'essaie donc de créer un environnement le plus *safe* possible et d'appliquer une éthique du *care*, que ce soit avec mes enquêtés ou avec moi-même. L'éthique du *care* correspond à un mode de communication structuré par le sens de l'entraide et de l'attention aux autres. La mise en place de ces stratégies me permet de surmonter ma peur. Comprendre les articulations et les conjugaisons des différentes modalités de perception permet, en outre, de compenser la peur de l'obscurité. Sortir de l'habitude à penser l'espace en termes visuels peut aider à appréhender la nuit. La privation de la vue doit pousser à convoquer les autres sens : le bruit est davantage étudié en géographie depuis les années 1980, mais il faut également porter attention aux odeurs ou à la chaleur par exemple (Thibaud 2003).

Adapter les méthodologies

Commencer par définir la nuit, ou du moins s'entendre sur ce qu'on va considérer comme nocturne est essentiel pour une communication efficace et compréhensible entre l'enquêtrice et les enquêtés. Au

cours de mes recherches, j'ai dressé un certain rapport entre la nuit et l'obscurité, en considérant que le terrain nocturne commence lorsque la nuit est tombée. Cela permet de garder un repère solide, que j'ai mécaniquement précisé lors des entretiens, afin de tomber d'accord sur ce que l'on entend par le terme « nuit », et de dresser ensemble un rapport entre la nuit et l'obscurité qui nous convient et qui va au-delà des changements lumineux et temporaires saisonniers et météorologiques. La manière de procéder sur le terrain et de récolter des données, ainsi que les informations recueillies elles-mêmes sont largement déterminées par ce contexte, ses facteurs et ses conséquences.

De plus, dans le cadre de mon terrain de recherche à Nantes, je fais régulièrement appel à la méthode des parcours commentés la nuit, qui me semble demeurer une articulation intéressante entre forme sensible et forme sociale. La reconstitution cognitive de l'espace qu'implique le parcours commenté permet de se poser la question du dépassement du point de vue purement subjectif qui renvoie à l'usage et à la fréquentation d'un espace et qui donne donc lien et matière à un certain type d'expérience collective. Les parcours commentés permettent de se demander « comment penser cette co-détermination, cette co-production du social, du sensible et du spatial ? » (Thibaud 2003, 9). Cela permet également de questionner les tensions du regard entre les espaces éclairés et les espaces obscurs et de révéler une vision inégale et hiérarchisée. Je mets également en place des ateliers collectifs de recueil et de création de données sous la forme de collages. Il s'agit de créer un poster individuel à partir de découpes de magazines divers sur un thème particulier (par exemple « votre espace public idéal ») puis de le présenter en entraînant une discussion, un partage d'expérience voire un débat. Cela m'offre la possibilité de dépasser ce qui est évoqué lors des entretiens ou des parcours commentés, de confronter les propos, les expériences, les opinions et les représentations et de conceptualiser la nuit, collectivement. Mais cela permet également de dépasser la peur de la nuit, de se sentir en confiance, en sécurité pour parler du terrain sans se sentir dans une position de vigilance ou de vulnérabilité, et en restant dans un espace bienveillant.

Inclure la variable du temps implique de reconsidérer les outils traditionnels d'observation surtout à l'échelle micro-locale, il s'agit par exemple d'envisager des méthodes visuelles : la photo, le *time-lapse*, ou la vidéo sont autant de techniques de restitution du terrain. Donner différents points de vue à ces méthodes visuelles (par exemple filmer à hauteur de personne, depuis un balcon, depuis les transports, ou fil-

mer des espaces différents : places, rues, coins) permet d'avoir une approche qui vise la proximité potentielle avec une étude exhaustive. La création d'une vidéo sur le mode d'un *time-lapse* continu par exemple permet d'approcher le processus de création de nouvelles manières de représenter les dynamiques du territoire. Ce mode de représentation est en capacité de rendre compte du caractère mouvant et évolutif de l'espace public. Par ailleurs, l'approche photographique a été expérimentée sur le terrain notamment par la pratique de la photo-élicitation qui associe photographie et discours pour faire émerger une forme de réflexivité habitante (Bigando 2013). Elle permet de collecter et de transmettre une quantité d'information, mais aussi d'offrir des perspectives profondes au travail d'interprétation. La photographie restituée de manière plus percutante que le texte le contexte du terrain, les ambiances et les enjeux spatiaux. Comme une focale, une paire de lunettes pour voir le monde, elle permet de saisir les émotions et les ambiances.

Conclusion

La nuit est un espace habité, de l'espace à tout le monde, et en particulier à ceux qui n'en n'ont pas pendant la journée. Percevoir la nuit comme un outil de libération dont chacun peut potentiellement s'emparer est une lecture de l'espace qui fait la part belle aux subjectivités, et une lecture de la nuit comme « à son tour à la fois produit et productrice de légitimités et d'ordres qui lui sont propres » (Gaissad 2000, 37).

Ainsi, la dimension perceptuelle sensible semble unir transversalement la grande variété d'états urbains et sociaux, du visible à l'invisible. La nuit dans la ville est teintée par les émotions et les affects, faisant du territoire un espace essentiellement sensible. Une approche transversale des nuits urbaines, entre ombre et lumière, reprend la diversité des représentations, des préoccupations, et du rapport visuel et sensible qui en émerge et montre tout le poids de l'argument phénoménologique : l'espace s'incarne dans du sensible, et par des pratiques.

Entre expérience et production de la ville, la dialectique d'un regard porté sur un espace nocturne produit un paysage urbain. Ainsi, pour connaître la nuit, faut-il transformer notre corps, créer de nouveaux organes de perception. On ne peut entrer dans la nuit sans changer de forme.

Bibliographie

- BERTIN, S., PAQUETTE, S. (2015), « Apprendre à regarder la ville dans l'obscurité : les "entre-deux" du paysage urbain nocturne », *Environnement Urbain*, vol. 9.
- BERTIN, S. (2018), « Approcher la nuit à travers le "paysage" : Montréal », in GUERIN F., HERNANDEZ, E., MONTANDON, A., *Cohabiter les nuits urbaines : Des significations de l'ombre aux régulations de l'investissement ordinaire des nuits*, Editions L'Harmattan, pp. 50-63.
- BIGANDO, E. (2013), « De l'usage de la photo elicitation interview pour appréhender les paysages du quotidien : retour sur une méthode productive d'une réflexivité habitante », *Cybergeo : European Journal of Geography* [Online], Political, Cultural and Cognitive Geography, en ligne depuis le 13/05/2013, dernière connexion le 14/11/2018. URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/25919> ; DOI : 10.4000/cybergeo.25919
- BORGHI, R., MARIOTTI, A., SAFARADEH, N. (2011), *Tourisme et patrimoine Récent. Tourism and recent heritage*, pour Casamémoire et Mutual Heritage.
- BUREAU, L. (2005), *Géographie de la nuit*, L'Hexagone, Paris.
- BLIDON, M. (2008), « Sexualités et espaces publics. Visibilité paradoxale et pacte de l'opacité », in BOIVIN, N., DI MEO, G., *Sexe(s) de l'espace, sexe(s) dans l'espace*, Bordeaux, pp. 23-34.
- CARROZZA, M-L, (2009), « Paysage urbain : matérialité et représentations », *Cahiers du centre de recherches historiques*, n. 17, mis en ligne le 27/02/2009, consulté le 14/11/2018 URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2600> ; DOI : 10.4000/ccrh.2600
- CATTAN, N., CLERVAL, A. (2011), « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris », *Justice Spatiale*, n. 3.
- CERTEAU, M. (1990), *L'invention du quotidien*, t.1, Gallimard, Paris.
- COCCIA, E. (2010), *La vie sensible*, Payot, Bibliothèque Rivages, Paris.
- COLLECTIF D'AUTEURS ANONYMES (2009), *Guide indigène du détournement de Nantes et Saint-Nazaire*, A la criée, coll. Le rouge bêche, la joue sème.
- CONRAD, J. (1993), *Au cœur des ténèbres*, GF Flammarion, Paris.
- ESPINASSE, C., GWIAZDZINSKI, L., HEURGON, E. (eds.) (2005), *La nuit en question(s)*. La Tour-d'Aigues : L'Aube
- FOUCAULT, M, DEFERT, D. (2009), *Le corps utopique, Les hétérotopies*, Lignes, Paris
- GAISSAD, L. (2000), « L'air de la nuit rend libre ? Lieux et rencontres dans quelques villes du Sud de la France », *Annales de la Recherche urbaine*, n. 87, pp. 36-42.

- GUERIN, F., HERNANDEZ, E., MONTANDON, A., (2018), *Cohabiter les nuits urbaines : Des significations de l'ombre aux régulations de l'investissement ordinaire des nuits*, Editions L'Harmattan.
- GWIAZDZINSKI, L. (2005), *La nuit, dernière frontière de la ville*. Editions de l'Aube .
- MICHAUD, C. (2014), « La nuit, cet obscur objet d'étude », *Place publique Nantes/Saint Nazaire*, n. 44, La revue urbaine, pp. 19 -25.
- NARBONI, R. (1997), *La lumière urbaine, éclairer les espaces publics*, Le moniteur, Paris.
- NARBONI, R. (2012), *Les éclairages des villes : vers un urbanisme nocturne*, Infolio, Archigraphy poche.
- NARBONI, R. (2018), « De l'urbanisme lumière à l'urbanisme nocturne », pp. 68-80.
- GUERIN, F., THIBAUD, J.-P. (2001), « Les parcours commentés », pp. 79-99.
- GROISJEAN, M., THIBAUD, J.-P. (2001), *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèses.
- THIBAUD, J.-P. (2003), « La parole du public en marche », pp. 113-138, sous la direction de THIBAUD J.-P., (2015), *En quête d'ambiances. Eprouver la ville en passant*, MétisPresses, Genève.
- VON MEISS, P. (1986), *De la forme au lieu : une introduction à l'étude de l'architecture*, Presses polytechniques et universitaires romandes.

FIGURATION DE LA NUIT COMME ESPACE PARALLÈLE DE PENSÉES
ET DE PROJECTIONS HUMAINES.
LE CAS DE LA CELLULE ET DE LA CHAMBRE

Dany Stéphane Minko

Introduction

Il existe tout un mystère autour de la nuit. Elle fait appel au repos pour certains, mais pour d'autres elle ne représente plus seulement ce moment de calme, mais un espace parallèle de vie, de réflexions et de projections multiples. Entre sommeil et nouveau réveil, la nuit est un espace d'expression et de manifestation des envies, des besoins et des rêves des individus. L'homme peut attendre pour revivre les grands moments de la journée, couché dans son lit. Il peut aussi utiliser la nuit comme un cadre de pouvoir spirituel. Pour beaucoup de personnes, c'est aussi le lieu des illusions de victoire à venir et de désillusion face aux échecs expérimentés au cours d'un itinéraire. La présente réflexion est une analyse autour de la symbolique de la nuit dans la littérature. Le prétexte est l'étude de ce phénomène dans deux cadres principaux : la cellule et la chambre. À ces deux cadres se grefferont des lieux de regroupements populaires et des quartiers résidentiels. Les textes d'Alain Mabanckou et de Pierre-Claver Ilboudo, deux auteurs Africains de la nouvelle génération¹, serviront de source d'inspiration. Cette réflexion propose une lecture qui s'écarte de l'idée traditionnelle faisant seulement de la nuit un moment ou encore une période. C'est au contraire un espace rempli de significations à la fois sur le plan physique/visible et sur le plan spirituel. Le fait est qu'en Afrique, rien n'existe sans symbolique et sans renvoyer à une source de connaissances et de ressourcement pour les communautés humaines.

La lecture est celle des romans *Bleu Blanc Rouge* (Mabanckou 1998) et *Le Retour de Yembi* (Ilboudo 1994). Dans ce corpus choisi, il est question de deux migrants qui utilisent la nuit comme espace et moyen d'évasion. Pour les deux protagonistes mis en scène dans cette analyse, la nuit ne signifie plus seulement une dimension de l'obscurité, mais bien plus. C'est un espace-symbole du repli sur soi, dans la perspective du rebondissement personnel et de la quête sociale de l'individu.

1 Le terme "nouvelle génération" fait référence aux auteurs africains appartenant à la période des années 1990 aux années 2000.

L'objectif est en outre de mettre en relief la nuit dans un contexte de lieu-réversal. Dans une perspective géocritique², l'analyse se propose d'aborder tout d'abord la géographie temporelle de la nuit, pour ensuite identifier une architecture spatiale parallèle de vie et de renaissance.

La géographie temporelle de la nuit

Pour bon nombre, la nuit est synonyme de silence et d'inaction. A contrario, dans cette analyse, le parcours des personnages fait état d'une lecture et d'une nouvelle perception de la nuit, non plus simplement en tant que moment ou période de calme, mais comme espace et géographie spatiale à saisir. Il se lit ainsi une tentative de figuration de la nuit à la fois temps et espace : une géographie temporelle. Avec les protagonistes des romans *Bleu Blanc Rouge* et *Le Retour de Yembi*, la nuit revêt une dimension spatiale de réflexions, d'angoisse et d'anxiété importante. C'est aussi un espace d'enfermement, de quête d'espérance et d'intimité.

Pour Massala-Massala, personnage central du premier roman, la prison et particulièrement la cellule se présente comme le cadre dans lequel se manifeste l'influence spatiale de la nuit.

Pour Yembi l'émigré du second roman, l'espace de la nuit est perçu dans un environnement de vie normale, dans une maison, dans une chambre.

Une dimension spatiale de réflexions, d'angoisse et d'anxiété

Pour Massala-Massala, la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis est un lieu correctionnel. C'est dans cet environnement qu'il reçoit la sentence de son rapatriement au Congo-Brazzaville. Par ce verdict de retour forcé, il voit s'évanouir toutes ses ambitions de bonheur et de prospérité en terre française.

L'intrigue met alors en scène une vie dans la nuit, source d'angoisse et de torture du protagoniste. Il doute, étant encore en prison, de l'accueil qui lui sera réservé au pays. Apparaît dès lors la peinture d'une tension psychologique chez le personnage contraint d'abandonner son aventure française. La cellule dans laquelle il se retrouve est un espace aux caractéristiques inhumaines.

2 Celle de Bertrand WESTPHAL (2007), en rapport avec l'étude faite autour de la nuit par Maurice BLANCHOT dans *L'espace littéraire* (1955).

Le personnage compare la prison en question à un désert où le désespoir est de plus en plus grand :

La prison fut une traversée du désert, celle qui me mit en face de mes responsabilités. Celle qui me montra que le destin était une ligne brisée, un terrain émaillé de bancs de sable qui empêchent la marche. La France était celle-là. Celle de la nuit. La nuit des pensées. La nuit des vagabondages. La nuit des murs. (Mabanckou 1998, 215).

Le protagoniste insiste sur le mot « nuit ». La désignation anaphorique de ce vocable montre la violence psychologique de cet espace. La nuit n'est pas un moment pour Massala-Massala. C'est un « espace-temporel » (Westphal 2007) qui modifie la perception du milieu d'évolution du personnage. La nuit est le lieu du statique, de l'immobilité, une prison.

L'espace carcéral se manifeste doublement chez Massala-Massala. Il est physique et psychologique. La nuit est le point focal du passé revu au présent et projeté dans l'avenir incertain vers lequel se dirige l'individu. Cette structure de la nuit donne lieu à un mouvement : celui de l'angoisse et de l'anxiété, celui aussi de la torture psychologique.

La nuit est un espace d'aventure du protagoniste. Dans sa cellule par exemple, Massala-Massala ne sait pas s'il est seul ou s'il a des voisins, des co-détenus qui seraient là pour les mêmes raisons :

Ai-je des voisins d'infortune dans les pièces attenantes, aucun indice ne m'incite à le croire. Ou à ne pas le croire. S'ils sont là, y sont-ils pour une cause identique à la mienne, ou du moins connexe ? Avions-nous été également voisins en Seine-Saint-Denis ou venaient-ils d'autres endroits de la région parisienne ? Aucune information. Le mur total ; la nuit. (Mabanckou 1998, 124).

La nuit permet à Massala-Massala de fermer les yeux afin de mieux sonder son intérieur, son passé. L'expérience du détenu est proprement nocturne ; c'est celle de l'espace où tout a disparu, où le « silence assourdissant » prend le dessus sur le personnage.

Comme le démontre Maurice Blanchot dans son « espace littéraire » (1955), la nuit est une construction du jour. C'est le jour à venir qui fait l'espace nocturne en ce sens que toute projection se fait dans la nuit, au cours d'une réflexion, d'une méditation et se prolonge le jour. La nuit ne parle que du jour, elle en est le pressentiment, elle en est la réserve et la profondeur. Tout finit, c'est pourquoi il y a le jour.

Le jour est lié à la nuit, parce qu'il n'est lui-même jour que s'il commence et s'il prend fin. Ce jeu spatial entre le jour conséquence de la nuit-espace se manifeste dans l'itinéraire de Yembi. Pour lui, la nuit n'est pas un espace de repos, mais assurément un cadre de réflexions et de méditations intenses comme le souligne le narrateur :

Et le soir, quand Yembi eu fini de préparer ses cours, il se faisait tard, mais il demeura là pendant longtemps à contempler la lumière rougeâtre de sa lampe autour de laquelle tourbillonnaient langoureusement deux ou trois insectes. Il se demandait pendant combien de temps cette vie de baigne allait durer. (Ilboudo 1994,189).

La nuit est un espace dont l'essentiel n'est pas à perdre, mais à organiser, à s'appropriier et à conserver. L'organisation porte sur sa vie. C'est le lieu approprié pour ses réflexions autour de sa nouvelle carrière professionnelle. Il est devenu enseignant des collèges par la force des choses. Son avenir, il ne le voyait pas dans une salle de classe du lycée, mais sur les bancs de l'université. Après la préparation des cours, la nuit lui offre un environnement adéquat de méditations profondes dans la perspective des projections. Le personnage s'approprie le cadre nocturne qui devient pour lui l'encadrement véritable de ses aspirations sociales et professionnelles. Après le jour vient la nuit du silence et du repos, mais chez Yembi, c'est le début d'une nouvelle journée qui s'annonce. Il est alors possible de comprendre l'influence que l'espace de la nuit peut avoir sur l'être humain qui doit se reposer de sa journée précédente de travail. Cependant le narrateur parle d'un individu téméraire, un homme certes fatigué, mais qui lutte contre la force envahissante du sommeil, couché dans sa chambre :

Il se sentait maintenant écrasé par la fatigue, mais étrangement il n'avait pas sommeil. Et puis, pour tout compliquer, quelques minutes à peine après qu'il se fût couvert, il commença à sentir son corps devenir moite, car malgré l'heure avancée, il faisait toujours chaud dans la chambre. (Ilboudo 1994, 45).

Il y a comme une esthétique de l'indépendance de la volonté dans ce passage : la fatigue n'est visiblement pas tributaire du sommeil chez le personnage qui bien qu'« écrasé par la fatigue », ne parvient pas à dormir. La relation pourtant étroite entre fatigue et sommeil dans la chambre et dans le lit est brisée. La nuit n'est plus un instant de soupir après une journée de travail, mais est devenue un espace où la psychologie de l'individu est en permanente oscillation. C'est aussi le lieu

d'un calme permettant de percevoir des ambiances lointaines. C'est un espace qui crée une géographie dont le paysage impose le rythme des sonorités lointaines :

Dans la quiétude et l'obscurité, Yembi entendait maintenant battre distinctivement son cœur, et, au-delà des pulsations, il entendait, venues de très loin et à intervalles irréguliers les notes ténues d'une musique lointaine. Sans doute un des orchestres de la capitale qui luttait pour distraire des noctambules s'acharnant à oublier leur lot quotidien (Ilboudo 1994, 46).

La nuit devient le prototype d'un espace d'apprentissage qui paraphrase le jour. Faite pour une sorte de récréation, la nuit est transformée en un environnement d'épanouissement actif autour de la cadence des orchestres de musique et des déhanchements de clients des buvettes. Dans la nuit, le personnage ne se protège pas seulement des angoisses quotidiennes, mais aussi de l'exigence qui l'attire vers l'anxiété de l'immobilisme. La nuit est pour ainsi dire une sorte de refuge géographique dans lequel l'individu trouve un cadre de pensées où règne souverainement une forte neutralité. Et même si cette neutralité peut par moment prendre les allures d'un espace d'enfermement, elle épouse une logique de quête d'espérance et d'intimité réelle de l'individu.

La nuit : espace d'enfermement, de quête d'espérance et d'intimité

La nuit est pour le protagoniste de *Bleu Blanc Rouge* un double enfermement : le noir de la cellule et le repli sur lui-même. Massala-Massala est en effet seul dans son espace d'incarcération et seul face à son ombre qui monte et descend, reflétant les mouvements monotones du protagoniste, comme il le dit lui-même :

J'avais appris les vertus du silence. Dans le noir, je retrouvais ces ombres, ces visages, ces images du pays, seuls amours fidèles qui me distillaient la joie de vivre, d'espérer un jour franchir ce mur froid. Je rêvais, au-delà de cette cellule, d'un espace de bonheur sobre et bonnête. (Mabanckou 1998, 203).

Dans le noir de la nuit, le personnage ne dort pas. En lui, il ne trouve pas véritablement de refuge dans le sommeil. Il est enfermé dans l'anxiété et l'angoisse du jour qui s'annonce, du quotidien qui peut s'imposer à lui à tout moment. Par absence de sommeil, il est clair que le jour continue à surgir dans la nuit et par conséquent ne libère pas le personnage de son enfermement. Pour rêver il faut dormir. Sans sommeil pas de rêve. S'il n'y a pas de rêve, la nuit perd de son essence. Massala-Massala est enfermé dans un rêve qui ne l'est pas réellement.

Ce qu'il désigne par « je rêvais » est en réalité son attachement au besoin d'une liberté chère à tout homme. Enfermé dans une nuit interminable, le protagoniste s'invente une illusion d'espace de liberté, de lumière intérieure :

J'étais resté enfermé dans cette nuit interminable. Je ne savais plus ce que signifiait le jour, la liberté. Je ne pouvais qu'inventer la lumière avec les étincelles des souvenirs. Je m'accrochais au fil tenu de l'espérance. Un jour, la lumière jaillirait, illuminerait l'horizon. Pour l'heure, c'était le règne de la nuit. (Mabanckou 1998, 201).

Pour Massala-Massala, la nuit est une forme de cellule. Celle-ci l'enferme dans le noir, lui enlève le plaisir humain de connaître la lumière du jour. Le protagoniste est donc obligé d'inventer sa propre lumière à partir des étincelles de souvenirs lointains. Étant enfermé dans cette nuit qui paraît interminable, il n'a plus la notion du jour, la notion de la liberté, il est comme troublé psychologiquement.

La nuit est également espace d'intimité. C'est le cadre et la forme d'une réalité personnelle qui ne se partage pas avec le reste du monde. Dans cet espace de l'intimité, tout est révélé à soi-même, c'est là où se lit l'affirmation de l'autorité sur son corps. C'est ce qui en ressort dans cet extrait du *Retour de Yembi* que livre le narrateur :

Une vague odeur d'insecticide flottait effectivement dans la chambre quand Yembi y pénétra. Il éternua. Il était allergique aux aérosols. Malgré tout, après quelques instants d'hésitation, il décida de refermer la porte sur lui. Ensuite il ouvrit la plus grande de ses valises, sortit ses deux couvertures et fit son lit. Puis il se déshabilla, éteignit la lumière, se mit au lit et se couvrit de la tête aux pieds pour éviter de respirer l'odeur persistante de l'insecticide, ferma les yeux et attendit le sommeil. (Ilboudo 1994, 45).

La description de la chambre faite par le narrateur épouse les contours de la nuit dans un espace d'intimité réelle. Yembi est seul face à un destin qui lui impose calme et silence, concentration et enfermement. Le grand espace qu'est la nuit envoûte l'individu et le conduit vers un repos physique et psychologique. Bien qu'étant allergique aux aérosols, Yembi finit par se convaincre de la nécessité de respecter les lois de la nuit : entrer dans la chambre, se déshabiller, éteindre la lumière, se mettre au lit, se couvrir et attendre de plonger dans le sommeil. Il s'agit là d'un processus d'intégration spatiale du personnage dans la nuit. Nuit ici comme espace, lieu, environnement, monde et cadre d'enfermement.

Le même processus s'observe après la visite rendu à Yembi par Denis, dans sa nouvelle maison d'habitation :

Yembi resta donc là, devant son portail de fortune, sa lampe-tempête neuve à la main, et regarda son ami s'éloigner et se confondre à la nuit. Ensuite il rentra chez lui, referma la porte à double tour, traversa le salon nu, s'assit sur le lit et se mit à se déchausser. (Ilboudo 1994, 70-71).

La nuit est source de réflexions nouvelles, va au-delà de l'expression intime et de l'enfermement pour symboliser la renaissance de l'individu. Toute une géographie du noir fait appel au respect des règles de ce qui est passé de nuit-moment/nuit-temps à nuit-architecture/nuit-domaine d'évolution. La nuit-architecture qui est mise en exergue dans le parcours narratif de Yembi est celle de toute la structure qui accompagne le personnage dans ses actions. La nuit exprime son attachement et son antagonisme face au jour. C'est en journée que les actions pensées, programmées et mises en pratique sont élaborées. La nuit n'est là que pour apporter une nouvelle énergie. Pour ce qui est de Yembi, la nuit est un cadre idéal pour la préparation des cours, et scène de lutte contre le sommeil, farouche « agent » de la nuit :

Après le dîner, Yembi retourna chez lui avec le vélomoteur Camico de Chantal. Et pendant une bonne partie de la nuit, il prépara des cours, se battant désespérément contre le sommeil, contre le découragement et contre les moustiques. (Ilboudo 1994, 187).

Dans ce passage, la nuit revêt une signification précise pour le personnage. Elle est un espace de lutte contre la paresse et le découragement. Yembi se représente dans la nuit comme un chercheur de succès. Le sommeil étant pour lui l'élément perturbateur dans sa quête, il le combat avec courage et espoir. La nuit n'est plus un moment de répit, mais un monde dont l'architecture spatiale permet une renaissance de l'individu.

Une architecture spatiale parallèle de vie et de renaissance

Un espace de vie

La nuit est un « espace de vie ». Cela peut prêter à équivoque auprès des spécialistes de la narratologie, mais l'itinéraire de Massala-Massala dans la ville de Paris en est une illustration. Le personnage insiste sur les effets de la nuit-espace sur sa personne. Dans le noir, il arrive à voir des visages, des images du pays, des habitations, des ombres.

Le noir est une sorte de miroir à travers lequel Massala-Massala arrive à distinguer toutes les images qui défilent. Pour le personnage, la cellule est un espace aux caractéristiques nocturnes. Le personnage compare la prison en question à un désert où le désespoir se fait ressentir :

La prison fut une traversée du désert, celle qui me mit en face de mes responsabilités. Celle qui me montra que le destin était une ligne brisée, un terrain émaillé de bancs de sable qui empêchent la marche. La France était celle là. Celle de la nuit. La nuit des pensées. La nuit des vagabondages. La nuit des murs. (Mabanckou 1998, 215).

La nuit dans la cellule se manifeste doublement. Elle est à la fois physique et psychologique. Ceci laisse entrevoir la difficile intériorisation de l'environnement direct qui entoure l'individu au moment d'affronter une nouvelle réalité. Cette dernière est manifeste dans l'espace nocturne que traverse Yembi, pour se rendre chez son ami Denis :

Le long du chemin, il y avait des groupes de gens assis autour de longues tables basses qui proposaient ici du café, là de la viande en brochettes. La lumière vacillante des lampes-tempêtes éclairait les visages rieurs d'une clientèle bruyante et agitée. La plupart de ceux qui prennent le café dans ces conditions le font sans doute parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour s'offrir des brochettes, et ceux qui se contentent de brochettes le font sans doute parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour se payer une consommation de whisky. (Ilboudo 1994, 26).

Le trajet nocturne permet à Yembi d'observer le niveau de précarité et la misère de son pays natal. Ce regard est celui que l'on découvre à travers le tableau imagé de son retour au pays. Dans la nuit, le personnage se rend compte que le Burkina Faso n'a pas un développement avancé. En témoignent les routes poussiéreuses, les marchés archaïques, le manque de moyens matériels, entre autres problèmes rencontrés par les populations. Par la suite, la maison qu'il visite est un espace qui montre une absence accrue d'épanouissement économique et matériel. Le décor qu'il observe est le résultat de l'état de pauvreté d'une bonne partie de la population de son pays natal. Lorsqu'il finit par intégrer cet espace, les éléments qui constituent son environnement d'habitation mettent en évidence cette situation :

La lampe projetait sur le mur derrière lui une silhouette démesurée et guignolesque. Il faisait une chaleur d'étuve et des essaims de moustiques voletaient

en rase-mottes. Comme la maison était restée fermée pendant longtemps, les moustiques l'avaient colonisée. Ils attendaient en chantant que l'intrus se couche pour entamer la curée. Mais Yembi n'en avait cure. Il était décidé à affronter tous les obstacles pour préserver le semblant d'indépendance qu'il venait de prendre. En effet, il savait que son autonomie était illusoire, une vue de l'esprit. Car sans chercher loin, le lit sur lequel il était assis ne lui appartenait pas, et il allait devoir continuer à prendre ses repas chez Denis. Mais au moins, il savait les apparences. Pour la société, c'était l'essentiel. (Ilboudo 1994, 171).

L'extrait permet de souligner la symbolique d'une telle description spatiale. Les différents objets ou éléments qui font l'espace vécu par Yembi offrent un décor et un arrière plan qui expliquent les attentes non réalisées du protagoniste.

Un espace de métamorphose humaine

Parler de la nuit comme espace de renaissance signifie que la nuit est un lieu qui maintient captif l'individu, mais que dans cet enfermement, le personnage est transformé. Le constat que fait Massala-Massala placé au-dessus d'un récipient d'eau le prouve :

Vivre dans l'ombre change l'homme. Je le su en me contemplant un jour dans une cuvette remplie d'eau au milieu de la cour de la maison d'arrêt. Je me mirais de la sorte. Mes traits fluctuaient sur le liquide, se métamorphosaient dans le récipient. Je découvrais un homme étrange, un homme qui me rebutait. Le visage osseux, la barbe hirsute, les cheveux coupés court par un codétenu. (Mabanckou 1998, 202).

La nuit devient créatrice d'étrangeté chez le protagoniste. Elle cause le changement physique de l'être humain. Elle le rend vieux, faible, amaigri, le métamorphose. Massala-Massala devient méconnaissable. Il est dans une situation de châtement. La réclusion dans un lieu humide, éloigné et ténébreux, avec en prime une réputation de renégat, compromet sérieusement toute perspective de clémence à son égard.

Dans *Le Retour de Yembi*, le narrateur décrit une scène de discussion entre Yembi et son ami, et donne des détails sur ses démarches administratives :

Le soir, Denis et Yembi étaient attablés devant le sempiternel riz à sauce d'Issaka quand soudain Denis dit : – Tiens, j'ai oublié de te demander, ça promet à l'Université ? – Ah oui, moi aussi j'ai totalement oublié de

t'en parler, dit Yembi. Ce trou de mémoire est sans doute lié au fait que je préfère oublier ce qu'on m'y a dit. Voilà, je suis donc allé à l'Université, j'ai rencontré le secrétaire du Conseil Universitaire, un individu de peu de doigté qui m'a dit brutalement ceci : un, il n'y a pas un seul poste vacant à l'Université, deux, même s'il y avait un poste vacant il serait réservé à un candidat titulaire d'une agrégation ou d'un doctorat d'État. C'était on ne peut plus clair. Mais moi, sottement j'ai insisté pour lui laisser mon dossier. Il a accepté, cela ne lui coûtait rien ; mais je sais qu'il n'a pas hésité à le jeter à la poubelle dès que j'ai tourné le dos. (Ilboudo 1994, 156-157).

Le narrateur, dans sa présentation, montre que Yembi est désespéré à cause de la situation d'échec qu'il connaît au pays. Il est en mal être. Le problème de la sélection stricte des candidats à l'Université vient s'ajouter à la difficulté d'être recruté en qualité de chercheur dans la Fonction Publique. Sans l'hospitalité de Denis et le partage de son confort matériel, Yembi ne peut s'en sortir.

Aussi Yembi parle-t-il de la difficulté à trouver le sommeil. Or, la nuit est pour lui le meilleur espace et le meilleur environnement pour sa récréation à la fois sur le plan physique et sur le plan psychologique. C'est parce qu'il a besoin d'un lieu saint (la nuit) pour se reposer et repartir de plus belle dans ses entreprises quotidiennes, qu'il dit à son ami :

J'ai peu et mal dormi la nuit dernière, et demain matin je dois sortir très tôt. Il faut donc que j'aïlle au lit sans retard, demain je te ferai un compte-rendu détaillé de mon de mon séjour à Laye. (Ilboudo 1994, 169).

Conclusion

En conclusion, l'analyse de la nuit comme espace et non plus comme moment démontre la considération cachée ou voilée, voire moins exploitée de la géographie nocturne. La nuit-temporelle est celle du repos et de la récréation, alors que la nuit-espace renvoie à cette réalité de la géographie sociale et environnementale qui encadre l'individu et modifie ses aspirations, ses rêves et ses ambitions.

Le mystère autour de la nuit est ce qui fait d'elle un espace parallèle de vie, de réflexions et de projections multiples. L'homme est dès lors coincé entre sommeil et nouveau réveil, faisant de la nuit un espace d'expression et de manifestation de ses envies.

La contribution est donc une première analyse symbolique de la nuit dans la littérature, précisément dans deux romans de deux auteurs africains : *Bleu Blanc Rouge* d'Alain Mabanckou et *Le Retour de Yembi* de Pierre-Claver Ilboudo, avec pour cadre d'étude la cellule et la chambre, passant par des lieux de regroupements populaires et des quartiers résidentiels. La nuit-espace a permis de lire une nouvelle considération géographique autour de l'environnement immédiat de l'homme. Cette nouvelle géographie sert en outre de source d'inspiration et de cadre d'évolution. Dans une perspective géocritique, la nuit s'écarte de son caractère temporel pour épouser une signification spatiale et architecturale. Et c'est bien là l'idée force.

Bibliographie

- MABANCKOU, A. (1998), *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence Africaine.
ILBOUDO, P.-C. (1994), *Le Retour de Yembi*, Yaoundé, CLE.
WESTPHAL, B. (2007), *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.
BLANCHOT, M. (1955), *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard.

REPRÉSENTATIONS

Lo spazio vissuto della notte: un'indagine sulle percezioni e le abitudini dei ricercatori precari nell'epoca neoliberalista

Federica Epifani (University of Salento, Italie)

Raccontare l'oscurità.

Notti di guerra e di fuga attraverso i graphic novel

Antonella Rinella (University of Salento, Italie)

Francesca Rinella (University of Bari Aldo Moro, Italie)

**LO SPAZIO VISSUTO DELLA NOTTE:
UN'INDAGINE SULLE PERCEZIONI E LE ABITUDINI DEI RICERCATORI
PRECARI NELL'EPOCA NEOLIBERISTA**

Federica Epifani

Introduzione

Il capitalismo bio-cognitivo e la percezione dello spazio

L'avvento del neoliberalismo si configura come una strategia di *governmentality* e cioè, in termini foucaultiani, “la condotta della condotta”, il set di strategie discorsive di sorveglianza, orientamento e disciplinamento messo in atto dall'entità che detiene il potere, e che definisce i limiti e le azioni di individui e gruppi, nonché i desideri e le motivazioni dei governati (Bazzicalupo 2016). Tali dinamiche sono riscontrabili anche nel contesto lavorativo, soprattutto per quel che concerne il lavoro immateriale.

Invero, il dualismo tempo/capitalismo si è sempre dipanato attraverso una storia di chiara distinzione degli spazi – lo spazio del lavoro e lo spazio della vita privata – che si riversa anche in una rimodulazione degli standard lavorativi e, conseguentemente, delle relazioni di riproduzione (Fuchs 2014). Più specificatamente, Crary (2013), riprendendo Deleuze, registra come il confine tra il tempo del lavoro e il tempo privato nel neoliberalismo si faccia sempre più labile in nome di un regime “24/7” che suona come la parola d'ordine alla base di una progressiva omogeneizzazione del tempo che favorisce la continuità dei processi produttivi e di accumulazione. Sempre in termini deleuziani (Deleuze 1990), ciò si correla anche all'affermarsi di una società del controllo quale superamento delle società disciplinari in piedi fino al primo Novecento; se in queste ultime la quotidianità dell'uomo si dipanava attraverso il passaggio da un sistema chiuso all'altro (es. la scuola, la caserma, la famiglia) ognuno con le proprie leggi, le società del controllo si configurano quali continuum fluidi e in perenne rimodulazione in cui i confini tra sistemi chiusi si fanno meno definiti e i meccanismi di comando e disciplinamento più pervasivi (sussunzione). Tale osservazione è particolarmente pregnante se si tiene conto anche dell'accresciuta importanza, nel neoliberalismo, del “lavorare comunicando” e, quindi, del lavoro immateriale basato sull'attività intellettuale, a scapito del “lavorare fabbricando” (Bonomi *et al.* 2016).

Nel neoliberismo la conoscenza riveste il ruolo di vero e proprio capitale la cui riproduzione, a differenza del capitale fisso, ha un costo tendente allo zero, si alimenta e si valorizza a seconda dei livelli di scambio e circolazione (Rullani 2006) ed è caratterizzata da una forte tendenza alla flessibilizzazione. Un vero e proprio capitalismo biocognitivo (Fumagalli 2015, 231), per cui la sfera cognitivo-relazionale, comunicativa, emotiva del soggetto è coinvolta primariamente nel processo di produzione e accumulazione. Ad essere sottoposta a controllo, quindi, è la stessa soggettività di un lavoratore sempre meno lontano dalle logiche del lavoro salariato e sempre più rispondente, invece, a fattispecie spurie di lavoro autonomo e subordinato, categorie in cui rientrano anche i lavoratori precari della ricerca (de Nardis *et al.* 2017).

Le implicazioni spaziali di quanto appena esposto sono tutt'altro che trascurabili. Bologna (1997), tra i parametri di riconoscimento e definizione della fattispecie del lavoro autonomo – ma che, limitatamente alla riflessione svolta in questo contributo, possiamo estendere anche ad altre fattispecie lavorative atipiche particolarmente diffuse nel settore accademico – annovera proprio la diversa percezione dello spazio e, conseguentemente, del tempo del lavoro, da parte del ricercatore il quale, rispetto al lavoratore salariato abituato ad operare in uno spazio plasmato da altri, “sviluppa un senso di maggior “proprietà” delle regole vigenti all’interno degli spazi, quindi di minor accettazione delle regole altrui” (p. 17). Ne consegue che “mentre l’alienazione del lavoro salariato divideva l’individuo in due cicli socio-affettivi, il ciclo della vita privata e il ciclo della vita lavorativa, la (apparente) non alienazione del lavoro indipendente riduce l’esistenza ad un unico ciclo socio-affettivo, quello della vita privata” (ivi). Tale affermazione può risultare forse un’interpretazione estrema, quasi accademica, degli effetti della transizione neoliberista sui ritmi lavorativi, tuttavia vengono offerti spunti di un certo rilievo. Innanzitutto, se parlare di annullamento del dualismo dei cicli socio-affettivi lavoro/privato può apparire eccessivo nella fattispecie in esame, è pur vero, come precedentemente osservato, che tali confini si fanno sempre più labili. Ciò pone due questioni: da un lato, si constata una decisa tendenza alla bioderegulation, che Brennan (2003) definisce come la brutale discrepanza tra l’operare temporale nei mercati deregolati e le limitazioni fisiche intrinseche all’essere umano che deve adeguarsi a questa domanda. La questione, quindi, appare dotata di una forte connotazione biopolitica proprio in considerazione del venir meno di confini ben definiti tra un ambiente

e l'altro che caratterizza le società del controllo, e con il prevalere del lavoro intellettuale immateriale (d'Aniello 2017; Fumagalli 2015). Una tendenza alla fluidità, questa, che si concretizza temporalmente con l'allungamento della giornata lavorativa e spazialmente con l'eliminazione della distinzione tra ambiente domestico e ambiente lavorativo, favorito anche dall'ampliamento ed evoluzione dell'apparato reticolare che sottende i flussi comunicativi, di cui l'esempio più rilevante è l'implementazione un vero e proprio milieu telematico in grado allo stesso tempo di connettere e di annullare la singolarità di un luogo o di un avvenimento (Crary 2013). Per dirla con Deleuze e Guattari (1996), quindi, ciò suggerirebbe un processo di deterritorializzazione e riterritorializzazione che porta ad una rimodulazione dei confini preesistenti attraverso traiettorie politiche, sociali, esistenziali.

Un ulteriore spunto è dato dalla possibilità o meno di individuare entro questa fluidità i presupposti per l'appropriazione, da parte del lavoratore intellettuale, del proprio spazio-tempo tanto lavorativo quanto privato. Non è un caso che Bologna, come si legge nella citazione sopra richiamata, faccia esplicito riferimento al concetto marxiano di alienazione, che nel caso del lavoratore autonomo e subordinato viene solo apparentemente superata; in realtà, si osserva come nel capitalismo cognitivo tali forme di alienazione lascino spazio a forme di individualismo alienante, che si sostanziano tanto attraverso la sussunzione della sfera emotiva e relazionale entro la sfera lavorativa – per cui le capacità relazionali diventano veri e propri strumenti di lavoro a discapito della creatività –, sia attraverso la strutturazione di reti di cooperazione tra individui che tuttavia si reggono su rapporti fortemente individualizzati, funzionali al raggiungimento di un determinato obiettivo e che si strutturano entro un contesto fortemente competitivo che ha ripercussioni sulla stessa dimensione individuale (de Nardis *et al.* 2017; Fumagalli 2007).

Il contributo di Henri Lefebvre

Le riflessioni svolte fino ad ora possono trovare adeguato supporto scientifico nel pensiero di Henri Lefebvre. La geografia contemporanea deve molto ad Henri Lefebvre, al suo contributo nel superare la concezione spiccatamente storicizzata dello spazio tipica dell'approccio marxista a favore di una lettura in cui la dimensione spaziale acquisisce pari dignità rispetto a quella temporale nell'influenzare la vita dell'uomo. A lui si deve l'"invenzione" dello spazio sociale, "*realtà insieme formale e materiale, prodotto [...] ma anche mezzo di produzione*" (Lefebvre 2018,

102). Per Lefebvre, ogni società produce un proprio spazio sociale che origina dall'ideologia dominante. Lo spazio sociale contiene tanto i rapporti sociali di riproduzione (bio-fisiologici fra i sessi e le età, organizzazione della famiglia) quanto i rapporti di produzione (divisione e organizzazione del lavoro, funzioni sociali in ordine gerarchico), cui lo spazio sociale dovrebbe associare degli spazi specifici senza tuttavia riuscire a garantire una netta separazione tra i primi e i secondi, che sono reciprocamente implicati.

Al geografo e filosofo francese, inoltre, si deve l'elaborazione di quello che attualmente appare un formidabile strumento di analisi geografica: la dialettica triplice tra spazio concepito, spazio percepito e spazio vissuto.

L'applicazione delle categorie lefebviriane al contesto in esame permette di metterne in luce alcuni elementi di riflessione, veri e propri costrutti da operazionalizzare nel lavoro di ricerca che seguirà.

Lo spazio concepito è quello in cui l'ideologia dominante delinea le proprie traiettorie territorializzanti. Con particolare riferimento al neocapitalismo cognitivo, lo spazio concepito è dato dai nuovi meccanismi di regolazione sociale e disciplinamento di quello che Fumagalli definisce processo di sussunzione vitale, determinato dagli effetti sulla percezione soggettiva dati dalla coazione di sussunzione reale (dell'intensificazione dei ritmi di lavoro) e formale (allungamento della giornata lavorativa, estensione del lavoro produttivo ad attività precedentemente escluse, come l'apprendimento, le relazioni, il tempo libero etc). Secondo l'economista, nel capitalismo biocognitivo l'eterodirezione si trasforma in auto-direzione. Ciò ha implicazioni rilevabili a livello di spazio vissuto, lo spazio dominato, in cui il soggetto mette in atto tali comportamenti sussuntivi di auto-disciplinamento su cui si basano gli atti ripetitivi che informano la quotidianità stessa, come osserva Lefebvre (Lefebvre *et al.* 2004).

Le nuove tendenze disciplinanti che si rilevano nello spazio concepito all'epoca del capitalismo cognitivo hanno implicazioni anche a livello di spazio percepito, ed è a questo livello che si riferiscono le riflessioni più interessanti. Lo spazio percepito è l'ambito della pratica spaziale che, in generale, nel neoliberalismo si concretizza nell'associazione tra la realtà quotidiana e la realtà delle infrastrutture e delle reti che scandiscono il lavoro, la vita privata, lo svago (Borelli 2011). È anche la dimensione entro cui i rapporti di produzione e riproduzione prendono forma. Ne consegue che è a questo livello che si rende percepibile, come osserva Fuchs (2014), la riproduzione del tempo del lavoro per cui

si ripropone il lavoro fuori dal tempo di lavoro e, conseguentemente, la riproduzione degli spazi di lavoro fuori dagli spazi del lavoro. Tale riterritorializzazione si concretizza, da un lato, in un uso diverso degli spazi un tempo non destinati al lavoro e dall'altro, con l'esplosione del milieu lavorativo attraverso il ricorso a traiettorie di espansione virtuale (milieu telematico).

Le riflessioni fin qui svolte trovano particolare riscontro pratico nell'osservazione della propensione al lavoro notturno da parte dei ricercatori precari, categoria che, al di là delle differenze intrinseche (attribuibili tanto alle fattispecie contrattuali quanto al settore scientifico di afferenza, nonché all'apparato di reti e relazioni che ogni individuo innesca ed in cui è immerso a seconda della tipologia di ricerca in atto) appare particolarmente rappresentativa delle dinamiche fin qui esposte.

Metodologia

Lungi da qualsiasi pretesa di esaustività, la ricerca si presenta piuttosto come una prima indagine esplorativa volta ad individuare la percezione della notte nei giovani ricercatori precari. Data la natura esplorativa della ricerca, si è preferito optare per un campione di convenienza costituito da 125 tra dottorandi, assegnisti di ricerca, specializzandi e collaboratori volontari alla ricerca in possesso di dottorato, di età compresa tra i 25 e i 44 anni. Al campione è stato sottoposto un questionario costituito da domande a risposta multipla e da una batteria di affermazioni (item) rispetto alle quali è stato chiesto ai soggetti di indicare il proprio grado di accordo secondo una scala Likert 1-5.

I quesiti posti sono stati formulati con l'obiettivo di indagare le modalità attraverso cui i giovani ricercatori vivono la notte quale tempo del lavoro, nonché la percezione degli spazi esperiti. Tale riflessione viene ancorata alla verifica della sussistenza di alcuni nodi tematici tipici della narrazione neoliberista, che attraverso il questionario vengono operazionalizzati. In particolare, si fa riferimento alle traiettorie di deterritorializzazione e riterritorializzazione, alla governmentality e alla bioderegulation.

Risultati e descrizione

Il campione

Come precedentemente annotato, il campione di convenienza è

costituito da 125 soggetti tra i 25 e i 44 anni, italiani, individuati tra dottorandi (40,8), assegnisti di ricerca senza dottorato (4,8%) e con dottorato (31,2%), specializzandi (13,6%) e collaboratori volontari alla ricerca in possesso di dottorato (9,6%) e afferenti ad università ed enti di ricerca italiani (rispettivamente 77,6% e 7,2%) stranieri (12% e 3,2%). Di questi, 61 (il 48,8%) sono donne e 64 (52,2%) uomini; il 60,8% è single e senza figli, il 30,4% è sposato o convivente senza figli, mentre solo l'8,8% ha almeno un figlio. Il 46,4% dei questionari è stato compilato da soggetti rientranti nella fascia d'età 30-34 anni, il 35,2% da soggetti di età compresa tra i 25 e i 29 anni, il 12,8% da soggetti afferenti alla fascia d'età 35-39, il 5,6% ha tra i 40 e i 44 anni. Il 43,2% degli intervistati afferma di lavorare tra le 8 e le 10 ore al giorno, il 39,2% tra le 6 e le 8 ore, il 13,6% più di 10 ore e solo il 4% lavora al massimo 5 ore al giorno.

Propensione al lavoro notturno

Il 36,8% dei partecipanti alla ricerca afferma di aver lavorato dopo le 22 almeno una volta a settimana nell'ultimo anno, mentre il 28% lo ha fatto almeno una volta al mese; il 25,6% ha lavorato dopo le 22 meno di una volta al mese; il 9,6% non lo ha mai fatto. Il quadro cambia se si considera invece il lavoro notturno vero e proprio : ad aver lavorato dopo mezzanotte almeno una volta a settimana nell'ultimo anno è il 19,2%, mentre il 21,6% ha lavorato dopo mezzanotte almeno una volta al mese; il 28,8% ha lavorato dopo mezzanotte meno di una volta al mese; ben il 30,4% afferma di non aver mai lavorato dopo mezzanotte nell'ultimo anno. Tra le persone che hanno lavorato dopo mezzanotte nell'ultimo anno, il 47,1% ha dedicato al lavoro notturno 1-2 ore, il 36,8% 2-3 ore, l'11,5% fino ad un'ora. Relativamente alle motivazioni, quasi la metà dei soggetti (47,1%) dichiara di lavorare di notte perché di giorno non ha abbastanza tempo, il 21,8% lo fa perché lo preferisce, il 19,5% vi è portato per specifiche esigenze lavorative, quali il monitoraggio costante di dati o particolari attività di laboratorio; il rimanente 12,6% delle risposte (codificabile nell'opzione "Altro" con richiesta di specificazione) ha come leit motiv comune l'effetto che l'approssimarsi di una scadenza ha sulle performance lavorative; la prossimità di una scadenza, quindi, si qualifica come un elemento in grado di interferire con la quotidianità lavorativa di un individuo modificandola sensibilmente seppur per un tempo limitato.

È inoltre interessante notare come a prediligere le ore notturne per il lavoro – configurandosi così l'elemento della scelta – siano, in larga

parte, soggetti che hanno dichiarato di lavorare frequentemente dopo mezzanotte, mentre tale tendenza diminuisce tra coloro che lo fanno solo raramente (meno di una volta al mese).

Perché lavori di notte?		Quante volte ti è capitato di lavorare dopo mezzanotte?		
Opzioni	N.	Frequentemente (almeno una volta alla settimana)	Qualche volta (almeno una volta al mese)	Raramente (meno di una volta al mese)
Lo preferisco/ mi concentro meglio	21	13	5	3
Di giorno non ho tempo	41	6	14	21
Esigenze lavorative	17	5	6	6
Altro	8	0	2	6

Tabella 1. *Propensione al lavoro notturno e motivazioni, valori assoluti. Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione del campione*

Rapporto con lo spazio

Per indagare quest'aspetto si è fatto ricorso ad item relativi tanto alla dimensione dell'abitudine, quanto alla dimensione percettiva : nello specifico, ai soggetti è stato chiesto in quale luogo siano soliti lavorare di notte; se questo fosse lo stesso luogo in cui lavorano di giorno; dove preferirebbero lavorare di notte se potessero scegliere. A questi primi tre item, sottoposti attraverso domanda a risposta multipla, se ne aggiungono altri sei valutati attraverso il ricorso ad una scala Likert 1-5 : di questi, tre sono relativi alla probabilità con cui i soggetti svolgono determinate azioni, quali tele-videoconferenze, invio di e-mail e scambio di e-mail; altri tre sono invece legati alla percezione di un certo livello di sovrapposizione tra contesto domestico e contesto lavorativo e, conseguentemente, alla propensione a tenere separati gli spazi del lavoro dagli spazi privati, nonché alla rilevanza del luogo fisico in cui la propria attività lavorativa viene svolta.

Una netta maggioranza dei soggetti (87,4%) ha dichiarato che di notte lavora a casa, mentre solo l'8% lavora nel proprio studio o nel laboratorio di afferenza; il restante 4,6% predilige la biblioteca o alterna l'opzione domestica e quella dello studio o del laboratorio; in un solo caso si segnala l'ospedale quale luogo di lavoro notturno. Tra coloro

i quali lavorano a casa di notte, circa il 26% lavora a casa anche di giorno, e il 72% afferma che, potendo scegliere il luogo dove svolgere il proprio lavoro durante le ore notturne, opterebbe comunque per la propria abitazione. È verosimile, quindi, confermare la percezione di una certa sovrapposizione tra lo spazio del lavoro e lo spazio privato : più del 48% dei soggetti concorda o concorda pienamente con l'affermazione “A volte percepisco la mia casa come il mio luogo di lavoro”. Può essere interessante osservare, da un lato, come questa tendenza appaia particolarmente spiccata tra coloro i quali lavorano frequentemente di notte, e che rappresentano circa il 40% di coloro che concordano pienamente con la suddetta affermazione (livello 5 della scala Likert); dall'altro, il fatto che il 66% dei soggetti dichiaratisi d'accordo non lavori mai di notte o lo faccia solo raramente, può essere indicativo dell'affermarsi di una specifica narrazione sulla flessibilità lavorativa, che si traduce anche nella flessibilità dell'organizzazione individuale dello spazio e del tempo del lavoro e della vita privata. A motivazione di ciò vi è probabilmente una maggiore attenzione nei confronti della performance, determinata anche dall'evoluzione verso modalità di lavoro per obiettivi, che superano le modalità tipiche del capitalismo industriale per cui il salario rappresentava la controparte dell'acquisto, da parte del capitale, di una frazione di tempo umano ben determinata (Negri, Vercellone 2008).

A volte percepisco la mia casa come il mio luogo di lavoro		Quante volte ti è capitato di lavorare dopo mezzanotte?			
		Frequentemente	Qualche volta	Raramente	Mai
Per niente d'accordo	24	2	4	10	8
In disaccordo	16	2	3	4	7
Indifferente	24	4	7	4	9
D'accordo	32	4	7	12	9
Pienamente d'accordo	29	12	6	6	5

Tabella 2. *La percezione della sovrapposizione tra spazio privato e spazio del lavoro in relazione alla propensione al lavoro notturno. Valori assoluti.*

Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione

La sovrapposizione dello spazio privato e dello spazio del lavoro appare quindi come una condizione riconosciuta e condivisa. Concorre a supportare ciò il fatto che la valutazione dell'affermazione "Cerco sempre di tenere separati lo spazio privato e lo spazio del lavoro" vede il campione perfettamente tripartito su tre livelli di accordo, per cui il 32% non è per niente d'accordo o è in disaccordo, il 34,4% si dichiara indifferente e il 33,6% concorda o concorda pienamente. Il giudizio sulla rilevanza del luogo fisico divide il campione, a prescindere dalle abitudini lavorative in generale e dalle preferenze relative al luogo dove svolgere le proprie attività lavorative durante la notte : pesano su questa valutazione elementi di diversa natura, quali la possibilità di accedere a materiale di lavoro specifico o a determinati strumenti, ma anche di poter godere di un clima favorevole alla concentrazione.

Si considerino, infine, le attività svolte durante le ore notturne supportate da dispositivi telematici; queste infatti possono essere indicative del peso esercitato dalla rete nello stimolare tendenze di de-territorializzazione e ri-territorializzazione degli spazi del lavoro cognitivo attraverso l'implementazione e l'alimentazione di un milieu telematico entro il quale interfacciarsi, interagire, comunicare in tempo reale. (Crary 2013), o, per dirla con Collina (2003), "uno spazio mediato artificiale, immateriale, caratterizzato da flussi di prodotti simbolici posti in essere dai mezzi di comunicazione di massa".

Pur presenti, le interazioni telematiche notturne appaiono piuttosto deboli, se non nella frequenza, nelle modalità : per una netta maggioranza dei soggetti (62 pari al 71%) è altamente improbabile impegnarsi in una tele-videoconferenza notturna, mentre l'invio, ma anche lo scambio, di e-mail sono entrambe attività ritenute altamente probabili da 31 soggetti (circa il 35%). Questo non implica tuttavia che non si possa parlare di spazio virtuale, non fisico, entro il quale si dipana la possibilità di influire su altre realtà (Collina 2003).

Quante volte ti capita di lavorare dopo mezzanotte?	Quando lavori di notte, con quale probabilità svolgi una delle seguenti attività?											
	Tele/ Videoconfer.				Invio Mail				Scambio Mail			
	Frequentemente	Qualche volta	Raramente	Totale	Frequentemente	Qualche volta	Raramente	Totale	Frequentemente	Qualche volta	Raramente	Totale
Altamente improbabile	15	19	28	62	3	1	3	7	4	4	2	10
Improbabile	3	4	6	13	1	1	4	6	2	1	9	12
Non improbabile	4	1	2	7	1	14	10	25	0	9	11	20
Probabile	1	2	0	3	6	1	11	18	5	2	7	14
Altamente probabile	1	1	0	2	13	10	8	31	13	11	7	31

Tabella 3. *Propensione alle interazioni lavorative telematiche nelle ore notturne. Valori assoluti. Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione*

Governmentality

Come già premesso, per governmentality s'intende il set di strategie discorsive di sorveglianza, orientamento e disciplinamento messo in atto dall'entità che detiene il potere, e che definisce i limiti e le azioni di individui e gruppi, nonché i desideri e le motivazioni dei governati (Bazzicalupo 2016). L'esigenza di indagare tale dimensione correlatamente alla propensione al lavoro notturno da parte dei giovani ricercatori deriva dall'ipotesi per cui ad influire sulla flessibilità dei ritmi di lavoro e sulla conseguente tendenza ad un'espansione del tempo lavorativo sia una generale e condivisa condizione di competizione, oltre che di competitività, nonché l'acquisizione di modalità di lavoro per obiettivi e, conseguentemente, una maggiore attenzione verso la performance. Questa va intesa non solo in termini di risultati, ma implica anche la valutazione di altri fattori, quali competenze relazionali, affidabilità, proattività. Sulla base di queste osservazioni sono stati elaborati alcuni quesiti volti ad indagare la propensione al lavoro notturno dal punto di vista delle aspettative individuali e di gruppo e delle motivazioni.

Il 61% di coloro che lavorano la notte si dedica ad attività operative su progetti specifici, mentre circa il 30% si dedica ad attività di studio

personale; l'8% sbriga attività legate alla didattica (correzione di tesi ed esami). Piuttosto bassa la percentuale di coloro che dichiara di sentirsi libero di lavorare su ciò che vuole : il 28% contro il 43%. Ciò conferma il dato esposto in precedenza per cui il lavoro notturno appare perlopiù legato alla necessità di adempiere ad attività che non si ha tempo di svolgere durante il giorno, e fa evincere come queste siano attività che rientrano entro percorsi prestabiliti non sempre determinati dal soggetto. Ad influenzare le abitudini lavorative concorrono senza dubbio dei fattori di carattere relazionale che hanno a che vedere con la diffusione di un determinato comportamento e le aspettative che ogni soggetto ritiene di dover soddisfare sia all'interno del gruppo dei pari, sia nel rapporto con i propri superiori (tutor, supervisor, responsabili scientifici).

Il 48% dei soggetti non ritiene assolutamente che il lavoro notturno sia un'abitudine comune tra i colleghi; ciò che è interessante, tuttavia, è osservare come i soggetti si posizionino nei confronti dell'affermazione ("Lavorare di notte è un'abitudine comune tra i miei colleghi") in relazione alla propria propensione al lavoro notturno. Emerge come chi lavora frequentemente di notte concordi o concordi pienamente, mentre la condivisione diminuisce al diminuire della propensione al lavoro notturno.

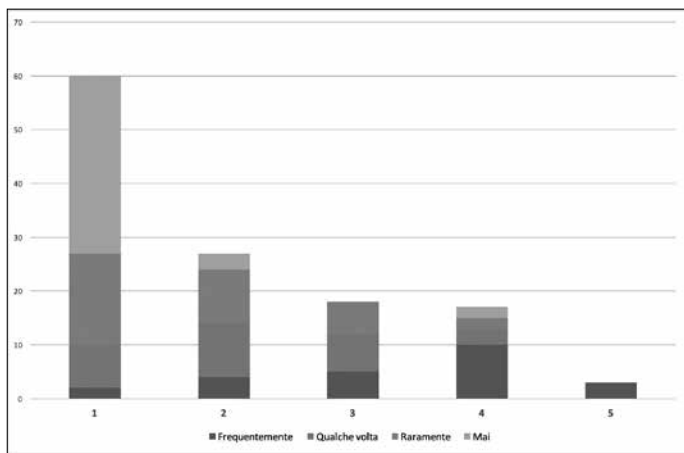


Grafico 1. Grado di condivisione rispetto all'affermazione "Lavorare di notte è un'abitudine comune tra i miei colleghi" in base alla propensione al lavoro notturno, dove 1 = Per niente d'accordo e 5 = Completamente d'accordo. Valori assoluti.

Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione

Le medesime osservazioni sono valide con riferimento alle affermazioni “I miei colleghi si aspettano che io lavori anche di notte” e “Il mio supervisor si aspetta che io lavori anche di notte”, pur registrandosi, nel caso della seconda affermazione, un maggiore livello di condivisione (il 20% delle risposte sono concordi o completamente concordi, anche tra coloro che dichiarano di non lavorare mai di notte). Le aspettative di un superiore, quindi, pesano maggiormente sulla propensione al lavoro notturno rispetto a quelle di un collega (le risposte concordi o pienamente concordi rappresentano solo il 9,6%). Si evince inoltre che chi ha dichiarato di lavorare frequentemente durante la notte è immerso in un contesto maggiormente disciplinato, che si riversa anche sulla sfera dell'appagamento personale: dei 24 soggetti con un'alta propensione al lavoro notturno, 4 hanno dichiarato di sentirsi in colpa se non riescono a lavorare di notte e 7 dichiarano di trovare il lavoro notturno decisamente appagante. Ad ulteriore dimostrazione, si registra anche una lieve tendenza generale a ritenere che il lavoro notturno vada maggiormente gratificato a livello economico (il 38% circa dei pareri espressi sono concordi o completamente concordi contro poco più del 30% dei pareri contrari, mentre il 31% si pone in una posizione intermedia); una notevole percentuale (42%) di coloro che lavorano frequentemente di notte si dichiara completamente d'accordo.

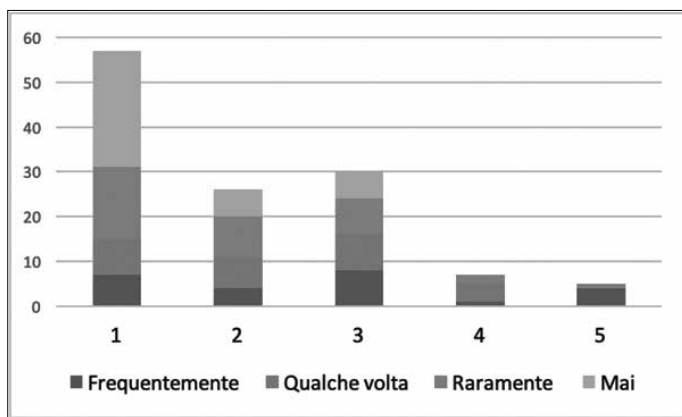


Grafico 2. Grado di condivisione rispetto all'affermazione “I miei colleghi si aspettano che io lavori di notte” in base alla propensione al lavoro notturno, dove 1 = Per niente d'accordo e 5 = Completamente d'accordo. Valori assoluti.

Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione

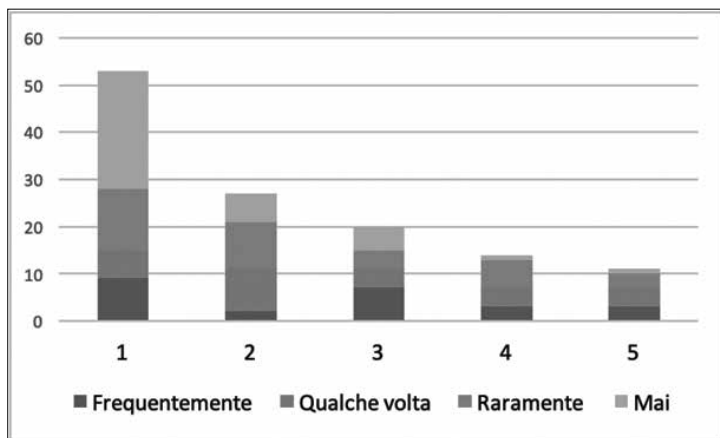


Grafico 3. Grado di condivisione rispetto all'affermazione "Il mio superiore si aspetta che io lavori di notte" in base alla propensione al lavoro notturno, dove 1 = Per niente d'accordo e 5 = Completamente d'accordo. Valori assoluti.
Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione

Bioderegulation

Già Lefebvre (Lefebvre *et al.* 2004) aveva ipotizzato l'interazione dei ritmi biologici e dei ritmi sociali, e come la quotidianità intesa come adattamento del proprio vissuto a ritmi eteroimposti scaturisse da essa.

Non è inverosimile, dunque, supporre che la definizione di bioderegulation elaborata da Brennan (2003, riportata in introduzione) prenda le mosse dalla riflessione lefebvrina. Ed è proprio la percezione degli effetti del lavoro sui ritmi della quotidianità dei ricercatori il terzo aspetto di rilievo indagato. I quesiti utilizzati sono relativi alla percezione di forme d'interferenza sui propri ritmi biologici in grado di stimolare tanto reazioni oppositive (evidenziandosi perciò un'attitudine conservativa nei confronti della notte quale baluardo di vita privata) quanto proattive (attitudine adattiva ad una quotidianità flessibile).

Poiché il discorso intorno alla bioderegolazione ha a che fare direttamente con la dimensione biologica del soggetto, una variabile particolarmente rilevante ai fini di un'analisi più dettagliata è quella del genere, rispetto alla quale il campione è quasi perfettamente bilanciato¹.

¹ La riflessione sulla bioderegulation, in realtà, pertiene le cosiddette relazioni di riproduzione: altre variabili utili sarebbero perciò state l'età, lo stato civile, l'aver figli o meno, ma il campione considerato in questo caso non appare adeguatamente bilanciato.

Come prevedibile, tra i soggetti del campione è molto alta la percentuale di coloro che ritengono che il lavoro notturno alteri i ritmi circadiani. Il 64% si dichiara infatti d'accordo o completamente d'accordo con la suddetta affermazione, con una maggiore concentrazione tra i soggetti che non lavorano mai di notte. Spicca, in questo caso, la connotazione di genere: sono le donne, infatti, a soffrire maggiormente l'interferenza sui ritmi biologici da parte del lavoro notturno, posizionandosi per più del 47% sul livello di accordo massimo.

Il 57% è completamente d'accordo con l'affermazione "se posso, evito di lavorare di notte". Anche in questo caso le donne concordano pienamente per più del 60%, anche se è sempre tra le donne che si registra la percentuale maggiore di dissenso. Quasi la metà di coloro che lavorano di notte non concorda con l'affermazione "di notte sono più produttiv*", registrandosi tuttavia una situazione inversa se si considerano solamente le risposte fornite da coloro che lavorano frequentemente di notte: in questo caso, quasi il 42% ritiene quelle notturne le ore più produttive. Anche in relazione alla produttività la variabile di genere è rilevante: tra le ricercatrici si registra infatti un tasso di disaccordo nei confronti dell'affermazione succitata maggiore rispetto ai colleghi maschi, ma anche in questo caso è proprio nel contingente femminile che è più alta la percentuale di coloro che concordano fortemente con l'affermazione.

Lavorare di notte altera i ritmi circadiani	F	M
Per niente d'accordo	1,64%	6,25%
In disaccordo	8,20%	7,81%
Indifferente	21,31%	26,56%
D'accordo	21,31%	26,56%
Completamente d'accordo	47,54%	32,81%

Se posso, evito di lavorare di notte	F	M
Per niente d'accordo	8,20%	1,66%
In disaccordo	1,64%	18,85%
Indifferente	19,77%	9,48%
D'accordo	9,84%	17,29%
Completamente d'accordo	60,76%	53,13%

Di notte sono più produttivi	F	M
Per niente d'accordo	29,27%	23,91%
In disaccordo	26,83%	15,22%
Indifferente	26,83%	30,43%
D'accordo	4,88%	26,09%
Completamente d'accordo	12,20%	4,35%

Tabella 4. *Bioderegulation e genere. Valori percentuali.*

Fonte : propria elaborazione sulla rilevazione da campione

Dai dati, quindi, sembrerebbe che le donne siano le più reticenti nei confronti del lavoro notturno, ma questo probabilmente è dovuto al fatto che sono proprio le donne ad essere maggiormente in grado di organizzare il proprio tempo lavorativo : il 42,40% dei soggetti tende a pensare che ridursi a lavorare di notte sia la conseguenza di cattive capacità organizzativo-gestionali che portano a non riuscire a conciliare il tempo della vita lavorativa con quello della vita privata, e quasi il 57% di questi è donna. Anche rispetto a quest'affermazione, l'unico gruppo in cui le risposte non concordi sono maggiori rispetto a quelle concordi è quello costituito da chi lavora frequentemente. Il 53,6% del campione, indipendentemente dalla propensione al lavoro notturno e con una lieve prevalenza del contingente femminile su quello maschile, preferisce decisamente lavorare di giorno per poi dedicare la notte allo svago e al riposo.

Conclusioni

La scelta di focalizzarsi sulle abitudini di lavoro notturne dei giovani ricercatori precari è molto più che un pretesto : al contrario, osservare come una categoria così specificatamente connotata percepisca la notte, come plasmi gli spazi che esperisce a seconda che tenda a preservarne la dimensione privata o la utilizzi come tempo lavorativo addizionale fornisce una misura di quelli che sono gli effetti tangibili delle dinamiche neoliberiste sulle abitudini lavorative e, conseguentemente, sul vissuto tutto del lavoratore.

Riprendendo Lefebvre, seppur effettuata su un campione limitatamente rappresentativo, tale analisi esplorativa intercetta elementi utili a caratterizzare tanto lo spazio percepito quanto lo spazio

vissuto dei ricercatori precari in riferimento allo spazio concepito del neoliberismo. Laddove quest'ultimo si fluidifica e dematerializza, lo spazio percepito che emerge dallo studio effettuato si connota per una rimodulazione degli spazi preesistenti da parte del soggetto che non si esaurisce nella semplice evoluzione della destinazione d'uso, ma porta con sé anche una risignificazione degli stessi. Il contesto domestico, ad esempio, oltre a rappresentare lo spazio della vita privata per eccellenza, assurge anche a spazio del lavoro laddove i ritmi lavorativi si allungano; lo spazio domestico prestatato al lavoro è inoltre potenzialmente immerso entro il milieu telematico dei flussi d'informazione, laddove il soggetto accede e opera entro lo spazio virtuale. Lo spazio-tempo del lavoro notturno viene vissuto in una maniera fortemente individualizzata, e piuttosto rilevanti appaiono le relazioni tra pari e gerarchiche che ineriscono il milieu lavorativo nel determinare la propensione soggettiva. In generale, e al netto di attitudini e comportamenti in cui si percepisce un importante livello di disciplinamento, si rileva una tendenza da parte dei giovani ricercatori alla preservazione della notte quale spazio-tempo legato alla sfera privata, personale, intima, rispondente alle esigenze dettate dai ritmi biologici e socio-affettivi e dalle propensioni individuali. Tale tendenza, emersa in maniera trasversale dallo studio effettuato, connota lo spazio vissuto dei giovani ricercatori e si pone come un elemento di resistenza nei confronti della forza espropriativa neoliberista e che, al contrario è orientata alla preservazione, quando non al recupero, di quella che Hannah Arendt (2017) definisce “*l'oscurità di un'esistenza protetta*”, che è proprio lo spazio-tempo del privato entro cui coltivare la singolarità del sé, il quale in questo modo potrà fornire un contributo sostanziale nell'ambito della sfera pubblica e lavorativa (Crary 2013). Ciò è da considerarsi uno spunto per ulteriori ricerche, basate questa volta su uno studio approfondito delle narrazioni che i giovani ricercatori elaborano rispetto al proprio spazio vissuto.

Bibliographie

- ARENDR, H. (2017), *Vita activa : la condizione umana*, Firenze, Giunti.
- BAZZICALUPO, L. (2016), “Governmentality : An Operational Re-definition of Political Rationality”, *Parolechiave*, 24(2), pp. 89-102.

- BOLOGNA, S. (1997), “Dieci tesi per la definizione di uno statuto del lavoro autonomo”, in BOLOGNA, S., FUMAGALLI, A. (a cura di), *Il lavoro autonomo di seconda generazione. Scenari del postfordismo in Italia*. Milano, Feltrinelli, pp. 13-42.
- BONOMI, A., DELLA PUPPA, F., MASIERO, R. (2016), *La società circolare. Fordismo, capitalismo molecolare, sharing economy*. Roma, DeriveApprodi.
- BORELLI, G. (2011), “Henri Lefebvre : la città come opera”, in NUVOLATI, G.P. (a cura di), *Lezioni di sociologia urbana : pensatori a confronto*, Il Mulino, Bologna, pp. 143-177.
- BRENNAN, T. (2003), *Globalization and its Terrors*, Routledge.
- COLLINA, V. (2003), “L’attenzione agli spazi”, in CONSARELLI, B. (a cura di), *La politica e gli spazi*, Firenze University Press.
- CRARY, J. (2013), *24/7 : Late capitalism and the ends of sleep*, Verso Books.
- D’ANIELLO, F. (2017), “La vita al lavoro”, *Ricerche di Pedagogia e Didattica. Journal of Theories and Research in Education*, 12(2), pp. 247-267.
- DE NARDIS, F., LONGO, M., VIGNOLA, M. (2017), “Introduzione. Lavoro, conoscenza e precarizzazione delle biografie nella variante del capitalismo cognitivo”, in DE NARDIS, F., LONGO, M., VIGNOLA, M. (a cura di), *Menti precarie e lavoro cognitivo. Le professioni intellettuali nell’Italia del Sud*, Milano, Franco Angeli, pp. 7-30.
- DELEUZE, G. (1990), “Poscritto sulle società di controllo”, in DELEUZE, G., *Pourparler*. Macerata, Quodlibet, pp. 234-241.
- DELEUZE, G., GUATTARI, F. (1996), *Che cos’è la filosofia?*, Torino, Einaudi.
- FUCHS, C. (2014), “Digital prosumption labour on social media in the context of the capitalist regime of time”, *Time & Society*, 23(1), pp. 97-123.
- FUMAGALLI, A. (2015), “Le trasformazioni del lavoro autonomo tra crisi e precarietà : il lavoro autonomo di III generazione”, *Quaderni di ricerca sull’artigianato*, 2, pp. 227-256.
- FUMAGALLI, A. (2007), *Bioeconomia e capitalismo cognitivo. Verso un nuovo paradigma di accumulazione*, Roma, Carocci.
- LEFEBVRE, H., ELDEN, S., MOORE, G. (trad.) (2004), *Rhythmanalysis : Space, Time and Everyday Life*. Londra, New York, Continuum.
- LEFEBVRE, H. (2018), *La produzione dello spazio*, Milano, PiGreco Edizioni.
- NEGRI, A., VERCELLONE, C. (2007), *Il rapporto capitale/lavoro nel capitalismo cognitivo*, Posse, ottobre, pp. 46-56.
- RULLANI, E. (2006), *Economia della conoscenza : creatività e valore nel capitalismo delle reti*, Roma, Carocci.

RACCONTARE L'OSCURITÀ.
NOTTI DI GUERRA E DI FUGA ATTRAVERSO I GRAPHIC NOVEL¹

Antonella Rinella, Francesca Rinella

I fumetti offrono incredibili opportunità a disegnatori e scrittori: fedeltà, controllo, la possibilità di essere ascoltati in ogni dove senza timore di alcun compromesso [...] Offrono la varietà e la versatilità dei media visivi e l'intimità della parola scritta. E c'è bisogno solo del desiderio di essere ascoltati ... la volontà di imparare ... e la capacità di vedere.

(McCloud 2018, 220-221)

Introduzione

Il X Rapporto dell'Osservatorio Europeo sulla Sicurezza (2017), basato su rilevazioni demoscopiche realizzate in sette paesi europei (Italia, Francia, Germania, Polonia, Regno Unito, Spagna, Ungheria), si sviluppa lungo due filoni di ricerca: il primo mira a far luce sui meccanismi percettivi degli intervistati riguardo i temi della sicurezza/insicurezza sociale; il secondo focalizza l'attenzione sulla rappresentazione offerta degli stessi temi dai media mainstream, in base all'indicizzazione dei principali telegiornali televisivi.

Per quanto riguarda il primo punto, la fonte d'insicurezza percepita massicciamente e in maniera ubiquitaria è l'immigrazione che, come sottolinea Ilvo Diamanti, direttore del Rapporto, “ha coinvolto – e preoccupato – tutti i Paesi, da Sud verso il Centro-Nord. In modo e in misura crescente, nell'ultimo anno. L'immigrazione spiega, in buona parte, la domanda – diffusa nella popolazione di tutti i Paesi – di marcare i confini” (Diamanti 2017, 8).

In particolare in Italia, secondo il 38,9% del campione intervistato nel gennaio 2017, l'immigrato è una temibile insidia per l'ordine pubblico e la sicurezza delle persone, mentre per il 36% è una significativa minaccia per l'occupazione. Per quanto attiene alla rappresentazione delle insicurezze nei tg², il 27,4% delle notizie ansigene andate in onda

1 Sebbene l'impostazione metodologica sia da considerarsi comune, i §§ 1, 4 sono da attribuirsi ad Antonella RINELLA, i §§ 2 e 3 a Francesca RINELLA.

2 La ricerca prende in considerazione le notizie delle edizioni di prima serata dei seguenti telegiornali: TG1, TG2, TG3, TG4, TG5, Studio aperto.

nelle prime tre settimane di gennaio 2017 riguarda l'immigrazione e le guerre, precedute per rilevanza solo dall'allarmismo legato alla criminalità (45,4%) (cfr. Osservatorio Europeo sulla Sicurezza 2017, 54). Inoltre, il 44,3% degli italiani intervistati si dichiara frequentemente preoccupato dell'eventualità che avvengano atti terroristici, mentre il 36,4% è in ansia per il possibile verificarsi di nuovi eventi bellici nel mondo (*ib.*, 45).

Secondo l'elaborazione dell'Istituto Cattaneo (2018) su dati dell'Eurobarometro 2017, l'Italia è il Paese nel quale si registra il maggior distacco tra la percentuale di immigrati non UE realmente presenti nel Paese (7% del totale della popolazione nazionale) e quella percepita, pari al 25%. Questa distorsione percettiva sistematica per eccesso è sicuramente influenzata dalla rappresentazione sensazionalistica ed egemonica dei media mainstream che, trattando l'immigrazione come un'emergenza infinita e indefinita, amplificano la "paura dell'altro" e la percezione quantitativa del fenomeno.

È facile quindi che un lettore/ascoltatore italiano poco conativo sviluppi assuefazione alle notizie e si convinca della veridicità assoluta del racconto dei media mainstream, da accettare e utilizzare senza alcuna forma di decodificazione.

In particolare, la ridondanza delle immagini degli ingenti sbarchi sulle coste italiane, riguardanti il solo atto omologante della "fine" del viaggio, presentato come una "invasione" di persone da temere, cela sia i tanti, penosi "prima" cominciati in sconosciuti "altrove" di guerra, povertà, fame e siccità, sia i numerosi, drammatici "durante" vissuti attraverso il deserto, le torture in carcere e l'odissea in mare. Se del "prima" e del "durante" possono giungere rare immagini diurne, poco o nulla è dato di sapere di quelle migliaia e migliaia di notti, contesti temporali strategici nell'evoluzione spaziale di gran parte dei flussi migratori e delle operazioni di guerra, che custodiscono nella loro oscurità un caleidoscopio di fatti, azioni, sentimenti, sensazioni ed emozioni che è fondamentale conoscere per poter comprendere, accogliere e confortare l'umanità vinta e sofferente che giunge nel nostro Paese.

Tra gli strumenti della cultura popolare che cercano di restituire sia la viva voce dei migranti sui viaggi compiuti e sulla situazione della terra natale, sia quella dei popoli che combattono all'interno del complesso scenario delle cosiddette "nuove guerre" (Kaldor 1999), testimonianze

quasi del tutto assenti nei media mainstream³, negli ultimi anni va assumendo un ruolo sempre più rilevante il *graphic novel*: in particolare, de Spuches (2016, 80) sottolinea che

i contributi su migrazioni e diaspora esplodono nel XXI secolo, i disegni sono per lo più realizzati da autori occidentali ma non solo, le storie raccontate sono spesso il risultato di interviste con i migranti. Siamo di fronte a un mondo plurivocale che si prefigge di agire contro la storia unica che viene raccontata dai grandi media.

Secondo Brandigi (2013, 15), il dilagare del termine *graphic novel* nella lingua italiana, rischia di trasformare quest'ultimo in una sorta di "prezzemolo lessicale" semanticamente indeterminato, di volta in volta utilizzato per interessi commerciali, per eterofilia, per prendere le distanze dal fumetto (che spesso è considerato come un prodotto di "serie B"). Pertanto, riteniamo opportuno precisare che nel presente lavoro sarà inteso come sinonimo di "romanzo a fumetti" per fare riferimento a opere che: 1) sono dotate di una compiutezza concettuale narrativa (ossia presentano una trama, spesso poderosa, con un incipit, uno svolgimento e una conclusione⁴) tipica del genere "romanzo", spaziando dal versante intimista autobiografico fino a quello apparentemente impersonale della cronaca; 2) *abitano* il linguaggio del fumetto⁵. Come sottolinea Barbieri (1991), *abitare* un linguaggio è qualcosa di più e di diverso dal considerarlo come un mero strumento

3 Cfr. in proposito le considerazioni sulla "invisibilità" delle testimonianze degli immigrati emerse dall'analisi delle notizie dei tg di prima serata nel Quinto Rapporto dell'ASSOCIAZIONE CARTA DI ROMA (2017, 40-41).

4 Accanto alla lunghezza, McCLOUD (2018, 258-262) attribuisce importanza anche ad altri fattori: la densità narrativa, l'ampiezza, il realismo attraverso l'osservazione, l'impatto sociale e politico, l'eco emotiva.

5 Dunque, consideriamo i *graphic novel* come *fumetti (comics)* con specifiche caratteristiche, il che equivale a dire che "tutti i *graphic novel* sono *fumetti* ma che non tutti i *fumetti* sono *graphic novel*" (Brandigi 2013, 31). A tal proposito, McCLOUD (2018) all'interno del fumetto, definito come "immagini e altre figure giustapposte in una sequenza intenzionale, con lo scopo di comunicare informazioni e/o ottenere una reazione estetica nel lettore" (*ib.*, 17), ed anche come "una silenziosa danza" tra "visibile" (disegni e parole, che sono a loro volta "compagni di ballo e ciascuno conduce a turno" – *ib.*, 164) e "invisibile" (il margine tra le vignette, e più in generale il processo di *closure* – *ib.*, 100) distingue "strisce sui quotidiani, albi periodici, *graphic novel*, piccola editoria alternativa, stampa generalista, manga, webcomic" (*ib.*, 727).

da utilizzare per comunicare idee : è una sorta di ecosistema⁶, stando dentro il quale, e talvolta stando addirittura “dentro la propria opera, metanarrativamente o in veste di personaggio” (Brandigi, 2013, 16), gli Autori, che possiamo quindi definire *embedded*, riescono a usufruire di tutte le sue potenzialità espressive iconico-testuali.

Seguendo le riflessioni che vanno maturando nell'ambito della geopolitica critica⁷, il presente lavoro di ricerca intende esplorare le notti di guerra e di fuga raccontate in sei *graphic novel* pubblicati nel nostro Paese tra il 2010 e il 2017. A nostro parere, i titoli selezionati, con le proprie scelte stilistiche, tecniche e contenutistiche, possono offrire “una inestimabile finestra attraverso la quale osservare il mondo” (McCloud 2018, 243) in grado di stimolare la capacità segnica del lettore⁸ e la sua ricerca di un sentiero interpretativo responsabile, autonomo e critico “nella foresta sempre più fitta delle forme simboliche mediate” (Thompson 1998, 301), sollecitando una risposta proattiva alle disuguaglianze e ingiustizie socio-spaziali contemporanee (Reynaud 1984) e consentendo di “resistere” alle distorsioni sistematiche prodotte dai media mainstream.

Graphic novel vs stereotipi consolidati

A livello politico italiano, il permanere della logica dell'equazione “immigrazione = emergenza” (Giovannetti 2014), logica che considera il fenomeno come “imprevedibile, eccezionale, non ordinario” (Olivieri

6 Il termine “ecosistema” è usato con riferimento al fumetto anche da McCloud (*ib.*, 725).

7 L'attribuzione ai *comics* (e in particolare ai *graphic novel*) del ruolo di strumento di cultura popolare capace di influenzare e/o generare nuove rappresentazioni geopolitiche non formali è recente, ma in rapido sviluppo (si vedano ad esempio i contributi di DITTMER 2005, 2010, 2014; DITTMER, LATHAM 2015; FALL 2006, 2014, 2015). Nel nostro Paese, il gruppo AGEI “Media e Geografia”, nato nel 2009 e coordinato prima da Elena dell'Agnese e poi da Fabio Amato, ha avviato di recente un progetto dedicato a tale tematica e cominciano a comparire i primi contributi di Autori italiani al riguardo (DE SPUCHES 2016; GAMBA 2018).

8 Secondo McCloud (2018), poiché “la danza del visibile e dell'invisibile è la vera essenza del fumetto e si svolge attraverso il potere della *closure*” (*ib.*, 213), è evidente che “autori e lettori sono soci nell'invisibile, creando qualcosa dal nulla, ancora e ancora” (ivi). Di conseguenza, nessuna forma d'arte come il fumetto “dà tanto al pubblico chiedendo altrettanto in cambio [...] ciò che accade tra le vignette è una magia che solo il fumetto riesce a creare” (*ib.* 100): per questo il lettore, secondo McCloud, può essere definito come un “complice silenzioso” che permette e assiste “ogni atto commesso su carta da un fumettista” (*ib.*, 76).

2014, 20) e lo presenta all'opinione pubblica come una calamità straordinaria, improvvisa e inattesa, densa di potenziali criminali socialmente pericolosi, genera allarme e alimenta la paura dell'“altro” (ivi, 28). Fortunatamente, nel corso degli ultimi anni, diversi *graphic novel* tendono ad evidenziare che l'umanità errante è composta di tanti uomini, donne e bambini meritevoli di quella solidarietà che la nostra Costituzione all'art. 3 considera come un dovere inderogabile.

Tra questi, abbiamo scelto l'edizione italiana di *Clandestino*, scritto da Eoin Colfer e Andrew Donkin e illustrato da Giovanni Rigano, pubblicato nel 2017 da Mondadori Ragazzi. Pensiamo che il titolo (*Illegal* nell'edizione originale di Hodder Children's Books) voglia attirare l'attenzione “su un termine stigmatizzante che ha una accezione fortemente negativa” (Associazione Carta di Roma 2017, 33) ancora piuttosto diffuso nel linguaggio della stampa italiana (ivi, figg. 5-6). Non a caso gli Autori scelgono come incipit del volume la frase di Elie Wiesel, premio Nobel sopravvissuto all'Olocausto, di seguito riportata :

Voi, che siete i cosiddetti clandestini illegali, dovete sapere che nessun essere umano è illegale per definizione. Questa è una contraddizione in termini. Gli esseri umani possono essere più o meno belli, possono essere grassi o magri, giusti o sbagliati, ma illegali? Come può un essere umano essere illegale? (Wiesel in Colfer, Donkin, Rigano 2017, 1).

Tra i testi presi in considerazione nel presente lavoro, questo è l'unico rivolto ad un target specifico : i lettori adolescenti. Basandosi su ricerche d'archivio e interviste dirette, gli Autori creano la storia di Ebo, ragazzino di 12 anni che parte dal Ghana per raggiungere l'Europa, dove già si trova la sorella Sisi, seguendo le tracce di suo fratello Kwame, che da pochi giorni ha lasciato il villaggio per raggiungere Agadez. Nel testo si inseguono due piani temporali : i capitoli dispari (da 1 a 17), intitolati *Ora*, sono dedicati al viaggio notturno da Tripoli alla Sicilia nel “deserto di acqua”; i capitoli pari (da 2 a 16), denominati *Prima*, riguardano l'attraversamento del “deserto di sabbia”, da Agadez a Tripoli. L'itinerario complessivo compiuto da Ebo è sintetizzato in una carta riportata alla fine del testo (*ib.*, 124). I capitoli dispari raccontano delle notti passate tra le onde gelide da Ebo, Kwame e altri sei ragazzi su un malandato gommone (pagato profumatamente a violenti trafficanti armati e senza scrupoli) che, a causa della rottura del motore, poche ore dopo l'inizio del viaggio, comincia ad andare alla deriva. La

consapevolezza di non saper nuotare, il freddo, la mancanza di cibo e acqua cominciano a seminare la disperazione nel gruppo, che viene però salvato (dietro corrispettivo economico) da una grossa nave carica di migranti. Nonostante la crudezza del viaggio narrato dagli Autori, il volto dolce e gli occhi grandi e innocenti di Ebo, il suo coraggio, la sua gentilezza e disponibilità nei confronti degli altri compagni di viaggio, i dialoghi sul calcio degli adolescenti nel gommone (uno di loro indossa la maglia del Chelsea e sogna di fare il giornalista sportivo per la BBC), la presenza della luna piena che rischiarava in molte vignette l'oscurità notturna, stemperano l'effetto drammatico, per rispetto alla giovane età dei lettori, quasi si volesse raccontare un'avventura e lasciare ampio spazio alla speranza di una felice conclusione. Purtroppo, la nave stracarica, già in vista della costa italiana, si inclina e affonda. Ebo sarà salvato, ma per Kwame e l'amico con la maglia del Chelsea quel mare considerato la culla di tanti popoli e culture diverse si trasforma in pietra tombale. Le lacrime che Ebo versa per la scomparsa di Kwame, fortunatamente, vengono consolte dall'arrivo nel centro di accoglienza della sorella Sisi. La frase che il piccolo Ebo pronuncia abbracciandola: "la terrò sempre stretta, senza lasciarla più andare" (*ib.*, 122), sottolinea il dramma della diaspora familiare che colpisce l'umanità del "Sud" del mondo. In appendice, gli Autori riportano un breve *graphic novel* in bianco e nero, frutto dell'adattamento del racconto che Helen, una giovane eritrea, ha reso all'associazione Women for Refugee Women. Entrambe le vicende narrate ci portano a condividere quanto affermato riguardo questo libro dal medico di Lampedusa Pietro Bartolo:

É uno strumento utilissimo, indispensabile, necessario. Sono certo che raggiungerà i cuori di tutti i ragazzi e le ragazze che sfoglieranno queste pagine una dopo l'altra, entrando dentro una storia che ne contiene tantissime altre che, purtroppo, si ripetono ogni giorno. Un tassello del puzzle fatto di tutti quei contributi, letterari e non, che vogliono trasmettere il virus dell'accoglienza, della solidarietà e del rispetto per chi cerca solo un mondo migliore in cui vivere e crescere con dignità (*ib.*, 4a di copertina).

Sulla stessa scia si colloca il libro *Etenesh. L'odissea di una migrante* di Paolo Castaldi. Pubblicato dalla casa editrice BeccoGiallo nel 2011, impreziosito dall'introduzione di Moni Ovadia e dall'intervista a Dagmawi Ymer, regista etiope rifugiato in Italia, viene ristampato nel 2015 con l'aggiunta del colore (opera di Giuseppe Morici) che

amplifica la potenza evocativa del tratto ruvido e duro della matita dell'Autore. Tra i volti geometrici, stilizzati, irrigiditi dal dolore, spicca quello della protagonista, una giovane etiope intervistata dall'Autore, il quale racconta attraverso il *graphic novel* la sua odissea (lunga un anno e 3 mesi e costata 3.000 dollari) attraverso il deserto, la prigionia nel carcere di Sabha in Libia, l'attraversamento del mar Mediterraneo (che viene compiuto durante notti immerse in un tetro colore grigio azzurro che fa avvertire pienamente al lettore la sensazione del gelo generato dal freddo e dal terrore), fino all'arrivo in Italia, dove oggi Etenesh vive.

E ancora volti dolenti e grotteschi ritroviamo nel *graphic novel* intitolato *Kater i Rades. Il naufragio della speranza*, pubblicato dalla stessa casa editrice nel 2014. Scritto da Francesco Niccolini ed illustrato da Dario Bonaffino, sulla base di una raccolta accurata di fonti diverse (notizie di stampa, interviste, carte processuali), il libro prova a ricostruire un tragico episodio di cronaca: la "Passione" dei 120 profughi provenienti dall'Albania che, nella serata del Venerdì Santo 28 marzo 1997, cercarono di raggiungere le coste italiane a bordo della vetusta motovedetta Kater i Rades omologata per 10 passeggeri. Speronata dalla corvetta della Marina Militare italiana Sibilla che esegue manovre "dissuasive" per far allontanare gli scafisti, la Kater i Rades affonda, trasformandosi nella tomba di 81 persone. La matita a carboncino che carica la notte di ombre sinistre, e la scelta di un acquerello color ruggine, che dà alle pagine l'impressione di essere state bagnate dal mare per tanti anni, accentuano la crudezza di quell'alt intonato dalle autorità italiane in piena notte alla piccola imbarcazione in balia della burrasca nel canale d'Otranto ("Tornate indietro. Tornate indietro. Tutti i clandestini saranno rimpatriati" – Niccolini, Bonfantino 2014, 50), la drammaticità della risposta dei profughi ("Ma quali clandestini? Quali clandestini? Qui non ci sono clandestini!" – *ib.*, 51), l'empatia che si prova sia di fronte alla vignetta che rappresenta le manifestazioni organizzate dalla popolazione brindisina per protestare contro la Marina Militare e lo Stato italiano e chiedere giustizia (*ib.*, 80), sia davanti al disegno finale dedicato al lancio dei fiori che ogni 28 marzo si svolge nei porti di Valona e di Brindisi per non dimenticare le vittime. E, a nostro parere di lettrici, per aiutarci anche a ricordare che, durante tutto il Novecento, la Puglia è stata – e auspichiamo rimanga sempre – generosa terra di accoglienza⁹.

9 A proposito delle correnti migratorie che hanno interessato nel XX secolo la regione cfr. tra gli altri DA MOLIN 1999; LEUZZI, ESPOSITO 2006; A. RINELLA, F. RINELLA 2015.

Graphic novel vs nuove distorsioni

Accanto agli stereotipi consolidati, due distorsioni sistematiche “fresche di stampa”, comparse negli ultimi due anni, riguardano il discredito gettato sulle ONG, tacciate di svolgere il ruolo di “taxi del mare” a sostegno dei trafficanti di esseri umani, nonché la presunta utilità della costruzione di barriere fisiche in corrispondenza dei confini per respingere l’arrivo dei profughi. Il Quinto Rapporto dell’Associazione Carta di Roma (2017) evidenzia che nelle edizioni di prima serata dei telegiornali delle reti generaliste italiane¹⁰ nel corso del 2017 “il sospetto calato sull’azione degli operatori – soprattutto quello sulle ONG – avvolge tutto il racconto sul soccorso in mare. In poco tempo, una tra le poche dimensioni dell’immigrazione estranea alle critiche e alle accuse, il soccorso dei migranti, produce invece sfiducia e sentimenti di chiusura nei confronti degli arrivi” (Associazione Carta di Roma 2017, 47)¹¹. A proposito della carta stampata, il Rapporto evidenzia che sempre nello stesso anno alcune testate nazionali “tematizzano la questione dei muri di Trump e dell’Europa, in alcuni casi in una cornice allarmistica connessa alla chiusura delle frontiere” (*ib.*, 30).

Non c’è quindi da stupirsi se, come sottolinea Diamanti, i muri sono diventati

una risposta semplicista – più che semplice – alle ‘minacce’ che arrivano da fuori. Argomenti agitati da ‘imprenditori politici della paura’, che [...] amplificano la paura degli immigrati. Degli ‘stranieri’. Come se vi fossero muri in grado di frenare la ‘disperazione’ che spinge popolazioni lontane ad affrontare viaggi ‘disperati’ (Diamanti 2017, 9).

Entrambi i temi sono affrontati ne *La cicatrice. Sul confine tra Messico e Stati Uniti*, frutto della collaborazione tra il disegnatore Andrea Ferraris e Renato Chiocca, sceneggiatore e documentarista.

L’opera, che propone la lettura del “muro” come una ferita che lascia un segno indelebile sul corpo del continente americano, è il risultato di una elegante ricerca cartotecnica che ne amplifica la potenza

10 I telegiornali presi in considerazione sono TG1, TG2, TG3, TG4, TG5, Studio Aperto e TgLa7.

11 Circa le accuse rivolte, nel dicembre 2016, dall’Agenzia Europea per il controllo delle Frontiere Esterne (Frontex) alle ONG coinvolte nelle operazioni SAR (Search And Rescue) nel Mediterraneo e il successivo varo del codice di condotta del Ministero dell’Interno italiano cfr. PAGNINI, TERRANOVA 2018, pp. 111-114.

narrativa, grazie all'utilizzo del formato grande (21,5 cm x 30 cm), della sopraccoperta e della carta spessa color sabbia che riesce quasi a farci toccare con mano il deserto di Sonora tra Messico e Stati Uniti. Ciò non ci stupisce perché Oblomov, piccola casa editrice indipendente con sede a Quartu Sant'Elena (Cagliari), nata nel maggio 2017, è diretta da Igor, già fondatore nel 2000 della prestigiosa Coconino Press. L'artista ha intrapreso questo interessante progetto editoriale improntato alla lentezza e alla qualità, iniziando una nuova collaborazione con la Nave di Teseo diretta da Elisabetta Sgarbi: "facciamo i libri come si prepara il pane, aspettando che la lievitazione sia al punto giusto, prima di infornare" (www.oblomovedizioni.com).

Il testo nasce dall'osservazione diretta degli Autori che, dopo un'accurata ricerca di archivio, decidono di recarsi a Nogales nel mese di settembre 2017 e di vivere insieme alle associazioni di volontariato l'esperienza di "accoglienza" nel deserto.

Il libro è bicefalo, con la prima metà dedicata alla notte e la seconda al di sul confine tra Messico e Stati Uniti. Le due parti speculari sono circondate da una potente cornice iniziale e finale: i disegni muti rappresentano l'arrivo di un'onda che raggiunge frontalmente il lettore (Chiocca, Ferraris 2017, 3-4), sommerge il deserto (*ib.*, 20-21), segnando la cesura tra le due metà dell'opera, e poi si ritira (*ib.*, 38) dopo aver distrutto la scarsa vegetazione, lasciando al centro dell'inquadratura diversi oggetti che rivelano la presenza dei volontari che operano nel deserto di Sonora (taniche dell'acqua, secchi per il cibo, e croci di legno quali "simboli universali che ci aiutano a ricordare. Qui sono morte tremila persone e duemila sono scomparse. Continuano a morire ogni settimana" – *ib.*, 29). Tante sono le suggestioni che queste immagini prive di suoni onomatopeici, didascalie o *balloon* possono evocare, suggerendo analogie tra il muro e il confine "liquido" del mar Mediterraneo, per testimoniare l'universalità del tema dell'immigrazione, o riflessioni sull'impossibilità di fermare un "maremoto" con barriere metalliche, cemento e filo spinato, per evidenziare l'assurdità delle scelte dell'amministrazione Trump.

Ci soffermiamo sulla prima parte del *graphic novel*, che gli Autori intitolano *Una notte al confine* e dedicano ad un caso di cronaca che rivela la violenza e l'assenza di legalità che dominano Nogales, la città divisa in due dal muro (a Nord Nogales Arizona, a Sud Nogales Sonora). La notte del 10 ottobre 2012, che l'uso della matita grassa e un disegno senza ritocco digitale restituisce con mille sfumature di grigio in maniera suggestiva, potente e drammatica, appare come

metafora dell'oscurità del Male. Attraverso le vignette seguiamo un agente della Polizia di frontiera americana (Border Patrol), Lonnie Ray Swartz, che spara attraverso il muro nella parte messicana (su cui non ha giurisdizione) numerosi colpi alle spalle di José Antonio Elena Rodríguez, uccidendolo. José, innocente studente di 16 anni che, dopo una partita di basket, ritornava a casa camminando sul marciapiede della Calle Internacional, si trova nel posto sbagliato (una strada che corre parallela al muro) nel momento sbagliato : quello di un'operazione di "caccia" (con tanto di cane feroce che abbaia digrignando i denti e poliziotti armati che gridano e imprecano) a due narcotrafficcanti che stanno scavalcando il confine per raggiungere l'Arizona, supportati da complici che tirano pietre dal lato messicano per distrarre gli agenti americani. Come ricordano gli Autori, "Swartz è il primo agente dei Border Patrol perseguito dal Dipartimento di Giustizia degli Stati Uniti per un omicidio transfrontaliero. Il processo è ancora in corso" (*ib.*, 19).

La sensazione di malessere, paura, ingiustizia che si respira nell'esperienza notturna della prima parte, in cui le vignette sono nettamente separate l'una dall'altra e le parole, chiuse in didascalie, sono ridotte all'essenziale, è resa ancora più evidente dal diverso registro stilistico della seconda parte intitolata *Un giorno al confine* in cui gli Autori, restando sempre fuori campo, con immagini a piena pagina e descrizioni di dettaglio sullo sfondo della pregevole carta color sabbia, raccontano la "luce" del Bene presente in Arizona, dove operano diverse associazioni di volontari (Coalición de Derechos Humanos, No More Deaths, Tucson Samaritans) che forniscono assistenza medica e approvvigionamenti ai migranti provenienti non solo dal Messico, ma anche da Guatemala, Honduras, El Salvador. Migranti (non pericolosi criminali narcotrafficcanti) che vengono rappresentati dagli Autori come esseri dolenti, stesi per terra, feriti e stremati dal caldo, dalla fame e dalla sete, descritti attraverso le testimonianze dei volontari.

Migranti come Alex, honduregno, che

aveva 33 anni e due bambini. Voleva riuscire a guadagnare abbastanza soldi per comprare una moto e portare i figli a scuola. Gli abbiamo bagnato la faccia, il collo, gli abbiamo dato degli zuccheri e lo abbiamo portato all'ospedale da campo [...] ora lavora nel sud degli Stati Uniti (*ib.*, 31).

O come Beatrice, la quale

si era fratturata le caviglie mentre attraversava il muro. Il suo gruppo l'aveva abbandonata [...] Trovò degli stracci abbandonati, si fasciò le ginocchia e strisciò lungo un sentiero finché non riuscì a raggiungere la strada. La trovò un ranger, la portò all'ospedale da campo dove potei curarle le caviglie. Il coraggio di questa donna è travolgente, come la sua tenacia nel raggiungere, da sola, l'obiettivo di una vita migliore. Ho imparato molto da persone come lei (*ib.*, 33).

Il racconto sulle valenze positive del volontariato è fondamentale anche nell'opera *Il fotografo* che, come ricorda Adriano Sofri nell'introduzione al volume, narra l'esperienza vissuta nel 1986 in Afghanistan da Didier Lefèvre, che viene scelto dall'Associazione Medici Senza Frontiere (MSF) “per far conoscere i disastri della guerra e le condizioni estreme in cui i suoi volontari devono operare” (Sofri 2016, 5). Nella missione durata tre mesi, Lefèvre scatta circa 4.000 fotografie in bianco e nero, sei delle quali vengono pubblicate sul quotidiano *Libération*. Molti anni più tardi, il disegnatore e illustratore Emmanuel Guibert ha proposto all'amico fotografo di raccontare i dettagli del viaggio sulla base delle foto. Il libro, pubblicato da Dupois in Francia nel 2008 (poco dopo la morte improvvisa e prematura di Didier Lefèvre), edito in Italia da Coconino Press sotto la direzione di Igort nel 2010 e ristampato nel 2016, è un volume in grande formato (21,5 cm x 30 cm) di 280 pagine originalissime, dettate dall'alternanza di scatti fotografici e vignette a colori che danno continuità al racconto, impaginato da Frédéric Lemerrier.

Come sottolinea Sofri

nel racconto confezionato da *Il Fotografo*, fotografie, disegni e testo si svolgono cinematograficamente, assicurando ai momenti culminanti e drammatici – il colore locale, il rischio, la morte, la commozione, la ‘bella foto’ – un contesto in cui ciascun lettore possa riconoscersi: immaginarsi medico senza frontiere o fotoreporter di guerra, padre o bambino in un villaggio afgano, combattente [...] (*ib.*, 8).

Il libro è diviso in tre parti: nella prima viene illustrato il viaggio della carovana da Peshawar fino all'Afghanistan; l'ultima racconta la scelta di Didier, quanto mai assurda, di ritornare in Pakistan staccandosi da MSF, decisione che quasi lo porta alla morte in un

viaggio rocambolesco e drammatico, in cui le notti sono dominate dal freddo estremo e dalla totale solitudine; la parte centrale dell'opera è dedicata alla permanenza in Afghanistan, con la descrizione delle soste nei diversi villaggi in cui MSF si ferma per allestire ambulatori di fortuna e curare la popolazione, e della meta finale, Yaftal, dove l'équipe allestisce l'“ospedale”, composto da un piccolo locale che funge da infermeria, un portico usato come ambulatorio e sala operatoria, un cortile che viene adoperato come sala d'attesa. In questa sezione del volume gli Autori si soffermano sull'operato quotidiano di MSF, rendendo evidente il significato del motto (*MSF: là où le autres ne vont pas*) che le missioni precedenti hanno lasciato scritto su un tavolo dell'ospedale (*ib.*, 114). Tante sono le pagine di vignette e foto dedicate alle notti che i medici trascorrono operando malati e feriti e vegliando sul loro decorso post-operatorio. Didier, che compare in quasi tutte le vignette disegnate da Guibert e racconta in prima persona la sua esperienza, tende a mantenere una (presunta) terzietà rispetto a tutto ciò che osserva nel suo viaggio, come se stesse guardando da dietro un obiettivo le singole scene, terzietà che abbandona in poche occasioni. Una di queste riguarda proprio il giudizio su MSF, espresso quando l'équipe accoglie nell'ospedale Amrullah, un ragazzo di 16 anni, al quale una scheggia d'obice ha tranciato la parte inferiore del viso. A tal proposito Didier, che mostra in un'ampia sequenza di scatti la gravità della situazione, dichiara: “la ferita atterrisce tutti, tranne i medici. Stanno già procedendo alle prime cure [...] Crediamo in loro a dispetto della polvere, delle ristrettezze, dell'esiguità dei mezzi” (*ib.*, 131). L'operazione dura tutta la notte; i medici riescono a salvare Amrullah e allora Didier, ritratto da Guibert nel suo sacco a pelo, prima di addormentarsi afferma:

non posso ripetere ogni giorno che li ammiro, sarebbero i primi a sbottermi. Ma è grandioso quello che fanno. Allora, dopo aver verificato che tutti dormono e non possono sentirmi, dico a voce alta: ‘Bravi’ (*ib.*, 133).

Bravi, indipendenti, imparziali, neutrali e, soprattutto, coraggiosi perché sempre presenti “dove gli altri non vanno”, pronti a perdere la propria vita come è accaduto il 3 giugno 2004 a cinque operatori nell'Afghanistan sud-occidentale, che vengono ricordati da Sergio Cecchini, Direttore della comunicazione di MSF, nella postfazione al testo.

Le notti curde di Zerocalcare

Mentre il diario di viaggio de *Il fotografo* deriva dalla collaborazione di più Autori e tende a rappresentare la realtà afghana in modo “oggettivo”, i testi e i disegni del libro *Kobane Calling*, pubblicato da BAO Publishing nel 2016 e ristampato l’anno successivo, sono il risultato della matita e dei pennarelli Staedtler neri di Zerocalcare (nome d’arte di Michele Rech), che dichiara apertamente di voler promuovere un’informazione diversa da quella dei media mainstream italiani sul popolo curdo (cfr. Zerocalcare 2017, 10). Il volume, frutto di una rielaborazione e di un ampliamento delle strisce apparse nel 2015 sul settimanale *Internazionale*, testimonia l’esperienza vissuta dall’Autore assieme alla Staffetta Romana per Kobane, al fine di portare approvvigionamenti e sostegno materiale, in momenti diversi : il primo, nel dicembre 2014, ha come destinazione Mehser, città turca vicinissima a Kobane : “saranno tre fermate di metro. Tipo Rebibbia – Santa Maria del Soccorso” (*ib.*, 21). Il secondo viaggio, al quale l’Autore dedica l’80% delle pagine del volume, si svolge nel luglio 2015 e ha come meta il Rojava, e in particolare i cantoni di Cizre e Kobane, raggiunti viaggiando attraverso la Turchia e l’Iraq, al fine di entrare legalmente in Siria attraverso la porta di Semelka. È lo stesso personaggio di Zerocalcare, “disegnetto”¹² con gli occhi grandi e le sopracciglia spesse, che davvero *abita* in pianta stabile ogni pagina e buona parte delle vignette, a illustrare le ragioni di questo secondo viaggio (in cui nuovamente porta con sé medicinali e attrezzature per il popolo curdo, che verranno però sequestrati alla frontiera turca)¹³ dicendo a proposito della prima missione :

Noi ci siamo innamorati di quella rivoluzione e dei suoi principi. L’emancipazione femminile, la convivenza tra religioni, la redistribuzione delle ricchezze ... Ma che abbiamo visto di ‘sta roba? Alla fine siamo stati solo in territorio turco, a vedere una città dove sono rimasti solo combattenti di guerra. Cosa sappiamo davvero di ‘sto Rojava, che prendiamo a modello? (*ib.*, 59).

In questo *graphic novel*, denso di discorsi geopolitici (cfr. Gamba 2018), il contesto spazio-temporale notturno assume un valore

12 Il termine “disegnetto” è frequentemente usato da Zerocalcare per indicare la sua produzione artistica (per esempio *ib.*, 262).

13 Tale sequestro di beni costringe Zerocalcare a compiere un terzo viaggio ad Istanbul nel mese di settembre 2015 (ivi, 256-257).

comunicativo centrale. Nel suo caratteristico gergo romanesco, di notte Zerocalcare formula tante riflessioni interiori: per esempio, si incanta ad ammirare “l’ammasso di polvere di stelle [...] Che pure si chiama cielo, ma non c’entra niente con il cielo che conosciamo noi” (*ib.*, 214); “un cielo stellato che ti toglie il fiato. E ci sta un’emozione e un silenzio tali che posso disegnarli pari pari, senza bisogno di sintesi e omissioni” (*ib.*, 23).

Vi sono notti dominate dall’ironia, volte a sdrammatizzare la pericolosità del teatro di guerra, come nell’incipit del volume in cui il buio della notte è dominato dalle grandi scritte di suoni onomatopeici diversi (*tum tum, ratatata, shoom*, ecc.) ciascuno dei quali, secondo l’interlocutore curdo che dialoga con Zerocalcare, consente di identificare le postazioni degli Americani, dell’Isis, dei Turchi, del PKK (*ib.*, 5-6): questa scelta stilistica riesce a restituire al lettore la complessità dello scenario di guerra siriano¹⁴ in maniera efficace ed immediata fin dalle prime vignette. E poi vi sono notti drammatiche, come quella in cui Zerocalcare visita “quel che resta” di Kobane: un cumulo di rovine impregnate dall’“odore di tutti quei cadaveri ancora sepolti sotto le macerie” (*ib.*, 183), macerie che tutti devono vedere per “capire che Kobane non è solo una città. Oggi Kobane è il museo a cielo aperto della vergogna dell’umanità. Di cosa è stato lasciato accadere” (*ib.*, 184).

Zerocalcare, autore che seguendo la classificazione proposta da McCloud (2018) possiamo definire “animista” e “iconoclasta”¹⁵, spesso

14 Cfr. in proposito le riflessioni di BONAMICI 2013.

15 McCloud (2018) individua l’esistenza di quattro approcci (o “tribù” di autori) differenti nella costruzione del fumetto (approcci che possono anche essere compresi nel medesimo artista): classicista, formalista, animista e iconoclasta. Gli iconoclasti puntano sulla dimensione politica, “sono la coscienza del fumetto e la fonte della maggior parte delle opere più profonde” (*ib.* 719). Per gli autori animisti, nella costruzione del fumetto contano soprattutto il contenuto e la creazione della vita attraverso l’arte. L’opera di un animista è “talmente coinvolgente che non sembrerà di leggerla ma di viverla” (*ib.*, 725): per questo gli animisti “hanno creato più lettori delle altre tre tribù messe insieme e sono la risorsa più preziosa” (*ib.*, 719). Entrambe le dimensioni sono a nostro parere caratteristiche peculiari di Zerocalcare. Impegnato fin da ragazzo nel circuito dei centri sociali, amatissimo dalle migliaia di fan che seguono il suo blog (www.zerocalcare.it), può essere considerato come uno dei fumettisti italiani più noti al pubblico generalista: il suo primo *graphic novel* del 2011, *La profezia dell’armadillo*, edito da Bao Publishing, in due anni ha venduto più di 50.000 copie ed è oggi giunto alla 13esima ristampa. La prima edizione del libro *Kobane Calling*, della stessa casa editrice, con una tiratura di 100.000 copie ha registrato il tutto esaurito nel 2016 ed è andata in ristampa nel 2017 (www.baopublishing.it).

denuncia l'ipocrisia del mondo occidentale, ad esempio quando parla di Kobane come simbolo di resistenza :

governi, istituzioni, politici ... pronunciano discorsi. Si complimentano. Elogiano il coraggio. La forza delle donne. Ma come un ferito non si cura con le carezze ... Kobane non si ricostruisce con le parole. Nessuno di questi soggetti ha mandato aiuti economici di nessun tipo. Sono loro che ora devono fare atti concreti. Kobane ha già pagato. Quando l'unica moneta ... era sangue da versare¹⁶ (*ib.*, 198-199).

Sempre in uno scenario notturno è ambientato l'incontro sulle montagne di Qandil con uno dei fondatori del PKK¹⁷, che racconta a Zerocalcare la storia del movimento, inserito nelle liste del terrorismo internazionale ("dicono che il PKK è terrorista, ma poi sono tutti contenti quando combatte contro Daesh" – *ib.*, 226) per imposizione della Turchia, che nel 1999 ha catturato e condannato al carcere a vita il leader Öcalan. Il racconto si conclude con l'affermazione che le forze turche "stanno per farci la guerra" (*ivi*), scenario che è divenuto realtà nel marzo 2018¹⁸.

Nell'ultima notte che Zerocalcare trascorre a Mesher, lo stesso interlocutore curdo che lo aveva accolto all'inizio del viaggio afferma che quella che il Rojava sta vivendo è la battaglia decisiva non solo per i curdi, ma per tutta l'umanità : "tutti gli uomini e le donne che hanno a cuore libertà e umanità, oggi dovrebbero essere a Kobane" (*ib.*, 41). Le stesse riflessioni chiudono il secondo viaggio : sulle montagne di Qandil, durante i saluti finali prima della partenza degli ospiti italiani, una delle donne dell'organizzazione militare YPJ dichiara "è così che viviamo. È così che moriamo, anche. Ma almeno siamo libere. Sono 40 anni che lottiamo per questo" (*ib.*, 239-240). Affermazioni che riportano Zerocalcare indietro nel tempo e nello spazio, fino

16 L'espressione "quando l'unica moneta era sangue da versare" è tratta dalla canzone intitolata *Tempo che non ritorna* della punk band Erode (cfr. *ib.*, 263).

17 Il "disegnetto", presentato con il nome di Hevâl Cuma (la parola *hevâl* nella lingua curda significa *amico, compagno*), è molto somigliante a Cemil Bayik, la figura più importante del PKK dopo il Presidente Öcalan. In una intervista Zerocalcare ha confermato di aver effettivamente incontrato il comandante Bayik (cfr. VALTORTA 2016, 11 aprile).

18 Riguardo a quest'ultimo evento Zerocalcare, che devolve parte dei diritti d'autore derivanti dalle vendite del volume per sostenere iniziative di solidarietà con il popolo curdo, ha accusato i paesi occidentali di avere abbandonato il Rojava al proprio destino. Cfr. in proposito LOMBARDI (2018, 20 marzo) e PACINI (2018, 16 aprile).

all'episodio di opposizione al fascismo avvenuto a Parma nell'agosto del 1922¹⁹, raccontato dagli Atarassia Gröp nella canzone *L'Oltretorrente*²⁰, evidenziando l'universalità della lotta per la libertà.

E proprio con i versi di questa composizione musicale, che Zerocalcare lascia scorrere sulle vignette dedicate al primo piano dei volti fieri e sorridenti della popolazione del villaggio di Mesher riunita dopo il tramonto intorno al fuoco, vogliamo chiudere le nostre riflessioni "resistenti" sulle notti di guerra e di fuga analizzate in questo contributo :

se anche stanotte durasse cent'anni, staremo svegli abbracciandoci al buio/ il nemico è alle porte della nostra città/se anche stanotte durasse cent'anni/staremo in piedi abbracciati ad un sogno/che ha scritto sul volto/da qui non si passerà" (*ib.*, 44-45).

19 In occasione dello sciopero legalitario indetto in tutto il Paese dall'Alleanza del Lavoro come atto di protesta contro la violenza fascista, dall'1 al 6 agosto 1922, nel quartiere Oltretorrente la popolazione si oppose con le barricate e le armi agli squadristi inviati da Mussolini, riuscendo a cacciarli dalla città di Parma.

20 Come hanno dichiarato in un'intervista gli Atarassia Gröp, band comasca combat rock nata nel 1993, "la cosa importante è che la gente dell'Oltretorrente era gente normale, non indottrinati o eroi rivoluzionari, ma gente comune che di fronte a ciò che molti preferivano ignorare si è messa in gioco. Molti hanno rischiato la vita, qualcuno è morto. La nostra canzone vuole, con tutta l'umiltà del caso, essere anche una testimonianza e un ringraziamento nei confronti di queste persone" (www.patriadelribelle.blogspot.com).

Bibliographie

- ASSOCIAZIONE CARTA DI ROMA (2017), *Notizie da paura. Quinto Rapporto Carta di Roma*, disponibile su <http://www.cartadiroma.org>.
- BARBIERI, D. (1991), *I linguaggi del fumetto*, Milano, Bompiani.
- BONAMICI, S. (2013), “La geografia di una prossimità costruita : il caso siriano tra frammentazione nazionale e trasformazione degli equilibri regionali”, in CAPINERI, C. e al. (a cura di), *Oltre la globalizzazione. Prossimità/Proximity, Memorie Geografiche*. Firenze, Società di Studi Geografici, 11, pp.354-361.
- BRANDIGI, E. (2013), *L'archeologia del graphic novel. Il romanzo al naturale e l'effetto Töpffer*, Firenze, Firenze University Press, <http://digital.casalini.it/9788866554943>.
- CASTALDI, P. (2015), *Etenesh. L'odissea di una migrante*, Padova, BeccoGiallo (prima edizione 2011).
- COLFER, E., DONKIN, A., RIGANO, G. (2017), *Clandestino*, Milano, Mondadori.
- DA MOLIN, G. (a cura di) (1999), *L'immigrazione albanese in Puglia. Saggi interdisciplinari*, Bari, Cacucci.
- DE SPUCHES, G. (2016), “Abitare la diaspora in Europa. Il *graphic novel* come forma di geopolitica popolare”, *Geotema*, 50, pp.78-84.
- DIAMANTI, I. (2017), “Il commento”, *Osservatorio Europeo sulla Sicurezza*, cit., pp. 5-9.
- DITTMER, J. (2005), “Captain America's empire : reflections on identity, popular culture and post-9/11 geopolitics”, *Annals of the Association of American Geographers*, 95, pp. 626-643.
- DITTMER, J. (2010), Comic book visualities : a methodological manifesto on geography, montage and narration, *Transactions of the Institute of British Geographers*, 35, pp. 222-236.
- DITTMER, J. (a cura di) (2014), *Comic Book Geographies*, Stoccarda, Franz Steiner Verlag.
- DITTMER, J., LATHAM, A. (2015), “The rut and the gutter : space and time in graphic narrative”, *Cultural Geographies*, 22, pp. 427-444.
- FALL, J.J. (2006), “Embodies geographies, naturalised boundaries, and uncritical geopolitics in *La Frontière Invisible*”, *Environment and Planning. D : Society and Space*, 24, 5, pp. 653-669. Disponibile su <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:667>.
- FALL, J.J. (2014), “Put your body on the line : autobiographical comics, empathy and plurivocality”, in DITTMER, J. (a cura di), cit., pp. 91-108. Disponibile su <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:37812>.

- FALL, J.J. (2015), "Resisting through and with comics", *Society & Space*. Disponibile su <http://www.societyandspace.org>.
- FERRARIS, A., CHIOCCA R. (2017), *La cicatrice. Sul confine tra Messico e Stati Uniti*. Quartu Sant'Elena (Ca), Oblomov Edizioni.
- GAMBA, S. (2018), "Il discorso geopolitico nella *graphic narrative*", in Atti del XXXII Congresso Geografico Italiano, Roma 7-10 giugno 2017, in corso di pubblicazione.
- GIOVANNETTI, M. (a cura di), (2014), *L'infinita emergenza*, Roma, Cittaalia.
- GUIBERT, E., LEFÈVRE, D. LEMERCIER, F. (2016), *Il fotografo*. Bologna, Coconico Press (1 edizione 2008, Paris, Dupuis).
- ISTITUTO CATTANEO (2018, 27 agosto), *Immigrazione in Italia : tra realtà e percezione*. Disponibile su <http://www.cattaneo.org>.
- KALDOR, M. (1999), *Le nuove guerre. La violenza organizzata nell'età globale*, Milano, Egea.
- LEUZZI, V.A., ESPOSITO, G. (a cura di) (2006), *La Puglia dell'accoglienza. Profughi, rifugiati e rimpatriati nel Novecento*, Bari, Progedit.
- LOMBARDI, A. (2018, 20 marzo). Zerocalcare. "I curdi erano degli eroi e adesso li avete già dimenticati", *la Repubblica*, p. 13.
- MCCLOUD, S. (2018), *Capire, fare e reinventare il fumetto*, Milano, Bao Publishing (edizioni originali : *Understanding Comics*, 1993. *Making Comics*, 2000. *Reinventing Comics*, 2006. New York, Harper Collins Publishers).
- NICCOLINI, F., BONAFFINO, D. (2014), *Kater i Rades. Il naufragio della speranza*, Padova, Becco Giallo.
- OLIVIERI, M.S. (2014), "Il profilo di una 'emergenza' strutturale. Introduzione", in GIOVANNETTI, M. (a cura di), *cit.*, pp. 20-26.
- OSSERVATORIO EUROPEO SULLA SICUREZZA (2017), *L'Europa sospesa tra inquietudine e speranza. Il decennio dell'incertezza globale. X Rapporto sulla sicurezza e l'insicurezza sociale in Italia e in Europa*, Disponibile su <http://www.demos.it>, pp.62.
- PACINI, M. (2018, 16 aprile), *Chi ha tradito i curdi : L'Espresso incontra Zerocalcare*. Disponibile su <http://www.espresso.repubblica.it>.
- PAGNINI, M.P., TERRANOVA, G. (2018), *Geopolitica delle rotte migratorie. Tra criminalità e umanesimo in un mondo digitale*, Ariccia (RM), Aracne.
- REYNAUD, A. (1984), *Disuguaglianze regionali e giustizia socio-spaziale*, Milano, Unicopli.

- RINELLA, A., RINELLA, F. (2015), “Le metropoli e gli “invisibili” : nuove povertà, servizi di integrazione sociale e risorse solidaristiche nella città di Bari”, in DE SANTIS, G. (a cura di), *Gestione della salute, Undicesimo Seminario internazionale di Geografia medica*, (Perugia, 18-20 dicembre 2014), Perugia, Guerra, pp. 185-206.
- SOFRI, A. (2016), “Prefazione”, in GUIBERT, E., LEFÈVRE, D., LEMERCIER F., *cit.*, pp. 5-10.
- THOMPSON, J.B. (1998), *Mezzi di comunicazione e modernità. Una teoria sociale dei media*. Bologna, il Mulino.
- VALTORTA, L. (2016, 11 aprile), *Da Rebibbia a Kobane, il viaggio di Zerocalcare con mammoth*. Disponibile su <http://www.repubblica.it>.
- ZEROCALCARE (2011), *La profezia dell'armadillo*, Milano, Bao Publishing.
- ZEROCALCARE (2017), *Kobane Calling*. Milano, Bao Publishing, pp. 272 (I edizione 2016).

Sites

- www.baopublishing.it
- www.oblomovedizioni.com
- www.patriadelribelle.blogspot.com
- www.zerocalcare.it

ACTIVITÉS

Les marchés nocturnes de rue à Yaoundé (Cameroun).

Entre système D et désordre urbain

Nicolas Owona Ndounda (National Centre for Education, Cameroun)

La notte a Venezia.

*Frontiera della colonizzazione turistica o spazio-tempo
per pratiche sociali?*

Federica Letizia Cavallo (Università Ca' Foscari Venezia, Italie)

Giuseppe Tomasella (Università Ca' Foscari Venezia, Italie)

LES MARCHÉS NOCTURNES DE RUE À YAOUNDÉ (CAMEROUN). ENTRE SYSTÈME D ET DÉSORDRE URBAIN

Nicolas Owona Ndounda

Introduction

La nuit¹ comme temps particulier de la vie d'une ville, a longtemps été négligée à la fois par les scientifiques et par les politiques urbaines (Gwiazdzinski 2005, 20). En Afrique, cette négligence des *nightlife studies* est encore plus prégnante, malgré quelques travaux sur le sujet (Nga Ndong 1975 ; Owona Ndounda 2009 ; Fouquet 2011). Cela s'illustre sur le plan administratif par une quasi-absence de régulation de ce temps particulier de la vie des villes². Pourtant, nous assistons au développement d'une forme d'économie nocturne, fondée sur le dynamisme de la vie urbaine marchande et festive.

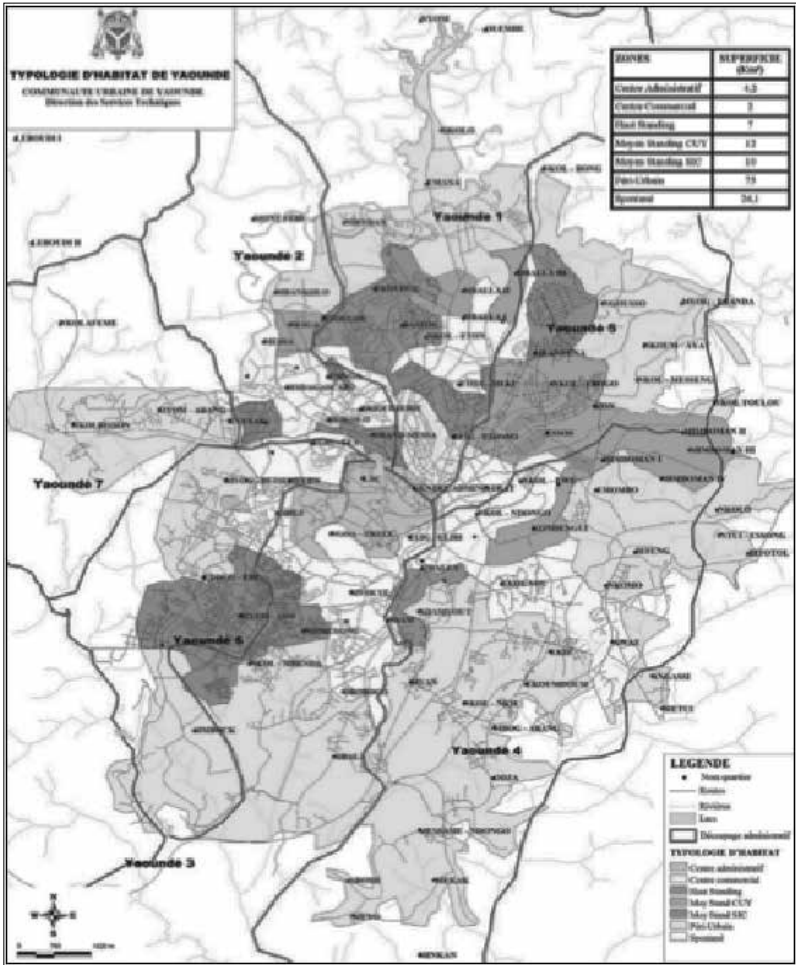
Des études menées sur la vie de nuit, que ce soit en Occident ou en Afrique, nous pouvons retenir, parmi tant d'autres, quatre aspects majeurs de la ville nocturne :

- la ville qui dort ;
- la ville qui s'amuse (dimension récréative de la ville nocturne) ;
- la ville de garde (sécurité, salubrité et santé) ;
- et la ville qui travaille (Gwiazdzinski 2005).

C'est précisément la ville qui travaille qui nous intéresse dans cette étude sur les marchés nocturnes et leur impact sur l'ordre urbain.

1 Nous considérons la *nuit* dans cette étude comme l'espace-temps compris entre 18h. et 6h. Il s'agit de l'heure à laquelle le soleil se couche et l'heure où il se lève généralement au Cameroun. L'obscurité qui s'installe au coucher du soleil, oblige les commerçants soit à quitter les marchés communaux peu ou pas du tout éclairés, soit à investir les abords des routes et carrefours où l'on retrouve des lampadaires.

2 Au Cameroun, nous pouvons relever l'existence d'une réglementation en ce qui concerne l'exploitation des débits de boissons alcoolisées par exemple. Il s'agit du décret n. 90/1483 du 9 novembre 1990, fixant les conditions et les modalités d'exploitation des débits de boissons. En son article 13, il fixe les heures d'ouverture et de fermeture des débits de boissons comme suit : – vente à emporter : de 6 heures à 21 heures ; – vente à consommer sur place : de 6 heures à minuit. En l'absence d'un organe en charge du respect de cette réglementation horaire, il n'est pas rare que les débits de boissons restent ouverts toute la nuit durant. Jusqu'ici, il n'existe aucune politique urbaine consacrée à la vie nocturne.



Carte 1. Typologie de l'habitat de Yaoundé.
Source : Communauté urbaine de Yaoundé, 2016.

Dans les villes africaines en général, « les marchés sont des équipements nécessaires, on pourrait presque dire “naturels” des quartiers. [...] Cependant si des quartiers se développaient hors des réglementations, chose banale, on peut être assuré que bientôt un marché serait créé. » (Maximy 1987, 319).

Les marchés sont donc des facteurs et des témoins de l'urbanisation (Maximy 1987), une donnée inhérente à la construction d'un quartier.

Cuonzo (2003) distingue trois types de marchés : le grand marché, le marché du quartier, et le marché nocturne. Si les deux premiers ont une existence formelle et se déroulent généralement selon une réglementation bien précise, les marchés nocturnes sont des marchés qui ont la particularité de se tenir en fin de journée ou en soirée. D'un côté, ils ont lieu en fin de journée, au moment où la plupart des personnes sont plus disponibles (sortie du travail), et d'un autre côté, les marchés nocturnes dégagent une atmosphère particulière de détente et de loisirs. Le marché nocturne est une caractéristique urbaine que l'on ne retrouve pas dans les villages et qui s'installe dans les unités de quartier de la ville. Dans la ville spontanée (non planifiée), il prend la forme d'une succession de petits bancs commerciaux s'étalant le long des rues principales qui deviennent ainsi des lieux d'échange et non seulement de déplacement (Cuonzo 2003, 272). Très souvent spontanés, ces petits marchés nocturnes s'organisent et prennent place dans les rues. Du fait de la crise économique que subit le Cameroun depuis le milieu des années 1980, les conditions de vie ne cessent de se dégrader pour une partie des habitants de la ville de Yaoundé. C'est un terreau favorable à l'émergence d'une économie souterraine, hors du contrôle de l'autorité administrative.

Dans cette analyse sur les marchés nocturnes, nous nous appuyons sur deux théories : le désordre social et la théorie de la « fenêtre brisée » (*broken window theory*). Issue de la sociologie, la théorie du *désordre social* postule que les inégalités économiques, l'hétérogénéité ethnique et l'instabilité résidentielle contribuent au désordre collectif et, au final, à la violence. La mise en place des marchés de nuit, comme nous le verrons, est la résultante des inégalités économiques et sociales de la ville de Yaoundé. La théorie de la *fenêtre brisée* quant à elle, est tirée de la criminologie. Elle se fonde sur l'hypothèse que le désordre urbain a des effets symboliques et normatifs qui contribuent à la criminalité et à la violence qui s'y rattache. La théorie de la *fenêtre brisée*³ est la conclusion d'une expérience réalisée par James Q. Wilson et Georges L. Kelling dans la ville de Newark aux États-Unis. Elle consistait à remplacer les patrouilles de police motorisées par des patrouilles de police à pied. Si la pratique n'eut aucun effet sur le taux de criminalité, elle inspira

3 La théorie de la « fenêtre brisée » est née d'un article de **Wilson et Kelling (1982)**. La théorie fut développée plus tard dans un ouvrage de *Kelling et Coles (1996)*.

pourtant aux habitants le sentiment que le voisinage était devenu plus sûr et la présence régulière d'officiers de police expérimentés parvint à restaurer une sorte d'ordre public. Les auteurs constatent que : « *If a window in a building is broken and is left unrepaired, all the rest of the windows will soon be broken. [...] One unrepaired broken window is a signal that no one cares, and so breaking more windows costs nothing. (It has always been fun.)* » (Wilson, Kelling 1982, 31). Le fait d'être face à une chose détériorée amène à continuer la détérioration des autres choses. En d'autres termes, les choses moins endommagées sont moins enclines à le devenir, et vice-versa.

Notre objectif n'est pas de connoter *ipso facto* le désordre urbain et la violence. Mais d'analyser le lien entre la qualité de vie en ville, et l'inclination des populations à produire du désordre. En effet, dans le cas des rues de Yaoundé, un questionnement émerge de nos observations : qu'est-ce qui fait de la nuit le temps propice pour ces commerces de rue ? Puisque les marchés de rue nocturnes ne se développent pas dans tous les quartiers, y a-t-il un lien entre le type d'habitat et leur développement ? Les activités commerçantes nocturnes, malgré le désordre qu'elles provoquent, ne sont-elles pas finalement un mal nécessaire ?

Nous tentons de répondre à ces questions à travers des données primaires et empiriques, fondées principalement sur des recherches documentaires : l'observation et les entretiens semi-directifs menés entre les mois de septembre 2017 et avril 2018. Pour les besoins de cette recherche nous avons rencontré 50 commerçants nocturnes en entretiens semi-directifs. Il s'agit de 30 hommes, dont l'âge est compris entre 20 et 35 ans, et de 20 femmes, dont l'âge est compris entre 20 et 50 ans. Les acteurs masculins de la petite économie marchande (PEM), ont un âge qui excède rarement 40 ans. Nous ne saurions affirmer la représentativité de notre échantillon, car pour cela, il faudrait avoir le nombre total des commerçants nocturnes (population-mère), ce qui est bien difficile. Nos entretiens ont été effectués dans les quartiers Biyem-Assi, Mendong, Efulan, Melen, et Mfandena⁴, qui nous ont semblé représentatifs au regard du succès de leurs marchés nocturnes de rue. Si ces résultats ne sauraient être généralisés, ils nous servent tout de même de modèle dans l'effort pour dresser un portrait du commerçant nocturne.

4 Pour toutes les occurrences des noms de quartiers, se référer à la Carte 1 : *Typologie de l'habitat de Yaoundé*.

Notre objectif est d'étudier la conquête de la nuit par les populations de la ville de Yaoundé en quête de solutions face à la vulnérabilité économique.

État des lieux du désordre urbain nocturne dans la ville de Yaoundé

La notion de désordre urbain peut avoir diverses définitions selon le point de vue adopté. Ce terme est utilisé de manière courante chez les sociologues et les géographes, pour lesquels, il est synonyme de violence urbaine, d'incivilité ou du malaise des banlieues⁵. Les « désordres » sont de plus en plus associés à des contextes urbains spécifiques, à des formes architecturales qui défigurent la ville. Ils sont compris comme des dysfonctionnements sociaux liés à un manque de qualité urbaine et de lisibilité de l'espace. Ainsi, la constitution de l'espace urbain dépend-elle du contrôle des comportements qui l'affectent. On comprend alors que :

Le désordre est inhérent à la ville en tant qu'il est la concrétisation d'un processus dialectique complexe qui met en œuvre des intérêts contradictoires de forces opposées. Les dimensions humaines, culturelles mais aussi économiques et sociales de la ville sont le ferment de son instabilité physique. L'ordre urbain n'est que le moment exceptionnellement fugace d'un équilibre spatial fragile qui correspond à l'affirmation et à la domination temporaire d'un intérêt dominant (Vasseur 1997, 164).

Wesley G. Skogan (1992) définit la notion de « désordre urbain » en l'étendant au-delà des pratiques relevant de la délinquance. Il la regroupe en deux composantes, l'une sociale et l'autre physique. Le *désordre social* recouvre l'ébriété sur la voie publique, les gangs, le harcèlement et les faits de violence dans la rue, le trafic de drogue, le vagabondage et la présence dans les rues de personnes sans domicile fixe souffrant souvent de troubles mentaux. Le *désordre physique* quant à lui, se manifeste principalement par le vandalisme, l'abandon de bâtiments dégradés qui attirent marginaux, malfrats et prédateurs sociaux de tous acabits et l'accumulation d'ordures et de déchets dans les rues. Le désordre urbain est donc tout acte posé ou comportement adopté, qui perturbe les populations dans leurs activités, porte atteinte aux équipements publics ou à leur bon fonctionnement et au cadre de vie.

5 Pour plus de détails, lire entre autres : Baulaigue (2003), Boquet (2008) et Macé (1999).

Ces différentes définitions nous permettent de résumer le désordre urbain nocturne dans la ville de Yaoundé, à travers l'image qui suit :

À la nuit tombée, les nombreux bars qui, dans certains quartiers tel que Essos⁶, partagent pratiquement les mêmes murs, rivalisent de décibels pour attirer le plus de clients possibles. Dans le même temps, les églises revivalistes, jamais bien loin des bars, font entendre leurs fanfares afin de combattre ces musiques « mondaines ». Le marcheur nocturne a du mal à se frayer un chemin dans ces rues où se côtoient poubelle à ciel ouvert, effluves d'ammoniac des toilettes improvisées aux abords des bars, klaxons des automobilistes et taxi-motos embourbés dans des embouteillages logiquement créés par une route que les commerçants contribuent à amoindrir. À côté des vendeurs de chaussures et de vêtements, se sont installées les vendeuses de beignets ou de poisson à la braise. Les fumées dégagées par leurs préparations en rajoutent à la pollution. Entre ces commerçants dont la rue est le comptoir, éclatent une violente dispute à cause des eaux usées déversées le long de la chaussée, faute de caniveaux.

Le 19 avril 2002, le préfet du Mfoundi⁷ a créé un comité de lutte contre le désordre urbain dans son unité administrative, avec en ligne de mire, la ville de Yaoundé, chef-lieu de son département et capitale du Cameroun. À ce jour, il n'a eu aucun impact concret sur le désordre urbain diurne. Pour la nuit, il est encore plus difficile de mettre en place une quelconque régulation.

Dans la ville de Yaoundé, nos observations nous ont permis de répertorier cinq aspects du désordre urbain : occupations anarchiques du domaine public ; insalubrité ; dégradation des infrastructures et équipements publics ; problème de circulation ; nuisances et pollution.

Dans cette analyse, notre attention se porte principalement sur l'occupation anarchique du domaine public, à travers les petits commerces qui fleurissent aux abords des chaussées une fois la nuit tombée.

6 « Selon le Syndicat national des exploitants des débits de boissons du Cameroun (Synedeboc), dans ce quartier de la capitale camerounaise, il existe 142 bars, sur une rue d'à peine 2,5 km. Soit 1 bar tous les 17 mètres. Le chiffre est revu à la hausse les habitués du coin. Il existe des bars clandestins non recensés, indiquent-ils ». Source, URL : <http://cameroun24.net/blog/?pg=actu&ppg=0&pp=&cid=19298>, consulté le 26/07/2018.

7 Selon le Décret n. 2008/377 du 12 novembre 2008, fixant les attributions des chefs de circonscriptions administratives et portant organisation et fonctionnement de leurs services : « Art. 3 (1) Le gouverneur et le préfet sont dans la région et le département, respectivement, représentants du président de la République, du gouvernement et de chacun des ministres ».

Commerce diurne ou le paradoxe d'un espace-temps réglementé

Les marchés diurnes sont réglementés. Paradoxalement, c'est aussi la mise en application de cette réglementation par les agents de police qui est source de conflits avec les commerçants. Cependant, ces problèmes diurnes ne sauraient expliquer, à eux seuls, l'existence des marchés nocturnes de rue. L'autre raison est la vulnérabilité professionnelle des habitants de Yaoundé.

Problèmes des commerçants diurnes et prolifération des marchés nocturnes de rue

Pour analyser les problèmes que rencontrent les commerçants diurnes, nous avons choisi d'orienter notre étude vers le marché Moko-lo⁸. Situé dans la commune du deuxième arrondissement de Yaoundé, ce marché est l'un des plus anciens de la ville (Bopda 1997 ; Franqueville 1984). Son extension s'est faite dans les années 1980, caractérisée par une modernisation des infrastructures, avec la construction de hangars pour les commerçants (Franqueville 1984). Toutefois, en dépit de ces dispositions, le marché a attiré d'autres acteurs qui, à défaut d'espace ou de moyens d'acquisition des hangars construits par la Communauté urbaine de Yaoundé (CUY)⁹, ont envahi les voies publiques ou se sont lancés dans la vente à la sauvette (ces vendeurs sont appelés *sauveteurs* au Cameroun)¹⁰. Depuis le début des années 2000, la CUY, avec le soutien des forces de maintien de l'ordre (FMO), principalement la po-

8 Pour toutes les occurrences des noms de marchés, se référer à la Carte 2 : *Les marchés de la ville de Yaoundé, bâtis par la CUY*, voir plus loin. La carte présente les marchés qui ont été construits par la CUY. Cependant, il en existe d'autres, gérés par les communes d'arrondissement de Yaoundé. Au total, la ville compte 17 grands marchés à ce jour, répartis selon les arrondissements : Yaoundé Ier, 3 marchés ; Yaoundé IIe, 3 marchés ; Yaoundé IIIe, 3 marchés ; Yaoundé IVe, 2 marchés ; Yaoundé Ve, 3 marchés ; Yaoundé VIe, 3 marchés.

9 Créée par le décret n. 87/1365 du 24 septembre 1987, la CUY est une collectivité territoriale décentralisée qui gère, sous la tutelle de l'État camerounais, les affaires locales en vue d'assurer le développement économique social et culturel des populations de la ville de Yaoundé. Il a à sa tête un délégué du gouvernement.

10 Généralement, ce mot est écrit ainsi « sauveteur » (Walther 2006). C'est aussi cette orthographe que privilégie l'Association nationale des sauveteurs du Cameroun (ANESCAM). De notre point de vue, il serait plus juste de l'écrire ainsi : « sauvetteur ». Cela permettrait de le différencier à l'écrit, d'un sauveteur, personne qui participe à un sauvetage.

lice et les agents municipaux, tente de mettre fin à ce désordre urbain, à travers des opérations régulières de déguerpissement de ces voies publiques. Ces actions ont donné lieu à des confrontations fréquentes, parfois violentes, avec les *sauveteurs*¹¹.

Ces opérations de déguerpissement ne vont pas sans effort de relogement. Le 27 juillet 2017, la CUY a inauguré des boutiques construites au sein du marché Mokolo. Cependant, la plupart de ces comptoirs et boutiques restent toujours sans occupants. Les commerçants, qui continuent d'écumer les trottoirs, jugent les prix de la location plus qu'excessifs¹². Pourtant, le coût des espaces pourrait, à première vue, être accessible à tous les commerçants du marché Mokolo. En effet, le loyer mensuel officiel pour un comptoir de 1m² est de 10 000 FCFA. En ce qui concerne les boutiques, il varie de 30 000 FCFA à 70 000 FCFA selon les superficies. La gestion de ces espaces a été confiée à des sous-traitants, ce qui oblige les commerçants à la clandestinité. Ces sous-traitants auraient acquis les droits auprès de la CUY¹³. Les spéculations entretenues par ces particuliers dissuadent les commerçants d'investir dans une location. Ces derniers dénoncent des prix de loyers changeant et l'exigence de payer un an à l'avance, ainsi que des brutalités et arnaques en tous genres de la part des FMO et des agents communaux¹⁴. De plus, ceux des commerçants qui investissent dans ces boutiques, ont du mal à réaliser des bénéfices, les clients tardant encore à s'y rendre. Au-delà de ces problèmes, relevons que le marché Mokolo est construit dans la commune d'arrondissement de Yaoundé IIe (CAY2). Si les bâtiments du marché appartiennent à la CUY, les commerçants doivent en plus payer une taxe journalière à la CAY2 de 500 FCFA (0,76 €), sous peine de perdre leur place. Mais là encore,

11 Quelques journaux en ligne ont relayé les conflits entre sauveteurs et FMO. Lire les liens : <https://actucameroun.com/2016/10/06/cameroun-lutte-contre-le-desordre-urbain-a-yaounde-la-milice-de-la-communaute-urbaine-met-le-desordre-a-messassi/> ; http://cameroun24.net/actualite-cameroun-March_C3_A9_Mokolo_3A_Le_calme_est_revenu_-1-1-27452.html?pr=51809&lang=fr ; <http://www.cameroon-info.net/article/apres-laffrontement-du-marche-mokolo-75-sauveteurs-deferes-au-parquet-150111.html>. Consultés le 30/07/2018.

12 WILSON, *sauveteur*, entretien tenu le 17 octobre 2017 à Yaoundé.

13 Selon un de nos informateurs auprès de la CUY, cette dernière a dû faire appel à des investisseurs privés pour la construction des espaces. Par cet investissement, ces personnes ont obtenu le droit de gérer ces espaces commerciaux durant un temps qui ne nous a pas été précisé. C'est à la fin de leur temps de gestion que les espaces seront rétrocédés à la CUY (entretien tenu le 19 mars 2018 à Yaoundé).

14 ASSANA, *sauveteur*, entretien tenu le 17 octobre 2017 à Yaoundé.

les commerçants ne sont pas à l'abri d'arnaques de la part des agents communaux. Tous ces facteurs augmentent donc les tensions entre les commerçants d'un côté et la CUY et les FMO de l'autre.

Nous avons schématisé l'arbre à conflits entre les commerçants et la CUY et les FMO au marché Mokolo. Cet outil nous permet d'analyser les causes immédiates et profondes de ce conflit. Notre but est d'opposer aux causes déjà identifiées des options de réponses à la fois du gouvernement et des commerçants. En effet, ceux-ci trouvent des moyens de contourner le conflit afin de survivre. Il apparait au final que, face aux multiples problèmes des marchés diurnes, les marchés nocturnes de rue sont une des réponses que les commerçants apportent à ces situations de conflits.

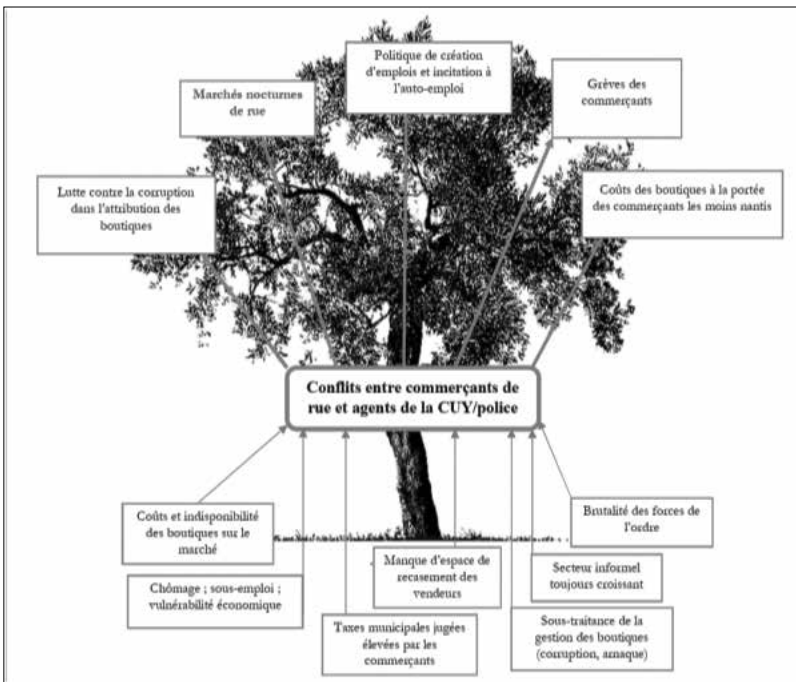


Figure 1. Arbre à conflits du marché Mokolo de Yaoundé ¹⁵

15 Image originale obtenue à partir du site <https://archzine.fr/lifestyle/art/comment-dessiner-un-arbre/> consulté le 28/07/2018.

Nos entretiens nous ont permis de constater que, seuls les hommes (38 %), commercent à la fois le jour et la nuit. Les femmes quant à elles, s'installent dès 16h. pour le commerce de nourriture (beignets, poisson à la braise, maïs et plantain à la braise entre autres). Celles qui vendent les vivres dans les marchés communaux en journée se font généralement remplacer par leurs parents ou amis dans les marchés nocturnes. Comme nous l'avons souligné plus haut, parfois les activités commerciales vont sans discontinuer du jour à la nuit. Certains carrefours tels que ceux de Biyem-Assi ou de Melen, offrent la possibilité à certaines vendeuses de pratiquer leurs activités du matin à la nuit.

Celles-là habitent généralement non loin du marché de quartier où elles pratiquent leurs activités. C'est donc de 16h. à 22h. environ (en fonction de la densité de la clientèle), que se tiennent les marchés nocturnes de rue. Notons cependant que les activités commerciales pratiquées aux abords des bars ont un fonctionnement lié à l'activité de ceux-ci. Les raisons évoquées par nos enquêtés pour justifier le choix de la nuit pour leurs activités commerciales sont les suivantes (plusieurs choix de réponses possibles) :

- volonté de liquider le stock de marchandises (46 %) ;
- vendeurs-vendeuses scolarisés en journée (23 %) ;
- éviter les taxes des marchés communaux (75 %) ;
- éviter les confrontations avec les FMO (82 %) ;
- s'occuper de la maison en journée (10 %) ;
- chercher la marchandise en journée (25 %).

Les commerçants souhaitant liquider leurs stocks de marchandises sont ceux qui vendent en journée dans les marchés communaux. Plusieurs jeunes, surtout à Ngoa Ekelle (quartier où est situé l'Université de Yaoundé I), sont scolarisés en journée et commerçants le soir. Les personnes qui cherchent la marchandise en journée sont surtout les vendeuses de nourritures (beignets...). Une caractéristique de ces activités est leur caractère informel, marqueur de la vulnérabilité professionnelle des habitants de Yaoundé.

*Vulnérabilité professionnelle des habitants de Yaoundé :
terreau favorable à la débrouillardise nocturne*

Plusieurs études, même si elles ne sont pas très récentes, ont analysé la situation de l'emploi dans la ville de Yaoundé¹⁶.

16 Voir notamment : ANJUENNEYA NJOYA, A. *et al.* (2008), DIAL et DSCN (1994), FODOUOP, K. (1991), INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE DU CAMEROUN (2011).

Notre propos n'est donc pas de nous consacrer à nouveau au sujet de manière exhaustive. Il ressort néanmoins que le Cameroun a connu une longue période de récession économique du milieu des années 1980 au début des années 2000. Elle a eu pour corollaires : les programmes d'ajustement structurel, marqués par la privatisation de nombre de sociétés publiques ; la division par deux des salaires des fonctionnaires à la fin de l'année 1993 ; la dévaluation du Franc CFA etc.

Dans le même temps, la population camerounaise n'a cessé d'augmenter, passant de 7 663 246 habitants en 1976 à 17 463 836 habitants en 2005, pour atteindre 21 917 602 d'habitants en 2015 (INS 2015, 57). Le taux d'urbanisation, quant à lui, est passé de 28,5% en 1976 à 48,8% en 2005 (INS 2015, 59). Tout ceci a renforcé ce que Le Bris (1992) appelle « la crise urbaine ». Ceux qui avaient perdu leurs emplois, ont gonflé les effectifs du secteur informel, et singulièrement les effectifs des vendeurs sur les marchés de rue diurnes et nocturnes.

Les activités informelles sont devenues progressivement une part essentielle de l'économie de la cité. Les structures urbaines ont absorbé ces flux, au prix de mutations violentes ; l'incapacité des autorités de gestion des villes pour accompagner cette croissance s'est finalement traduite par une augmentation continue des dysfonctionnements urbains. Au début de la décennie 1990, le secteur informel occupait moins de 30% de la population urbaine. Du fait de la crise économique, il est aujourd'hui le principal employeur, dans le pays en général et à Yaoundé en particulier, avec plus de 90% des actifs qui y exercent (INS 2011).

Dans ces conditions, le « *système D* » s'érige en une composante importante de la réalité socio-économique d'une ville. La débrouillardise est donc la preuve de l'esprit d'entrepreneuriat qui caractérise un peuple réduit à la survie. Il est très courant à Yaoundé, de s'entendre dire : « je me débrouille/on se débrouille », « je me bats », « ce que je vois, je fais, ce que je ne vois pas, je ne fais pas », « on est au front ». Les *Yaoundéens* se « battent » en tentant l'aventure européenne clandestinement, en honorant un contrat à temps partiel dans une société ou une entreprise, en lavant des voitures, en travaillant comme chauffeur de taxi-auto ou de taxi-moto ou encore, en faisant du petit commerce nocturne aux abords des rues.

Les raisons de cette activité nocturne divergent d'un sexe à l'autre. Notons que chaque sujet nous donnait plusieurs raisons. Les pourcentages indiqués à ce niveau sont donc cumulatifs.

Ainsi, pour les hommes :

- payer les frais de concours et de scolarité (30%) ;
- subvenir à ses besoins (nutrition, loyer, santé...) (100%) ;
- aider les parents (10%) ;
- aider les frères et sœurs (20%) ;
- chercher le capital pour une autre activité (40%) ;
- aller en Europe (2%).

Pour les femmes :

- arrêt de la scolarisation (3%) ;
- grossesses et monoparentalité, parce que le père n'assume pas ses responsabilités ou est simplement décédé (40%) ;
- les charges de la famille dont elle est l'aînée (10%) ;
- subvenir aux besoins (nutrition, loyer, santé...) (100%) ;
- chercher le capital pour une autre activité (20%) ;
- ne pas dépendre des hommes, « se battre par soi-même » (75%) ;
- frais de scolarité et de concours (10%).

Le récit de vie d'un commerçant de rue nocturne nous permet de mieux cerner certaines motivations des jeunes qui s'investissent dans cette activité. Felix est originaire de la région de l'Ouest-Cameroun. Âgé de 27 ans, il est installé au quartier Ngoa-Ekelle (lieu-dit Bonamoussadi). C'est en 2014 qu'il a commencé à vendre des chaussures au lieu-dit carrefour CRADAT. Il est étudiant en chimie à l'Université de Yaoundé I :

J'ai obtenu mon bac en 2012 à Bafoussam. Je suis venu m'installer ici à Yaoundé chez mon grand-frère. Il vendait aussi les chaussures ici au carrefour. C'est avec cela que nous vivions. Il a obtenu le concours de l'école normale de Yaoundé en 2014. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à vendre à sa place. Je venais souvent avec lui pour voir comment ça se passe. J'ai été bien initié. Le matin, très tôt, je vais au marché Mokolo au « déballage »¹⁷. J'achète les chaussures chez ceux qui rapportent les ballots de Douala. Ensuite je vais à l'université. C'est pour cela que c'est le soir que je vends. Je le fais jusqu'à 22h et je rentre étudier.

17 Le *déballage* dans le langage camerounais, s'entend comme l'endroit où les vendeurs de marchandises en gros écoulent leurs produits. Ces ventes se déroulent très souvent à l'aube dans les marchés communaux.

Le cas de ce jeune est à l'image de quelques étudiants qui sont obligés de trouver par eux-mêmes les moyens de leurs subsistances en plus de leurs activités académiques. Nous remarquons que les hommes exercent dans le secteur de la vente de vêtements, de sacs et chaussures en tout genre. Les femmes, elles, s'illustrent surtout dans la vente de nourriture (beignets-bouillie-haricot ; poisson braisé ; maïs braisé entre autres). Elles se font souvent accompagner par leurs enfants. Malgré tout, celles dont l'âge est compris entre 20 et 25 ans, avec ou sans enfants, ont les mêmes objectifs que les hommes : avoir un commerce plus fructueux, avoir les moyens de présenter les concours ou de régler les frais de scolarité. Si le commerce nocturne de rue semble n'être qu'un tremplin pour certains commerçants, nous nous sommes interrogé sur l'ancienneté de notre échantillon dans cette activité. Pour les hommes, l'ancienneté n'exède pas 5 ans. En effet, 60% parlent d'une ancienneté de 3 ans ; 10% une ancienneté de 4 ans et 30% une ancienneté de 5 ans. Les explications divergent. La diversification des activités économiques nous a permis d'observer que les activités marchandes de la nuit ne sont pour les hommes qu'un tremplin pour d'autres activités à plus fort rendement. On vend de nuit pour avoir un capital parce que l'on a en vue une affaire plus légale, plus rentable, et moins contraignante. Ou pour payer ses frais de scolarité ou de concours. Quant aux femmes, l'ancienneté est souvent plus grande et va parfois au-delà de 10 ans. Ainsi, 20% ont une ancienneté de moins de 5 ans (dans cette tranche, on retrouve essentiellement les femmes de moins de 30 ans) ; 30% ont une ancienneté de plus de 5 ans et 50% une ancienneté de 10 ans et plus. Pour ces deux dernières tranches (5 ans et plus de 10 ans), nous avons des femmes de plus de 30 ans, souvent cheffes de famille, veuves ou séparées, élevant leurs enfants seules.

Étude de cas de quelques marchés nocturnes de rue à Yaoundé

Par marché, nous entendons deux entités territoriales distinctes. Il désigne d'abord l'équipement bâti par la municipalité, uniquement. Cependant, le marché peut s'étendre au-delà de l'espace bâti, ou s'improviser à des endroits où il n'existe pas de marché municipal. Dès lors, on parle de zone commerciale. Schématiquement, ce processus d'extension est le résultat de deux phénomènes : l'occupation du domaine public et la transformation du tissu urbain de propriété privée. Dans le premier cas il s'agit essentiellement de l'occupation de l'emprise des voies de toutes les rues et avenues limitrophes, par la vente ambulante

ou sous abri. Le plus souvent cette occupation s'accompagne d'une transformation progressive du bâti riverain, par ajouts d'auvents et par transformation en boutiques. Dans le second cas, on observe la substitution progressive de la fonction habitat au profit de la fonction commerciale (Paulais 1998, 36). On comprend dès lors que la localisation d'un grand marché dans un quartier porte à un niveau très élevé la densité des emplois informels. C'est le cas des marchés de Mokolo, Mvog-Mbi, Essos, Biyem-Assi et Melen entre autres. Ces marchés communaux ont cependant une particularité : leurs activités essentiellement diurnes. Une fois la nuit tombée, les activités se diversifient ou évoluent vers d'autres quartiers.

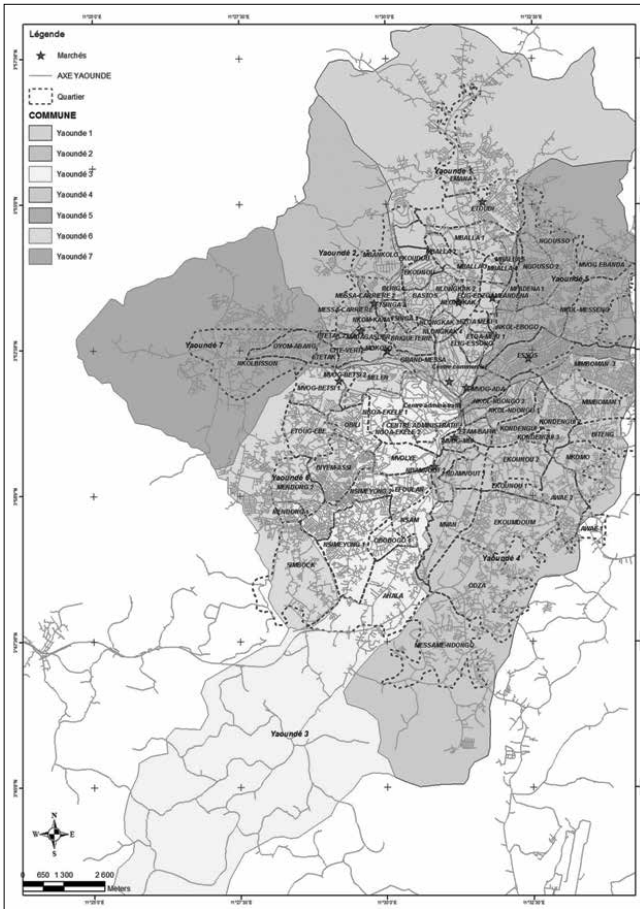
Le cas des marchés de Mvog-Mbi, Mfoundi et Mokolo nous offre un exemple de diversification. Dans ces trois marchés, nous retrouvons une forte activité des *bayam-sellam*¹⁸. Elles peuvent être classées en trois catégories : les *bayam-sellam* productrices et résidentes dans les villages environnant la ville de Yaoundé, les *bayam-sellam* relais villages-villes (celles qui vont acheter au village et viennent revendre en ville) et les *bayam-sellam* détaillantes fixes des villes. Celles qui nous intéressent sont celles des deux dernières catégories. En effet, c'est généralement de nuit que les livraisons des denrées du village vers la ville sont effectuées. Les raisons de ces voyages nocturnes sont multiples¹⁹ : mauvais état des routes, manque de véhicules de transport, ou quand il y en a, ils sont en mauvais état de marche et manque de papiers pour circuler librement. Il faut donc attendre la nuit lorsque les policiers se font moins présents sur les routes pour pouvoir circuler. Le risque à circuler en journée est de perdre tous ses gains à corrompre les forces de maintien de l'ordre. La nuit est donc le temps des affaires, le temps des voyages, à l'abri de toute régulation et de tout contrôle.

Si les marchés communaux voient leurs activités ralentir dans la nuit c'est aussi à cause du manque d'éclairage ce qui met en péril la sécurité des commerçants. Ainsi, dans la nuit, l'espace commercial des marchés communaux se limite aux trottoirs des routes environnant le marché, où l'on retrouve l'éclairage public. À défaut d'étendre l'espace commercial des marchés municipaux, les activités marchandes évoluent

18 Originaire du *pidgin* « *bayam-sellam* » naît dans la rencontre de *bayam* (acheter) et *sellam* (vendre) et désigne les femmes revendeuses de denrées alimentaires dans les marchés urbains.

19 Entretiens avec EDZIMBI (environ 35 ans), conducteur de car de transport, ligne Nkolafamba/Mvog-Mbi et VÉRONIQUE (environ 40 ans), *bayam-sallam*, le 10/10/16 à Yaoundé.

vers les quartiers pour favoriser le foisonnement des petits marchés nocturnes de rue. Certes, en journée, des activités existent dans les rues de la ville de Yaoundé (commerce ambulante, étals sur les trottoirs, vente de nourriture aux abords des rues, hangars de commerce...). Mais la nuit offre un nouveau visage à ces marchés : accroissement des commerçants et des clients ; diversification des marchandises vendues ; occupation d'un espace plus grand, entre autres. Tout ceci contribue à ce que De Villiers (1992) appelle « la petite économie marchande ».



Carte 2. Les marchés de la ville de Yaoundé, bâtis par la CUY.
Source : CUY 2016.

Parler de la petite économie marchande (PEM), c'est parler des hommes qui, confrontés aux problèmes de survie ou aux difficultés liées à la conjoncture, cherchent ou se créent des emplois. La connaissance des petites activités marchandes repérées dans plusieurs villes du Tiers Monde, Yaoundé en l'occurrence, implique l'identification des acteurs, c'est-à-dire la connaissance de leurs origines sociales et/ou de leur milieu dans ces villes.

À Yaoundé, les acteurs de la PEM habitent parfois des milieux totalement différents. Cela peut avoir une influence sur la nature et la localisation des petits métiers qui s'y créent ou sur l'orientation et le choix des hommes vers les activités marchandes. Ainsi, la vente de porc braisé, de friperie, de légumes, de fruits, de beignets-bouillie-haricot, de viande braisée (poulet, mouton ou bœuf) est géographiquement et socialement localisée. Les produits dans les marchés nocturnes de rue sont vendus en fonction des quartiers, de l'habitat et du niveau social des populations qui y vivent. Il est donc plus commun de trouver les petits marchés nocturnes de rue dans les quartiers à moyen standing, péri-urbains et spontanés. Les activités qui constituent la PEM nocturne peuvent être subdivisées en cinq (5) catégories :

- *Celles qui sont pratiquées en continu du jour à la nuit.* La vente de viande braisée (*soya*) par exemple, se fait à partir de 11h. et ne s'achève que vers 22h. ou simplement lorsque le stock de viande est écoulé. L'observation de quelques points de vente, nous permet de constater que c'est principalement de nuit, que la clientèle est la plus nombreuse. Elle est constituée de personnes qui rentrent du travail, de couples ou simplement d'amis qui souhaitent profiter de la soirée autour d'un met. Autrefois spécialité du quartier Briqueterie du fait de la forte concentration des populations originaires du Grand-Nord²⁰, la vente des *soyas* s'étend aujourd'hui à la plupart des quartiers péri-urbains et spontanés. Pratiquement chaque quartier ainsi désigné du fait de son habitat, a un point de vente de *soya*.
- *Celles qui se mettent en place une fois la nuit venue aux endroits où en journée sont présents d'autres types de commerces.* Au quartier Melen, lieu-dit « Ancien marché » ou « Total Melen », en journée, les activités marchandes se concentrent essentiellement autour

20 Les ressortissants des régions du Grand-Nord (Adamaoua, Nord et Extrême-Nord), sont considérés comme les spécialistes de ce barbecue souvent fait à base de viande de bœuf, de poulet ou de mouton.

des produits vivriers. À la nuit tombée, ce sont des étals de friperie, de sacs en tout genre, ou de chaussures que l'on retrouve. Il y a donc transformation des activités marchandes du jour à la nuit.

- *Celles qui naissent dans la nuit.* Le carrefour désigné par « Chapelle Obili » au quartier Obili ou le « Carrefour CRADAT » au quartier Ngoa-Ekelle voient naître tous les soirs des marchés de chaussures. Les vendeurs improvisent des comptoirs à même le bitume et exposent leurs marchandises.
- *Celles qui se pratiquent le jour dans les marchés communaux et changent de lieux de vente dans la nuit.* Au marché d'Elig Edzoa, en journée, les vendeurs de chaussures occupent les étals à l'intérieur du marché. Mais pendant la nuit, ces vendeurs se déplacent vers le bord de la route, plus éclairé et plus sécurisé. Ou simplement, ils changent de quartier et s'installent au « Carrefour Mfandena ». Il est à remarquer que plusieurs commerçants rencontrés dans les marchés nocturnes sont également vendeurs diurnes dans les marchés communaux²¹.
- *Celles qui naissent autour des bars à forte fréquentation.* Ces petits marchés se spécialisent principalement dans la vente de nourriture (porc, poulet, et poisson braisés), dans la vente de cigarettes et autres whisky en sachet et préservatifs. C'est le cas de la rue Mini-Ferme Melen, « l'avenue des bars » au quartier Essos, l'axe Chapelle Kondengui-Carrefour Ekounou.

La problématique transport et circulation est indissociable de celle des équipements commerciaux et de leur organisation. Les marchés nocturnes ont la particularité de se former à des carrefours ou simplement à des points névralgiques des quartiers, où un grand nombre de clients potentiels peut être touché. Il se crée donc souvent de grands embouteillages, entre 17h. et 20h. à ces points. S'entremêlent à ces endroits, les clients de ces marchés, les clients des taxis, les commerçants et leurs marchandises et les voitures. Quelques axes en sont un exemple : entre Biyem-Assi (lieux-dits Acacias, Rond-Point Express)

21 Entretiens avec ÉRIC (29 ans), vendeur de chaussures au marché Mokolo de jour, et au Carrefour CRADAT de nuit ; HERVÉ (25 ans), vendeur de sacs au marché Mokolo de jour et à Total Melen de nuit ; YANNICK (25 ans), vendeur de chaussures au Marché d'Elig Edzoa de jour et au Carrefour Mfandena de nuit. Les 05 et 06/10/2017 à Yaoundé.

et Mendong ; Ngoa-Ekelle (Lieux-dits CRADAT et Bonamoussadi) jusqu'au Carrefour Obili ; Essos jusqu'à Mvog-Ada ; axe Mfandena-Ngouso ; axe Carrefour Tsimi-Carrefour Nkolbisson. Toutes ces routes, à la nuit tombée, deviennent de véritables pôles commerciaux et causes de désordres urbains.

De plus, chaque type d'activité rencontré sur les marchés (vente en gros, stockage, demi gros, détail...) et chaque grande catégorie de produits (produits secs, légumes, produits manufacturés, etc.) engendrent des flux de circulation bien distincts, en fonction des modes d'approvisionnement et de redistribution spécifiques. Les activités de gros impliquent des entrepôts et des transitaires. Ils exigent des espaces de stationnements adaptés aux trafics lourds, ce qui n'existe pas toujours dans les marchés nocturnes de Yaoundé. Les autres activités nécessitent aussi un espace de stationnement afin de limiter l'occupation anarchique des voies et des accotements. Tous les types d'activités et de produits ont en commun d'engendrer un intense trafic de véhicules petits porteurs, de marchandises et de voyageurs. Parfois, les marchés fonctionnent en symbiose avec une gare routière (marchés Mokolo, Mvog-Mbi, Nsam), ce qui ne manque pas de produire pollution, embouteillages et bagarres.

Plusieurs acteurs de la PEM à Yaoundé sont des personnes souvent démunies. Les patrons de ces activités appartiennent, pour la plupart, aux classes populaires. La ville est pauvre. L'insuffisance de l'emploi officiel ou formel pousse à la créativité populaire et toute possibilité d'une quelconque accumulation du capital est rapidement exploitée. Le cas des petits marchés nocturnes est illustratif de cette situation de non-choix et de débrouillardise. Ceux-ci fleurissent chaque nuit sur les principales rues de la ville. Au-delà de tout désordre urbain, ils constituent une source de revenus pour de nombreux ménages et une source d'approvisionnement en denrées alimentaires et en quelques produits manufacturés pour une partie de la population urbaine. Il s'agit donc d'une entité duelle, à la fois négative et positive : un mal nécessaire.

Même si l'emploi informel est aujourd'hui répandu dans toute la ville sans exception de quartier, les marchés de rue nocturnes se développent principalement dans les quartiers à moyen standing, péri-urbains et spontanés (voir la Carte 1). Le lieu de vente joue un rôle important dans l'orientation des commerçants nocturnes de rue. Les raisons suivantes ont été évoquées (les sujets avaient la possibilité de choisir plusieurs propositions) : proximité avec mon lieu d'habitation (femmes : 97% ; hommes : 88%) ; proximité avec le marché de gros

(femmes : 32% ; hommes : 27%) ; lieu choisi en fonction des potentiels clients (femmes : 85% ; hommes : 91%) ; présence d'éclairage public nocturne (100%).

Nous avons constaté que pour la plupart des commerçants, le marché nocturne n'est jamais situé bien loin de leurs habitations. De plus, ces marchés de nuit se forment à proximité des grands marchés diurnes. Ainsi, les marchés nocturnes de Biyem-Assi se sont-ils formés principalement aux lieux-dits Rond-point Express et Montée Jouvence. Ils ont à leur portée les marchés Acacias (Biyem-Assi) et Mendong. Le marché nocturne d'Efoulan, est situé non loin du grand marché de Mvog Mbi et du marché de Nsam. Le marché de rue de Melen a pour voisin le marché Mokolo. Enfin, le marché nocturne du carrefour Mfandena est à proximité du marché d'Elig Edzoa. Tous ces quartiers où fleurissent des marchés nocturnes de rue, ont la particularité d'être « populeux », avec un potentiel important de clients.

Conclusion

Face à la nécessité de maintenir l'ordre public, l'administration communale se trouve confrontée au problème de survie des populations. Quelques hypothèses nous permettent d'expliquer son inaction face au désordre urbain nocturne :

- L'incapacité à mobiliser des équipes de police municipale pour un travail de nuit ;
- L'incapacité à proposer à la population d'autres lieux d'approvisionnement durant la nuit. Cela impliquerait d'investir dans l'aménagement de nouveaux espaces marchands, ou simplement de rendre ceux qui existent accessibles de nuit ;
- L'incapacité de l'État à proposer d'autres moyens de survie à ceux qui vivent dans la précarité et dont le commerce nocturne est la principale source de revenus ;
- La difficulté à réguler et réglementer la vie nocturne ;
Jusqu'ici, Yaoundé n'a pas de charte de la vie nocturne comme dans certaines villes occidentales.

C'est dans ces conditions que la *broken window theory* trouve son sens : « si vous cassez une vitre, d'autres le feront par la suite, car la vitre brisée indique qu'en ce lieu la cohésion sociale est faible, personne ne fait respecter les règles et la voie est donc libre » (Roché 2003, 83-84).

En effet, lorsque la population se rend compte qu'une faille existe dans le système de réglementation, davantage de monde s'y engouffre sachant qu'ils n'encourent aucune sanction ni représaille.

Cette faille, c'est la nuit. Véritable espace de libertés pour une certaine tranche de la population, elle est une sorte de zone de non-droit.

Bibliographie

Njoya, A.A. *et al.* (2008), « Dynamique du marché de l'emploi à Yaoundé entre 1993 et 2005 : des déséquilibres persistants », *Stateco*, 102, pp. 71-95.

BAULAIGUE, M. (2003), « Compréhension d'un banal désordre urbain », *Sociétés*, 4, 82, pp. 43-49.

BOQUET, M. (2008), *Les banlieues entre ouverture et fermeture : réalités et représentations de l'enclavement dans les quartiers urbains défavorisés*, Université du Havre, France.

BOPDA, A. (1997), *Yaoundé dans la construction nationale au Cameroun : territoire urbain et intégration*, Université Paris 1/Panthéon Sorbonne, Paris.

CUONZO, M.T. (2003), « Les petits métiers : le secteur de l'économie informelle en Afrique », in CAMARDA, D., GRASSINI, L. (éds.), *Local resources and global trades : Environments and agriculture in the Mediterranean region*. Bari, CIHEAM, (Options Méditerranéennes : Série A. Séminaires Méditerranéens ; n. 57), pp. 27-276.

DIAL et DSCN (1994), « L'enquête 1-2-3 sur l'emploi et le secteur informel à Yaoundé », *Stateco*, 78, Paris, INSEE.

FOUQUET, T. (2011), *Filles de la nuit, aventurières de la cité. Arts de la citoyenneté et désirs de l'ailleurs à Dakar*, École des Hautes Études en Sciences Sociales, France.

FRANQUEVILLE, A. (1984), *Yaoundé. Construire une capitale*. Paris, Éditions de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, Collection Mémoires, 104.

GWIAZDZINSKI, L. (2005), *La nuit, dernière frontière de la ville*, Paris, Éditions de l'Aube.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE DU CAMEROUN (2011), *Enquête sur l'Emploi et le Secteur Informel (EESI 2)*, Phase I : Enquête sur l'emploi (octobre 2011), Phase II : Enquête sur le secteur informel (novembre 2011).

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (INS) et MINISTÈRE DE L'ÉCONOMIE, DE LA PLANIFICATION ET DE L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE (MINDUH) (2005), *Enquête Emploi Secteur Informel*.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (1999), *Annuaire statistique du Cameroun*.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE (2015), *Annuaire statistique du Cameroun*.

KELLING, K., COLES, M. (1996), *Fixing Broken Windows : Restoring Order and Reducing Crime in Our Communities*, New York, Free Press.

FODOUOP, K. (1991), *Les activités informelles dans les centres urbains : l'exemple des petits métiers de la ville de Yaoundé*, Fondation Friedrich Ebert, *Débats économiques : Le secteur informel au Cameroun : importance et perspectives*, Yaoundé, pp. 13-20.

LE BRIS, É. (1992), « Crise urbaine et effets urbains de la crise : le cas de l'Afrique noire », *Espaces et Sociétés*, dossier Succès de la ville, crise de l'urbanité, pp. 61-82.

MACÉ, É. (1999), « Les violences dites 'urbaines' et la ville. Du désordre public au conflit dans l'espace public », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 83-84, pp. 59-64.

MARGUERAT, Y. (1983), « Des montagnards entrepreneurs : les Bamiléké du Cameroun », *Cahiers d'Études africaines*, 92, XXIII-4, pp. 495-504.

MAXIMY, (de) R. (1987), « Les marchés, facteurs et témoins de l'urbanisation », *Cahiers des Sciences Humaines*, 23 (2), pp. 319- 331.

MINISTÈRE DU DÉVELOPPEMENT URBAIN ET DE L'HABITAT (MINDUH) et COMMUNAUTÉ URBAINE DE YAOUNDÉ (CUY) (2008), *Yaoundé 2020, plan directeur d'urbanisme*. Rapport de présentation, Augea International, Iris Conseil, Arcauplan.

NGA, N. (1975), *Ethnosociologie du « bar » à Yaoundé*, Université de Yaoundé, Cameroun.

OWONA, N. (2009), *La « vie de nuit » dans la ville de Ngaoundéré de 1952 à 2009*, Université de Ngaoundéré, Cameroun.

PAULAIS, T. (1998). « Le marché dans la ville d'Afrique noire : équipements publics et économie locale », *Les Annales de la recherche urbaine*, 80-81, pp. 35-41.

ROCHÉ, S. (2003), « Tolérance zéro ? Quel garant des lieux dans les villes ? », Entretiens avec Philippe LEMOINE, *Cahier LaSer*, 7 : *Une nouvelle modernité ? Traitements de surface et exploration des profondeurs*. Débats, Paris, Descartes et Cie.

VASSEUR, J.-F. (1997), « Désordres urbains et régulation juridique : le paradoxe des "entrées en ville" », in CHEVALLIER, J. (Ed.), *Désordre (s)*, Centre Universitaire des Recherches Administratives et Politiques de Picardie, Paris, PUF, pp. 160-186.

Villiers (de), G. (1988), « La petite économie marchande dans les villes africaines ; état de la question et pistes de recherche », *Notes de Recherches*, 7.

WALTHER, R. (2006), *La formation professionnelle en secteur informel. Rapport sur l'enquête terrain au Cameroun*, Pris, Agence Française de Développement, Direction de la Stratégie, Département de la Recherche.

WILSON, J. Q., KELLING, G. L. (1982), « Broken windows. The police and neighborhood safety », *Atlantic Magazine*, 249 (3), pp. 29-38.

**VENEZIA DI NOTTE.
FRONTIERA DELLA COLONIZZAZIONE TURISTICA O SPAZIO-TEMPO
PER PRATICHE SOCIALI?**

Federica Letizia Cavallo, Giuseppe Tomasella

Introduzione

Il presente contributo è incentrato sulla notte a Venezia, una dimensione spaziotemporale assai poco presente tanto negli studi, quanto nei discorsi sulla città lagunare.

Nell'ultimo decennio il centro storico della città ha conosciuto una crescita costante dei flussi turistici : se nel 2008 si contavano 2.075.000 arrivi e 5.677.000 presenze turistiche (Città di Venezia Assessorato al Turismo 2012), nel 2017 i rispettivi valori sono saliti a 3.156.000 e 7.862.000 (idem, 2017). Secondo le più recenti stime, che considerano anche gli escursionisti, il centro storico insulare di Venezia è meta di 28.105.000 visitatori all'anno (Bertocchi, Camatti e Van der Borg 2018¹). Contrattare di una simile pressione è il progressivo spopolamento iniziato negli anni Sessanta, acuitosi dagli anni Ottanta e tuttora in corso. I residenti in centro storico che al 2017 risultavano essere 53.799, erano 60.311 nel 2008 (e quasi 175.000 nel 1951) (Comune di Venezia – Servizio Statistica e ricerca su dati Anagrafe comunale 2017).

Tutto ciò determina una tendenza – economicamente remunerativa ma stressante per l'ecosistema urbano – che si manifesta nella progressiva occupazione di spazi pubblici e privati da parte di attività turistiche, nell'esplosione di servizi turistici e in processi di gentrificazione. I citati elementi hanno da tempo condotto al superamento della capacità di carico ambientale e sociale (Costa e Van der Borg 1988; Bertocchi, Camatti e Van der Borg 2018) e alla marginalizzazione dei bisogni e dei diritti dei residenti. Come accade in molti casi, sempre più spesso qualificati come overtourism (Milano 2017; Muler Gonzalez, Coromina e Galí 2018), un simile squilibrio sfocia in varie forme di reazione e di conflittualità, inclusa una tendenza alla cosiddetta “turismofobia” (Doxey 1975; Delgado 2008). I problemi di governance che da tutto ciò derivano sono stati tamponati dalle pubbliche amministrazioni con iniziative settoriali o emergenziali, ma non affrontati tramite strategie di lungo periodo.

1 https://www.unive.it/pag/fileadmin/user_upload/comunicazione/cafoscarinews/documenti/La_capacita_di_carico_di_tipo_turistico_di_Venezia_nel_2018.pdf

In questo quadro, la notte sembra assente dalla turisticità di Venezia, una destinazione che non è certo primariamente attrattiva per la vita notturna. Invece, proprio la notte veneziana, intesa come spazio-tempo più fluido del giorno e come costruzione culturale, rappresenta uno strumento privilegiato per far emergere dinamiche socio-spaziali tra loro interconnesse e per comprendere i luoghi dove esse si dispiegano (e ai quali danno forma). Questo lavoro pertanto intende indagare alcune manifestazioni ascrivibili da un lato al fenomeno turistico, dall'altro alle espressioni di "diritto alla città" (Lefebvre 1976) scaturenti principalmente dai movimenti sociali e associazioni (Cavallo 2016), integrandone l'analisi con prospettive interpretative sviluppate nell'ambito dei night studies. L'articolo muove da una classificazione tassonomica delle attività collettive svolte nello spazio pubblico in fascia serale/notturna, integrata da un lavoro di campo condotto tramite osservazione partecipante e interviste semi-strutturate somministrate in un'area campione.

Il contesto teorico

Nel tracciare il perimetro del contesto teorico, un elemento da tenere in considerazione è l'evoluzione del concetto di notte, da mera negazione del di a elemento ad esso equivalente e complementare (Williams 2008; Føssel 2017). Un processo che, come osservato, si manifesta nel deteriorarsi della temporalità tradizionale e nella "notturnalizzazione" delle società contemporanee (Koslofsky 2011) oppure nella "diurnizzazione" della notte stessa (Gwiazdzinski 2003).

L'evoluzione sociale e culturale del concetto di notte nei contesti urbani, la crescita della night-time economy, l'evoluzione delle pratiche notturne legate al tempo libero e il rafforzamento delle politiche di sicurezza e conflict management specificamente concepite per le ore notturne (Gwiazdzinski 2015; van Liempt *et al.* 2015) rappresentano ambiti di ricerca fondamentali dei night studies. I primi tre, in particolare, fungeranno da riferimento per questo lavoro. Anche Venezia, nonostante le sue peculiarità, non è certo impermeabile alle evoluzioni sociali ed economiche che hanno trasformato le realtà urbane europee negli ultimi decenni. Sebbene lo sviluppo della night-time economy e l'incremento dei servizi a essa connessi siano assai meglio percepibili nelle grandi città con i relativi urban playscapes (Chatterton e Hollands 2002), è possibile individuarne gli effetti anche in realtà come Venezia, più modeste per dimensioni e tendenti alla monocoltura turistica.

Appare qui fondamentale riferirsi più specificamente alla letteratura sul rapporto fra nightlife e turismo (piuttosto che tra quest'ultima e tempo libero in senso lato): in particolare per quanto concerne la trasversalità e l'eterogeneità dei settori coinvolti, il ruolo del consumo di alcool (Bell 2008), l'importanza del dato esperienziale (Shaw 2014), la funzione che la vita notturna assume per la competitività delle destinazioni, la tensione fra comunità residenti e turisti per la fruizione notturna dello spazio urbano (Nofre *et al.* 2018). Proprio sul legame tra notte e turismo, del resto, sono ampiamente incentrati gli eventi turistici notturni, ragion per cui verrà chiamato in causa anche il campo degli event studies (Getz 2007; McDonnell *et al.* 1999; Goldblatt 1998).

Per una tassonomia delle pratiche “notturne” a Venezia

Per fornire una risposta alle domande di ricerca che animano questo lavoro, appare necessaria una disamina delle principali attività collettive contemporanee che hanno luogo nello spazio urbano del centro storico di Venezia (all'aperto o comunque in luoghi accessibili al pubblico²) in fascia oraria serale e notturna. All'inizio di questo lavoro ci si proponeva di limitare l'analisi alle ore notturne propriamente dette, ovvero quelle comprese tra il tramonto e l'alba (inclusendo le fasce di transizione dei crepuscoli mattutino e serale). Pur tenendo fermo l'orizzonte teorico dei night studies, diverse considerazioni successive hanno indotto a includere le ore serali assimilandole genericamente a quelle notturne pur se nella stagione estiva, complice l'ora legale, sono caratterizzate dalla presenza di luce.

Anzitutto si è constatato che diversi eventi e manifestazioni estivi qui considerati prendono avvio in fascia oraria serale per poi proseguire (entrando nel vivo) durante la notte. In secondo luogo, l'osservazione partecipante e le interviste (cfr. § *Dalle pratiche spazializzate alla notte veneziana tout court*) hanno fatto emergere la diffusa percezione di una notte “anticipata”, spesso inaugurata dall'aperitivo o, nella bella stagione, dalla consumazione di cene collettive all'aperto. Pratiche che possono prendere avvio quando ancora c'è luce ma che marciano il passaggio a un rapporto con lo spazio-tempo urbano nettamente

2 Gli eventi privati, come feste, inaugurazioni, meeting ecc., dal marcato carattere esclusivo, in questa sede resteranno sullo sfondo, sebbene siano particolarmente intensi in particolare in occasione del Carnevale e dell'inaugurazione della *Biennale di Venezia*. Non diversamente, saranno messi a parte gli eventi privati connessi alla Mostra del Cinema, che peraltro si svolgono in buona parte al Lido.

diverso da quello diurno e che, per molti, si saldano in un continuum con la notte vera e propria³. La finalità di questo paragrafo è creare una tassonomia organica, e per quanto possibile esaustiva, delle più significative pratiche sociali che trovano compimento nelle serate e nelle notti veneziane. A tal fine, è necessario considerare sia le pratiche informali che nascono “dal basso” e che vedono coinvolti collettivi o gruppi di matrice associativa, sia le pratiche che si inscrivono più propriamente nell’offerta della nightlife e nella struttura della nighttime economy intesa come gamma di servizi e proposte organizzate e formalizzate ad opera di operatori pubblici e/o privati. In quest’ultima offerta si collocano anche i veri e propri “eventi”, intesi nell’accezione di happening pubblici di durata limitata nel tempo, con una specifica finalità, gestiti e pianificati in modo da diventare un riferimento sociale e culturale in grado di esercitare un importante richiamo (McDonnell *et al.* 1999; Getz 2008).

In un lavoro di riferimento per il campo degli event studies è stata proposta una classificazione (Getz e Page 2016, 594) che funge da punto di partenza per una rielaborazione che meglio si adatti a tre peculiarità della presente analisi, ovvero: la presa in esame delle sole attività serali/notturne (anche in caso si tratti di “appendici” di eventi prevalentemente diurni), il focus sulle pratiche socio-spaziali e sul vissuto dei “nottambuli” piuttosto che sugli eventi in sé e, infine, l’inclusione di occasioni informali, liminali rispetto all’accezione classica di evento, e di pratiche più radicate nell’habitus locale. Sulla scorta della categorizzazione proposta da Getz e Page (2016) si è optato per una suddivisione in macro-categorie tematiche. Tuttavia, solo due delle quattro categorie originarie sono state mantenute perché pienamente rispondenti alla realtà veneziana notturna: “Sport” e “Festival & cultura”. Per quanto concerne le ulteriori due suddivisioni originariamente previste degli autori, la categoria “Business” è stata stralciata, dato che a essa sono associati eventi privati, che, si è detto, esulano dagli interessi di questo lavoro (cfr. nota 2) focalizzato su eventi e attività pubbliche, accessibili e integrate nella realtà urbana in senso spaziale o sociale. D’altro canto, la categoria “Intrattenimento” è parsa difficilmente scorporabile da quella di “Festival & Cultura” (tanto più che le proposte culturali notturne tendono ad avere, più di quelle diurne, una spiccata dimensione di svago) e sovrapponibile,

3 Anche per quanto concerne i tempi canonici del turismo organizzato, le ore 18.00 rappresentano uno spartiacque consolidato (che, come si vedrà, alcune proposte tendono a voler oltrepassare).

almeno in parte, con una categoria qui aggiunta perché più calzante ed efficace nel caso di una “città-destinazione” come Venezia: la categoria “Turismo”. Infine, una quarta categoria non contemplata da Getz e Page è stata denominata “Tradizioni popolari e socialità”. Non si dimentichi, infatti, che gli autori di riferimento si proponevano di classificare eventi propriamente detti, mentre in questa sede la tassonomia punta a far emergere anche altre occasioni o manifestazioni che hanno una matrice più radicata nella tradizione e/o più spontanea e volontaristica degli eventi in senso stretto.

In conclusione, il concetto di “evento” è qui assunto in maniera più estensiva e fluida rispetto agli event studies: si include il senso etimologico del termine (“qualcosa che accade”) come pure la coloritura estensiva da esso assunta nell’ambito dei social network. Eventi, manifestazioni, occasioni collettive ecc. sono comunque da intendersi in questa sede come cornici di pratiche socio-spaziali. È a questi fini che due categorie originarie di Getz e Page sono state mantenute, “Sport” e “Festival & cultura”, affiancate però da due categorie inedite qui più calzanti: “Turismo” e “Tradizioni popolari e socialità”⁴ (fig. 1).

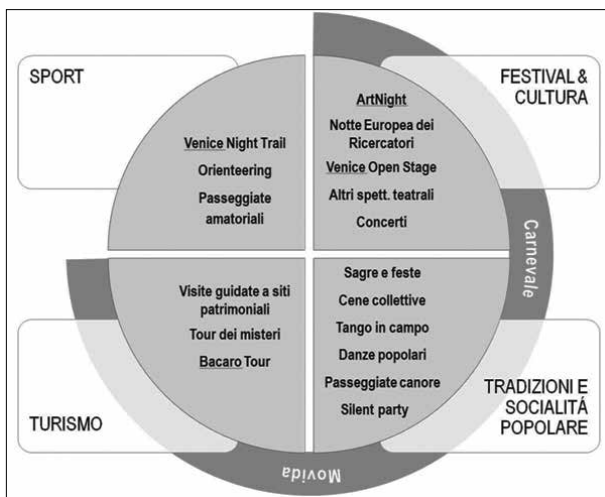


Figura 1. *Tassonomia degli eventi, manifestazioni e attività collettive notturne negli spazi pubblici del centro storico di Venezia (elaborazione degli autori secondo il modello di Getz e Page 2016, 594).*

4 In sostituzione delle categorie “Business” e “Intrattenimento” di Getz e Page.

Va da sé che molti degli eventi, manifestazioni o attività qui citati non pertengono a una sola delle categorie: in particolare, è facile capire che in una città come Venezia ogni tipologia di proposta possa esercitare, sia per effetto di una deliberata strategia sia accidentalmente, anche un richiamo turistico. Per tali ragioni si è scelto di privilegiare la matrice più marcata; tuttavia, come si vedrà, in due casi si è optato per una collocazione trasversale a più categorie.

Nella categoria “Sport” troviamo un evento altamente formalizzato come il *CMP Venice Night Trail*, esistente dal 2016: una maratona notturna competitiva di 16 km, che richiama atleti internazionali. La gara, che si svolge nel mese di aprile, prevede la partenza alle ore 21.00 e l'utilizzo di una luce frontale. Controcanto notturno alla più celebre *Venice Marathon*, lo slogan della competizione è “l'emozione corre nel riflesso delle luci della città”⁵. Altre attività sportive da segnalare sono le gare di orienteering notturne organizzate dall'*Associazione Sportiva Dilettantistica Galileo Galilei*. Assai meno formale, ad esempio, la passeggiata notturna di 12 km, con arrivo all'alba in Piazza San Marco, promossa nel marzo 2018 dall'*Unione Italiana Sport per Tutti*.

Quanto alla categoria “Festival & cultura” va richiamato senz'altro un happening composito, che ogni anno coinvolge numerosi operatori: si tratta di *ArtNight, l'arte libera la notte* (VIII edizione nel 2018), manifestazione ideata e coordinata dall'Università Ca' Foscari in collaborazione con l'amministrazione comunale, che si svolge a giugno sia in spazi pubblici⁶ sia nelle sedi, aperte per l'occasione, di numerosi operatori del settore artistico⁷. Il quarto venerdì di settembre è invece la volta de *La Notte Europea dei Ricercatori*, iniziativa della Commissione Europea per avvicinare la ricerca accademica al pubblico, cui l'ateneo cafoscarino aderisce dal 2011⁸.

In ambito teatrale, dal 2013 a luglio si svolge *Venice Open Stage-Festival Internazionale del Teatro delle Università e delle Accademie*, organizzato dall'*Associazione Cantieri Teatrali Veneziani* in collaborazione

5 <http://www.venicenighttrail.it/it/venicenighttrail/venice-night-trail-16km/percorso-vnt>

6 La proposta di punta, in particolare, si svolge nel cortile della sede centrale di Ca' Foscari.

7 https://www.unive.it/pag/fileadmin/user_upload/extra/art_night/documenti/Programma_Generale_2018.pdf

8 Dal 2018, tuttavia, l'evento assume la denominazione di *Venetonight* e si protrae per una settimana, anche con proposte diurne: a tale maggiore articolazione corrisponde una “denotturnizzazione”.

con l'Università Iuav e il Comune di Venezia. Le rappresentazioni cominciano alle 21.45 e si svolgono in un luogo che, poco frequentato di giorno, diventa emblematico per la socialità notturna: “Per il festival è fondamentale il contatto con il pubblico particolare di campazzo⁹ San Sebastiano, al tempo stesso giovane e maturo, veneziano e internazionale, goldoniano e d'avanguardia”¹⁰. Eventi d'occasione, ma non meno significativi, sono le rappresentazioni teatrali serali come quella della compagnia *Camerini con Vista* in campo San Trovaso (7 luglio 2018) o quella in campo del Ghetto Nuovo in occasione delle celebrazioni per il cinquecentenario del più antico ghetto ebraico d'Europa (25-31 luglio 2016), quando la *Compagnia dei Colombari* ha messo in scena “Il mercante di Venezia”. Per quanto concerne la musica (tralasciando gli innumerevoli concerti nei teatri e nelle chiese, così come quelli ospitati nei locali), va segnalata la recente riapertura dell'amministrazione comunale ai grandi concerti in piazza San Marco con le due date del tour 2018 di Zuccherò (3 e 4 luglio)¹¹.

All'ambito “Turismo” vanno ascritti i tour guidati svolti durante le ore notturne. Tra questi si segnala, in particolare, il fenomeno “bàcaro tour¹²” (proposta in bilico tra “l'immersione nello stile di vita veneziano” e l'enogastronomia) e il filone delle visite concepite intorno alle leggende e ai “misteri” di Venezia.

Sebbene si tratti di spazi a gestione pubblico-privata e di luoghi chiusi, è assai significativo che, a partire dalla primavera 2018, siano state proposte regolarmente viste notturne guidate a siti patrimoniali emblematici come l'Arsenale e la Basilica di San Marco. Si noti come il portale turistico cui il sito della Basilica rimanda, si esprima nei termini di “una visita a porte chiuse, illuminata e senza folla”¹³,

9 Nell'odonomastica veneziana il termine campazzo indica uno slargo che, non ospitando né pozzi né edifici sacri, non ha dignità di vero e proprio campo (piazza).

10 <http://www.veniceopenstage.org/edizione-2018/>

11 Tra i grandi concerti notturni in piazza San Marco si ricorda soprattutto quello dei *Pink Floyd* del 15 luglio 1989, cui seguirono polemiche per l'organizzazione carente e il degrado che ne conseguì. Successivamente sono stati promossi solo eventi a numero controllato, poi interrotti dal 2011 ad oggi.

12 Con il termine *bàcaro* si indica un locale che serve *cicheti*, piccoli assaggi, crostini o polpette, accompagnati da un bicchiere di vino sfuso, l'*ombra*. I *bàcari* sono solitamente di modeste dimensioni, ragion per cui gli avventori consumano spesso in piedi all'esterno del locale. Molto comune è l'abitudine di spostarsi in diversi *bàcari* nel corso della stessa serata.

13 <https://www.venetoinside.com/it/tour-attivita-in-veneto/tour/visita-guidata-serale-della-basilica-di-san-marco-con-accesso-alla-cripta/>

enfaticamente peculiarità che solo una fascia oraria liminale può offrire. L'ultimo settore, denominato "Tradizioni popolari e socialità", include, anzitutto, le principali sagre e feste (di norma organizzate da comitati di quartiere) che animano le notti estive: la *Sagra di Sant'Antonio* (XX edizione nel 2018) in campo San Francesco della Vigna, la *Festa di beneficenza* in campo San Giacomo da l'Orio (nata nel 1966), la *Festa De San Piero De Casteo* (appunto, a San Pietro nel sestiere di Castello – nata nel 1970), la *Festa della Bragora* (XIII edizione) in campo Bandiera e Moro, la *Sagra Marziana* (VII edizione) nell'area di Santa Marta.

La cena collettiva all'aperto o in barca è una tradizione estiva ancora viva in città ed è particolarmente seguita in occasione della festa del *Redentore*, nella notte del terzo sabato di luglio, quando è d'uso adornare con lumini di carta le imbarcazioni e le tavolate poste lungo le fondamenta¹⁴, in attesa dei fuochi d'artificio di mezzanotte (fig. 2).



Figura 2. *Redentore #3* (fotografia di Alessandro Belgiojoso, 2009).

Diverse iniziative riprendono, a scopo sociale o benefico, la tradizione della cena in campo: basti qui citare *Disnar per la Storica* (III

¹⁴ Una fondamenta è un tratto che costeggia un canale o un rio, solitamente consolidato con pietra d'Istria e fornito di approdi per le imbarcazioni.

edizione)¹⁵ o le cene di autofinanziamento di realtà come il collettivo *La Vida*¹⁶. A questo mosaico di eventi e micro-eventi si aggiungono altre iniziative, regolari o estemporanee : il *Tango in Campo*, che da circa un decennio, nei martedì sera da maggio a ottobre, trasforma campo San Giacomo da l'Orio in una *milonga* all'aperto, o le analoghe iniziative dei vari gruppi di danze popolari¹⁷, i *silent party*, le passeggiate canore di ensemble corali¹⁸; tutte pratiche che, con la loro pacifica (ma al tempo stesso provocatoria) occupazione dello spazio pubblico, da un lato ricalcano il modello dei *flash-mob*, dall'altro si configurano come tattiche di riappropriazione e reinterpretazione della città.

Esistono, infine, delle pratiche notturne che non è possibile ascrivere in maniera univoca a una delle quattro categorie. È il caso, in particolare, di tutto quanto orbita intorno al *Carnevale di Venezia*, una manifestazione recentemente re-inventata¹⁹ e divenuta un riferimento per la cultura popolare, nonché un'icona turistica globale. Durante il Carnevale i confini tra ufficialità e informalità, tra autenticità e commodificazione della cultura si fanno davvero labili : dunque si è scelta una collocazione trasversale a tre categorie (“Tradizioni popolari e socialità”, “Turismo”, “Festival & cultura”). Tra gli eventi notturni principali si segnalano, in particolare, la sfilata di apertura nel rio di Cannaregio, interamente basata su giochi di luce, e le grandi feste all'Arsenale.

Il secondo caso di trasversalità è una prassi giovanile abituale che ben rappresenta la “movida” veneziana : l'uso di frequentare fino a tarda ora gli spazi all'aperto prospicienti i locali dove si servono bevande alcoliche. Una simile pratica, che può sconfinare nel *binge drinking*, non è certo un'esclusiva della città lagunare, ma è piuttosto una dinamica

15 Organizzata in occasione della Regata Storica dalle associazioni remiere insieme con altri sodalizi cittadini (<http://www.disnar.it/>).

16 Collettivo sorto allo scopo di sottrarre alla privatizzazione l'edificio sito in campo San Giacomo da l'Orio, di proprietà della Regione Veneto, che ospitava l'antico Teatro Anatomico della Vida. *La Vida* si autodefinisce come “organizzazione informale a difesa di uno spazio” (intervista con una rappresentante).

17 Si noti che esiste una differenziazione tra manifestazioni di ballo autorizzate (che prevedono la richiesta di permessi e il pagamento di un canone per l'occupazione del suolo pubblico) e altre spontanee definite “klandestine”.

18 Si vedano quelle, denominate “CantarVenezia”, promosse dal *Piccolo Coro di Marghera* diretto dal maestro Guglielmo Pinna.

19 Il Carnevale tradizionale conobbe un periodo di decadenza dopo la caduta della Repubblica di Venezia e solo nel 1979 ne fu ripresa la tradizione per opera di Maurizio Scaparro, allora direttore artistico della Biennale Teatro.

notturna osservabile in molti centri storici urbani, insieme alla conflittualità che ne consegue²⁰ (cfr., ad esempio, Demant e Landolt 2014).

Anche in questo caso è difficile scorporre la componente della socialità locale (in particolare dei giovani veneziani e degli studenti fuori sede) dal richiamo turistico e da quello esercitato sui giovani provenienti da tutta l'area metropolitana²¹. La disamina qui proposta consente anzitutto di rilevare come nell'arco degli ultimi dieci anni le manifestazioni serali/notturne siano aumentate e le pratiche si siano diversificate. Buona parte delle manifestazioni sopra ricordate ha infatti visto la luce meno di dieci anni fa (con un'accelerazione negli ultimissimi anni); le proposte turistiche sono ancor più recenti, così come diverse pratiche informali (si pensi ai *silent party*). In secondo luogo, il ruolo rivestito da eventi e manifestazioni ascrivibili alle categorie "Turismo" e "Tradizioni popolari e socialità" sostanzia l'ipotesi che, da un lato sia in atto un processo di colonizzazione della temporalità notturna in cui il fattore turistico gioca un ruolo chiave, mentre dall'altro si stiano consolidando tradizioni e sperimentando forme inedite, tese a vivere la città oltre la sua dimensione di "destinazione".

L'area di campo San Giacomo da l'Orio

Sebbene la notte veneziana, con le sue pratiche e i suoi luoghi, sia qui considerata anche a scala complessiva e la tassonomia sopra proposta riguardi l'intero centro storico lagunare, la ricerca sul campo contempla un affondo su un'area campione specifica. Si tratta dell'area gravitante intorno a campo San Giacomo da l'Orio, cuore del sestiere di Santa Croce. Per quanto concerne i criteri di precisa delimitazione dell'area, occorre anzitutto tenere presente che la geografia urbana veneziana, oltre ad essere caratterizzata dalla divisione in sestieri, è pure scandita dai canali che delimitano le *insule*²² e dalla presenza dei campi, spazi

20 Si tenga presente che l'amministrazione comunale ha emanato a più riprese ordinanze disciplinari in merito.

21 A proposito di quest'ultimo, gli addii al celibato/nubilato e i festeggiamenti per il conseguimento della laurea sono quasi sempre accompagnati da un corredo goliardico/carnascialesco che rivela una certa idea di Venezia, in bilico tra "città del Carnevale" e Disneyland di pietre storiche.

22 Con *insula* si intende un nucleo urbanistico, solitamente raccolto intorno a un campo e delimitato da spazi acquei. Le *insule* che compongono il centro storico di Venezia sono 123.

aperti e vocati alla socialità di prossimità (insieme con le fondamenta) in un contesto dominato da calli anguste. Per queste ragioni, l'area è stata circoscritta a un insieme di sei *insule* (che coprono circa 11,8 ettari di superficie): San Giacomo da l'Orio, Megio, San Stae, Ca' Mocenigo, Santa Maria Mater Domini e San Boldo (fig. 3)²³. Si tenga tuttavia presente che alcune delle associazioni più attive nell'area hanno sede, per ragioni logistiche, poco fuori dal perimetro precedentemente tracciato: essenzialmente nell'area limitrofa di San Zan Degolà.

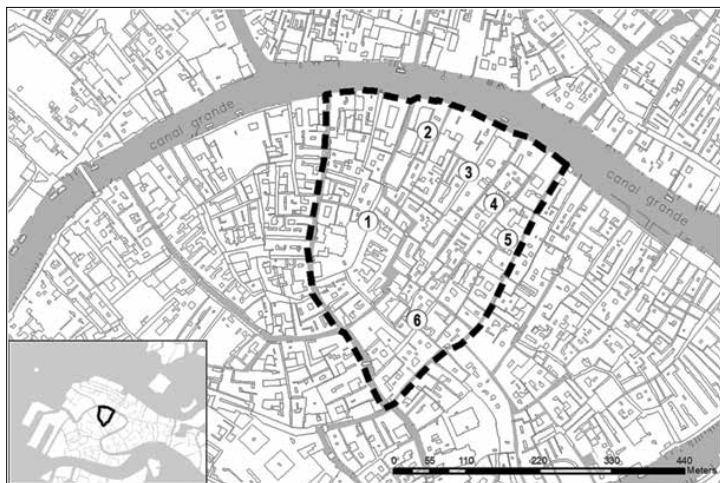


Figura 3. L'area campione con le 6 *insule* di San Giacomo da l'Orio (1), Megio (2), San Stae (3), Ca' Mocenigo (4), Santa Maria Mater Domini (5) e San Boldo (6).

In basso a sinistra, la localizzazione dell'area nel centro storico di Venezia (elaborazione in GIS e fotoritocco di Pamela Lillo su base CTR "Regione del Veneto. L.R. n. 28/76 – Formazione della Carta Tecnica Regionale").

Le ragioni per le quali la scelta è caduta su quest'area sono molteplici. La prima risiede nell'atmosfera dinamica che vi si percepisce durante il di ma anche nelle fasce serali-notturne. Un dinamismo connesso alla presenza di una nutrita comunità residente²⁴ e di attività legate alla vita

23 L'area è quasi interamente ricompresa nel sestiere di Santa Croce (solo una piccola parte ricade in quello limitrofo di San Polo).

24 Difficile quantificare i residenti all'interno dell'area campione. Infatti, non sono disponibili dati statistici ufficiali disaggregati per *insule*. Il dato di riferimento più utile è quello del sestiere di Santa Croce, rispetto al quale San Giacomo da l'Orio è il campo centrale: 4.868 residenti (Comune di Venezia – Servizio Statistica e ricerca

di quartiere, di servizi pubblici (due scuole e una sede universitaria), di enti culturali come i musei – la Galleria Internazionale di Arte Moderna Ca' Pesaro, Palazzo Mocenigo e il Museo di Storia Naturale – e la cineteca cittadina (Casa del Cinema-Videoteca Pasinetti), cui si aggiunge un microcosmo di laboratori artigianali, associazioni, gruppi e comitati.

Una simile situazione, che fa di campo San Giacomo uno dei più amati dai veneziani, è esito di un processo relativamente recente. Fino agli anni Ottanta il campo era un luogo di degrado, centro di smistamento di merce rubata e piazza di spaccio, tanto da essere ribattezzato “San Giacomo dell’ero” (Barzaghi e Fiano 2015, 347). La riqualificazione della zona, pur non esente dai recenti processi di gentrificazione che interessano varie aree della città, è stata essenzialmente endogena, legata soprattutto all’opera di cittadini sensibili alla tutela del patrimonio e della residenzialità.

A tale proposito si segnala, per longevità e impegno, la *Società San Giacomo Benefica* che si occupa di assistenza alle fasce sociali più deboli. Il campo è stato sede di manifestazioni concepite come risposta non commerciale al più celebre dei grandi eventi veneziani: *CarnevalAltro*, promosso dai centri sociali negli anni Novanta, e *Carnevalanga* (2011) a cura delle associazioni culturali *Veni ed Etiam* con il sostegno del Comune (<https://carnevalanga.wordpress.com/programma-2/>). Tra le iniziative, estemporanee o meno, che dal recente passato ad oggi hanno contribuito ad animare l’area e a riplasmarne l’identità, è possibile ricordare anche *Gatarigole*, “Festival delle cose belle che succedono attorno a campo San Giacomo”²⁵ (svoltosi dal 2013 al 2016). Vanno, inoltre, segnalate l’occupazione studentesca della sede Luav di Ca’ Tron per impedirne la chiusura (dicembre 2010 – gennaio 2012), e, più di recente (settembre 2017) la formazione del collettivo contro la vendita del già ciato edificio che ospitava il *Teatro Anatomico della Vida*. Lo stabile, che peraltro negli anni Novanta era stato sede del primo centro sociale LGBT del Veneto, è stato occupato e animato da assemblee,

su dati Anagrafe comunale, 2017). Santa Croce non è uno dei sestieri più popolosi ma è anche il meno esteso (se si escludono le aree non abitate del Tronchetto, della Stazione Marittima e di Piazzale Roma): se ne deduce che è abbastanza densamente popolato. Per quanto concerne la presenza di strutture ricettive, nell’area campione se ne registrano 144 suddivise tra 119 locazioni turistiche, 21 strutture complementari ed extraalberghiere e 4 hotel (<http://geoportale.comune.venezia.it/Html5Viewer/index.html?viewer=IDS.IDS&LOCALE=IT-it> – ultima consultazione 22/12/18).

25 https://www.facebook.com/pg/gatarigole/about/?ref=page_internal

dibattiti, corsi ecc., diventando un simbolo cittadino dell'opposizione alla vendita dei beni pubblici e alla monocultura turistica.

Una seconda ragione della scelta è da rintracciarsi nel fatto che Campo San Giacomo, pur trovandosi nel cuore della città, è a latere degli itinerari turistici più battuti. Inoltre, pur vivace nelle ore serali e notturne, non presenta la concentrazione di locali e pratiche legate al consumo di alcolici cui sono consacrate altre aree della "movida" veneziana (cfr. § *La ricerca "in campo": metodi e discussione dei risultati*). Si tratta dunque di un'area frequentata da diverse fasce anagrafiche di residenti che si alternano e/o condividono lo spazio pubblico nell'arco della giornata (e della serata, fino alla notte), in una commistione con la popolazione turistica e con altre tipologie di *city user* più equilibrata e meno conflittuale rispetto ad altre zone.

Infine, campo San Giacomo da l'Orio è un'area nella quale trovano spazio manifestazioni e pratiche ascrivibili almeno a tre categorie della tassonomia delineata ("Tradizioni popolari e socialità", "Festival & cultura" e "Turismo") senza, tuttavia, che nessuna di esse abbia nettamente il sopravvento sulle altre; non manca, peraltro, una discreta offerta di ristoranti e bar, di modo che la copresenza di pratiche e la potenziale interazione tra i vari gruppi sociali di fruitori della notte risultano qui più fluide che altrove. Per tutte le ragioni citate l'area è apparsa più funzionale a un affondo localizzato teso ad indagare i vissuti notturni di diverse tipologie di fruitori e a restituire dinamiche di tensione tra usi turistici e altri usi sociali dello spazio pubblico cittadino rispetto a più noti distretti della "movida".

La ricerca "in campo": metodi e discussione dei risultati

Il lavoro di ricerca sul campo è stato condotto tramite il metodo dell'osservazione partecipante, che ha visto gli autori prendere parte a diverse attività notturne, sia organizzate sia spontanee, in varie zone della città e tramite la somministrazione nell'area campione di interviste semi-strutturate, spesso seguite da conversazioni non strutturate. I questionari presentano una matrice comune (con un set di domande sempre identiche) e una parte differenziata in 6 sotto-tipologie concepite per indagare le pratiche, i vissuti e le percezioni, rispettivamente, dei residenti nell'area di campo San Giacomo, dei cittadini attivi (ovvero di coloro che partecipano ai movimenti sociali), degli studenti universitari, dei turisti, dei gestori di locali afferenti alla night-time economy e dei rappresentanti di enti/istituzioni.

Sono state condotte 65 interviste secondo un metodo di campionamento non probabilistico. Si tratta di un campione ragionato che ha consentito di raccogliere informazioni circostanziate e significative, specie se vagliate alla luce delle conversazioni non strutturate e dell'osservazione partecipante.

Le quote riservate alle varie categorie di intervistati, che coprono i profili rilevanti ai fini della ricerca, sono state così suddivise: 15 studenti, 15 residenti, 15 turisti, 10 cittadini attivi (onde evitare di intervistare più di due esponenti del medesimo gruppo/associazione). I citati gruppi di intervistati sono stati tendenzialmente equamente suddivisi per genere. Pur con l'intenzione di coinvolgere il più possibile diverse fasce anagrafiche, non stupirà sapere che la fascia di età più rappresentata è quella 25-35 anni (41,5%), seguita da quella 35-45 (20%)²⁶. Quanto ai rappresentati di enti e ai gestori dei locali presenti nell'area, tutti sono stati contattati e, rispettivamente, 3 e 7 persone hanno rilasciato interviste.

Le interviste sono state condotte tra il 15 luglio e il 15 settembre 2018; dunque nella stagione estiva, quando la notte è maggiormente vissuta negli spazi pubblici della città e quando si concentra la maggior parte degli eventi e manifestazioni ricordati. Al fine di assicurare una visione quanto più possibile aderente alla realtà indagata, si è scelto di effettuare le interviste negli spazi pubblici dell'area delimitata, in orario serale/notturno (fra le 18:30 e le 01:30) e in un'atmosfera di condivisione delle pratiche di socialità che caratterizzano la serata/notte veneziana. Tutto ciò nella convinzione che un simile approccio potesse generare una conoscenza maggiormente situata e organica alle culture della "notte". Per quanto concerne invece i rappresentanti di enti/istituzioni, essi sono stati intervistati presso le rispettive sedi e in orario di lavoro, mentre i gestori di locali sono stati sentiti all'interno dei loro esercizi in fasce peri-lavorative (prima dell'apertura serale o dopo la chiusura notturna).

Di seguito si procederà all'esposizione dei punti salienti emersi dalle interviste, i cui quesiti sono stati organizzati in due livelli strutturali di indagine miranti a restituire, da un lato le pratiche e le abitudini serali/notturne come pure i luoghi frequentati (e le rappresentazioni di questi ultimi, in primis campo San Giacomo); dall'altro i vissuti, le esperienze, le percezioni – ma anche le aspettative – in relazione alla

²⁶ Si noti anche che, per minimizzare reciproche influenze o riproposizioni di percezioni condivise, non sono mai stati intervistati entrambi i componenti di una coppia, né più di un componente di un gruppo familiare o di amici.

“notte” a Venezia tout court. Le interviste sono state analizzate con speciale attenzione al lessico e ai discorsi. In particolare, è stato chiesto agli intervistati di definire la notte veneziana tramite 3 aggettivi a loro scelta, successivamente utilizzati per mappare dei campi semantici rivelatori di *sense of place* notturno.

Gli intervistati nel complesso dichiarano di uscire spesso la sera (ben il 49% ha risposto “tutte le sere”) e di frequentare assiduamente baccari, osterie e bar (i turisti, come prevedibile, frequentano, in misura maggiore, anche i ristoranti). In particolare, i “veneziani”²⁷ e gli studenti affermano di uscire occasionalmente anche per prendere parte ad attività culturali.

Oltre ai luoghi che polarizzano le presenze nel caso di eventi specifici, gli intervistati frequentano in generale le aree della città associate alla “movida veneziana” e caratterizzate dalla presenza di un gran numero di locali. Si tratta di quattro aree precise che hanno il proprio fulcro rispettivamente: in campo Santa Margherita nel sestiere Dorsoduro (area prediletta dagli studenti), all’Erbaria nei pressi del ponte di Rialto a San Polo (meta trasversale a turisti, studenti e residenti), lungo le Fondamenta degli Ormesini e della Misericordia a Cannaregio (anch’esse frequentate tanto da turisti, quanto dai veneziani) e infine in via Garibaldi a Castello (area di elezione quasi esclusivamente dei residenti). Dal canto loro, i veneziani menzionano regolarmente anche campo San Giacomo da l’Orio, contesto percepito come “autentico”²⁸ (fig. 4). Tra i turisti, invece, sono soprattutto i repeaters a conoscere e a frequentare il campo.

27 D’ora in avanti si intenderà con questo termine l’insieme dei “residenti” e dei “cittadini attivi”. Non si vuole con ciò veicolare una connotazione localistica ma si intende un gruppo sociale in cui il radicamento è bilanciato dal cosmopolitismo (anche data la significativa presenza di veneziani d’adozione).

28 Del resto, gli stessi veneziani rimarcano spesso pure la preferenza per locali “autentici” (9 interviste su 30) e “non da turisti” (12 su 30).



Figura 4. I luoghi consolidati della vita notturna veneziana : campo Santa Margherita (1), fondamenta Ormesini-Misericordia (2), area realtina (3), via Garibaldi (4) e campo San Giacomo da L'Orio (5) (elaborazione in GIS e fotoritocco di Pamela Lillo su base Google Maps "2018 Google, TerraMetrics, dati cartografici").

Tra i termini con cui è stato qualificato campo San Giacomo da l'Orio si segnalano: "popolare", "residenziale", "vero", "comunitario", "vivo", "luogo di aggregazione", "a misura d'uomo". Una rappresentante dello spazio culturale autogestito *Casa Punto Croce* ha dichiarato: "c'è energia, è un bell'ambiente vitale, che usa lo spazio come catalizzatore sociale". Infatti, varie realtà – fra cui la *Società Benefica di San Giacomo*, *La Vida* e *DoppioFondo* – svolgono buona parte delle loro attività in campo, dimostrando anche una spiccata capacità di creare sinergie. Fra le attività notturne e serali possiamo ricordare: la citata festa di beneficenza organizzata annualmente dalla *Benefica di San Giacomo* (fig.5), l'iniziativa del *Tango in campo*, gli incontri e le cene sociali, nonché gli spettacoli di intrattenimento promossi dalle varie realtà associative, oltre che da uno dei locali presenti nell'area.

Alcuni intervistati specificano che la vivibilità e la socialità del campo, non solo serali e notturne, hanno a che fare con la sua localizzazione

logistica (“è facilmente raggiungibile”), con la sua conformazione (“è comodo per ballare”), con l’arredo urbano (“ci sono le panchine”) e con i piccoli orti comunitari realizzati nelle aiuole.



Figura 5. *La festa di beneficenza in campo San Giacomo da Orio (fotografia di Lorenza Cini, 2018).*

Dalle pratiche spazializzate alla notte veneziana *tout court*

Un secondo livello di indagine concerne i vissuti e le percezioni riguardo alla notte veneziana in generale: l’apprezzamento di quest’ultima è elevato per tutte le categorie di intervistati (alla richiesta di assegnare un giudizio compreso tra 1 e 10, la media è 8). Quasi tutti gli intervistati, indipendentemente dalla categoria di appartenenza, si dimostrano attenti nel cercare di esprimere un giudizio capace di contemperare due aspetti percepiti come complementari, ma allo stesso tempo nettamente distinti: l’offerta commerciale votata al divertimento e l’atmosfera della notte (Shaw 2014), intesa come espressione originale del rapporto fra gli individui e lo spazio.

Per quanto riguarda il primo aspetto, l’offerta è generalmente apprezzata in quanto “tipica”, “italiana”, “unica”, “pittoresca”

(aggettivi prescelti, in particolare, dai turisti). La “tipicità” incorpora, frequentemente, il consumo di bevande alcoliche : non a caso “alcolica” (ben 11 interviste) è un termine ricorrente nelle dichiarazioni. Inoltre, soprattutto veneziani e studenti apprezzano una certa “naturalzza” insita nel vivere la notte in città, tanto da definirla “rilassata” o “rilassante” (6 persone), “spontanea” (3), “easy”, “semplice”, “senza pretese”.

Quando però la scena notturna veneziana viene spontaneamente comparata a quella di altre destinazioni, essa riceve spesso giudizi negativi o quantomeno critici (è una notte “noiosa” per 4 persone, mentre per altri è “limitata”, “ripetitiva”, “scarsa”, “sottotono”, “vecchia”, “monotona”, “pigra”). Del resto, è noto (e le interviste non fanno che confermarlo) che Venezia non abbia un’offerta notturna vibrante, varia e accessibile paragonabile a quella di altre città europee²⁹. Tra le ragioni di questa situazione vanno citate la conformazione morfologica e urbanistica del centro storico insulare, l’esigua consistenza della popolazione locale, peraltro di età media piuttosto elevata³⁰, la difficoltà a conciliare vita notturna e rispetto dei residenti, acuita da un contesto urbano peculiare anche dal punto di vista acustico³¹; senza dimenticare che il principale richiamo turistico di Venezia, ovvero il patrimonio storico-artistico, è legato a una fruizione in massima parte diurna. Va detto che sia i rappresentanti degli enti, sia i gestori dei locali vorrebbero ampliare la propria offerta culturale notturna, ma lamentano la mancanza di fondi specifici e di personale o gli oneri gestionali connessi.

Tuttavia, quando si passa a considerazioni più strettamente

29 Più specificamente, un terzo degli intervistati sottolinea la mancanza di spazi per ascoltare musica e ballare.

30 L’età media della popolazione del centro storico si avvicina ai 50 anni (<http://live.comune.venezia.it/it/2018/04/veneziana-261321-residenti-al-31122017-resta-lundicesima-citt-italiana-come-numero-abitanti>), contro i 45 della media nazionale al 2017 (<https://www.istat.it/it/files/2018/02/Indicatoridemografici2017.pdf>). Più di un intervistato si è espresso in questi termini: “è una città di vecchi” oppure, come dichiarato da un gestore: “il conflitto tra residenti e nottambuli è sintomo dell’intolleranza di una residenzialità chiusa e vecchia”. D’altro canto non manca chi ha notato che la popolazione anziana sarebbe più tollerante nei confronti dei giovani che vivono la notte se questi ultimi avessero più senso civico e se ci fosse una gestione più attenta da parte dell’amministrazione pubblica, ad esempio in merito alla disponibilità di cestini per i rifiuti e di bagni pubblici.

31 Si veda la dichiarazione: “ovviamente nelle calli strette i rumori si amplificano e possono dare fastidio”.

concernenti l'atmosfera della notte, le valutazioni acquisiscono tutt'altro tono: il fatto che la notte veneziana sia "diversa" (3 intervistati) o "alternativa al mainstream" (1) diventa allora un valore. Un gestore di un locale si è espresso così: "Non c'è una vera vita notturna, ma piuttosto serale. L'atmosfera, però, aiuta molto a appianare le delusioni e colmare le lacune". Si evidenzia quanto il rapporto fra gli individui e la città notturna possa essere influenzato da alcune specificità, tra le quali vengono spesso evocate la magnificenza del patrimonio architettonico, enfatizzata dalla luce soffusa dell'illuminazione pubblica, o i riflessi sull'acqua dei canali, che concorrono a rendere la notte veneziana "romantica" (13 persone, in maggioranza turisti – ma anche i gestori dei locali sembrano abbracciare questa rappresentazione), "suggestiva" (7), "magica" (7), "sognante" e "poetica".

Da notare pure come molti intervistati facciano riferimento, diretto o indiretto, al silenzio: "introspettiva", "intima", "ovattata" e, appunto, "silenziosa" (per 4 intervistati) sono gli aggettivi riscontrati.

Non pochi si soffermano pure sulla mobilità pedonale³² che rende le notti di Venezia "itineranti" (aggettivo usato da ben 6 persone) o "mobili" (2) e naturalmente predisponenti all'incontro e al dialogo. Un dato, quest'ultimo, che viene sottolineato con particolare enfasi dai veneziani che parlano di una notte "socievole" (5 intervistati), "amichevole" (4), "accogliente" (3), "aggregativa", "chiacchierona", "conviviale", "di relazione", "inclusiva", "popolata", "sociale", "umana", "familiare", "comunitaria".

Non meno importante, va registrata una quasi assoluta percezione di sicurezza della notte a Venezia (in un range da 1 a 5, la percezione media è 4,7); gli aggettivi più usati in tal senso sono "tranquilla" (11 persone) e "sicura" (8). Le uniche considerazioni parzialmente negative su questo tema si riferiscono alle zone di campo Santa Margherita e Rialto, percepite come potenzialmente pericolose a causa di sporadici episodi di microcriminalità.

Un'ulteriore particolarità emerge dalle considerazioni legate ai confini temporali e alla durata della notte veneziana: molti degli intervistati forniscono risposte in apparenza contrastanti, evidenziando, da un lato, la povertà dell'offerta di vera e propria night-time economy (più rappresentata è l'offerta serale), e dall'altro il carattere "performante" di una notte capace di stupire e dilatare i propri confini fino alle prime

³² Peraltro, silenzio e pedonalità concorrono all'esperienza, rara in ambito urbano, del percepire il suono dei propri passi, evocata da uno degli intervistati che ha definito la notte "ritmica".

luci dell'alba, in maniera svincolata dalla presenza di locali notturni (tanto che per 5 intervistati è "lunga", per 4 è "imprevedibile", per 3 è "folle", per 1 "sorprendente" e 2 l'hanno definita, in maniera del tutto indipendente l'uno rispetto all'altra, ricorrendo all'ossimoro "vuota e piena").

Pressoché unanime, invece, la percezione di una notte che "comincia presto" : per il 63% con l'aperitivo, pratica sociale radicata, considerata lo spartiacque fra il tempo del giorno, cioè del lavoro e del turismo "mordi e fuggi" e quello della notte, del tempo libero e rilassato.

Questo dato conduce direttamente ad alcune considerazioni a proposito dell'impatto del turismo sulla temporalità notturna. I veneziani si sono dimostrati particolarmente attenti nel soppesare i cambiamenti e le evoluzioni in atto nella notte, paragonandoli a quelli del giorno. Le due temporalità rappresentano i due volti della città. Si può affermare che quasi tutti gli intervistati percepiscano la notte come uno spazio-tempo autentico e vivibile, spesso più apprezzato di quello del giorno.

Non sono tuttavia mancate le affermazioni e i pronostici orientati a evidenziare il manifestarsi di diversi segnali di turisticizzazione della notte. Considerazioni espresse soprattutto da chi frequenta molto le zone della movida e/o è particolarmente attivo nel sociale e, di conseguenza, vorrebbe una vita notturna arricchita da più attività sociali e culturali accessibili (gratuite o "à prix pirate"), mentre tende a identificare come una minaccia all'autenticità e all'identità locale una certa omologazione dell'offerta orientata al consumo turistico di massa. Analoghe preoccupazioni sono riscontrabili nelle dichiarazioni dei rappresentanti degli enti culturali.

Conclusioni : nictotopie veneziane

La disamina tassonomica, l'osservazione partecipante e le interviste condotte consentono di trarre alcuni spunti conclusivi tanto alla scala del centro storico insulare, quanto a livello dell'area campione di Campo San Giacomo da l'Orio.

Considerando l'unicità di Venezia, l'entità dei flussi turistici che la interessano e l'assenza di politiche organiche e di lungo periodo per la gestione degli stessi, non stupisce assistere a segnali di incremento dell'offerta turistica anche in fascia serale/notturna, rilevati tramite la disamina tassonomica compiuta. In un certo modo, si tratta, dunque, dell'espansione della finestra utilizzabile per la commercializzazione

turistica degli spazi pubblici della città. Tale incremento potrebbe anche esser letto come una sorta di diluizione dei flussi nel tempo, simile a quella spaziale spesso invocata per decongestionare le aree più affollate. Ma vi si legge pure una diversificazione dell'offerta tramite esperienze turistiche serali/notturne peculiari o di nicchia rispetto al classico sightseeing diurno.

Se in tutto ciò si possono ben ravvisare dei segnali di progressiva colonizzazione turistica della notte, si è peraltro potuto notare che a caratterizzare le notti veneziane da un decennio a questa parte sono sempre più numerose ed articolate anche le manifestazioni ascrivibili al comparto della cultura e dell'edutainment e, come tali, rivolte a un pubblico trasversale e non prettamente "turistico".

A ciò si deve aggiungere la crescita di fruizioni ricreative degli spazi della città da parte di city user di varia estrazione: non solo gli studenti fuori sede, di cui si è detto, ma anche altri veneziani temporanei e altre persone, soprattutto giovani, che dalla terraferma giungono a Venezia per la serata/nottata, prediligendo campi e calli come luoghi per praticare hobby (si pensi ai citati cori o ai gruppi di fotoamatori) o, più spesso, per svago o celebrazioni.

Dal canto loro, i veneziani (in particolare i giovani) restituiscono, attraverso le interviste e l'osservazione partecipante, l'immagine di una comunità che si esprime durante la notte anche perché ritorna a essere numericamente "meno diluita" nelle folle di visitatori e, in qualche modo, si riappropria della città. Osservazione partecipante ed interviste hanno permesso inoltre di rilevare tanto le reazioni spontanee quanto lo strutturarsi di movimenti sociali organizzati per opera di cittadini che rivendicano in vario modo il diritto allo spazio pubblico, mettendo in atto di sera/notte azioni tattiche specifiche o risemantizzando tradizioni popolari radicate.

Venendo ai luoghi specifici, i residenti frequentano anche di sera/notte quelli che di giorno sono i contesti più animati dalla popolazione locale: i citati campo Santa Margherita, le fondamenta degli Ormesini e della Misericordia, via Garibaldi e campo San Giacomo; le tipologie di fruizione e i gruppi sociali che animano questi spazi nelle ore serali e notturne sono però in buona parte diversi da quelli diurni, cosa che contribuisce a mutarne l'atmosfera e a riconfigurarli nell'alternanza tra le due temporalità. Tuttavia, quando cala la sera gli stessi veneziani animano anche luoghi solitamente disertati di giorno proprio perché percepiti come "turistici". Si pensi a una zona d'elezione per il divertimento serale e notturno come l'area intorno a Rialto oppure

a piazza San Marco che, una volta cessato il brulicare turistico, può diventare meta di passeggiate notturne. A questo proposito, sebbene si tratti a rigore di una pratica individuale, merita menzione la *flânerie* notturna cui veneziani e turisti si abbandonano più spesso di quanto si creda, complici gli inviti letterari (cfr. Scarpa 2000) e della guidistica a perdersi nel labirinto di Venezia.

Una dinamica di alternanza spazio-temporale, simile a quella osservata per i luoghi turistici, si riscontra pure per altri luoghi che durante il giorno sono vissuti come marginali, come spazi di transito o come una Venezia “minore”, frequentata da pochi estimatori. Zone periferiche come campo San Francesco della Vigna o campo San Pietro in occasione delle relative sagre diventano poli di attrazione primari della socialità notturna, non solo per il centro storico ma pure per le isole della laguna e per la terraferma. Non diversamente, l'assoluta tranquillità diurna di campazzo San Sebastiano in certe notti lascia il posto all'animazione delle danze popolari o a un festival teatrale molto frequentato.

Dal canto loro, gli spazi acquei del bacino di San Marco e del canale della Giudecca, che nella quotidianità sono caratterizzati dal fitto intrecciarsi di ogni genere di mezzo di trasporto (compresi quelli prettamente turistici come gondole, taxi acquei o navi da crociera), durante la notte del Redentore ritornano pienamente vissuti dai residenti. La ritrovata domesticità di questo tratto urbano di laguna sembra allora suggerire che il rapporto intimo tra la città e l'acqua si giovi del favore delle tenebre. Proprio tenendo a mente la doppia natura, acqua e pedonale, del centro storico lagunare, che sollecitano un rapportarsi costantemente con un paesaggio anfibio e una conoscenza topografica minuziosa e fisica, è più semplice comprendere le pratiche e le manifestazioni serali/notturne come l'espressione di un rapporto con lo spazio urbano denso e complesso, rivissuto in una successione resiliente di riappropriazioni, spostamenti e reinterpretazioni.

Le geografie della “notte” veneziana rivelano così una natura mobile, “fluida” nelle parole di un'intervistata. Durante questi processi di riconfigurazione spazio-temporale si concretizzano quelle che vorremmo definire delle “nictotopie”: luoghi intermittenti, vissuti nello spazio-tempo serale/notturno come altri da quelli asserviti alle logiche monoculturali imperanti nel turismo diurno. Il riferimento alla riflessione foucaultiana è qui duplice. Ci si riferisce al concetto di eterocronia (Foucault 2010) come rottura con la dimensione temporale convenzionale. Gli esiti dell'indagine svolta suggeriscono

infatti che la temporalità della “notte” a Venezia non sia solo altra rispetto a quella del giorno, ma sia in qualche modo atipica rispetto ad altre notti urbane europee : apparentemente ossimorica. Venezia è, infatti, una città il cui richiamo turistico non ha nulla a che fare con la promessa di notti movimentate (sebbene l’immaginario turistico includa a pieno titolo l’incanto di romantiche visioni notturne) e che attira ingenti flussi escursionistici rifluenti in terraferma al calar della sera. L’offerta commerciale e di servizi specificamente relazionati alla night time economy è spesso limitata alle prime ore notturne, specie durante la stagione invernale. Ciò nonostante la breve notte veneziana può eterocronicamente espandersi se animata da pratiche collettive che insistono nello spazio pubblico urbano quando la stagione lo consente.

L’eterocronia è direttamente connessa all’eterotopia intesa come luogo che, pur in aperta relazione con il contesto, sovverte i rapporti tra dimensioni contigue, finendo con il determinare una giustapposizione nei medesimi spazi di luoghi che sarebbero tra loro incompatibili o configurando dei veri e propri “contro-luoghi” (*ibidem*, 2).

Nell’area di Campo San Giacomo da l’Orio e in altri luoghi sede delle manifestazioni sopra richiamate, nelle ore serali prendono forma luoghi crono-eterotopici che si protraggono nel corso della notte. Si tratta di spazi pubblici che durante una o più serate/nottate offrono declinazioni differenti di sé grazie al rapporto con le pratiche sociali (informali e spontanee oppure iscritte nella cornice di “eventi” organizzati) che vengono ad animarli. Luoghi che, proprio nella città del turismo, possono diventare oasi temporanee di autenticità sociale e culturale, rinsaldando il legame e l’appartenenza reciproca fra lo spazio urbano e una comunità che in questo modo può incorporare anche i visitatori, conferendo al termine accoglienza il senso che merita.

Bibliographie

- BARZAGHI, B., FIANO, M. (2015), *Guida alla Venezia ribelle*. Roma, Voland.
- BELL, D. (2008), “Destination drinking: Toward a research agenda on alcotourism”, *Drugs : education, prevention and policy*, 15, 3, pp. 291-304.
- CAVALLO, F.L. (2016), “La Laguna di Venezia, dispute territoriali e movimenti sociali”, *Rivista Geografica Italiana*, 123, 2, pp. 125-140.
- CHATTERTON, P., HOLLANDS, R. (2002), “Theorising Urban Playscapes: Producing, Regulating and Consuming Youthful Nightlife City Spaces”, *Urban Studies*, 39, 1, pp. 95-116.

- CITTÀ DI VENEZIA. ASSESSORATO AL TURISMO, *Annuario del Turismo 2012*.
- CITTÀ DI VENEZIA. ASSESSORATO AL TURISMO, *Annuario del Turismo 2017*.
- COSTA, P., VAN DER BORG, J. (1988), “La determinazione della capacità di carico turistica di Venezia”, *COSES Informazioni*, 32/33.
- DELGADO, M. (2008), “Turistofobia”, *El País*, 12 julio 2008.
- DEMANT, J., LANDOLT, S. (2014), “Youth drinking in public places: The production of drinking spaces in and outside nightlife areas”, *Urban Studies*, 51, 1, pp. 170-84.
- DOXEY, G. (1975), “A Causation Theory of Visitors-Residents Irritants: Methodology and Research Inferences. The impact of tourism”, *Proceedings of the Travel Research Association, 6^a Annual Conference*, San Diego (CA), Academic Press, pp. 195-198.
- FÆSSEL, M. (2017), *La Nuit*. Paris, Autrement.
- GETZ, D. (2007), *Event Management and Event Tourism*, New York, Cogizant Communication Corporation.
- GETZ, D. (2008), “Event tourism : Definition, evolution, and research”, *Tourism Management*, 29, pp. 403-428.
- GETZ, D., PAGE, S. (2016), “Progress and prospects for event tourism research”, *Tourism Management*, 52, pp. 593-631.
- GOLDBLATT, J. (1998), *Special events: best practices in modern event management*, New York, Wiley&Sons.
- GWIAZDZINSKI, L. (2003), *La ville 24h/24 ? Regard croisés sur la société en continu*, Paris, Editions de l'Aube.
- GWIAZDZINSKI, L. (2015), “Introduction. The Urban Night: a Space Time for Innovation and Sustainable Development”, *Journal of Urban Research*, 11, pp. 1-15.
- KOSLOFSKY, C. (2011), *Evening's Empire*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEFEBVRE, H. (1976 [1974]), *La produzione dello spazio*, Milano, Moizzi.
- MCDONNELL, I., ALLEN, J., O'TOOLE, W. (1999), *Festival and special Event Management*, Brisbane, Wiley&Sons.
- MILANO, C. (2017). *Overtourism and Tourismophobia: Global trends and local context*. Barcelona, Ostelea School of Tourism & Hospitality.
- MULER GONZALEZ, V., COROMINA, L., GALI, N. (2018). “Overtourism: Resident's perception of tourism impact as an indicator of resident social carrying capacity – Case study of a Spanish heritage town”, *Tourism Review*, 73, pp. 277-296.

NOFRE, J., GIORDANO, E., ELDRIDGE, A., MARTINS, J. C., SEQUERA, J. (2018), "Tourism, Nightlife and Planning: Challenges and opportunities for community liveability in Barceloneta", *Tourism Geographies: An International Journal of Tourism Space, Place and Environment*, 20, 3, pp. 377-396.

Scarpa, T. (2000), *Venezia è un pesce*, Milano, Feltrinelli.

SHAW, R. (2014), *Beyond night-time economy: affective atmospheres of the urban night*, Durham University Library, Durham Research Online.

VAN LIEMPT, I., VAN AALST, I., SCHWANEN, T. (2015), "Introduction: Geographies of the urban night", *Urban Studies*, 52, 3, pp. 407-421.

WILLIAMS, R. (2008). "Night Spaces: Darkness, Deterritorialization and Social Control", *Space and Culture*, 11, 4, pp. 514-532.

https://www.unive.it/pag/fileadmin/user_upload/comunicazione/cafoscarinews/documenti/La_capacita_di_carico_di_tipo_turistico_di_Venezia_nel_2018.pdf

http://geoportale.comune.venezia.it/Html5Viewer/index.html?viewer=IDS_IDS&LOCALE=IT-it

<https://www.istat.it/it/files/2018/02/Indicatoridemografici2017.pdf>

Riconoscimenti

About, gruppo indipendente di ricerca, azioni ed arti

(<https://about-about.org/>)

Ca' Pesaro Galleria Internazionale d'Arte Moderna

(<http://capesaro.visitmuve.it/>)

Casa Punto Croce, spazio culturale autogestito

(<http://www.casapuntocroce.org/>)

Comune di Venezia – Servizio Statistica e ricerca su dati Anagrafe comunale

DoppioFondo, associazione artistica culturale (<http://www.doppiofondo.org/>)

La Casa del Cinema-Videoteca Pasinetti

(<https://www.comune.venezia.it/it/content/la-casa-cinema-videoteca-pasinetti>)

La Vida, organizzazione informale a difesa di uno spazio

(<https://it-it.facebook.com/pages/category/Community/Antico-Teatro-di-Anatomia-di-Venezia-1808190519410218/>)

Museo di Palazzo Mocenigo (<http://mocenigo.visitmuve.it/>)

Museo di Storia Naturale di Venezia (<http://msn.visitmuve.it/>)

Società San Giacomo Benefica, associazione di volontariato no profit

ESPACE PUBLIC

Nightscares and the social role of public space

Mar Santamaria Varas, Pablo Martinez Diez

(300.000 Km/s, Institute of Advanced Architecture of Catalonia, Espagne)

NIGHTSCAPES AND THE SOCIAL ROLE OF PUBLIC SPACE

Mar Santamaria Varas, Pablo Martinez Diez

Introduction

In July 2015, in the midst of a moratorium on hotel licenses approved by the Barcelona City Council to prepare the Special Tourist Accommodation Plan (PEUAT)¹, the investment fund that owned Torre Agbar (Pellicer 2015) at the time announced it would be pulling the plug on the nighttime illumination of the building's facade in response to the Council's blocking of its project to convert the tower into a luxury hotel.

Over the years, Torre Agbar has become one of the city's most recognizable and emblematic tourist symbols; it served as the venue for the New Year's Eve celebration for many years; and is the featured subject of countless city postcards and souvenirs. The building's facade, illuminated by moving colors, was conceived as an exception to the dark nightscape of Barcelona – where only architectural heritage may be lit up at night – and was brought into existence thanks to a certain degree of privilege granted by the Council, thus making it the perfect pressure point for its owners. A memory shared by citizens and an image that millions of tourist from the world over hoped to see upon arriving in the city was at risk of disappearing. And it wouldn't even be necessary to demolish the building: it would be as simple as flipping a switch.

This story is a perfect example of the vulnerability of our cities' nightscapes. For less than the cost of restoring facades or building towers, it is now easy to radically transform our nighttime view. Technological breakthroughs in the field of lighting have given rise to irregular changes in the color and distribution of light. Regulatory non-compliance is easy, constant and difficult to manage from the perspective of administration. And, in the worst case, nighttime urban spaces have no design, objective or reference image with which

1 The Special Tourist Accommodation Plan (PEUAT), approved in 2017, regulates the introduction of tourist accommodation establishments, as well as youth hostels, collective residences with temporary accommodation and tourist apartments. The regulation responds to the need to make tourist accommodation compatible with a sustainable urban model based on guaranteeing fundamental rights and improving the quality of life for city residents.

to prioritize interventions and help define a shared goal for each individual action.

The common challenges of nocturnal cities

As a result, at night, cities become the stage for great, common challenges. Energy savings (rationing consumption to reduce costs), light pollution (reducing the ecological impact of street lighting) and guaranteeing that the night is a commons, offering the right to rest, to use public space at night and to develop a shared cultural and aesthetic nocturnal identity are issues that collide head on with the need to illuminate public space for social activities.

Firstly, as regards energy savings in lighting, the financial implications extend beyond just cities since, with the goal of reducing the problem on a global scale, the Kyoto Protocol imposes economic penalties on nations that exceed certain consumption limits. In other words, if we take into account excessive consumption of urban lighting together with energy wasted on illuminating private buildings, we have to consider regulating individual use of energy and, ultimately, accept that illuminating a building is not a decision to be made solely by its owners but also by the citizens who take on such excessive energy consumption. In this sense, proper management of excessive electricity consumption is defined by technical and cultural criteria. On the one hand, it is dependent on the proper application of regulations that currently ensure the reduction of light pollution and define the maximum level of light for roadways. On the other hand, cultural thresholds regarding the comfortable use of public space must be defined and taken into account. For example, cities such as Berlin, Venice and even residential areas of London can obviously be considered dark urban settings. However, this has no impact on their mobility, safety, economic activity or representational character. On the contrary, this dark background helps produce the required contrasts in lighting intensity required to coordinate life at night and signal warnings of traffic danger. In this respect these cities serve as examples of how to reconcile nocturnal functions with a low level of lighting.

Secondly, as for lighting pollution (alterations in the level of darkness caused by artificial lighting), the energy we consume to illuminate cities is undoubtedly another cause of global warming that has an impact on health (Rea *et al.* 2012, 386-396) and ecosystems (Longcore, Rich 2004, 191-198; Rich, Longcore 2006; Hölker *et al.* 2010; Gaston *et al.* 2012).

Urban light pollution can be quantified using a numerical model (Estrada et al. 2015, 1-3), but this requires accurate measurements and, thus, ends up shifting the debate to questions of whether the chosen number is reasonable and whether such pollution is unavoidable and necessary for cities to function properly. An alternative option is to examine the phenomenon visually. We know that light pollution occurs when a light blinds us and prevent us from being able to correctly view our surroundings, which, consequently, makes it necessary to add more lighting to that particular setting. Examples of this include a sign that juts out above everything around it, a building lit up such that it's no longer possible to see other buildings, and shop windows so brightly lit up that they also illuminate the streets in front of them.

Thirdly, just as we must think of energy as a commons that can't be wasted (excessive use thereof should be collectively agreed upon), so should we consider darkness since it translates to both time for rest and the construction of culture and the social collective. As Jalón (2017, 57-70) points out, "to think of the night as commons – and thus open up the discussion about a right to the night – implies considering the double dimension of the common, as both a natural resource and a shared production. First and foremost, night is a physical reality linked to our own animal condition. We need to sleep to survive, but also to keep our imagination and creativity alive, and any political sphere active. However, there is a second meaning : the shared production of night or darkness as both physical and conceptual spheres of freedom where potentiality can breathe. When we recognize this virtual dimension of the real, a new idea of the political as the diagrammatic power of bodies emerges alongside it : our ability to compose our own affective strategy with the world".

Now, there is currently much support for the notion of a "24-hour" city. Such a city aims to solve the problems of asynchronous traffic on its streets and synchronous management of working hours by continuously operating and optimizing its infrastructures throughout the entire day to intensively extend its daytime production capacity into the night. It is a city that hopes to conquer time and the rhythms through which society governs work and leisure in favor of functional and economic improvement, by overcoming the darkness of night – which inevitably induces sleepiness – as its main obstacle. As Luc Gwiazdzinski (2005) put it, "the sleeping city, the working city and the leisure city don't always get on well together".

Consequently, the night needs organizing, be it through the regulation of collective and individual energy consumption, the reduction of environmental light pollution or the implementation of an economic model that requires the city to operate 24/7. But the nighttime image of the city must also be defined through the construction of a collective identity and the need to establish a non-reciprocal relationship with the daytime city.

If we understand landscape to be a cultural relationship between citizens and their surroundings as expressed through image (Maderuelo 2005, Berque 1994), then it's essential to understand the organization behind the nighttime image of our cities, as well as the origins of what we see today. The idea is to go beyond merely understanding how citizen activity, mobility and economy/rest are intertwined during this time slot in order to discern how the city at night becomes a nightscape.

In this context, we understand a nightscape to be not just that which is visible, but everything that belongs to the dark. In the words of Santamaria Varas and Martinez Diez (2015), “nocturnal reference points depend on the presence and absence of light. Consequently, difficulties arise when attempts to describe these nightscapes are based upon mutable fragments. While aware of night-time, we lack a clear picture of it”. Therefore, it is necessary to interpret what we can see (the visual structure) as well as what we can't, by both searching for where there is light within the city and understanding whether it serves to support social activities or stands alone. In this sense, there exist few studies that offer descriptions of nightscapes and relate the visual or aesthetic component to the social element. Among those that do exist, it's worth mentioning AWP's mapping work (AWP 2018) on nocturnal mobility as part of the Roma Troll project and on the nocturnal rhythms of Paris in its exhibition *Paris la Nuit* (AWP *et al.* 2013); the workshops on the assessment and cocreation of public nocturnal spaces carried out as part of the project *Configuring Light* (Bordonaro *et al.* 2018); and maps created using data from the project *atNight* (Martinez Diez, Santamaria Varas 2014, 34-50).

Given this panorama, we must ask what the visible structure of the city at night should be, how we want to define it and who the participating agents should be, while at the same time advocating for the nightscape – the mediator for social relationships in public spaces – being the result of cultural expression. Our article addresses the relationship between the nightscape and the social role of public space and offers two key contributions. First, we propose a novel methodological approach to

measuring nocturnal activity in cities, by introducing different dynamic data sources (big data and satellite images) along with specific data mining techniques to extract knowledge to contribute to nocturnal urban design and planning. Second, we present a case study applicable to other cities that, when used as a point of comparison together with other data, allows us to understand where public space is used during different time slots and whether this is linked to energy, elements of our memory, visual structure or regulations.

New methods to describe the nocturnal city

As Arribas-Bel (2014) explains, the field of urban analysis is currently undergoing expansion thanks to the technological advances of the past century, since “the combination of affordable computing power, ubiquitous connectivity, and cheap geospatial technology embedded in mobile devices has created unprecedented amounts of data about urban life”. According to later work by this author (Bel, Tranos 2018), there exists a relationship between the type of data used and the knowledge that can be extracted. This is particularly important if we want to analyze the city through the dimension of time.

Thus, whereas traditional data resources (censuses, travel surveys and administrative data) have been used for the observation of phenomena over long periods – otherwise known as the slow dynamics of cities –, the emergence of big data in almost real time provides a new framework for analysis in which it is possible to consider fast dynamics. Arribas-Bel and Tanos (2017) cite Snickars *et al.* (1982), Wegener *et al.* (1986) and Batty (2009, 2013) to define fast dynamics as “trends and changes that take place within short spans of time and relate to issues around mobility and flows”. Therefore, if by using statistical data it is possible to describe the demography, labor market or the use of land in a city, then by using data with greater temporal resolution (associated with higher spatial accuracy as a result of improvements in geolocation) it is possible to offer precise descriptions of contemporary urban phenomena. Along these lines, the research presented in this article aims to contribute to the expansion of the spectrum of data types and analytic techniques associated with data used to represent the city throughout the entire day, focusing primarily on nocturnal time slots. Little work has been done in this field using mass data, although there do exist some relevant projects focused on specific case studies from the fields of geography and urbanism.

Although not specifically focused on the night, the analysis of mobile data to measure citizen activity in Amsterdam by Arribas-Bel and Tanos (2018) is an example of such work. In this study, several spatial configurations of activity are detected according to the time slot analyzed (a monocentric city by day and a polycentric city by night). In addition to the interesting regionalization techniques employed, the researchers introduce the Space-Time Calendar, or “a flexible graphical device to visualize the analysis of large volumes of spatio-temporal data’ that enables us to interpret the ‘slow’ evolution of ‘fast’ dynamics at the same time,” by combining representations of data collected between 00:00 and 00:59 a.m. during a period of nearly three years (December 2007-November 2010).

The approach of Hu, Gwiazdzinski and Wan (2016, 181-206) to the spatiotemporal patterns of Shanghai at night based on the analysis of social network data is also relevant. In this case, the study is focused on characterizing nocturnal behavior and spaces through the categorization and localization of nocturnal activities, such as spending time with family, shopping, tourism and dining, among others. These then form the basis on which several poles (central, complementary and derivative) are defined according to the density of nocturnal activity, and the balance between the previous functions is then analyzed for each one.

Lastly, it’s worth noting the work of Santamaria Varas and Martinez Diez on Barcelona (2014, 2016), which explores the nightscape of the city through multiple data sources, such as the social networks Flickr and Twitter, public and private transport (the bus and public bicycle system, and taxis, respectively) and the typology of nocturnal activities. This exploration resulted in a map²containing several layers in which, in addition to illustrating functional aspects (such as how people move or how several uses coexist), an aesthetic dimension of the nightscape was prepared through the description of its visible structure as recorded, for example, in photographs and messages shared by citizens on social networks.

2 Maps, drawings and cartographies create and build the world as much as measure and describe it. Landscape architect James Corner (1999) affirms that representation is particularly instrumental in the constructing and construing of lived space. In this active sense ‘the function of mapping is less to mirror reality than to engender the re-shaping of the worlds in which people live. Thus, mapping unfolds potential; it re-makes territory over and over again, each time with new and diverse consequences’.

This last approach constitutes the starting point for the research presented in this article, the goal of which is to dig deeper into the interrelationship that exists between behavioral structure, visual structure – which synthesizes the cultural and aesthetic relationship between citizens and their surroundings, their value structure – expressed through heritage, illuminance and the corresponding regulations to determine to what extent the nightscape is capable of expressing collective identity. The irregularities between these layers allow us to interpret the location of the city's nocturnal identity.

The main research hypothesis was to verify whether there exists a visual identity as a result of citizen activity; in other words, are there visual structures within the city that have been built collectively? However, we pose other questions as well, such as: how is diurnal visual order perceived at night? Is there is a link between light and urban activity? And what role do memory and heritage play in the construction of the city's nocturnal identity?

In this sense, statistical and dynamic data from several sources (the latter of which were gathered daily and have an hour-by-hour temporal resolution) were analyzed during 2017, with the goal of defining a process that could be repeated in the future. Broadly speaking, data on demographics, economic activity and mobility via private transport were used to define the behavioral structure, whereas the layers of visual structure, value structure, illuminance and regulations were built using data from social networks, catalogued heritage assets, regulatory data and nocturnal aerial photos, respectively.

As shall be explained in greater detail in the next section, the first phase of research consisted of defining the behavioral structure through three basic concepts: rest, private mobility and nocturnal activity (both regarding its typology and influx). Once analyzed separately, and given the complexity of the results, these three layers were used to develop a multivariate numerical model and were then clustered. This resulted in two clusters: one for the quantity of activity and another for the type of activity. These clusters, which summarize the behavioral structure, were later graphically overlapped and compared with the layers of visual structure, value structure, illuminance and regulations. Lastly, the conclusions drawn from the different phases of research were validated through on-site exploration and photographs taken of the city.

Nocturnal behavior : sleeping, moving and having fun

As previously explained, we chose several data sources that offer precise descriptions of the various activities that take place at night to describe the nocturnal behavior of the city. Before outlining each of these in detail, it is important to note that the variety of spatial aggregations on which the data sources operate, and which is the result of the collection or construction process (for example, some data were obtained point by point using a specific coordinate, whereas others have plot accuracy), meant adding them to the Barcelona road system, composed of approximately 14,850 segments. Such roadway aggregation was essential to compare these data.

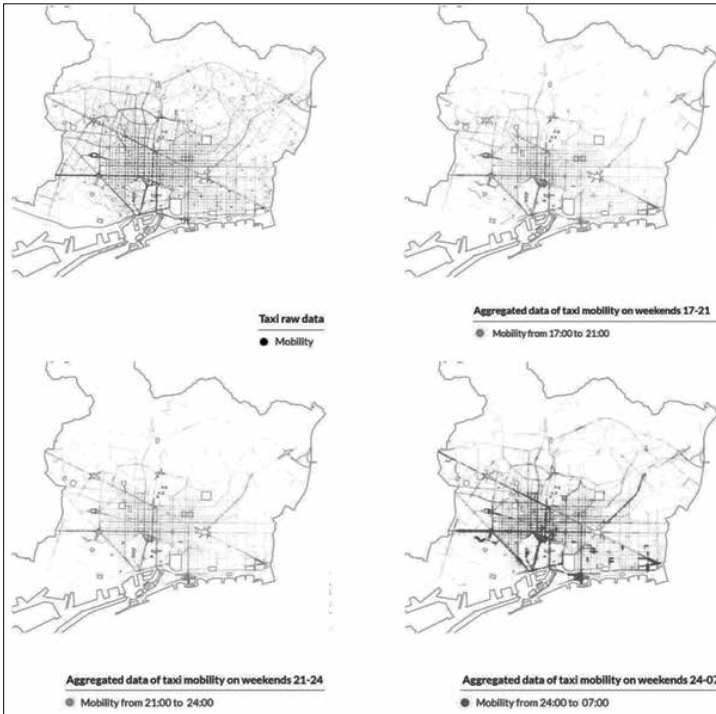


Figure 1. Summary of the data processing procedure, in which the raw information (upper left) with coordinate resolution (points), is aggregated to the road network according to the three established time slots.

Likewise, as regards the temporal component, the information with the greatest resolution was segmented into three time slots of interest to our research. An afternoon time slot was defined from 5 p.m. to 9 p.m., a night slot from 9 p.m. to 12 a.m., and a morning slot from 12 a.m. to 7 a.m. These time slots were the result of an analysis of the frequencies of the data used, thus generating a specific schedule of nocturnal urban behavior. This differs from lighting regulations, public transport timetables and the closing hours of leisure activities, which all vary among themselves. To describe the activity of sleeping or resting, we used the residential build surface – including hotels – which can be obtained from cadastral sources³. While this information does not represent the precise number of people that sleep in a given plot (as the census would), it is an indicator of the number of people that the urban fabric could potentially support. In a city such as Barcelona, where the transient population comprises 30 million visitors, it is crucial to collect and analyze data for both residential and hotel plots.

As regards mobility, data was gathered from the Mytaxi⁴ platform, since this type of transportation is a good indicator of the streets with the greatest amount of circulation, as well as of where people need to move throughout the entire day. This data is especially valuable in the morning, when public transportation operates less frequently and taxis represent an alternative for many users.

As far as nocturnal activity is concerned, the same data were used to illustrate both the type of activity and the influx of occupants at the premises. Google publishes this information on its Google Maps⁵ application. Google's map database displays the predicted influx of people for many premises at different times of the day and on different days of the week. This information is based on a predictive model created using continuous GPS readings of Android mobiles and can show us the occupancy rate of a given location according to previously recorded readings.

3 Data extracted from the electronic headquarters of the General Cadastre in the fourth trimester of 2017.

4 Data was gathered from the company Mytaxi through its online platform over the course of a year (January to November 2017), which provides real time information at two-minute intervals on the location of its fleet of taxis operating in Barcelona. The dataset contains 40 million rows.

5 These data were gathered during the first week of September 2017. In general, it is a good practice to gather this kind of information during weeks in which there are no alterations to the rhythm of the city's operations.

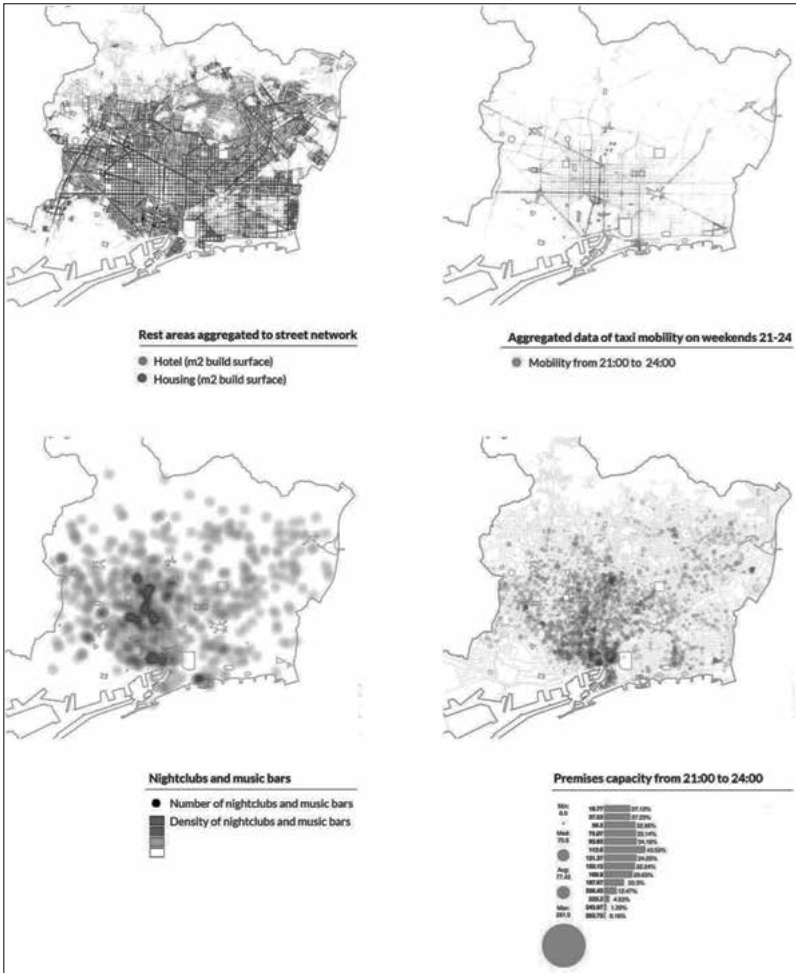


Figure 2. This map summarizes the action of sleeping through housing and hotel floor areas as collected from catastral data (upper left), taxi mobility (upper right), type of nocturnal activity (lower left) and the capacity of such activity (lower right).

Defining the behavioral clusters

The previous data – rest, mobility and activity – make up a multivariate model in which each road axis of Barcelona was characterized by information about the behavior that occurs on it during the week, on both weekdays and weekends, and during the three time slots established for the analysis. Additionally, we have the geometric description, length, width and hierarchical position within the urban grid for each axis.

The axes were later classified using several clustering strategies that allowed us to simultaneously exclude certain parameters from the model. It must be noted that under the framework of this study, the clusters should not be considered a conclusion in and of themselves, but rather a necessary step to summarize the previously described information in order to later make comparisons with other information about the city, such as its visual structure and regulations.

A K-means clustering analysis was performed and yielded two clusters: one with 10 groups that describes the intensity of activity in the city, and another with 16 groups that characterizes the type of activity. The first cluster was used to classify the axes according to the amount of activity, which was understood to be the mix of activity resulting from evening and nocturnal occupancy and the morning mobility indicator (on the weekend in all cases) with the residential floor area value, which, in this case, reduces activity.

The second cluster attempts to classify the predominant types of use of each of these axes based on the normalization of the same variables from the previous model. Thus, the axes were recategorized as nocturnal mobility, commerce, nocturnal leisure or rest. Within each type, two different intensity levels were established, which are expressed on the maps through different color opacities. Generally speaking, with these four predominant types of use, we can describe how the city functions as regards both intensity and typology. Therefore, the second cluster will be used more heavily in comparisons with the other layers of analysis in the following section.

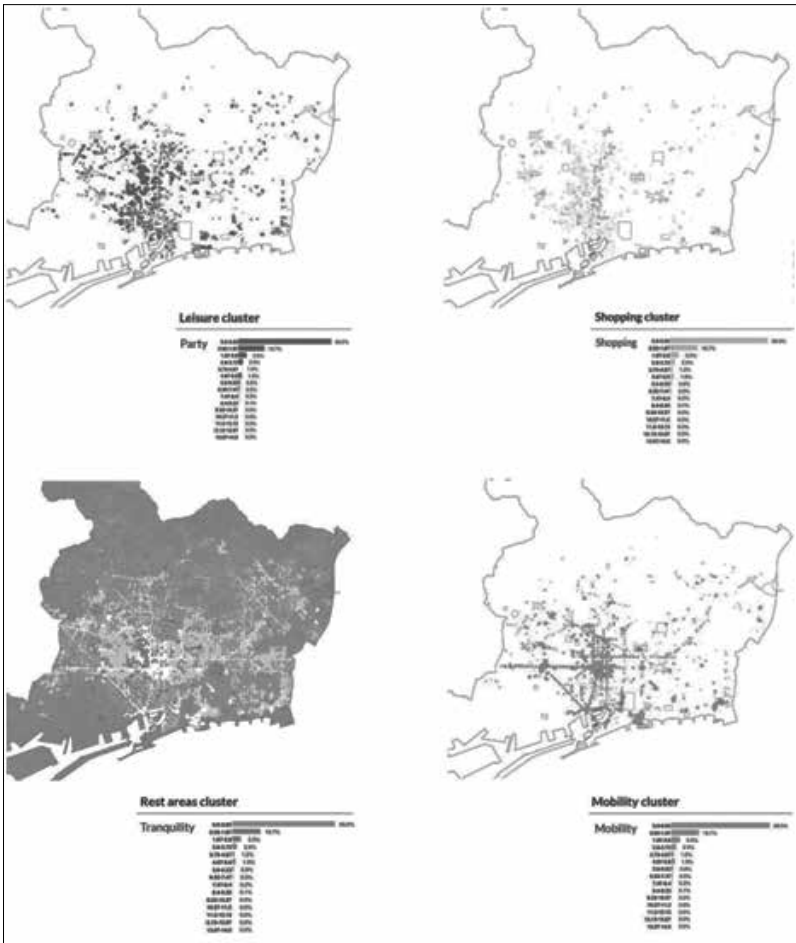


Figure 3. *The 16-group cluster, which indicates the predominant activities, is broken down into four layers (nocturnal mobility, commerce, nocturnal leisure and rest) that cover different areas of the city.*

Behavior vs the city's visual and value structures

Once the behavioral layer was established, the next step in our research was to begin comparing it to the other layers, starting with the visual structure. For this project, the visual structure was summarized

based on the city's most visually attractive spaces, whereas the value structure was based on the elements citizens identify with.

This led us to work, firstly, with data from the online platform Flickr, from which it is possible to obtain a list of all the geolocated photographs it stores since it began operating in 2006, in the case of Barcelona. As can be observed through its representation, there are locations in the city that are more visually attractive than others, such as the more touristic monuments (Sagrada Família, Parc Güell, etc.), as well as locations that offer unique views of the city and from which it can be photographed (Castell de Montjuïc, Turó de la Rovira, etc.).

This data source was chosen over other similar options because it offers higher quality⁶, which allowed us to generate a very accurate description of the places in the city we like to look at or that, for some reason, we like to record and remember later on. We were then able to analyze whether nocturnal behaviors occur in these same places. Generally speaking, based on the overlapping of the Flickr data and the two behavioral clusters, we can confirm that the visual structure of the city is not always the stage for nocturnal activity, especially in the case of leisure. For example, while the two layers match as regards the city's emblematic spaces (such as la Rambla, Paral·lel, Via Laietana, Port Vell, Port Olímpic and Plaça Espanya, among the most unique ones), there are other less unique areas, such as the Esquerra de l'Eixample and avinguda Meridiana, that constitute spaces with a great deal of activity but no defined nocturnal visual identity.

The overlapping of behavioral and heritage clusters yielded a similar result

It is important to remember that architectural heritage, with its various levels of protection, reflects a collective identity, or an effort made by society to conserve elements associated with historic or artistic value. We're referring to buildings from the past that we conserve in our present, thus organizing public space and the stage for social relationships. In the context of Barcelona, heritage is used

6 There are currently several services that store users' photographs that can be consulted online. The choice of Flickr was based on user profile, which is closely linked to the quality of the photography rather than its impact on social media. While platforms such as Instagram have a greater number of users and activity, on Flickr there is a general interest in photographs of architecture and cities (especially geolocated photos) and higher quality geolocation, which is not produced by HTML5 (the default system on mobile devices without GPS) but through GPS or by manually indicating the exact location on the map.

as an element to illuminate public space and, therefore, locations with more heritage acquire greater importance as compared to others just because they are lit up. Thus, the analysis reveals that value structure irregularly overlaps with activity clusters, especially in the case of nocturnal leisure activities and with the exception of very important axes and public spaces, such as la Rambla, Via Laietana, Mercat del Born and Plaça Espanya, among others. In some cases, it is easy to see how many cataloged buildings form part of several areas of activity without establishing a pattern.



Figure 4. *Overlapping of the behavioral cluster for nocturnal leisure and photographs from the social network Flickr (left); and the behavioral cluster for nocturnal leisure and heritage (the three main conservation levels were selected : goods of national interest, local interest, and urban areas).*

In conclusion to the analysis of these two comparisons, we must ask what the role of urban fabric and heritage should be in defining nocturnal visual structure, and whether elements of heritage should

define the nocturnal collective identity or give way to another more anonymous identity. Additionally, it is necessary to review whether the different uses of light generate erroneous value criteria and how compatible monument lighting is with certain urban uses.

Behavior vs illuminance and regulations on public lighting

In parallel, the previous questions must be analyzed through a description of light levels and the regulations that establish limits on them. In addition to understanding how activity is distributed throughout the city and where visual structures are located, it is necessary to analyze which of the latter are preferentially more visible and how they should be lit according to current regulations.

As previously mentioned, measuring light pollution from urban illuminance is very complex, as is gaining access to a description of light levels on a city-wide scale. That is why we chose to use a nocturnal aerial photograph of the metropolitan area of Barcelona taken by the astronaut Scott Kelly in December 2015 from the ISS. This type of image presents higher resolution than those taken to make maps of nighttime light emissions by some satellites, such as the Suomi NPP, and has been used to measure urbanization across the globe, determine the development index of several regions, locate unregulated fishing boats in the middle of the ocean, and generally monitor light pollution on a global scale.

To overlap the image with the other layers of analysis, we georeferenced⁷ it and combined the three RGB color channels into a single channel. The image was then calibrated using a color scale to more clearly indicate the intensity of each point. The value of each pixel does not correspond to a specific illuminance measurement, but rather aids in the analysis of how they are distributed proportionately throughout the entire city. The processed image very clearly reveals that the greatest illuminances are located at central pedestrian axes: the Rambla-Plaça Catalunya-Passeig de Gràcia- Diagonal axes and the axes formed by all of Plaça Espanya up to Montjuïc. In addition to these general features, we observe other areas with high illuminance throughout the city, many of which correspond to sporting areas (for example, Camp Nou and neighboring facilities), monumental areas such as Sagrada Família, university campuses and shopping centers.

⁷ We georeferenced the aerial image through 30 points using the “Thin Plate Spline” algorithm, which assumes that the image contains unknown distortions.

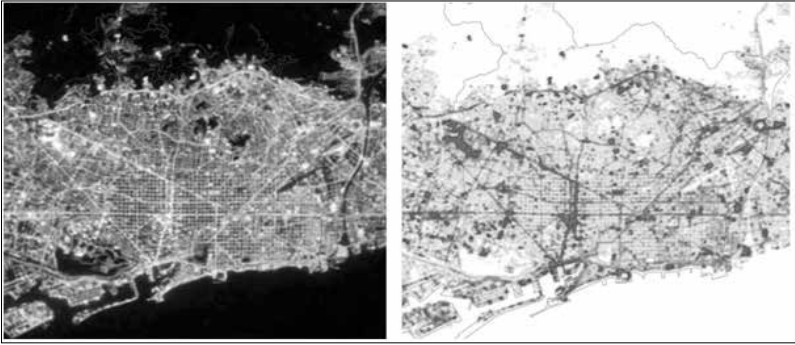


Figure 5. *Original ISS photograph (left) and processing of the RGB channels (right) to prioritize illuminances*

Overlapping the most illuminated sections of the aerial photograph and the various behavioral clusters leads us to confirm that the layout of lighting does not match citizen activity. Indeed, many points appear outside the structures indicated in the activity clusters, thus making clear a lack of lighting in areas of nocturnal leisure : it can be observed how the axis of illuminance formed by one of the main pedestrian axes (passeig de Gràcia) is located right next to one of the areas with the most nocturnal activity. In contrast, there is a strong correlation between major illuminances and the cluster that describes mobility, which verifies that road infrastructure linked to intense mobility constitutes more brightly illuminated places.

This interpretation of illuminance must be compared to regulations to determine where deviations exist and to corroborate whether or not regulations are adapted to real citizen activity. Barcelona is governed by the Low Voltage Electrotechnical Regulations (REBT)⁸, which split the city up into several areas with different illuminance conditions, thus allowing greater tolerance in the areas described in the attached map. If we overlap this information with either the aerial ISS image or the behavioral clusters, it is clear that the luminosity observed and the areas with major nocturnal activity share little relationship with the hierarchy of levels indicated in the regulations. The only match between regulations and behavior can be found, once again, in the mobility cluster, since the regulations respond to the perspective of large urban infrastructure.

8 Available at : <https://www.boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-2002-18099>

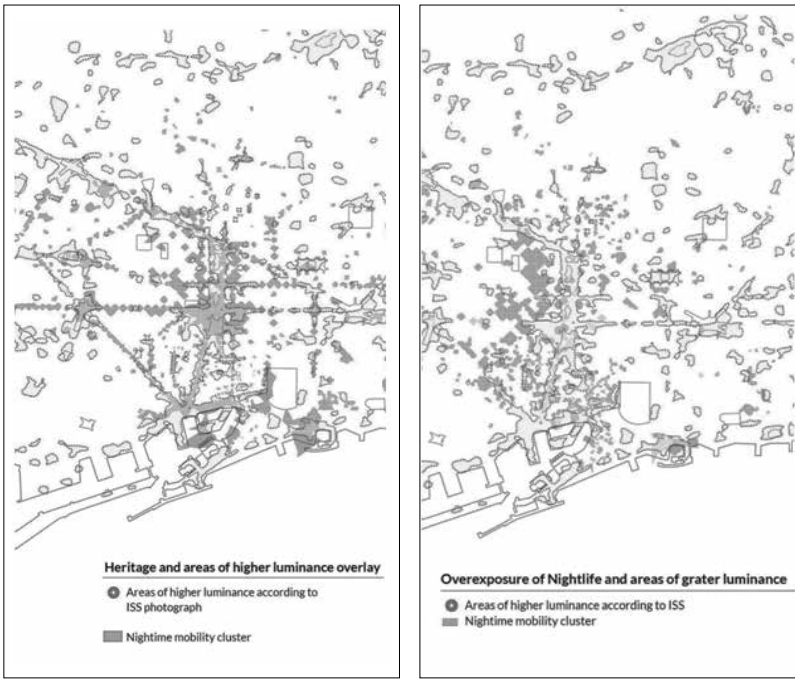


Figure 6. *Overlapping of the nocturnal leisure cluster and the areas with the most illuminance in the ISS photograph (right).
Overlapping of the mobility cluster and the areas with the most illuminance in the ISS photograph (left).*

Conclusions : moving the nightscape toward cultural expression

Driven by the availability of new forms of data (mobility, social networks, economic activity repositories and nocturnal aerial images), this article explores how these data, together with an associated method of analysis of both visible and covert elements, can expand our knowledge of the dynamics and structures that form the nightscapes of our cities. This research opens up the spectrum of the data types used and offers a method for their transversal interpretation, thus making it possible to repeat this analysis in the future and extend it into other urban contexts with the same or similar data. It also allows us to draw a series of conclusions that lead to greater reflection.

The most important among these is that, nowadays, nocturnal activity does not build a coherent visual identity since, as verified by the various comparisons performed, the behavioral structure (sleeping, moving and having fun) does not always match the visual structure (photographs), value structure (heritage), structure of light emissions (aerial photographs) or regulations.

This means that citizens often go about their nocturnal social activity in spaces that lack an associated nocturnal identity or relevant architecture. Given this situation, there exist several questions worth considering that should lead to future research. One the one hand, this mismatch is most likely due to the need to more precisely define the values of the environment, not just based on cataloged heritage but by expanding this concept to other buildings that society has given some historic or artistic value.

On the other hand, we need to consider how to include visual structures and the relationships between citizens and spaces in the city as elements worthy of value. The need to decouple illuminance and heritage must be addressed since many areas in the city with nocturnal activity lack illuminance, which means there can be no visual construction of the surrounding spaces. Public spaces can only be described through adequate perception of them, which ensures they can operate as both functional spaces and stages for social relationships.

Other conclusions from this research point to working towards better adaptation of regulations to citizens' use of public spaces. Such regulations should favor energy savings and reduction of light pollution but also strengthen the role of lighting and illuminance planning in the creation of public spaces with nocturnal value. The application of regulations across established zones must be reviewed, as should the treatment of public spaces, advocating for visual settings that are balanced and agreed upon by the citizens. Regulations should also limit the visual impact of buildings and excessively illuminated elements to prevent individual decisions from affecting common space. At the same time, they should support the image of the city's spaces as an expression of the cultural relationship between citizens and their city.

In short, recognition of the nocturnal dimension of the elements within a city's landscape represents a current challenge, as does recognition of the nightscape itself as a transversal interpretation of several areas of the city. It is crucial, then, to advocate for nightscapes, so that their design does not just result from the strategy of a small few to configure the memory and identity of the city. And, above all,

we must ensure that the nightscape that surrounds social relationships in public spaces be the result of cultural expression.

Bibliographie

ARRIBAS-BEL, D., TANOS, E. (2018), "Characterizing the Spatial Structure(s) of Cities 'on the fly': The Space-Time Calendar", *Geographical Analysis*, 50, pp. 162-181.

AWP (2018), Website, Available at : <http://awp.fr/>.

AWP, ARMENGAUD, M., PAVILLON DE L'ARSENAL (2013), *Paris la nuit, chroniques nocturnes*, Paris, Editions A. & J. Picard.

BATTY, M. (2013), "Visually-Driven Urban Simulation: Exploring Fast and Slow Change in Residential Location", *Environment and Planning A*, 45(3), pp. 532-552.

BERQUE, A. (1994), "Paysage, milieu et histoire", in: BERQUE, A. (ed.), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Editions Champ Vallon.

BORDONARO, E., ENTWISTLE, J., SLATER, D. (2018), *Social lightsapes workshops: social research in design for lighting professionals*, iGuzzini, Ancona, Italy.

CORNER, J. (1999), "The Agency of Mapping: Speculation, Critique and Invention", in: COSGROVE, D. (ed), *Mappings*, London, Reakton Books, pp. 214-252.

GASTON, K., DAVIES, T., HOPKINS, B.J. (2012), "Reducing the ecological consequences of night time light pollution: options and developments", *Journal of Applied Ecology*, volume 49, issue 6. <https://doi.org/10.1111/j.1365-2664.2012.02212.x>

GWIAZDZINSKI, L. (2005), *La nuit, dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

HU, W., GWIAZDZINSKI, L., WAN, W. (2016), "Networks and Communication Studies", *NETCOM*, vol. 30, issue 3-4, pp. 181-206.

HÖLKER, F. *et al.* (2010), "The dark side of light. A transdisciplinary research agenda for light pollution policy", *Ecol. Soc.*, 15, <https://doi.org/10.1016/j.tree.2010.09.007>

JALÓN, L. (2017), "Night as Commons: Minor Architecture and Dayfaring Citizens", *Scapegoat*, issue 10: *Night*, pp. 57-70.

LONGCORE, T., RICH, C., (2004), "Frontiers in Ecology and the Environment", vol. 2, 4, may, pp. 191-198.

- MADERUELO, J. (2005), *El Paisaje. Génesis de un concepto*, Madrid, Abada in
- SANTAMARIA VARAS, M., MARTINEZ DIEZ, P. (2014), “Cartografías de la ciudad nocturna a través del Big Data”, *Obra Digital*, issue 6, pp. 34-50.
- PELLICER, L. (2015, july), “La Torre Agbar de Barcelona se apagará a partir de agosto”, available at: https://elpais.com/ccaa/2015/07/11/catalunya/1436637351_278508.html
- REA, M.S., FIGUEIRO, M.G., BIERMAN, A., HAMNER, R. (2012), “Modelling the spectral sensitivity of the human circadian system”, *Lighting Research and Technology*, 44, pp. 386-396.
- RICH, C., LONGCORE, T. (2006), *Ecological Consequences of Artificial Night Lighting*, Washington, Island Press.
- SANTAMARIA VARAS, M., MARTINEZ DIEZ, P. (2015), “atNight: Nocturnal Landscapes and Invisible Networks”, in BIHANIC, D. (ed.), *New Challenges for Data Design*, London, Springer, pp. 119-138.
- SANTAMARIA VARAS, M., MARTINEZ DIEZ, P. (2016), “AtNight project, designing the nocturnal landscape collectively”, 51st International Society of City and Regional Planners Congress: *Cities Save the World*, Rotterdam, Netherlands, october, pp. 19-23, ISOCARP.
- SNICKARS, F., JOHANSSON, B., LEONARDI, G. (1982), *Nested Dynamics of Metropolitan Processes and Policies*, Laxenburg, Austria, International Institute for Applied Systems Analysis.
- WEGENER, M., GNAD, F., VANNAHME, M. (1986), “The Time Scale of Urban Change”, in HUTCHINSON, B., BATTY, M. (eds.), *Advances in Urban Systems Modelling*, Amsterdam, North-Holland, pp. SNICKARS, F., JOHANSSON, B., LEONARDI, G. (1982), *Nested Dynamics of Metropolitan Processes ad Policies* Laxenburg, 145-197.

NUITS D'AILLEURS

La nuit de Tokyo Drifter : l'espace-temps tokyoïte après Fukushima

Suzanne Beth (McGill University, Montréal, Canada)

A Socialist night? Governing through lights in the post-war

Lucie Dušková (Charles University, Prague, République tchèque)

LA NUIT DE TOKYO DRIFTER :
L'ESPACE-TEMPS TOKYOÏTE APRÈS FUKUSHIMA

Suzanne Beth

Agonisant, prenant en puissance, nous vivons à l'intérieur du désastre nucléaire de Fukushima.

(Motonao Gensai Mori, *L'appel de Kyūshū*)

And the plan is to invent the means in a common experiment launched from any kitchen, any back porch, any basement, any hall, any park bench, any improvised party, every night.

(Stefano Harney, Fred Moten, *The Undercommons*)

Dériver : Tokyo en mai 2011

Tourné en une nuit – le 27 mai 2011 entre 19h35 et 5h34 le lendemain matin – *Tokyo Drifter*¹ (Tetsuaki 2011) montre un trajet, ou, pour reprendre le terme de son titre, une dérive dans l'immense métropole qu'est Tokyo. Cette dérive est celle du musicien Maeno Kenta, que le film suit en alternant des scènes où on le voit chanter en s'accompagnant à la guitare en différents lieux de la ville et d'autres où la caméra s'accorde à ses déplacements à moto entre ces stations. Son parcours se termine au bord de la rivière coulant dans la ville de Kawaguchi, située dans la préfecture de Saitama, mitoyenne de Tokyo, d'où, comme le souligne son réalisateur, on a vue sur l'ensemble de la métropole (Vroman 2011).

À la lisière entre documentaire et fiction, ce film s'efforce de rendre compte non pas tant de Tokyo en général, ni même de la performance musicale de Maeno, mais, plus précisément, de l'espace-temps singulier qu'a été Tokyo à cette époque : « Tokyo en mai 2011 » comme le formule Matsue (*ibid.*). Mai 2011, c'est-à-dire deux mois après la triple catastrophe du 11 mars 2011 : séisme, tsunami et accident dans la centrale Daiichi de Fukushima. Le film est en effet indissociable de ces circonstances si graves et si particulières, bien qu'il s'y réfère essentiellement par l'absence, hors-champ tragique et imposant de cette plongée dans la nuit tokyoïte.

1 Son réalisateur conteste que ce titre fasse référence au fameux film de Suzuki Seijun, *Le vagabond de Tokyo*, traduit en anglais par *Tokyo Drifter* (*Tōkyō nagaremono*, 1966).

Tokyo Drifter s'organise en effet autour d'une double absence. La première est celle du Tōhoku sinistré lui-même, dont on ne voit aucune image. La catastrophe traverse toutefois ponctuellement le champ du film qui s'ouvre sur l'extrait d'un bulletin de nouvelles du tsunami. Elle est présente de manière plus sourde et plus insistante par l'intermédiaire de la pluie qui tombait cette nuit-là, source de crainte pour les Tokyoïtes qui redoutent qu'elle apporte et fasse tomber la radiation venue du nord.

La seconde absence structurant le film, et qui en constitue une caractéristique visuelle décisive, est celle de l'électricité alimentant Tokyo : bien que les centrales nucléaires de Fukushima soient situées à environ 250 km au nord-est, le courant électrique qu'elles produisaient était en fait destiné à la métropole². Pour faire face à la chute de production consécutive aux explosions dans les réacteurs de Daiichi, une politique de réduction de la consommation électrique a été instaurée, qui a notamment affecté l'éclairage de la capitale. C'est cette nuit de Tokyo assombrie par les économies de courant que Matsue a souhaité documenter dans son film dont il ressort un portrait contrastant avec l'image familière de ses quartiers centraux, couverts d'enseignes lumineuses et d'une myriade de néons. L'espace-temps auquel s'attache *Tokyo Drifter* est donc celui de Tokyo vivant dans une obscurité inédite, conséquence et signe de la catastrophe.

En entrevue, Matsue commente cette question en suggérant que cette Tokyo éteinte, contrastant avec son habituelle flamboyance électrique, laisse entrevoir ce que pourrait être sa « faiblesse » (*ibid.*). Désignant quelque chose de bon et de précieux dans les mots du réalisateur, le désir d'embrasser cette situation de faiblesse inscrit *Tokyo Drifter* au sein d'une tendance forte dans le Japon de l'immédiat après catastrophe, marqué par l'aspiration paradoxale que la gravité et l'ampleur de la catastrophe conduisent à une transformation en profondeur du pays. Pour Matsue, documenter Tokyo en mai 2011 signifie transmettre l'émergence d'une bifurcation désirable et durable, brèche dans l'écoulement linéaire du temps.

La nuit s'y présente ainsi comme une suspension, un temps d'arrêt qui est le site d'une lecture politique de la situation, qui engage aussi bien le passé que l'avenir. Donnant à sentir une bifurcation potentielle, le film propose à la fois une image de la métropole dans son présent le

2 Deux centrales nucléaires se trouvent à Fukushima : Daiichi (numéro 1) et Daini (numéro 2).

plus immédiat et celle d'une tout autre possibilité de Tokyo. Il suggère une vision de l'avenir contestant qu'il ne puisse y en avoir qu'une seule, qui relèverait de la nécessité. Reconsidérant le futur, il esquisse du même coup une généalogie des forces ayant présidé à son état actuel, bien qu'elle ne soit pas explicite dans le film.

Ce texte se propose de déplier les implications de cette nuit de dérive et de musique dans Tokyo pour comprendre la manière dont *Tokyo Drifter* rend compte de la puissance en germe dans une certaine faiblesse. La manière oblique et nocturne dont le film aborde la triple catastrophe de mars 2011, l'événement majeur de l'histoire récente du Japon, conduit à considérer les termes dans lesquels il opère une politisation du temps. Il en ressort une caractérisation du potentiel politique de la nuit qui n'est pas, ici, celui de l'organisation de révoltes à l'abri du regard des forces de l'ordre (Edensor 2015, 429), mais celui d'une puissance de retenue par rapport à une certaine conception du temps organisée par une exploitation de l'avenir. La nuit y apparaît comme un intervalle sensible donnant consistance à une pensée de la divergence et de la potentialité.

Documenter : le visible et les invisibles

La triple catastrophe de mars 2011 a donné lieu à un grand nombre de films documentaires s'efforçant de rendre compte de la destruction de la côte pacifique du Tōhoku. La dévastation matérielle causée par le séisme et plus encore par le tsunami se donne immédiatement à voir et occasionne même une forme d'excès de visibilité, dangereusement proche du spectaculaire – vertige formulé par l'écrivain Hideo Furukawa : « Je vois. Par exemple il y a des proues, des poupes échouées à terre, des gouvernails, des hélices. Ai-je le droit de voir ces choses de si près ? » (2013, 143).

Concernant les effets des explosions dans les réacteurs de la centrale Daiichi de Fukushima³, la question est tout autre. La radioactivité est invisible, incolore, inodore, insensible : « "Fukushima", une catastrophe sans odeurs, sans cadavres, sans destructions. Sa dimension n'est pas d'ordre matériel ou sensoriel, à la différence d'Hiroshima, si on tient aux analogies » (Scoccimaro 2016, 134). Sa présence échappe aux capacités des organes sensoriels et particulièrement à la vue, celui

3 Pour une chronologie précise des explosions dans les réacteurs de la centrale de Fukushima Daiichi (Sabouret 2012, 159 ; Holmer Nadesan 2013, 3642).

de nos sens le plus intimement lié à la connaissance. Le fait de la contamination radioactive d'une surface significative du territoire japonais⁴, de l'air, de l'océan Pacifique ne donne pas aisément lieu à un savoir équivalent.

L'invisibilité matérielle du phénomène physique de la radiation est redoublée par les enjeux politiques soulevés par la puissance nucléaire qui a conduit tout une part de la communauté scientifique à minimiser les risques sanitaires qui lui sont associés⁵. Synthétisant la question de manière diplomate, Majia Holmer Nadesan observe que « *laboratory and epidemiological research findings are political because they raise questions about the liability of polluters and the necessity of regulation. Therefore, debates about the dose effects of low-level radiation and ingested radioisotopes are slow to be resolved and are even more slowly incorporated into formal exposure guidelines* » (2012, 106). Alors que l'accident de la centrale de Fukushima est ce qui rend la catastrophe de mars 2011 si singulière, et en fait inouïe, la tentative de la documenter cinématographiquement et de rendre compte de sa portée, notamment son imprégnation de la vie quotidienne dans le nord du Japon comme à Tokyo⁶, rencontre une véritable difficulté, sensible dans nombre de films consacrés à ce sujet, qui semblent voués

4 Dans un article datant de 2012, Christophe Sabouret estime que « l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima-I a contaminé, pour plusieurs décennies voire plusieurs siècles, 8% de la superficie du Japon, soit un territoire de la taille d'un pays comme la Belgique ou celle d'une région comme la Provence en France » (2012, 165).

5 La question des effets de la radioactivité est un enjeu vivement débattu, pour des raisons aussi bien méthodologiques que politiques. Les deux débats principaux concernent d'une part la question des « faibles doses » (leurs effets sur les organismes peuvent-ils être extrapolés à partir de ceux des hautes doses de radiation ?) et d'autre part les effets de l'exposition interne – par inhalation et ingestion – par contraste avec l'irradiation externe due à la bombe ou aux radiographies médicales. Pour une synthèse de ces différents enjeux, leurs acteurs et leur histoire (Holmer Nadesan 2013, 101-139). La question est également abordée par Gabrielle Hecht avec le concept de « nucléarité » qui désigne les modalités, essentiellement politiques, par lesquelles une chose (un lieu, une activité, un produit) est considérée comme étant nucléaire (et pas seulement radioactive) – statut aux implications stratégiques et économiques considérables (Hecht 2012, 1-46).

6 Les particules radioactives se déplacent en suivant notamment les courants atmosphériques à différentes altitudes. Leur répartition ne suit donc pas une progression linéaire, en couronnes à partir du lieu d'émission, mais les retombées dessinent plutôt des motifs en mosaïque. Les endroits où les doses sont particulièrement concentrées et la radioactivité particulièrement élevée sont appelés « *hot spots* ». On en trouve bien au-delà de la zone dite d'exclusion autour des réacteurs accidentés et notamment à Tokyo et sa région, le Kantō.

à relayer le sentiment d'impuissance générée par la gestion étatique de l'accident. S'attacher au fait et aux implications des retombées radioactives, dans un contexte socio-politique et un champ médiatique tout entiers mobilisés à les minimiser, voire à les nier⁷, donne lieu à un « état de lucidité insupportable » (Les mondes à faire 2018, 29) parce qu'il s'articule à une impuissance pratiquement totale. Ce terrain de lutte excessivement inégal est douloureusement décrit par Yoko Hayasuke, qui note : « contrairement au réacteur numéro 2, votre monde ne cesse de se refroidir. Tout refroidit, tout devient inerte, sec et dur : glacial » (2018, 101).

Si la visibilité n'est pas un appui solide pour constituer un savoir adéquat de la violence et des effets de la contamination radioactive, l'appréhender signifie composer avec une forme d'obscurité. Du fait même de sa puissance démesurée – pour ainsi dire catastrophique – l'énergie atomique⁸ tend à subvertir la dramatisation linéaire de la connaissance (scientifique) suivant la métaphore classique des « lumières » : « [*negative associations with darkness*] influenced the shaping of enlightenment narratives as the transcendent transformation from dark to light signified the passage from medieval ignorance to rational thought and science » (Edensor 2015, 424-425), sortie glorieuse de l'obscurantisme passé. En filant la métaphore, mais non pas gratuitement, on peut dire que le nucléaire, source intarissable d'énergie, vise pour ainsi dire à faire disparaître la nuit et tout ce qu'elle implique de liminalité, son association à des forces dont le rationalisme n'a eu de cesse de contester l'existence (*ibid.*, 424) – et de les remplacer par d'autres, celles que calculent les sciences physiques. Dans son ouvrage consacré à la nuit japonaise, Laurence Caillet rappelle en effet la proximité anthropologique de la nuit et de l'au-delà. La vie nocturne, peuplée d'êtres liminaux et métamorphiques – fantômes, *yōkai*, « divinités ambulatoires » – atteste de l'inextricabilité de la nuit du monde des morts, des dieux, des monstres et des rites (2018, 73).

7 Ce travail de dénégation s'exprime notamment dans l'idée que la crainte des radiations, le stress que cette inquiétude occasionne, sont pires, plus dangereux que la radioactivité elle-même. La préoccupation et l'activisme de certaines personnes – particulièrement les mères des régions touchées par les retombées radioactives – tendent ainsi à les psychologiser et les dénigrer, notamment par l'usage de l'expression péjorative de « cervelle radioactive », issue d'un jeu de mots avec le terme signifiant radioactivité en japonais (Hapax 2018, 77).

8 J'utilise l'expression « énergie atomique » pour signifier l'inséparabilité des usages militaire et civil de la fission nucléaire, que le programme « *Atoms for Peace* » lancé par le discours du président américain Dwight D. Eisenhower en 1953 s'est au contraire efforcé de dissocier pour établir l'acceptabilité de la production d'électricité nucléaire.

Dans le Japon de l'après-Fukushima, Sabu Kohso observe une redistribution du partage entre savoir et non-savoir, qui en révèle la nature politique : elle voit en effet émerger une division « entre ceux qui souhaitaient continuer en conservant le même mode de vie, et ceux qui voulaient [...] enquêter sur la vérité des radiations et étaient déterminés à changer » (2018, 57). Leur détermination donne notamment lieu au développement de tout un champ d'enquête amateur, à la fois théorique et pratique, en marge de la physique nucléaire institutionnelle, qui se traduit notamment par des relevés de terrain pour mesurer les taux de radioactivité. Toutefois, l'élaboration de ce réseau de connaissance n'empêche pas de s'affronter à l'obscurité qu'implique la puissance atomique et qui s'énonce avant tout en termes éthiques, ainsi qu'ils sont formulés par Mari Matsumoto : « il n'y a aucune contradiction entre les affirmations “nous admettons que nous devons vivre avec les radiations dispersées depuis l'accident du 11 mars” et “nous devons nous tenir le plus loin possible des radiations” » (2018, 149). Il s'agit ainsi de dégager un plan existentiel et politique permettant de vivre dans un monde dont la teneur physique est irrémédiablement altérée. Ce qui est en jeu est tout une recomposition des modalités de subjectivation, de production du sujet, quittant la figure de la transparence à soi du sujet rationnel et s'élaborant au contact d'« une zone de non-connaissance » (Agamben 2009, 185). Le registre du savoir produit dans une certaine obscurité, qui ne relève pas du rapport de causalité dans un monde objectif, est plutôt de l'ordre de la révélation, de l'émergence d'un plan d'existence tout autre, qui rend tangible les innombrables forces en jeu dans le monde, visibles et invisibles. Si on peut effectivement constater qu'une telle « réanimation du monde après Fukushima tient plus de la malédiction que du réenchantement » (Les mondes à faire 2018, 33), il convient également d'explorer la dimension productive de l'écart ainsi ouvert, qui appelle avant tout à des recompositions collectives dans nos manières de sentir et de percevoir⁹.

Il s'agit du terrain sur lequel *Tokyo Drifter* se situe : bien qu'il transmette une aspiration à une transformation radicale, la position du film ne relève pas de la critique, mais d'un autre registre, qui concerne la manière, sensorielle et perceptive, d'habiter la temporalité. Comme ce texte se propose d'en rendre compte, s'agissant de manières de vivre, la faille qu'il ouvre est proliférante.

9 Cela rejoint une remarque de Tim Edensor suivant laquelle « *the attributes of darkness are not [always] synonymous with superstition, murky thoughts and illicit behaviour but replete with generative potentialities and affective possibilities* » (2015, 433).

Développer et consommer : le Japon de la Haute Croissance

Matsue associe, je l'ai dit, l'obscurité inédite de la nuit de Tokyo en mai 2011 à la possibilité d'un devenir faible de la métropole, qu'il caractérise comme quelque chose de bon et de désirable. Cette potentialité sensorielle, affective et politique constitue même l'impulsion ayant conduit à la réalisation de *Tokyo Drifter*, que le cinéaste fait précisément remonter au 10 avril 2011, journée où se sont entrechoqués, pour lui, deux événements politiques aux registres très différents. Il mentionne d'abord une manifestation anti-nucléaire tenue dans le quartier de Tokyo qu'il habite, Kōenji (Vroman 2011, en ligne). L'entrevue ne le précise pas, mais il s'agit selon toute vraisemblance de celle qu'a organisée le groupe appelé la « Révolte des amateurs » (*Shirōto no ran*), qui a rassemblé, contre toute attente, environ 15 000 personnes, dont nombre d'entre elles manifestaient pour la première fois (Bielka 2011, en ligne). La référence vise un moment et un aspect très importants de la mobilisation politique ayant fait suite à la triple catastrophe de mars 2011 dans la mesure où cette mobilisation, organisée de manière autonome par rapport aux grosses manifestations appelées par les organisations anti-nucléaires *stricto sensu*, n'isole pas la question du nucléaire de tout l'univers politique et social dans lequel il s'enracine.

Ancré dans les luttes contre la pauvreté étudiante, la Révolte des amateurs est un collectif à l'initiative de la création d'un réseau de magasins de vêtements et d'objets d'occasion et de cafés communautaires dans Kōenji (Ribault 2012, 203). « En retournant la situation de pauvreté dans le Tokyo ultracompetitif en un point d'appui pour échapper à la pression et au désenchantement économique, [la Révolte des amateurs] propose une définition du bonheur accessible à tous et désirable d'une autre manière » (Les mondes à faire 2018, 41). En prenant « soin des objets délaissés par l'économie » (*ibid.*), la perspective du collectif voit la précarité, des choses comme des personnes, appelant une recomposition du rapport au monde matériel hors de la consommation et de la conception du temps qu'elle suppose.

L'autre événement que le cinéaste mentionne – et qu'il lui oppose – est la réélection d'Ishihara Shintarō, au poste de gouverneur de la préfecture de Tokyo, pour un quatrième mandat. Ishihara est une personnalité publique et un homme politique de droite dure, nationaliste, nourrissant les tensions mémorielles et territoriales avec la Chine et la Corée. Matsue rapporte que le slogan du gouverneur aisément réélu affirmait : « Il faut construire une Tokyo forte » (Vroman 2011).

C'est à ce propos qu'il souligne au contraire l'importance de pouvoir être « faible », qu'il présente ainsi comme un enjeu explicitement politique. Cette possibilité constitue de fait un point de divergence fondamental dans la lecture pouvant être faite de la triple catastrophe de mars 2011, de sa signification et de ce qu'elle appelle. Le contraste opéré par Matsue entre la manifestation de la Révolte des amateurs dans Kōenji et la réélection d'Ishihara – entre le soin porté aux choses et aux êtres en raison de leur sensibilité variable au passage du temps et l'exaltation nationaliste et néolibérale de la croissance économique – rapporte *Tokyo Drifter* aux grandes options politiques prises par le Japon de l'après-guerre. Le souci central de la Révolte des amateurs, la possibilité de vivre une vie bonne hors de la boucle du travail et de la consommation, va à l'encontre de ce qui s'est en effet peu à peu imposé comme la seule vie possible à cette époque. À partir de 1960 environ, la politique gouvernementale oriente la vie publique japonaise suivant un virage en faveur du « tout économique », opéré dans le contexte d'une alliance privilégiée avec les États-Unis de la Guerre froide¹⁰. La période dite de Haute Croissance, comme sont appelées les années de 1955 à 1973 environ, est de fait caractérisée par une croissance économique considérable, occasionnant une prospérité dont les appareils électro-ménagers sont les emblèmes (Souyri 2010, 571).

Ces enjeux politiques, sociaux et spatiaux se pensent alors dans le registre du développement : « Dans l'immédiat après-guerre [pendant l'occupation américaine], moderniser, c'était d'abord démocratiser. Dans les années 1960, moderniser, c'est agrandir, développer, accroître » (*ibid.*, 576). L'urbanisation massive et la construction d'innombrables infrastructures sur le territoire japonais, au sein desquelles figurent les centrales nucléaires, participent de cette logique. De manière sensible et expérientielle, « *Ueno Kōshi describes the transformation of the space that surrounded the body in terms of the disappearance of darkness in 1960s Tokyo : the interstices that used to exist in quotidian space were eradicated in the functional space of danchi*¹¹, while artificial lights filled the darkness of the city » (Igarashi 2000, 131), rapportant les termes de la modernisation de cette époque à une forme d'éradication de l'obscurité.

10 Cette alliance avec les États-Unis est un des héritages de l'occupation du Japon (1945-1952) par l'armée américaine au nom des Alliés.

11 Les *danchi* sont les grands ensembles construits par l'organisme japonais de logement public principalement en périphérie des grandes villes, pour faire face à l'immense pénurie de logements dans le Japon défait. Au départ, dans les années 1950 et 1960, ils représentent un idéal de modernité et de fonctionnalisme.

Au sujet de la triple catastrophe de mars 2011, Rémi Scoccimaro, en bon géographe, rappelle que les catastrophes naturelles n'existent pas, chacune est nécessairement coproduite par les sociétés et leurs choix d'aménagement du territoire. Aussi la crise du 11 mars peut-elle être analysée comme celle des politiques de développement local mises en œuvre pendant la « haute-croissance économique » (1955-1975). En particulier les travaux de conquête des zones basses des littoraux pour l'expansion urbaine, rizicole et industrielle, dont la production électronucléaire (2016, 135)

Une telle archéologie des forces en jeu dans la catastrophe est implicite dans la formulation inusitée, mais fort convaincante, de « *Tejco disaster at Fukushima* », proposée par Thomas Lamarre (2018, 226), qui rapporte l'accident à la responsabilité de l'exploitant de la centrale, lequel est, à toutes fins pratiques, indissociable des politiques et de la logique de développement de cette époque¹².

Temporiser et bifurquer

Plusieurs caractéristiques esthétiques de *Tokyo Drifter* prennent le contre-pied de la vision du temps, linéaire, vide et orientée par l'idée de progrès, sous-entendue par l'idée de développement. Le film est constitué de la répétition de deux grands types de scènes : on voit d'une part Maeno chanter en s'accompagnant à la guitare en divers lieux et on le suit d'autre part se déplaçant, à moto. Les différentes séquences sont entrecoupées d'écrans au noir qui soulignent le caractère discontinu de l'ensemble, chaque déplacement à moto est montré sans ses points de départ et d'arrivée et l'enchaînement des images ne rend pas précisément compte de celui de ses mouvements qui sont disjoints de manière indéterminée. Ce rapport délibérément lâche à ce qui ordonne, conduit et oriente le flux des images laisse supposer une multiplicité de trajets possibles et le corps en mouvement du musicien est soustrait à l'univocité d'un parcours. L'idée même d'enchaînement est fragilisée sur la lisière de son établissement – inéluctablement lié au déroulement des images – constituant ainsi la matérialité de cette dérive, ainsi que Matsue nomme l'objet de son film.

12 En effet, à partir de 1955 environ, « *the nuclear energy industry grew quickly into a powerful complex. Japan's electrical companies have region monopolies and are backed by the institutional power of Japan's Ministry of Economy, Trade, and Industry (METI)* » (Holmer Nadesan 2013, 21). Cet enchevêtrement, dont participent également des scientifiques, est communément appelé « village nucléaire » au Japon.

Entre ces déplacements il y a des stations, des arrêts, des moments où Maeno joue, debout dans la rue. Pour notre propos, l'une de ces scènes est particulièrement frappante : le musicien y chante devant un *konbini* Seven-Eleven – ainsi que sont appelées en japonais les supérettes ouvertes 24 heures sur 24.

Dans ces images, on voit : un coin de rue ; le Seven-Eleven dont l'enseigne lumineuse, brillant habituellement de mille feux orange, verts, rouges et blancs, est éteinte, laissant les abords du magasin dans l'obscurité ; l'intérieur qui demeure en revanche éclairé au néon, contrastant vivement avec l'extérieur. Maeno se tient juste là, dans l'obscurité. Au début de la scène, il est une ombre qui se découpe contre la lumière vive et blanche de l'intérieur.

Au bout de quelques minutes, il commence à se déplacer et, quittant la vitrine du *konbini*, sa silhouette retrouve un certain détail et ses couleurs.

Il chante une chanson intitulée *Tokyo 2011*, un tendre éloge de « *this worn down magnificent city* », une Tokyo magnifique parce qu'abîmée, fatiguée, usée.



Figure 1. *Maeno devant le konbini Seven-Eleven dont l'éclairage extérieur est éteint.*



Figure 2. *Suite de la scène du konbini : Maeno continue de chanter «Tokyo 2011» en s'éloignant de la vitrine.*

Ces chaînes de supérettes, les *konbini* – qui vendent des articles de première nécessité, de l'alcool, des produits alimentaires industriels et des repas préparés – quadrillent l'espace urbain comme rural au Japon. Ils incarnent l'idée d'une consommation à la fois standardisée et absolument disponible, partout et tout le temps. Elles sont également l'emblème des mutations du travail dans le Japon des années 1990, à l'époque où s'installe une crise économique qui sera appelée la « Décennie perdue ». Une forme de précarité dans l'embauche émerge alors, la perspective de l'emploi « à vie » caractéristique du travail masculin de la période de Haute Croissance s'amenuise alors que celle de travailler dans un *konbini* est de moins en moins réduite à un travail étudiant, temporaire¹³. La devanture du Seven-Eleven s'offre comme un paysage où se concentrent et peuvent se lire cinquante ans d'un certain régime politique dominé par l'économie. Incarné par le contraste entre la « normalité » étincelante de son intérieur et sa façade anorma-

13 Comme le remarque Inui Akio, ce genre d'emploi a pu constituer, à la fin des années 1980 alors que les possibilités d'emplois plus conventionnels étaient encore nombreuses, un choix de vie « *to avoid the constrained, conformist working culture of Japanese companies* » (2009, 176). Au cours des années 1990, après l'éclatement de la « bulle » économique, la question s'est toutefois transformée avec les mutations de l'économie japonaise pour devenir un trait structurant de l'emploi des générations arrivant à l'âge adulte.

lement sombre, le *konbini* est ce soir de mai 2011 un site privilégié pour mettre en scène le potentiel de bifurcation que le film explore, un lieu où deux voies sont en effet « *at once held apart and held together* » (Lamarre 2018, 314) et dont l'arrêt, la station est l'habitable.

Dans un texte commentant les films réalisés par Guy Debord, Giorgio Agamben s'attache au caractère historique du cinéma, qu'il conçoit, en se référant à Walter Benjamin, comme histoire messianique, soustraite à la chronologie. Son propos se rapporte à la manière dont « l'expérience historique se fait par l'image, et les images sont elles-mêmes chargées d'histoire » (Agamben 2004, 91), qui tient pour lui à deux conditions : la répétition et l'arrêt. L'arrêt désigne une forme de suspension qui travaille l'image elle-même, peu importe qu'il s'agisse d'images en mouvement : il s'agit d'images qui ont le « pouvoir d'interrompre » (*ibid.*, 92), de suspendre leur enchaînement à un récit et à l'écoulement linéaire du temps. Elles concentrent au contraire toute la temporalité et la tiennent ensemble – c'est pourquoi, alors, « il ne faut pas dire que le passé *éclaire* le présent ou le présent *éclaire* le passé. Une image, au contraire, est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant dans un *éclair* pour former une constellation. En d'autres termes : l'image est la dialectique à l'arrêt » (Benjamin 1986, 478).

La constellation historique invoquée dans le plan de Maeno chantant devant le *konbini* rejoint « mai 2011 » en des points décisifs du développement du Japon d'après-guerre¹⁴ ; mais elle opère en faisant apparaître, de manière immanente, son envers : cette nuit dont l'obscurité inédite et accidentelle est pleine de potentialités différentes, de formes de vie à la teneur toute autre – comme ce que représente, par exemple, le monde sensible porté par la Révolte des amateurs. Quelque chose de l'impression de nécessité produite par l'enchaînement temporel est subverti par la tension contenue dans cette image très simple du musicien qui se tient debout, dont la chanson fait gonfler et durer le temps et permet de s'attarder, créant un moment extrait du registre temporel dont la catastrophe est inséparable.

Cette puissance d'arrêt de certaines images, dont sourd un rapport au temps distinct de sa conception linéaire et chronologique, est insé-

14 On pourrait mentionner, par exemple : 1955, dont date la formation du Parti Libéral-Démocrate (PLD), grande formation de droite alliant d'anciens politiciens des années 1930 et 1940 revenus en grâce sous les auspices de la Guerre froide ; 1960, l'année de la reconduction du Traité de sécurité signé en 1952 à la fin de l'occupation du Japon par les États-Unis et qui établit les conditions dans lesquelles l'armée américaine assure désormais la défense du Japon ; la « bulle » économique des années 1980, etc.

parable, pour Agamben, de la répétition. Loin de simplement garantir le retour du même, « la force et la grâce de la répétition, la nouveauté qu'elle apporte, c'est le retour en possible de ce qui a été. La répétition restitue la possibilité de ce qui a été, le rend à nouveau possible » (*ibid.*, 91). Elle dégage le passé de son statut de chose figée dans son avoir-été. Aussi, par l'intermédiaire de la répétition, le cinéma opère de manière comparable à la mémoire, dans la mesure où « la mémoire est pour ainsi dire l'organe de modélisation du réel, ce qui peut transformer le réel en possible et le possible en réel » (*ibid.*). Cette puissance de modélisation tient au fait qu'en se frayant un chemin vers le passé, la mémoire retrouve le fait dans sa puissance, dans son pouvoir-être : elle le repotentialise. Ce point de vue opératoire, « modélisant », sur le cinéma, désigne sa capacité à rendre « à nouveau possible ce qu'il nous montre » (*ibid.*, 92), encore et encore – la réitération des déplacements de Maeno comme celle de ses stations dans la ville le rend tangible.

Or, de la sorte, les images de cinéma « font le contraire de ce que font les médias. Les médias nous donnent toujours le fait, ce qui a été, sans sa possibilité, sans sa puissance », sans la possibilité d'avoir été autrement. Imposant l'inscription sensible d'une nécessité, « ils nous donnent [...] un fait par rapport auquel on est impuissant » (*ibid.*, 91-92). La répétition permet au contraire un retour à la puissance, un retour à ce qui peut être comme ne pas être, chaque occurrence repotentialise le passé et, par le fait même, le présent et l'avenir. Agamben énonce donc un modèle de puissance déployée dans le retour qui s'oppose à l'idée de possibilités réduites à la projection dans l'ouverture de l'avenir : ce que Peter Szondi a appelé « l'espoir dans le passé » de Walter Benjamin (Szondi 2013, 137) est reformulé ici comme espoir dans le retour. La nuit de *Tokyo Drifter*, l'errance et la suspension qu'elle permet, fait ainsi émerger le hors-champ de la logique de développement qui a été celle du Japon de l'après-guerre comme quelque chose ayant toujours été là, potentiellement, et pouvant être activé – comme en témoignent les images qu'il en donne.

La structure et la composition du film trouvent un écho dans les mots de Caillet, qui constate en effet l'existence de « deux visions de la temporalité nocturne, l'une faite de continuité, l'autre, de rupture » (2018, 151). Elle évoque la nuit singulière du passage de l'ancienne à la nouvelle année : nuit de veille – réveillon – le nouvel an ritualise « à la fois la rupture et la continuité du temps » (*ibid.*, 149) qui est le propre de chaque nuit, bien que cette tension tende à être effacée, au quotidien, par l'enchaînement des jours.

L'attention portée à cette suspension temporelle fait « éclater l'idée de l'existence d'une nuit unifiée » (*ibid.*, 179), qui serait notamment la nuit du temps dédié au sommeil, repos des corps pour la reconstitution de leur force de travail, ou celle de la fête, balisée dans les étiquettes néolibérales de la « *night-time economy*¹⁵ », du divertissement et de la consommation (Van Liempt *et al.* 2015, 412).

Gérer et exploiter l'avenir : la résilience

En écho direct à l'archéologie qu'elle trace, la suspension qu'incarne cette nuit prend le contre-pied du désir de continuité avec ce que serait le temps de l'avant-catastrophe de mars 2011, dont on voit bien que *Tokyo Drifter* conteste qu'il ait véritablement existé un temps séparé de la catastrophe. Scoccimarro observe que les modalités présidant à la « reconstruction » de la côte pacifique du Tōhoku reconduisent, voire intensifient, celles de la période de Haute Croissance, alors même que la triple catastrophe du 11 mars questionne « le modèle d'urbanisme et d'industrialisation des littoraux » caractéristique de cette époque et dont participe la construction des centrales nucléaires à Fukushima (2016, 139 et 150). Soulignant la faible capacité des villes développées dans les années d'après-guerre, édifiées sur des zones basses, à faire face à la destruction, il constate pourtant que pour les reconstruire, « des travaux considérables sont à l'œuvre : excavation, arasement des collines pour surélever le littoral à 12 m. au-dessus du niveau de la mer » (*ibid.*, 143), opérations qui s'inscrivent à la fois dans la lignée des pratiques de protection des aménagements côtiers et de stimulation de la croissance économique par les travaux publics, privilégiées depuis les années 1960 (*ibid.*, 146 et 149). Quatre ans après la catastrophe, en 2015, Scoccimarro conclut que « les ruptures possibles, dans la façon d'aménager le territoire ou de traiter les populations [sinistrées], que portait la catastrophe, n'ont pas eu lieu. Ce sont les vieilles recettes, à base d'argent public et de BTP, qui continuent de primer. Plus faciles à mettre en œuvre, elles sont aussi plus visibles pour attester du retour à la normale » (*ibid.*, 159), aussi extravagante que puisse paraître une telle formulation alors que les fuites radioactives, notamment dans l'océan, ne sont pas encore contenues.

15 « The term NTE [*night-time economy*] now tends to refer to the assemblage of bars, clubs, cinemas, theatres and cultural festivals and events at night time which are, in a context of urban entrepreneurialism, supposed to contribute to urban regeneration and local economic growth » (Van Liempt *et al.* 2015, 412 ; Shaw 2015).

L'aspiration à une telle continuité est nommée par le terme fort en vogue de résilience – dérivé de l'analyse des écosystèmes, il désigne « *a system's ability to absorb shock and continue functioning* » (Halpern 2017, en ligne) et s'impose de plus en plus dans l'étude des risques et dans « les réponses opérationnelles aux aléas » (Scoccimarro 2016, 153), dénotant une inflexion paradigmatique en direction de la gouvernance.

« La notion [de résilience] commence à émerger sensiblement au Japon après la catastrophe du 11 mars, même si chronologiquement les termes *fukkô* (reconstruction) et *fukkyû* (rétablissement) restent prédominants.

La résilience connaît un plus grand succès au niveau des discours opérationnels, en particulier dans la technostructure, décidée à faire du Japon une société résiliente » (*ibid.*). S'inscrivant dans le registre de l'adaptation et de la « gestion », la résilience est un pivot terminologique permettant d'imposer une lecture de la situation au Tōhoku à partir de la reprise d'activités économiques, qui en sont à la fois l'objectif et le signe.

Orit Halpern souligne la logique plutôt particulière de la résilience : « *It is not about a future that is better, but rather about an ecology that can absorb constant shocks while maintaining its functionality and organization* » : « *it is a state of permanent management* » (2017, en ligne). Autrement dit, « il y a une utilité directe du terme de résilience : c'est un moyen pour déclarer la fin de l'état de catastrophe » (Scoccimarro 2016, 153), ce qui signifie pourtant précisément le contraire, la pérenniser.

Le terme opère une forme d'épuisement du temps, de son ouverture et de son indétermination, affirmation performative d'une seule voie possible, de continuité dans l'épreuve et la souffrance.

De manière très suggestive, Scoccimarro parle, pour le Japon de l'après 2011, d'« assignation à résilience » (*ibid.*, 133) et Kohso de « socialisation catastrophique » (2018a, en ligne) : « *Combined together, resilience and technology create a form of preemptive infrastructural governance that naturalizes precarity, sacrifice, and violence as a necessary economic value, rather than as a politically derived option* » (Halpern 2017).

Le slogan 「がんばろう 日本」, inscrit sur un auto-collant sur le pare-brise d'un taxi dans la circulation automobile dans un plan de *Tokyo Drifter*, soit quelque chose comme « Faisons de notre mieux, Japon ! » évoque la perspective du rétablissement du Tōhoku sous de tels auspices. Le film qui s'attarde dans la nuit éteinte tente d'y opposer la puissance de bifurcation portée par la temporisation.



Figure 3. Le slogan du rétablissement du Japon, injonction à la résilience.

Affaiblir et écouter : désœuvrer l'expressivité cinématographique

Tourné en une nuit, de la durée d'une cassette de caméra, *Tokyo Drifter* flirte avec une forme de virtuosité, qui relève plutôt de l'improvisation, l'attitude de Maeno frisant la désinvolture, lui qui soutient pourtant tout le film de sa présence. Les images de *Tokyo Drifter* ont été filmées en recourant à des moyens techniques particulièrement limités : un camescope dont le directeur-photo, pourtant expérimenté et talentueux, a accepté d'utiliser l'auto-focus. En conséquence, les images sont peu stables, parfois floues, notamment du fait qu'elles ont été tournées de nuit, et le cadre tremble bien souvent. À ce sujet, Matsue confirme ne pas avoir recherché la « perfection » et, en conséquence, s'être efforcé de « minimiser les moyens utilisés pour faire [ce film] » (Vroman 2011). Il élabore cette question en mentionnant les innombrables vidéos tournées par des amateurs et postées sur *youtube* à la suite de la catastrophe, dont il remarque que la manière dont elles ont été filmées, leur amateurisme même, a eu sur lui un fort « impact ». Il indique de la sorte une des voies par lesquelles son film se rapporte à la catastrophe, en transitant par des images, des images ayant été faites par des personnes présentes sur place, avec toutes les imperfections inhérentes à leur caractère amateur mais aussi à la violence et au danger de la situation.

Ainsi, du fait de la manière dont il fabrique ses images, et non pas tant de ce qu'il filme, Matsue semble trouver une forme de solidarité avec la région la plus directement touchée par la catastrophe. Celle-ci se situe donc non pas au plan de son sujet ou de son « contenu », ni même, vraiment, de sa forme, mais plus de la mise en œuvre de sa capacité créatrice, de la manière dont il se rapporte aux potentialités expressives de son médium, qu'il désœuvrè et rend faible. Pour donner consistance à son aspiration d'un devenir-faible de Tokyo, sa réalisation repose ainsi sur une manière d'affaiblir le pouvoir expressif du cinéma, situant cet enjeu à un niveau proprement médiatique, c'est-à-dire de manière indissociablement matérielle et immatérielle, technique et expressive. Le film aborde la nécessité de pouvoir être faible en l'inscrivant dans la matérialité de ses images, trouvant ainsi un contrepoint à la tendance des films à maximiser et à renforcer la production d'effets, resserrant les liens du cinéma au spectaculaire – et au développement technologique. Au contraire, *Tokyo Drifter* procède à une marginalisation radicale des images attendues – notamment les innombrables images médiatiques générées par la catastrophe. Il fait ainsi émerger tout autre chose, une « *new sensory experience* » (Lamarre 2005, 83).

À côté de la pauvreté de moyens délibérément mise en œuvre pour la confection des images de *Tokyo Drifter*, il convient de souligner que sa bande sonore est en revanche très soignée. Il en est ainsi d'abord du fait de la qualité technique de la prise de son, certaines des chansons jouées par Maeno ayant été enregistrées de nouveau après le tournage pour que sa voix et sa guitare s'entendent distinctement et puissent être à l'avant-plan du mixage. Celui-ci est toutefois très composite et les bruits environnants ne sont jamais loin, ceux de la pluie qui tombait cette nuit-là sur Tokyo et ceux de la ville elle-même : voix, circulation automobile, sons régulant le passage des piétons, battage publicitaire à l'extérieur de certains magasins, etc. Le film prête ainsi attention, comme on prête l'oreille, à cette singularité sensible et matérielle, et à leurs ramifications politiques et sociales. C'est par cette association, entre « faiblesse » et attention que le film caractérise l'espace-temps qu'a été Tokyo en mai 2011.

L'écoute attentive mais dépourvue de complaisance que compose *Tokyo Drifter* participe à la manière dont le film établit un lien souterrain entre Tokyo et le Tōhoku sinistré, sa côte détruite par le tsunami, sa vie menacée par la radiation. Ce lien, reposant sur une intensification de la possibilité d'un devenir-faible de la métropole, propose une transformation du rapport essentiellement fait de domination de la capitale sur

la province du nord, historiquement périphérique à la constitution du Japon et objet de campagnes de colonisation intérieure dont l'installation des centrales nucléaires à Fukushima, alors que son électricité est à destination de Tokyo, est un symptôme.

Conclusion

En caractérisant la teneur sensible de l'espace-temps singulier qu'a été Tokyo en « mai 2011 », *Tokyo Drifter* donne à percevoir et à sentir, dans un même geste, le présent le plus immédiat de la métropole – un instantané croqué en une nuit – son passé – suggérant une archéologie des forces ayant conduit à la catastrophe de mars 2011 – et son avenir – un Japon post-Fukushima enfermé dans son « assignation à résilience ». Toutefois, et de façon plus importante encore, du fait de la manière dont il s'efforce d'embrasser la « faiblesse » qui affleure dans le Tokyo des mois ayant suivi la catastrophe, le film procède en même temps à une activation d'une trajectoire toute différente. La bifurcation dont il documente l'émergence ne concerne donc pas seulement 2011 et ses suites, elle permet de reconsidérer l'histoire récente du Japon et de sa capitale, activant au présent une conception du temps divergeant irrémédiablement de la conception homogène et vide du temps de la modernité, réceptacle du progrès. Les implications de cette reconsidération de la temporalité sont proliférantes, et concernent au premier chef le rapport au monde matériel et les modes de subjectivation qu'il implique.

Bien sûr, il ne s'agit en aucune manière de révisionnisme, au sens où le film contesterait que le séisme, tsunami et explosions dans la centrale Daiichi de Fukushima aient effectivement eu lieu. Ce qui est en jeu, c'est de rendre sensible – donner corps : images et sons – à un régime temporel permettant de concevoir des modalités absolument différentes de l'action humaine. La question cinématographique des modalités de la puissance expressive mises en œuvre dans le film est donc indissociable de la question politique de la caractérisation de la catastrophe et de ce qu'elle appelle. Donner consistance à cette bifurcation possible, transmettre l'appel à un devenir-faible de Tokyo s'incarne dans l'inscription technique et expressive, matérielle et immatérielle des images. La réalisation du film relève ainsi de la sensibilité à la situation, qui se traduit dans une pratique à la lisière de l'improvisation et qu'on peut qualifier dans les termes d'une écoute, attentive, aux potentialités qu'elle porte.

Celle-ci opère en travaillant l'indétermination médiatique du cinéma, qui permet notamment de soustraire les images en mouvement de leur subordination à un développement narratif et linéaire pour privilégier la répétition et la suspension, la dérive et l'errance.

En ce sens, le lien du film à la temporalité nocturne n'est ni fortuit ni anecdotique, et va au-delà de la visualisation de la raréfaction du courant électrique causée par l'accident dans la centrale de Fukushima. D'un point de vue aussi bien optique que social, « l'obscurité facilite l'incertitude et la non-fixité des êtres et des choses » (Caillet 2018, 179) et aux potentialités ouvertes par l'indétermination qu'elle sourd.

La nuit de *Tokyo Drifter* accompagne donc pleinement la bifurcation énoncée dans le film, et, à s'attarder dehors, sous la pluie, jusqu'à son terme au petit matin, Maeno semble à vrai dire veiller sur elle. De manière frappante, le film trouve ainsi un point de contact avec l'une des grandes réflexions sur la puissance portée par l'obscurité, énoncée par l'écrivain japonais Tanizaki Jun'ichirō dans son célèbre *Éloge de l'ombre*, dont Lamarre déplie les implications généalogiques de la sorte :

Tanizaki's efforts are significant then in loosening the strict equation of modernity with the West, and present an attempt to dissociate modernization and Westernization. Crucial to his dissociation is the ambivalent position he allows for technologies of lighting and imagining such as cinema. On the one hand, he denounces the Western cinema for making the Japanese face appear hideous. On the other hand, he suggests that there are other ways of lighting and imagining (other technologies) that might redeem the Japanese face.

This is his proposal in his most celebrated essay, "In Praise of Shadows" [...]. [...] In the course of this essay, he proposes to find alternative technologies of imagining. Yet, finding such alternatives demanded a re-imagining of history, an exploration of the possibility of other histories of development. (Lamarre 2005, 11)

Bibliographie

- AGAMBEN, G. (2004), « Le cinéma de Guy Debord », *Image et mémoire*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 87-96.
- AGAMBEN, G. (2009), *Nudités*, Paris, Payot et Rivages.
- BENJAMIN, W. (1986), *Paris capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, le Cerf.
- BIELKA, J. (2011), « Tokyo, Kôenji : la fronde des précaires ». <https://www.larevuedesressources.org/tokyo-koenji-la-fronde-des-precaires,1964.html>.
- CAILLET, L. (2018), *Démons et merveilles. Nuits japonaises*, Nanterre, Société d'ethnologie.
- DRISCOLL, M. (2007), « Debt and denunciation in post-bubble Japan. On the two freeters », *Cultural Critique*, 65, pp. 164-187.
- EDENSOR, T. (2015), « The gloomy city : rethinking the relationship between light and dark », *Urban Studies*, 52, 3, pp. 422-438.
- FURUKAWA, H. (2013), *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente*, Arles, Picquier.
- HAPAX (2018), *Hoshano 放射脳. Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, pp. 77-82.
- HALPERN, O. (2017), « Hopeful Resilience ». <https://www.e-flux.com/architecture/accumulation/96421/hopeful-resilience/>.
- HAYASUKE, Y. (2018), « Journal d'une cervelle radioactive », *Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, pp. 83-115.
- HECHT, G. (2012), *Being Nuclear: Africans and the Global Uranium Trade*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- NADESAN, M. H. (2013), *Fukushima and the Privatization of Risk*, New York, Palgrave Macmillan.
- IGARASHI, Y. (2000), *Bodies of Memory : Narratives of War in Postwar Japanese Culture 1945-1970*. Princeton, Princeton University Press.
- INUI, A. (2009), « NEETs, freeters and flexibility. Reflecting precarious situations in the new labour market », dans Furlong, A.(dir.). *Handbook of Youth and Young Adulthood : New Perspectives and Agendas*. Londres, Routledge, pp. 176-181.
- KOHSO, S. (2018), *Retour au Japon. Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, pp. 49-75.
- KOHSO, S. (2018a), « Socialisation catastrophique et capitalisme apocalyptique », <https://lundi.am/Fukushima-ses-invisibles>.

- KOHSO, S. (2012), « Radiation and Revolution », *Borderlands*, 11, 2 *Commons, Class Struggle and the World*, pp. 1-17.
- LAMARRE, T. (2018), *The Anime Ecology : A Genealogy of Television. Animation and Game Media*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- LAMARRE, T. (2005), *Shadows on the screen : Tanizaki Jun'ichiro on Cinema and 'Oriental' Aesthetics*. Ann Arbor, University of Michigan Press.
- LES MONDES À FAIRE (2018), *Introduction. Fukushima et ses invisibles*. Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, pp. 11-48.
- MATSUMOTO, M. (2018), « Mon espoir... que nous restions enragés, ensemble, plus que jamais », *Fukushima et ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, pp. 125-155.
- RIBAUT, T. (2012), « Ne vous inquiétez pas, ce ne sont pas de mauvais types. Entretien avec Hajime Matsumoto », *Multitudes*, 1, 48, pp. 203-208.
- SABOURET, C. (2012), « Fukushima, sortie du nucléaire et occasions manquées », *Écologie et politique*, 44, pp. 153-166.
- SHAW, R. (2015), « “Alive after five”: Constructing the neoliberal night in Newcastle upon Tyne », *Urban Studies*, 52, 3, pp. 456-470.
- SCOCIMARRO, R. (2016), « 11 mars 2011 : de la vie en préfabriqués à l'assignation à résilience », dans Doumet, C., Ferrier, M. (dir.), *Penser avec Fukushima*, Nantes, Éditions Décile Defaut, pp. 133-159.
- SOUYRI, P.F. (2010), *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin.
- SZONDI, P. (2013), « L'espoir dans le passé. Sur Walter Benjamin », *Revue germanique internationale*, 17, *L'herméneutique littéraire et son histoire. Peter Szondi*, pp. 137-150.
- TANIZAKI, J. (1986), *Éloge de l'ombre*, Paris, Publications orientalistes de France.
- VAN LIEMPT, I., van Aalst, I., SCHWANEN, T. (2015), « Introduction: Geographies of the Urban Night », *Urban Studies*, 52, 3, pp. 407-421.
- VROMAN, N. (2011), « Japanese Eyes Tokyo Drifter interview with Tetsuaki Matsue ». <https://pageofmadness.wordpress.com/2011/11/04/japanese-eyes-%E2%80%9Ctokyo-drifter%E2%80%9D/>

A SOCIALIST NIGHT? GOVERNING THROUGH LIGHTS IN THE POST-WAR PRAGUE

Lucie Dušková

Introduction

After the end of the World War II, Communist parties of Central and Eastern Europe sought to establish a completely new political, economic and social order.¹ In their respective states, they aimed to create a new kind of system, based on values, traditions and principles radically different from those of interwar liberal capitalism. On the discursive level, they sought to bring a radiant future, a continuously bright day, where the night, symbolically identified with capitalism and the war, would have no place.² But how was this hostile discursive attitude to the night affected by the practical issues of the governance of night? If we ask the question of whether the Communists set in practice what could be called a socialist night, it is interesting to do so in relation to Henri Lefebvre's reflection about space: "Where could be find a new, socialist, contrasting space, how is the total space of a socialist society to be conceived of? How is it appropriated? What do we find when we apply the yardstick of space – or, more precisely, the yardstick of spatial practice – to societies with a 'socialist' mode of production?" (Lefebvre 1974, 54). In this text, we take up Lefebvre's notions of space in relation to the question of lighting. The question, then is that of whether it is possible to discover new "socialist, contrastive" lights, to learn whether there is a socialist way of governing space through lighting which would be distinctively socialist.

This question focuses on the placement, technical state, purposes and evolution of night illumination during a time in which the Communist party progressively set in place and stabilized its monopoly of power at all levels, through a centralized and planned economy, a political orientation to the Soviet Union, and the effort to transform people's thinking. As a relatively expensive project, night illumination

1 To see more about the post-war evolution of the Central and Eastern european space and its context see i. e. (Adams 2004; Judt 2005).

2 For more on the symbolic systems of socialism see (Halpin 2000). On the symbolism of Czechoslovak's historical narrative and its modifications by Communist narrative see (Macura 2009; Brenner 2009; Adams 2004).

basically depends on the degree of technological development. As a result, how the city looks at night often depends on political will and the economic capacity to invest in innovations. Night-time illumination has also had a long association with issues of security—city lights are said to reinforce the safety of streets. At the same time, they reinforce the control of movement in order to discipline it (Otter 2009, 1-2; Foucault 1991, 281). These are issues which confront every political power; the question is how the concerned political power deals with them.

In July 1960, it was claimed that Czechoslovakia had achieved the first step towards communism and the “socialist” Constitution was declared. Did the communist party, during the period 1945-1960, arrive at any new understanding of night-time illumination? Did it develop any new types of lighting, which would meet specific needs and form a new system of structural governance of the night through lighting?

These issues are approached through analyses of the images of night illumination appearing in mass media (film and press) and technical and economical indicators originating in institutional sources. The post-war film and press were born under the specific conditions of the state-sponsored mode of production and the communist ideological monopoly. Their basic mission was to “show life as it is” under socialism (Kopecký 1946). As a result, and despite their often openly propagandistic mission, they could show both the technical quality and placement of lights, on the one hand, and their ideological role, on the other. Technical and economical indicators complete and verify information furnished by the media, because they furnish practical and concrete information. And finally, legislative sources and political sources, such as speeches, provide the necessary context.

In order to be as concrete as possible, the text focuses on Prague. As the most frequently represented city of Czechoslovakia and as a capital city, which, as such, often introduces new trends and other phenomenon which are subsequently diffused to other parts of the state, Prague serves here as an illustrative example. The structure of the text follows the three most important kinds of lights: street lighting, neon advertising lighting and festive lighting.

Street lighting

Since the industrial revolution, the governance of night space basically occurs through artificial illumination (Schivelbusch 1988;

Otter 2009). It would be theoretically logical if the Communist party of Czechoslovakia had made an effort to strengthen lighting to the point of perfection. The attitude of Czechoslovakian Communists towards illumination had its origins in the Soviet form of Marxism, which was put into practice during the Russian revolution and the early Stalinist period. In Soviet revolutionary thinking, the question of lighting merged with the issue of electrification of the state. In fact, the Russian attitude towards illumination did not differ from that of other European states (Coopermish 1992). In his speech at the Eighth All-Russia Congress of Soviets, delivered on the 22nd of December 1920, the Chairman of the Council of People's Commissars of the Soviet Union, Vladimir Ilyitch Lenin, made his perspective known: "Communism is Soviet power plus the electrification of the whole country. [...] I recently had the occasion to attend a peasant festival held in Volokolamsk Uyezd, a remote part of Moscow Gubernia, where the peasants have electric lighting. A meeting was arranged in the street, and one of the peasants came forward and began to make a speech welcoming this new event in the lives of the peasants. 'We peasants were unenlightened', he said, 'and now light has appeared among us, an unnatural light, which will light up our peasant darkness'. What we must try now is to convert every electric power station we build into a stronghold of enlightenment to be used to make the masses electricity-conscious, so to speak. All should be made aware of the reason why these small electric power stations, whose numbers run into the dozens, are linked up with the restoration of industry" (Lenin, 1920). At the beginning of the 20th Century, in Russia as in all of Europe, electrification was seen as the first condition for social, technical and economic modernisation.

Besides revealing the interweaving of the symbolical and practical dimensions of lighting, Lenin declared electrification to be the second programme of the Communist party and announced huge investments. By promoting the illumination of mostly rural Russia, Lenin anticipated the "illumination" of the population by literacy and thus by knowledge.³ By promoting electricity, he expected to overcome Soviet economic backwardness via promoting the industrialization and urbanization of the state. The ultimate goal was to outstrip capitalism. However with the ascendance of Stalin and subsequent introduction

3 From this also came Edison's bulb, the "Ilyitch lamp", given by the Russian population, who mostly encountered light bulbs for the first time during Lenin's electrification program (Puschkova).

of the first five-year plan (1928-1932), the notion of electrification narrowed exclusively to the needs of the heavy industry sector, while illumination was neglected. Post-war Czechoslovakia adopted these Stalinist modifications.

After the monopolization of power by the Communist party, public lighting was explicitly excluded from state responsibilities and delegated to the municipalities.⁴ In the centralized economy system, this meant it was in fact sloughed off. As one of the most developed states of the Central and Eastern Europe, post-war Czechoslovakia was integrated in the Soviet industrial program and had to serve as a reservoir for the needs of Soviet heavy industry. However, the inconsiderate restructuring and system of exploitation largely exceeded the capacities and dimensions of the Czechoslovak economy and led to serious dysfunction. These affected not only the development of lighting infrastructure, but, also, that which already existed.

Despite the exceptional night shifts introduced within the energy industries⁵ at the turn of the 1940s and 1950s, Czechoslovakia faced frequent power failures. The streets of Czechoslovak cities were regularly plunged into darkness. In Prague, the only remaining sources of street lighting were usually the gas lamps. Approximately 9000 of these had to illuminate a city with over a million inhabitants (Mozer 2003, 97). But even this was not reliable. These lamps were concentrated within the broader city center, while the periphery remained completely out of the light. Secondly, many of these lamps did not function, especially in the cold weather, when the gas did not warm sufficiently to be lighted.⁶ As a result, Prague at night, at the turn of the 1940s and 1950s, reminded one more of a 19th century than of a modern city in the middle of the 20th century.

If working, the electric lamps faced other typical problems, such as the lack of bulbs and of spare parts. For example at the beginning of October 1956, “the last 200 pieces of spare bulbs were used” and it was not clear from where the missing bulbs should come from. While in 1956 the centrally set plan supposed a need of 65 000, and in 1958 a need of 70 000 bulbs, the real need was more than 200 000.⁷ The

4 See decree n. 273/1949.

5 See i. e. decrees from 1949, 1950 and 1951 instituting the night shifts.

6 ŠK. [No title]. In: *Včerní Praha* [Prague-Evening], Vol. II, Issue 36, 11th of February 1956, p. 1.

7 KÝ. Praha a záře velkoměsta [Prague and the blaze of the big city]. In: *Včerní*

problem was mainly their weak quality; on occasion, they would be broken by night drunkards;⁸ and there was often no one available to install them. Technicians were basically employed in industry rather than in services.

Only the end of Stalinism and the subsequent partial economic reshuffle in 1954-1955 led to more investment in research and development aimed at the modernization and improvement of street lighting technologies. With the approach of the 15th anniversary of the end of the World War Two, but especially with the coming of the Second State Spartakiade - a sports event which was supposed to take place in July 1960 and was going to bring to Prague sportsmen, sportswomen and journalists from all over the world –Prague made massive investments in its lighting infrastructure. Between autumn 1958 and July 1960, these efforts reached their peak. For example in May 1960, a chief technician claimed that all technicians had been working “from 4am until dusk” [including] Sundays and holidays“.⁹ In total, the technicians modernized more than 80 kilometres of Prague streets, but these efforts were limited mainly to the city centre and the routes to the stadium where the event was going to take place. Inhabitants of remote city districts had still to take the lighting issues into their own hands. For example, the inhabitants of Prague’s 9th district dug the holes for pylons and cables by themselves in the spring of 1960.

Neon lights

With thousands of advertising and decorative lights, neon lighting formed an integral part of Prague’s night landscape during the interwar period (Inneman 1928). During the war, however, the systems became corroded and degraded as a result of blackouts. Due to the war-time Aryanization of property and post-war confiscations for the benefit of

Praha, Vol. II, Issue 241, 10th of October 1956, p. 2.; VP: Bude v Praze více světla? [Will be more lights in Prague?]. In: *Večerní Praha*, Vol. IV, Issue 65, 18th of March 1958, p. 1.

8 If caught while transpiring, these breakages were registered in the police registers and investigated. See Archive of the security forces, fund Event books I-1/1-I-1/25 – I-2/1-I-2/20.

9 VOV: Vítězná cesta výbojek [The road to victory for lamps]. In: *Večerní Praha*, Vol. VI, Issue 125, 28. května 1960, s. 1.

the State,¹⁰ many enterprises and shops disappeared, and, with them, their brands and the need for advertising. Nationalizations in autumn 1945, and a second wave of nationalizations in 1948-1949, this time under the exclusively communist banner, made almost all advertising pointless. In principle, all gains passed to the state, which redistributed them, so there was no need to increase sales and to compete for the number of clients. This lack of need for advertising merged with socialist ideological postulates which condemned neon lighting as a feature specific to capitalism. This “[tawdry] advertisement for a dying commerce and enticement for the marketing of poor-quality goods”¹¹ was condemned to disappear. Such a perspective became a self-fulfilling prophecy amidst the economic dysfunctions of the turn of the 1940s and 1950s, when neon lighting seemed an outrageous luxury. As a result, Czechoslovak cities were “neonless” until the second half of the 1950s.

Beginning in the second half of the 1950s, however, neon lights became an instrument of political marketing for the Communist party. Strikes and uprising against the monetary reform which took place in June 1953 - and which brought into the streets thousands of workers to protest against the persisting miserable living conditions - meant a serious crisis of legitimacy for the Communist party. As a reaction, the communist leaders reintroduced a consumerist perspective within the state’s economic planning.¹² Neon lighting reappeared as a phenomenon which accompanied this turn. In a departure from previous logics, however, they instituted what could be in certain aspects called the “socialist neon lights”. Unlike the neon lights of capitalist marketing, which advertised a specific brand, these new neon lights advertised the product itself. For example, instead of advertising various brands of producers of delicacies, lights advertised the delicacies as a product on their own. Or, rather than advertising various banks, neon advertising communicated to potential clients the necessity of at least one “Passbook for every family”. Instead of advertising various brands of mineral water, it advertised “Mineral water” as a product; the same was true for “crystal” or for the names of the newly reopened shopping

10 See i.e. Decrees of president Beneš n. 5, n. 12, n. 16.

11 Kubiček A. Výkladce a krámy [Advertisers and shops]. In: *Věčerní Praha*, Vol. I, Issue 193, 11th of November 1955, p. 2.

12 On the strikes and protests of 1953 see (Heumos 2006; McDermott 2010; Bartošek 1986).

malls, such as “The House of Textile”, “The House of Fashion”, “The House of Food”, etc.

The neon lights communicated to citizens the declared multitude of possibilities for consumption, the prosperity of state enterprises and, in general, well-being under socialism. In this sense, they were a visible mark of the birth of socialist consumerism. In parallel, neon lights helped to inculcate new values. Inhabitants of Prague could, for example, read a variation on the Marxist call to proletarians in “Broadcasters of the world, unite”. On the anniversary of the October revolution, in 1959, inhabitants of Prague could see, at the bottom of Wenceslas square, a Soviet space rocket bearing the inscription “For peace”, reminding them that the inhabitants of Czechoslovakia lived in a “camp of peace”, while the western “camp of war” systematically prepared a new world war.¹³

Neon lights were installed mostly at Wenceslas square and on surrounding streets, which constituted the centre of Prague’s night. They were perceived as restoring to Prague its dimensions as a big city. However, due to the lack of material, poor quality and shortage of technicians, many of the neon letters switched off after a few days or weeks, leaving a space for word plays and jokes (*Svěťáci* [Men about Town], 1969). Nevertheless, they were perceived as beautiful. They were popular among inhabitants, as were festive lights.

Festive illumination

In general, festive illumination is one of the long-dated instruments of political governance of leisure time, which helps to discipline populations and reinforce the political power in place. As French historian Alain Cabantous has suggested, “changing significant events, of importance for the state or governing dynasty, into a public night feast represents another manner of manipulation of the night time. The festive illumination expresses the power of politic authorities, indeed represents and creates this power, at the same time as it imposes control over people” (Cabantous 2009, 263). Instead of letting people spontaneously fill streets or bars or self-organise festivities, which could eventually grow into rebellions, it is more advantageous for the political elites to organise festivities by themselves. These allow them to concentrate the masses at one or several chosen places, to

13 For enumeration of neon lights see *Prague-Evening* (Večerní Praha).

supervise and manage them. At the same time, “obscurity valorises the symbolical force of light and of those who manage it, and contributes to the creation of a political culture” (Cabantous 2009, 263). For these reasons, the offering of effective festive illumination is a goal for every holder of modern political power.

In Czechoslovakia, the first modern festive illumination of Prague was inaugurated on the 10th anniversary of independence, in October 1928. After the Second World War, thanks to improving economic conditions, the Communist party could restore the festive illumination of Prague on the 1st of May 1955. A good occasion was furnished by the approaching 10th anniversary of the end of the war, and by the occasion of May Day. Contrary to pre-war practice, the most important festivity was now set as May Day, while the anniversary of the national independence of 1918 was sidelined. May Day was usually accompanied by fireworks, lantern processions, open air dancing balls and film projections, boat promenades, all with lights, and with festivities until late in night.¹⁴ A week later came the celebrations of the end of the World War Two with more or less the same programme. These events were preceded and followed by other festivities, such as commemoration of the birthday of Lenin on the 22nd of April or the celebrations of elections or the any other event connected with the socialist calendar. Sometimes, they could last throughout the spring months. The second peak of the socialist calendar was the celebrations of the anniversary of the October revolution, which in European states was usually celebrated on the 7th of November. The program of celebrations was approximately similar to the May Day festivities, except that open air screenings were replaced by cinema screenings, and the open air ball moved from the park in the 7th city district to the Old town square. As with the May Day celebrations, the anniversary of the October revolution was also preceded and followed by other important days, such as “Army day” on the 9th of October, or the “month of Czechoslovak-Soviet friendship”, which started immediately after the October revolution’s celebrations. In fact, the entire calendar of festivities was changed. And the reintroduction of the festive illumination of buildings was expected to give more glamour to these festivities.

As already indicated, what is illuminated holds importance. Illumination attracts the attention of people and highlights buildings

14 Programmes of celebrations were published in the daily press.

and places which are considered important by political authorities, who are usually concerned with promoting values and commemorating important historical events. Through the effect of fascination, light emphasises those events and values with which the citizen is expected to identify. The absence of light, on the other hand, covers what is unimportant, or what is undesirable to sight (Gwiazdzinski, Rabin 2005)

From this point of view, and in line with the communist effort to bring about a profound change of society, it would be logical if the political elites had tried to transform the spatial aspects of interwar traditions. In fact, the spatiality of festive illuminations integrated continuities with pre-war traditions. As the most important buildings were still the National Museum and the National Theatre, these were illuminated, although their reference was to the nationalist movement of the 19th century, which culminated in the independence of 1918. While in the calendar, this event was neglected, in the use of space, it was emphasized. The same is true of the Charles Bridge. Despite the fact that the Charles Bridge referred to the rule of the emperor Charles the IV (1316-1378), and thus to the “feudal order”, it was highlighted as a precious monument. Another example of these contradictions was the Prague castle. As the seat of Czech kings since the 9th century, it also referred to feudalism, and should be condemned by Marxism. In theory, these places shouldn't be illuminated.

Nevertheless, this is May Day of 1959: “In a while, when the night falls, the capital city will light up with festive illumination. Sixteen illuminated objects, including, for example, the Old Town Tower, The Powder Gate, The Memorial of the Resistance and Stalin's memorial will be filled with glamour today and tomorrow in the evening. In parallel, the fountain at the J.K. Tyl place will light up as well. A novelty of this year's festive illumination is a double coloured light duo of white and yellow at the National Museum and at the entrance to the Old Town Hall”.¹⁵ One of the reasons for this continuity stemmed from the fact that, during the first years of the communist rule, no significant monumental buildings had been built, so that if only the “communist” buildings and places were to be illuminated, Prague would remain mostly black. But much more important was the fact that these traditionally illuminated buildings were considered as beautiful.

15 HV. Světlo k svátku. Praha ve chvílích před 1. májem [Light for a feast. Prague before the May Day]. In: *Večerní Praha*, Vol. V, Issue 101, 30th of April 1959, p. 2.

They were popular among the people. Their non illumination would probably provoke dissatisfaction which the political elites didn't want to risk after the protests of 1953. However, the most important argument was undoubtedly the fact that illumination of these buildings showed the ancient character of Prague and, more generally, of Czechoslovak's history. In fact, the spatiality of festive illuminations combined places connected with a long history and places connected with communist doctrine. It expressed the will of the communist elites to introduce the communist movement within the Czechoslovak historical narrative as its natural achievement (Abrams 2004).

As indicated, the Communists contributed to the city's night landscape with Stalin's monument. It was ceremonially inaugurated on May Day, 1955. At the inauguration, the lanterns and side bowls of the statue were filled with oil and lit up. Then, "Spotlights from three sides cut the dark and by the sharp white light they embrace the mighty colossus above Vltava. (...) The cannon salvos thunder, the music plays, and from the darkness, as a white colossus, shines Stalin's statue and the figures around him".¹⁶ Fireworks and open air dancing ball followed. The scenario of the May Day at Stalin's statue was more or less the same in the following years, until the destruction of the monument in 1962. The monument and all the surrounding park were illuminated with modern street lights. Situated on the hill of Letná on the left bank of the river Vltava, the Stalin monument served as an important "dominant" in the city, and completed the panorama with the Prague castle.

Despite the manipulations of calendar and of the space, all important socialist festivities were popular among populations. For example, the May Day celebrations of 1956 in Prague attracted 290 000 participants, and the October revolution celebrations attracted 220 000 participants.¹⁷ These high numbers were the result of several factors. They were attractive for women, who at the time were mostly charged by supplying their family with goods, because these festivities were connected with special openings of shops in the afternoon and evening

16 Unsigned. Pomník J. V. Stalina včera slavnostně odhalen. Památník upřímné vděčnosti [Yesterday Unveiling ceremony of the Monument of J. V. Stalin. Monument of sincere gratitude]. In: *Večerní Praha*, Vol. 1, Issue 26, 2nd of May 1955, p. 1.

17 Unsigned. Taková byla Praha [Yeasterday Prague]. In *Večerní Praha*, Vol. II, Issue 104, 2nd of May 1956, p. 1; VP. 200 000 na Staroměstském nám.: S vámi na věčné časy! [200 000 at the Old town square. With you forever!] In: *Večerní Praha*, Vol. III, Issue 263, 7th of November 1957, p. 1.

and the availability of goods which were otherwise barely accessible. For most people, dancing balls, fireworks, film screenings and a walk in the illuminated city landscape provided a good occasion for distraction. The lantern processions attracted children and youngsters, for whom they were an occasion to escape from the surveillance of parents, meet friends or engage in mischief, which might include the first cigarette. Young couples could freely meet outside of the surveillance of their parents and be back at home later than usual.

The May Day festivities merged with the welcoming of spring and summer time (Krakovský 2014), while October revolution festivities merged with the more traditional republican festivities and with preparations for winter. Despite the effort of the political elites to promote socialist values and inculcate self-identification with the communist doctrine, the motives of popular participation remained mostly apolitical and the appropriation of values passed rather unconsciously.

Conclusion

It should be clear that, as concerns the governance of space through street lights, the socialist night was constructed rather unwittingly. The deterioration of street lighting continually challenged the Communist thesis about the prosperity and modernity brought by the new system. Street illumination was reduced to a second-class issue. The socialist night was characterized by its dysfunctions, a result of the excessive use of the Czechoslovak economy for heavy industry. Illumination of the socialist street was marked by a lack of energy, a lack of materials, a lack of sources, a lack of technicians – in short, by a lack of light. Besides the problems it meant for everyday governance in the domain of the prosperity, the lack of light was also in contradiction with ambitions to control every movement of people, and finally provided many occasions for uncontrolled movement. In the end, it challenged the legitimacy of the state-socialist mode of production.

In the domain of neon advertising, the contradiction between proclaimed principles and practice is even more evident. The Communist party finally had to reintroduce neon lights, despite their ideological connection with the capitalist economic system. These lights were socialist in their content, insofar as they advertised the state economy and socialist values, and in their dysfunctions, which, especially in the 1960s became a great target for popular humour.

At a structural level, however, they were just a variation of capitalist marketing.

Even the festive lights didn't differ structurally from other political systems' manner of governing night space. They were directly integrated in a spatial continuity with previous traditions, and completed the night panorama rather than trying to transform it. The change of calendar was more effective, but, even in this respect, the appropriation by populations was not politically motivated. The occasion for distraction played a more important role than any politically conscious choice. Indeed, disciplining through distracting revealed itself to be an effective instrument even for the Communist party. In general, the Communist party did not construct any structurally specific socialist night, nor any specific sort of illumination, just a less effective variation of the capitalist night.

Sources and Bibliography

ADAMS, B. (2004), *The struggle for the soul of the nation. Czech Culture and the Rise of Communism*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers.

ARCHIVE OF THE SECURITY FORCES, Fund Department of the Police of the capital city of Prague.

BARTOŠEK, K. (1986), "Ouvrier et gréviste à Prague, 1953", *Communisme. Revue d'études pluridisciplinaires*, 9, (1^{er} trimestre), pp. 27-34.

BRYNYCH, Z. (1960), *Smyk* [The skid], Czechoslovakia, 99 min.

CABANTOUS, A. (2009), *Histoire de la nuit au XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.

COOPERSMITH, J. (1992), *The electrification of Russia 1880-1926*, Ithaca-London, Cornell University Press.

Dekret presidenta republiky ze dne 24. října 1945 o znárodnění dolů a některých průmyslových podniků 100/1945 Sb. [Decree of the president of Republic from the 24th of October 1945 about the nationalization of mines and selected industrial enterprises 100/1945 coll.].

Dekret presidenta republiky ze dne 19. května 1945 o neplatnosti některých majetkově-právních jednání z doby nesvobody a o národní správě majetkových hodnot Němců, Maďarů, zrádců a kolaborantů a některých organizací a ústavů 5/1945 Sb. [Decree of the president of Republic from the 19th May of 1945 about the invalidity of some property and juridical acts from the time of unfreedom and about the national administration of property of Germans, Magyars and collaborators and some organizations and institutions 5/1945].

Dekret presidenta republiky ze dne 21. června 1945 o konfiskaci a urychleném rozdělení zemědělského majetku Němců, Maďarů, jakož i zrádců a nepřátel českého a slovenského národa 12/1945. [Decree of the president of Republic from the 21st of June 1945 about confiscations and rapid repartition of the agricultural property of Germans, Magyars, traitors and enemies of Czech and Slovak nation 12/1945].

Dekret presidenta republiky ze dne 19. června 1945 o potrestání nacistických zločinců, zrádců a jejich pomahačů a o mimořádných lidových soudech 16/1945. [Decree of the president of Republic from the 19th of June 1945 about punishment of Nazi criminals, traitors and their helpers and about the exceptional people's tribunals 16/1945].

DELATRE, S. (2000), *Les douze heures noires. La nuit à Paris au XIX siècle*, Paris, Albin Michel.

FOUCAULT, M. (1991), *Discipline and punish: The birth of the prison*, London, Penguin books.

GWIAZDZINSKI, L., RABIN, G. (2005), *Si la ville m'était contée*. Paris, Eyrolles.

HALFIN, I. (2000), *From Darkness to Light: Class, Conscience, and Salvation in Revolutionary Russia* (Pitt Series in Russian and East European Studies), Pittsburgh. New York, University of Pittsburgh Press, with Studies of the Harriman Institute, Columbia University.

HEUMOS, P. (2006), *Vybrňme si rukávy než se kola zastaví! Dělníci a státní socialismus v Československu 1945-1968* [Let's roll up the sleeves, before the wheels stand still. Workers and State socialism in Czechoslovakia, 1945-1968], Praha, Ústav pro sudobé dějiny AV ČR.

INNEMAN, S. (1928), *Praha v záři světél* [Prague Illuminated by Millions of Lights], Czechoslovakia, Elektrické podniky hlavního města Prahy, 22 min.

KOPECKÝ, V. (1946), "Výsledky kulturního budování republiky", in *Můj poměr ke KSČ. projevy z řad pracujících inteligence* [Results of the culture edification of the Republic. In My relation to the Communist party of Czechoslovakia] Praha, Komunistická strana Československa.

JARIABEK, O. (1950), *Kozie mlieko* [Goat milk], Czechoslovakia, 80 min.

KRAKOVSKÝ, R. (2014), *Réinventer le monde. L'espace et le temps en Tchécoslovaquie communiste*, Paris, Publications de la Sorbonne.

LEFEBVRE, H. (1991), *The Production of Space*, Oxford, Blackwell.

LENIN, V. I. (1965), *Collected Works*. 4th English Edition, volume 31, Moscow, Progress Publishers, pp. 461-534. <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/1920/8thcong/ch02.htm>

MACH, J. (1952), *Slovo dělá ženu* [Woman as Good as Her Word], Czechoslovakia, 81 min.

- MACH, J. (1960), *Valčík pro million* [Waltz for a Million]. Czechoslovakia, 77 min.
- MACURA, V. (2008), *Šťastný věk a jiné studie o socialistické kultuře*, Praha, Academia.
- McDERMOTT, K. (2010), "Popular Resistance in Communist Czechoslovakia: The Plzeň Uprising. June 1953", *Contemporary European History*, 19, 4, pp. 287-307.
- MONZER, L. (2003), *Osvětlení Prahy, Proměny sedmi století*, Praha, FCC Public.
- Narižení ministra práce a sociální péče ze dne 27. října 1949 o úpravě pracovní doby k usnadnění plynulého zásobování elektrinou a topnou parou v zimních měsících 226/1949 Sb.* [Decree of the Minister of labour and social welfare from the 27th of October 1949 about the modification of working time to facilitate fluent supplies of electricity and heating steam in the winter time n. 226/1949 coll.]. NATIONAL ARCHIVE, Fund the Ministry of Interior I-new registrature.
- NATIONAL ARCHIVE, Fund Central committee of the Communist party of Czechoslovakia 1945-1989, Prague- political bureau.
- NOVÁK, I. (1957), *Štěňata* [Young ladies], Czechoslovakia, 78 min.
- OTTER, C. (2008), *The Victorian eye. A political history of light and vision in Britain 1800-1910*, Chicago, University of Chicago Press.
- PODSKALSKÝ, Z. (1969), *Světáci* [Men about town], Czechoslovakia, 99 min.
- PUSCHKOVA, D., "The Ilyich Lamp", in Russiapedia, <https://russiapedia.rt.com/of-russian-origin/the-ilyich-lamp/>, last accessed on 12/10/2018.
- SCHIVELBUSCH, W. (1995), *Disenchanted Night. The industrialization of light in the nineteenth century*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- Večerní Praha: List všech pražanů* [Prague-evening: Paper of all Praguers]. Years 1955-1960.
- Vládní narižení ze dne 20. června 1950 o úpravě pracovní doby k zajištění plynulého zásobování elektrinou, plynem a topnou parou 79/1950 Sb.* [Decree from the 20th of June 1950 about the modification of the working time to ensure the smooth supply of electricity, gas and heating steam n. 79/1950.]
- Vládní narižení ze dne 6. března 1951 o úpravě pracovní doby k zabezpečení plynulé dopravy pracujících a zásobování elektrinou, plynem a topnou parou 19/1951 Sb.* [Decree from the 6th of March 1951 about the modification of the working time for securing of the fluid transport of workers and supplies in electricity, gas and heating steam n. 19/1951 Coll.]
- Zákon ze dne 22. července 1919 o státní podpoře při zabájení soustavné elektrisace 438/1919 Sb.* [Act from 22nd of July 1919 about the state subventions at the start of the systematic electrification n. 438/1919 Coll.]

Zákon ze dne 19. prosince 1949 o soustavné elektrisaci venkova 273/1949 Sb. [Act from the 19th of December 1949 about the systematic electrification of countryside n. 273/1949 Coll.]

Zákon ze dne 19. prosince 1957 o výrobě, rozvodu a spotřebě elektřiny (elektrisační zákon) 79/1957 Sb. [Act from the 19th of December 1957 about the production, distribution and consumption of electricity n. 79/1957 Coll. (electrification act).]

Zákon ze dne 25. října 1946 o dvouletém hospodářském plánu 192/1946 Sb. [Act from the 25th of October about the Two year plan n. 192/1946 Coll.]

Zákon ze dne 27. října 1948 o prvním pětiletém hospodářském plánu rozvoje Československé republiky (zákon o pětiletém plánu) 241/1948 Sb. [Act from the 27th of October about the First five year plan about the development of the Republic of Czechoslovakia n. 241/1948 Coll.]

Zákon ze dne 20. ledna 1954 o státním plánu rozvoje národního hospodářství republiky Československé na rok 1954 2/1954 Sb. [Act from the 20th of January 1954 about the state plan of the development of the national economy of the Republic of Czechoslovakia for the year 1954 n. 2/1954 Coll.]

Zákon ze dne 23. března 1955 o státním plánu rozvoje národního hospodářství republiky Československé na rok 1955 12/1955 Sb. [Act from the 23rd of March 1955 about the state plan of the development of the national economy of the Republic of Czechoslovakia for the year 1955 n. 12/1955 Coll.]

Zákon ze dne 16. října 1958 o druhém pětiletém plánu rozvoje národního hospodářství Republiky československé 63/1958 Sb. [Act from the 16th of October concerning the Second five year plan for the development of the Republic of Czechoslovakia n. 63/1958 Coll.]

POPULATIONS

Dall'oscurità del giorno alla visibilità della notte: homelessness e geografia della marginalità urbana nella notte contemporanea

Daniele Paragano (Università Niccolò Cusano – Telematica Roma, Italia)

La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l'espace urbain (périphérique)

Edna Hernandez (Université de Bretagne Occidentale, Brest, France)

Emmanuelle Faure (Université Paris Nanterre, Paris, France)

Corinne Luxembourg (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture
Paris La Villette, Paris, France)

**DALL'OSCURITÀ DEL GIORNO ALLA VISIBILITÀ DELLA NOTTE:
HOMELESSNESS E GEOGRAFIE DELLA MARGINALITÀ URBANA NELLA
NOTTE CONTEMPORANEA**

Daniele Paragano

Introduzione

Il contributo, in linea con il tema portante dell'intero volume, vuole porre l'attenzione su come la notte, con le sue decise trasformazioni anche connesse all'estensione a momenti solitamente pensati come notturni di numerose attività produttive e ricreative (Giordano, Gwiazdzinski 2018; Van Liempt *et al.* 2015; Shaw 2015), possa incidere sulle marginalità e sulla loro dimensione geografica. L'articolo, che avrà una dimensione principalmente teorica, cercherà di includere all'interno dei cosiddetti *night studies* aspetti ed elementi che provengono dagli studi sulla marginalità.

Per raggiungere tale finalità, il contributo riprenderà alcune delle principali considerazioni circa la dimensione geografica della marginalità (Paragano 2015). Tali considerazioni, che si sviluppano senza una dimensione temporale definita, verranno successivamente contestualizzate all'interno delle riflessioni circa le mutazioni della notte, per delinearne le possibili interazioni. L'ultima parte del contributo sarà invece dedicata ad una specifica dinamica di marginalità che si manifesta nell'*homelessness*. Come si vedrà meglio successivamente, questo ambito, che assume una significativa importanza all'interno delle riflessioni circa la marginalità e le sue geografie, può costituire un caso paradigmatico per l'intero contributo, manifestando delle peculiarità riguardo alla dimensione giorno/notte e, allo stesso tempo, riflettendone in modo altamente significativo le trasformazioni.

Note sul concetto di marginalità

Per analizzare i temi oggetto del contributo appare necessario riprendere alcuni dei più significativi aspetti connessi alla marginalità ed alle sue geografie, senza pretesa di esaustività, per la quale si rimanda a specifica letteratura tra cui (Gurun, Kollimar 2005; Paragano 2015; Aru, Putilli 2014; Aru *et al.* 2017).

Nella concettualizzazione della marginalità un primo aspetto rilevante è dato dalla relatività del concetto stesso di margine. Come sottolineato da Graham (2006) e ripreso da Aru e Puttilli (2014), la marginalità non può essere delineata in assoluto ma risponde alla necessità di definire *rispetto a cosa* e *per chi* alcune persone/gruppi vengono ad essere considerati marginali. La relatività del margine evidenzia, così, la sua variabilità nel tempo e nello spazio. Il margine si configura perciò come un concetto fluido (Aru *et al.* 2017) che si colloca in posizione differente nelle sue varie articolazioni. Questo porta quindi alla necessità di ricollocare concettualmente il margine stesso all'interno della cultura in cui questo viene creato.

Allo stesso tempo risulta significativo, per l'analisi del margine, la sua relazione, non solo concettuale, con il centro. Margine e centro tendono infatti ad essere spesso pensati in una forte correlazione, tanto da creare una sorta di auto-sostegno concettuale per la quale sono relativamente definiti dalla loro alternanza quasi come fosse necessario pensare che la marginalità esista solo perché esiste la centralità e viceversa. Ragionare sul margine, in tale prospettiva può riflettere alcune necessarie considerazioni che possono esser attribuibili ai discorsi sul centro che, nella sua apparentemente immediata percezione, non è esente da criticità e complessità di determinazione (Amato 2004). Allo stesso tempo, questa difficoltà nel definire centro e margine, non trova sempre medesima manifestazione nel lessico comune, dove sembra prevalga una dominanza del centro, tanto che esso viene talvolta ad essere individuato come una categoria autosufficiente (Browning, Joenniemi 2004) e, promuovendo una visione gerarchica anche dello spazio (Waquant 2008), centro e margine assumono dimensione rispettivamente positiva e negativa di un medesimo aspetto. Proprio muovendo all'interno di questo contesto concettuale si origina una prospettiva di convergenza per la quale il margine – e chi è marginale – ambirebbe al raggiungimento del centro. Questo se da un lato viene sostenuto da retoriche che enfatizzano la volontà di superare il margine, spesso sostenute proprio da chi si auto-posiziona al centro, allo stesso tempo promuove l'applicazione del proprio modello e l'estensione delle proprie caratteristiche, manifestando una volontà egemonica del centro. Il margine, quindi, non è pensato come alternativo, ma come inferiore al centro. In questa prospettiva, che si può associare ad alcune modalità ed ambiti di marginalizzazione come quelle etniche, la marginalità si lega alla differenza e, quindi, marginale tende ad essere identificato e costituito tutto quanto è *diverso*, nelle sue varie accezioni

che, nella migliore delle ipotesi, tende ad essere tollerato (Antonshich 2014). Questo, tuttavia, non sempre trova conferma all'interno di altre interpretazioni del concetto di margine. Secondo alcuni autori (Aru, Puttilli 2014) centro e margine si pongono come un "continuum fatto di differenti stadi di integrazione" (p. 7). In questa prospettiva, che richiama una dimensione di continuità e non di convergenza, si delinea comunque l'ipotesi della presenza definita e definibile del centro e del margine. In altri casi, il margine viene visto come una dimensione alternativa. Questo approccio si concentra principalmente sulla dimensione creativa del margine che non mira a fornirne una visione edulcorata, ma vuole piuttosto porre l'accento sulle possibili differenti letture dello spazio e delle dimensioni sociali nonché sulla possibilità di leggere il territorio utilizzando schemi concettuali difforni rispetto a quelli consueti. Il margine, così, non si pone come peggiore rispetto al centro, ma alternativo nelle caratteristiche che propone e che contiene. Allo stesso tempo, l'attenzione potrebbe essere posta non solo sui luoghi e tutto quello che è *tra* centro e margine, quanto piuttosto tra quanto è centro *e* margine (Paragano 2015), includendo anche riflessioni che vertono sugli spazi liminali (Chamberlain, Johnson 2018; Carabellese 2013). La dimensione relativa della marginalità si può desumere, ed allo stesso tempo rileggere all'interno della molteplicità di caratterizzazioni che questa assume. Anche per via di un utilizzo talvolta *leggero* del termine, questo tema si offre come sostegno per l'analisi di una molteplicità di aspetti sociali. In ottica di marginalità vengono così letti aspetti che nascono come forma della povertà enfatizzandone la dimensione economica, sociale (Mohan 2002), di genere (Timár 2007), etnica e razziale (Wacquant 2008; Carabellese 2013). Ma allo stesso tempo, questo concetto può essere utilizzato per analizzare aspetti connessi alla distribuzione di servizi, accesso alle risorse o alla partecipazione alla vita sociale (Gurun, Kollimar 2005), finanche ad includere, in modo meno presente all'interno della letteratura non solo geografica, il ruolo della marginalizzazione che deriva da elementi fisici. Per evidenziare e raccogliere la multidimensionalità della marginalità, alcuni autori (Aru, Puttilli 2014) fanno riferimento al concetto di sfere di marginalità. Questa moltitudine di caratterizzazioni possibili per la marginalità rende necessario riflettere su come queste interagiscano tra loro. Una prima distinzione è se queste siano forme differenti di uno stesso fenomeno o, vista la differenza degli ambiti, si sia in presenza di concetti differenti. Allo stesso tempo, appare significativo chiedersi se e come queste possano, eventualmente, interagire, coesistere o auto-

sostenersi. In questo la dimensione individuale e quella spaziale si presta a differenti chiavi di lettura. Se, in termini individuali è maggiormente evidenziabile la presenza di una forma di marginalità, sulla cui base il soggetto viene escluso dalla collettività, in termini spaziali queste potrebbero coesistere sviluppando processi di concentrazione della/e marginalità. Le varie modalità in cui queste potrebbero convivere, interagire, potrebbero dar luogo anche a processi di marginalizzazione all'interno di *aree marginali*, rafforzando così la posizione di debolezza di alcune categorie anche all'interno di una dimensione già marginale. La marginalizzazione, in questa prospettiva, è quindi un processo iterativo, che si riproduce alle varie scale, anche assumendo forme e basi differenti, anche sovrapponibili come nel caso di soggetti che occupano delle posizioni di centralità all'interno di una comunità marginalizzata, o viceversa (Aru, Puttilli 2014).

Prendendo avvio da una prospettiva di policentrismo, margine e centro possono essere ripensati privi di una dimensione ed un ruolo stabile, ma piuttosto dinamici ed in grado di alternarsi all'interno del ruolo di riferimento. In questo caso, ponendosi nuovamente in una dialettica di alternativa al centro, essa potrebbe rappresentare una dimensione di mantenimento da parte di alcuni gruppi o di alcune persone di specificità e prerogative rispetto alle culture dominanti (Paragano 2015) andando così a costituire degli spazi di resistenza (Madoeuf 2014) o la proposizione di modelli sociali alternativi (Cavaliere 2013). Seguendo tale prospettiva, il margine può essere ripensato non come estremità ma, piuttosto, come momento di transizione tra due ambiti, punto di contatto, frontiera tra dimensioni differenti. Il margine, in questa prospettiva, si pone quindi come terreno di scambio, di contaminazione, soglia tra situazioni e modelli differenti, portando con se tutti gli aspetti geografici caratteristici di tale concetto che, muovendo dalle opere di Benjamin ed Agamben, sta proponendo un interessante prospettiva anche per gli studi geografici (Giaccaria, Minca 2012). All'interno di tale prospettiva si può quindi rileggere “il rapporto tra interno ed esterno non in termini oppositivi (dentro o fuori), bensì di complementarità (dentro e fuori), [esso] può risultare decisivo per pensare la relazione tra proprio ed estraneo, tra le diverse culture e all'interno della nostra stessa civiltà occidentale, al di là della logica dirimente dell'inclusione/esclusione” (Ponzi, Gentili 2012, 10).

Molto importante in termini di centralità è anche la sua relazione con il potere, nelle varie sue articolazioni e concettualizzazioni. Se la

marginalità può essere interpretata “come l'espressione (in termini discorsivi) come uno squilibrio di potere tra aree ed individui” (Aru *et al.* 2017, 152), esso non è solamente definibile come il potere di espellere ciò che si considera “altro” dalla posizione di centralità, collocandolo nella marginalità (*ibid.*) ma anche come il potere di collocare se stessi in una posizione di centralità. Il centro può quindi essere interpretato come un concetto autodefinito da chi si colloca in posizione centrale. La correlazione con il potere trova quindi una differente dinamica, per la quale l'essere al centro non genera una forma di potere (tra i quali quello dell'esclusione degli altri) ma è espressione di un potere, quello di definire e definirsi centrali e, di conseguenza, costruire, anche in una dimensione discorsiva, la marginalità ed il margine.

Dalla sintetica analisi condotta sul margine risulta evidente l'impossibilità di definirlo in modo univoco e, allo stesso tempo, la complessità nel determinarne alcune direttrici definite, costituendo esso stesso una topologia complessa (Ponzi, Gentili 2012). Per interpretare il margine, riprendendo anche una prospettiva post-strutturalista per la quale il margine non viene pensato più come una categoria quanto come oggetto di analisi (Browning, Joenniemi 2004), si può porre l'attenzione sul processo di genesi e di diffusione del margine (Paragano 2015). In questa prospettiva, l'analisi non viene a svilupparsi sul margine, ma sul processo di marginalizzazione, su quanto crea, costruisce e mantiene il margine. Questo tipo di analisi, che trova quindi una dimensione ed una diffusione che supera possibili limiti dati dalla tipologia di marginalità che si esamina, vuole quindi porre l'attenzione sulle dinamiche sociali che portano alla loro creazione. Essa non si basa quindi su elementi materiali ma piuttosto sulle dinamiche discorsive che contribuiscono alla costituzione del margine stesso e sulle implicazioni che questo può avere nelle dinamiche sociali e spaziali. Proprio l'attenzione al processo costituisce uno degli elementi apportati al dibattito dalla letteratura recente (tra gli altri, Aru, Puttilli 2014; Cullen, Pretens 2000; Wacquant 2008). Riflettere sul processo di marginalizzazione costituisce infatti un elemento centrale per comprendere le dinamiche sociali. Questo può essere interpretato attraverso almeno due prospettive. Il primo approccio, che si riconnette alle riflessioni precedenti, si manifesta nella collocazione semantica e concettuale all'interno delle marginalità. Se, come detto, il concetto di marginalità è dinamico e mutevole, analogamente sono anche gli spazi ed i soggetti che ne fanno parte. Pur non modificando situazioni materiali, quindi, molte situazioni potrebbero essere incluse all'interno

delle marginalità. Si pensi, in questo caso, ad alcune classi sociali che, a seguito di un cambio di prospettiva, vengono ad essere configurate come situazioni di marginalità.

Molto più impegnativa è invece l'analisi delle dinamiche che creano marginalità. In questo la marginalità si lega ad altri fenomeni, costantemente in crescita, come l'espulsione e l'esclusione sociale (Sassen 2015). Per quanto, come evidenziato in precedenza, la marginalità potrebbe essere anche oggetto di scelta e di creazione volontaria di alternative sociali, in molti casi essa viene a costituirsi come il compimento di un processo sociale di espulsione di alcune parti di una società da talune dinamiche che ne caratterizzano altre parti. Questo processo, che naturalmente risente di una visione negativa del margine, è tuttavia alla base della percezione di molte categorie per le quali l'essere marginale nasce dall'essere espulso, dal non poter quindi essere incluso all'interno di processi e dinamiche sociali.

Marginalità della notte, marginalità nella notte

Nelle varie modalità in cui la marginalità viene ad essere analizzata risulta significativo domandarsi in che modo la notte, e le sue recenti trasformazioni, possa incidere sui suoi principali aspetti, cercando di cogliere sia se (ed in che modo) essa sia foriera di specifiche marginalità, sia per analizzare come essa possa incidere sulle differenti forme di marginalità, proponendo anche una lettura critica dello stesso fenomeno. Dalle considerazioni finora esposte risulta evidente come per condurre questa analisi non sia possibile riferirsi a specifiche marginalità, allo stesso tempo, è possibile cercare di definire univocamente la poichè ogni tipo di analisi, in queste direzioni, si rivelerebbe parziale e foriera di possibili errate interpretazioni.

Spesso, nell'immaginario collettivo, la notte viene ad essere pensata come un momento di massima espressione delle marginalità poichè molte delle attività solitamente proprie delle dimensioni marginali tende ed in passato ha teso, a trovare una sua manifestazione significativa ed una maggiore visibilità proprio all'interno delle dinamiche notturne (Williams 2008; Roberts, Eldridge 2009; Palmer 2000; Koslofsky 2011). La notte, pensata nella sua forma più tradizionale, tende a rendere infatti molto spesso visibili alcune attività e/o alcune persone spesso poco visibili all'interno delle attività diurne, sopraffatte da una moltitudine di altre attività maggiormente evidenti e considerate come *centrali* dalla collettività. La notte appare così foriera della creazione

delle marginalità che spesso trovano una dimensione *solo* in questo momento. Questo, tuttavia, suggerisce la necessità di ripensare la relazione tra esistenza della marginalità e sua visibilità. In molti casi, infatti, l'assenza di visibilità costituisce una delle principali forme di esclusione e marginalizzazione per soggetti che svolgono le loro attività in tempi o luoghi differenti (Langegger, Koester 2016). La marginalità sembra così esistere solo nel momento in cui diviene visibile, solo nel momento in cui “si manifesta” (Florin 2014), quando esce dalla situazione di anonimato che lo circonda. Tuttavia, proprio la maggiore visibilità potrebbe essere considerata una, seppur minima, fase di un'uscita, anche temporanea, da una situazione di marginalità, una risposta al processo di marginalizzazione che transita spesso per la creazione di soggetti spesso definite invisibili, ma questo non perché non siano materialmente visibili, ma piuttosto perché vivono nell'anonimato (Langegger, Koester 2016).

In termini di incidenza della notte nelle dinamiche della marginalità, un ulteriore elemento di analisi è quello connesso alla determinazione ed alla distribuzione delle centralità. Come evidenziato anche da numerosi studi recenti (Giordano, Gwiazdzinski 2018; Van Liempt *et al.* 2015; Shaw 2015), i processi della notte possono assumere delle centralità differenti rispetto a quelle del giorno. In particolar modo negli spazi urbani, che vivono situazioni di significativo policentrismo, l'alternanza giorno/notte si concretizza anche in una sorta di alternanza tra centralità e tra luoghi centrali. I luoghi dell'intrattenimento, ad esempio, potrebbero trovare collocazioni alternative rispetto a quelli della produzione di servizi, che divengono invece centrali nelle dinamiche diurne. Questi luoghi tendono quindi ad assumere delle posizioni di marginalità relativa che, nel corso di una giornata, possono alternarsi alla posizione di centralità. Se questo assume una rilevanza significativa per quanto attiene le attività che vi si svolgono e le relative politiche, ulteriore importanza assumono per quanto attiene la dimensione concettuale del centro/margine. Allo stesso tempo, la notte proponendo attività alternative potrebbe creare un'alternanza di centralità sociali. Alcuni gruppi sociali potrebbero infatti assumere la loro centralità durante la notte, alternativamente a quelli centrali nel giorno, riproponendo su tempi differenti medesime dinamiche e processi di marginalizzazione.

Tra le influenze della notte sulla marginalità è possibile introdurre alcune ipotesi su come le trasformazioni della notte, inclusa soprattutto la dimensione della notte come estensione del giorno (Giordano,

Gwiazdzinski 2018), incida sulla produzione della marginalità e la sua visibilità. Se, infatti, il processo di marginalizzazione diurno trovava una sua limitazione nella notte, questo non si verifica allo stesso modo nella città che vive costantemente. Particolarmente rilevante, sotto questo aspetto, è la tendenza delle città contemporanee alla produzione di marginalità. Le trasformazioni delle dinamiche urbane, infatti, tendono a costituire un deciso elemento di produzione di marginalità, proprio per via del processo di determinazione delle relative centralità. Intrattenimento, visibilità ed immagine, che costituiscono una dimensione significativa della città contemporanea (Rossi, Vanolo 2010; Vanolo 2017; Minca 2005; Harvey 2012) tendono quindi ad estendersi anche alla notte, occupando, in questo modo, degli spazi e dei processi di inclusione e forme differenti di socialità che si sarebbero potuti concretizzare all'interno della notte stessa. L'estensione di molte attività anche alla notte viene così ad estendere, anche con spazialità differenti, modelli sociali, propri delle città contemporanee, che poco spazio lasciano a dinamiche di inclusione. La notte può quindi essere alla base di specifiche marginalità, anche alla luce di una redistribuzione spaziale delle attività, ma, allo stesso tempo, le sue trasformazioni potrebbero ridurre le possibili alternative ai processi di marginalizzazione.

***Homelessness* geography ed il ruolo della notte**

Per cercare di analizzare come la notte possa incidere sui processi di marginalizzazione e, più in generale, sulle dinamiche connesse alla marginalizzazione stessa è possibile prendere in esame il caso delle persone senza dimora. Questo caso è infatti paradigmatico per molte delle tematiche oggetto del presente contributo, configurandosi molto significativo sia in termini complessivi di marginalità e marginalizzazione che per l'incidenza che la notte ha su di essi, per quanto la citata complessità della marginalità non ne permetta una diretta estensione ad altri aspetti.

Prima di entrare all'interno del tema, è necessario delineare alcuni aspetti in merito alla terminologia utilizzata per analizzare questo fenomeno e queste persone. Se nella letteratura internazionale si fa riferimento al concetto di *homeless* (Somerville 2013; Langeegger, Koester 2016; Doherty *et al.* 2008; McCarthy 2017), lo stesso fenomeno trova differenti interpretazioni all'interno del lessico italiano. Queste differenti formulazioni, da senz'atetto a senza dimora transitando per una moltitudine di espressioni gergali, locali o che derivano dalla

volontà di darne una lettura edulcorata, non assumono, come tutte le espressioni, una posizione neutrale. In ognuna di queste è infatti possibile riscontrare, anche in forma implicita, la preponderanza di una specificità, di una caratteristica, che potrebbe dare luogo a definite caratterizzazioni del tema. A tal fine, quindi, si preferirà utilizzare nel corso del contributo l'espressione *homeless*, non per una volontà di preferire anglicismi, quanto piuttosto per cercare, senza pretesa di raggiungimento, una maggiore neutralità della terminologia.

All'interno dei discorsi sulla marginalità, la posizione degli *homeless* assume una rilevanza particolare, non già – o non solo – per la sua comune interpretazione come forma particolarmente significativa di marginalità, quanto piuttosto per la sua posizione in relazione alle altre forme di marginalità. Lungi dall'essere una situazione definibile in termini assoluti (Somerville 2013; Langegger, Koester 2016), nella costruzione del discorso sulla situazione di *homelessness* risulta particolarmente significativa la sua multidimensionalità e la contemporanea presenza di molteplici prospettive di osservazione.

Homelessness is not just a matter of lack of shelter or lack of abode, a lack of a roof over one's head. It involves deprivation across a number of different dimensions – physiological (lack of bodily comfort or warmth), emotional (lack of love or joy), territorial (lack of privacy), ontological (lack of rootedness in the world, anomie) and spiritual (lack of hope, lack of purpose). It is important to recognize this multidimensional character, not least because homelessness cannot be remedied simply through the provision of bricks and mortar – all the other dimensions must be addressed, such as creature comforts, satisfying relationships, space of one's own, ontological security and sense of worth. (Somerville 2013, p. 384)

Questo aspetto risulta evidente anche dalla varietà delle persone *homeless*, come segnalato anche da numerose ricerche empiriche (Bramley, Fitzpatrick 2018; Somerville 2013; Chamberlain, Johnson 2018; Bullen 2015). L'inclusione di queste persone all'interno di un unico aggregato concettuale sottolinea ulteriormente come la dimensione di assenza di una dimora divenga un elemento di classificazione che tende a ridurre e talvolta ad alienare altre possibili caratterizzazioni. L'unicità di ogni soggetto viene così nascosta all'interno di un'unitarietà del fenomeno costruita esclusivamente in termini dialettici. L'enfatizzazione dell'aspetto abitativo, inoltre, potrebbe dare origine alla sua sovrapposibilità con altre forme di occupazione degli

spazi, ponendo al centro la manifestazione di un fenomeno e non la sua genesi e le sue finalità, anche in una strategia politica di gestione del tema. All'interno di tale ambiguità, si possono equiparare, in una sorta di livellamento semantico (Langegger, Koester 2016), queste situazioni ad altre, sicuramente di differente natura, come ad esempio l'alloggio occasionale di natura semi-ricreativa o nei movimenti di protesta (Sharma 2014; Harvey 2012). Analogamente, eliminando le differenziazioni interne, le politiche di gestione del fenomeno possono assumere una connotazione unitaria, non rendendosi così idonee ai differenti casi in oggetto.

Allo stesso tempo, la molteplicità di dimensioni e di forme che questo fenomeno contiene e, come detto, spesso nasconde, assume una rilevanza significativa anche in termini di concettualizzazione della marginalità. L'assenza di dimora viene ad essere rilevata spesso come una forma estrema di marginalità, andando ad interessare l'assenza di elementi essenziali quali quelli base. In una dimensione di marginalità come processo, essa si pone in una posizione di indubbio interesse. Se da un lato questa può essere interpretata come una forma di marginalità, spesso pensata come estrema, allo stesso tempo può configurarsi come l'evoluzione di un processo di marginalizzazione che potrebbe trarre origine da situazioni differenti (Chamberlain, Johnson 2013), dalla mancanza di possibilità lavorative ad fenomeni connessi all'abuso di sostanze stupefacenti, alcolismo o disturbi psicologici (Langegger, Koester 2016; Doherty *et al.* 2008) determinando il momento di passaggio tra una situazione temporanea alla situazione stabile o cronica (Chamberlain, Johnson 2018). Allo stesso tempo la stigmatizzazione e l'esclusione di queste persone, oltre a ridurre le possibilità di superamento delle differenti problematiche materiali vissute, diviene parte essenziale del processo di marginalizzazione, trasformando singole caratteristiche in occasioni di espulsione e discriminazione sociale.

Il tema dell'*homelessness* assume una significativa dimensione geografica. In primo luogo appare evidente come questo fenomeno sia decisamente in connessione con i luoghi, essendo proprio una dimensione di luogo quella che va a concretizzare il fenomeno e a caratterizzarne le sue sfumature. Questo non si concretizza solo nella dimensione materiale della possibilità di vita in una struttura, ma piuttosto suggerisce anche delle riflessioni sul concetto stesso dell'abitare, della casa, che includa elementi materiali anche un senso del luogo dove quindi essere *senza casa* non necessariamente si pone

come alternativa all'averne un'abitazione (McCarthy 2017) e viceversa. In relazione alle finalità del contributo ed alla sua prospettiva complessiva, si può porre attenzione su un ulteriore aspetto geografico, sui luoghi che questi fenomeni tendono a sviluppare e sulle relazioni che si instaurano con gli altri attori che vivono i medesimi spazi. Questo costituisce anche il riflettersi di una prospettiva individuale e sociale del fenomeno che, come ogni elemento collettivo, convivono non senza frizioni all'interno di un medesimo atto.

Delinare quali siano gli spazi occupati da queste persone, soprattutto nell'alternanza giorno/notte, manifesta una sorta di impossibilità legata principalmente alla citata varietà dei casi e molteplicità delle situazioni, ma anche alla mobilità che, caratterizzando molti di questi casi, crea una frattura in una visione stabile della collocazione spaziale delle attività umane (Lancione 2014). Questo necessita, in termini concettuali, di un ulteriore *rescaling* dello studio della marginalità (Paragano 2015). Essa, superando l'idea di una dimensione concentrata spazialmente (es. quartieri marginali) diventa sempre più un elemento che trova una dimensione e manifestazione a scala iperlocale, configurando il soggetto come riferimento privilegiato. Allo stesso tempo, però, si evidenzia il ruolo dello spazio, non solo simbolico, che caratterizza la marginalità. In una necessaria approssimazione appare quindi maggiormente significativo riflettere sul processo di determinazione di questi spazi i quali, in assenza di politiche sociali che garantiscano anche i più basilari diritti e possibilità, vengono spesso determinati per il soddisfacimento di bisogni essenziali quali la sicurezza, la vicinanza a centri di sostegno o il riparo. Allo stesso tempo, la visibilità costituisce un elemento essenziale sia per poter essere incluso maggiormente nelle attività di sostegno, sia per ridurre gli elementi di pericolosità incrementati durante la notte. Sempre più alcuni spazi, come quelli che si sviluppano lungo le sponde del fiume (Walby, Lippert 2011), nelle autostrade (Bourgeois, Schonberg 2009) e nelle aree industriali attive o non ancora gentrificate (Wasserman, Clair 2009) o, in generale, alcuni spazi pubblici come le stazioni ferroviarie o i parchi (Doherty *et al.* 2008) divengono luoghi di stazionamento per persone senza abitazione e altre forme di marginalità. In molti casi, inoltre, da parte di queste persone c'è una convergenza, soprattutto notturna, verso luoghi che vivono una profonda trasformazione giorno/notte. Luoghi centrali nel giorno tendono quindi ad essere, durante la notte, rioccupati trasformandone il ruolo sociale. In questo processo, che sintetizza elementi di materialità e portato simbolico di riappropriazione di spazi di espulsione diurni,

risulta particolarmente significativa la dimensione di alternanza poiché gli spazi abitati manifestano una “temporalità profonda e programmata” (Langegger, Koester 2016, 1036) che alterna la caoticità del giorno con l'essere vuota di notte. In termini di visibilità è quindi possibile evidenziare come questa si incrementi durante la notte, proprio per l'assenza di alternative, palesando situazioni che nelle ore diurne tendono ad essere poco visibili. Allo stesso tempo questo può essere foriero di una dinamica competitiva nell'uso dello spazio (Madanipour 2004). Nella determinazione dei luoghi individuati da queste persone è possibile delineare molti degli aspetti di trasformazione delle città contemporanee. Se, in termini generali, le città contemporanee e le dominanti politiche guidate da immagine e visibilità (Rossi, Vanolo 2010; Minca 2005) generano una significativa dispersione delle persone dai luoghi *centrali*, allo stesso tempo le dinamiche di riduzione dell'alternanza giorno/notte determinano una ridefinizione di questi luoghi che si concretizza non solo in una ricollocazione delle centralità notturne, ma genera anche una riduzione degli spazi disponibili. Questo processo è particolarmente visibile in luoghi pubblici (o semi privati) come potrebbero essere i centri commerciali o le stazioni, per i quali l'apertura notturna si associa a consuete dinamiche di espulsione in atto. Anche qualora non si producano delle espulsioni dirette è possibile constatare una diffusa presenza di strumenti di dissuasione e di impedimento dello stazionamento (Petty 2016). Questo aspetto, oltre ad una dimensione materiale, assume una rilevanza significativa per il possibile impatto che produce sulle relazioni sociali che si creano accanto a queste situazioni che, data anche la loro fragilità, potrebbero non riprodursi o riproporsi in luoghi differenti. Tuttavia le dinamiche che interessano gli spazi in cui si costruisce questa forma di marginalità non ne modificano le caratteristiche. Questi spazi tendono ad essere costruiti sulla base di stigma e di esclusione, costituendo parte del processo di marginalizzazione di queste persone e queste situazioni.

Conclusioni

La notte costituisce un momento particolarmente significativo per l'analisi delle marginalità. La dimensione notturna, infatti, propone una differente centralità dei luoghi e, allo stesso tempo, restituisce visibilità a persone spesso oscurate dalle dinamiche diurne. La notte, in questa prospettiva, ha spesso costituito un momento di parziale interruzione dell'anonimato, senza per questo configurare

una dimensione differente alla marginalità stessa. In molti casi, infatti, questo può restituire una maggiore visibilità ai soggetti ma questa può accompagnarsi a stigma ed espulsione sociale. In questo l'*homelessness* costituisce un caso paradigmatico raccogliendo molte delle contraddizioni legate alla produzione e gestione delle marginalità. La riappropriazione degli spazi, che spesso rappresenta possibile soluzione per i soggetti di proprie esigenze materiali, assume anche una significativa dimensione simbolica. I luoghi della marginalità, così come viene pensata e costruita dalla collettività, si vengono così a sovrapporre e sostituire, seppur temporalmente, ai luoghi che durante il giorno sono centrali. Attraverso queste dinamiche è quindi possibile delineare anche molte delle contraddizioni che si vanno a configurare non solo nella definizione della marginalità ma anche, e soprattutto, sulle sue relazioni con la centralità. In questo le trasformazioni della notte rappresentano un ulteriore momento di ripensamento delle dinamiche della marginalità. Accanto alla trasformazione delle centralità in ambito urbano, che può dare origine ad una dispersione e ricollocazione delle marginalità stessa, l'estendersi delle attività a tempi crescenti spoglia molte persone di riferimenti spaziali spesso determinanti all'interno delle loro vite. Appare così significativo includere, all'interno delle molteplici trasformazioni della notte, le implicazioni che queste potrebbero avere sulle fasce della popolazione oggetto di processi di marginalizzazione sociale.

Bibliographie

- AMATO, F. (2014), “La marginalità in questione: una riflessione dalla prospettiva della geografia urbana e sociale”, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 1, pp. 17-29.
- ANTONSICH, M. (2014), “Vivere insieme nella diversità”, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 3, pp. 317-338.
- ARU, S., PUTTILLI, M. (2014), “Forme, spazi e tempi della marginalità. Un itinerario concettuale”, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 1, pp. 5-16.
- ARU, S., MEMOLI, M., PUTTILLI, M. (2017), “The margins ‘in-between’”, *City*, 21, 2, pp. 151-163.
- BRAMLEY, G., FITZPATRICK, S. (2018), “Homelessness in the UK: who is most at risk?”, *Housing Studies*, 33, 1, pp. 96-116.
- BROWNING, C., JOENNIEMI, P. (2004), “Contending Discourse of Marginality: The Case of Kaliningrad”, *Geopolitics*, 9, 3, pp. 699-730.
- BOURGOIS, P., SCHONBERG, J. (2009), *Righteous Dopefiend*, Berkeley, C.: University of California Press.
- BULLEN, J. (2015). “Governing Homelessness: The Discursive and Institutional Construction of Homelessness in Australia”, *Housing, Theory and Society*, vol. 32, n. 2, pp. 218-239.
- CARABELLESE, M. (2014), “Frammenti di territorialità rom. Il caso dei raccoglitori informali di rifiuti a Roma”, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 2, pp. 279-292.
- CAVALIERE, R. (2013), “I centri sociali come spazio pubblico. Un caso di studio a Napoli”, *Rivista Geografica Italiana*, CXX, fasc. 1, pp. 31-53.
- CHAMBERLAIN, C., JOHNSON, G. (2013), “Pathways into adult homelessness”, *Journal of Sociology*, 49, 1, pp. 60-77.
- Id.* (2018), “From long-term homelessness to stable housing : investigating ‘liminality’”, *Housing Studies*, pp. 1-18.
- CULLEN, B., PRETES, M. (2000), “The meaning of Marginality: Interpretations and Perceptions in Social Science”, *The Social Science Journal*, 2, pp. 215-229.
- DOHERTY, J., BUSCH-GEERTSEMA, V., KARPUSKIENE, V., KORHONEN, J., O’SULLIVAN, E., SAHLIN, I., TOSI, A., PETRILLO, A., WYGNANSKA, J. (2008). “Homelessness and Exclusion: Regulating public space in European Cities”, *Surveillance & Society*, 5(3), pp. 290-314.

- FLORIN, B. (2014), Dalla marginalizzazione all'ingiustizia, dall'ingiustizia alla rivolta. Cittadinanza e cittadinanza dei margini, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 1, pp. 63-80.
- GIACCARIA, P., MINCA, C. (2012), "Geografie della soglia", in PONZI, M., GENTILI, D., *Soglie. Per una nuova teoria dello spazio*. Milano-Udine, Mimesis Editore.
- GIORDANO, E., GWIAZDZINSKI, L. (2018), "La notte urbana, una nuova frontiera per la ricerca in Italia", *Rivista Geografica Italiana*, 125, pp. 437-452.
- GRAHAM, S. (2006), "Cities and the 'War on terror'", *International Journal of Urban and Regional Research*, 88, pp. 255-276.
- GURUN, G., KOLLIMAR, M. (2005), *Marginality : Concepts and their Limitations*, IP6 Working paper, 4.
- HARVEY, D. (2012), *Città ribelli. I movimenti urbani dalla Comune di Parigi a Occupy Wall Street*, Milano, Il Saggiatore.
- KOSLOFSKY, C. (2011), *Evening's Empire*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LANCIONE, M. (2014), "Assemblages of care and the analysis of public policies on homelessness in Turin, Italy", *City*, 18, 1, pp. 25-41.
- LANGEGGER, S., KOESTER, S. (2016), "Invisible homelessness: anonymity, exposure, and the right to the city", *Urban Geography*, 37, 7, pp. 1030-1048.
- MADANIPOUR, A. (2004), "Marginal public spaces in European cities", *Journal of Urban Design*, 9, 3, pp. 267-286.
- MADOEUFF, A. (2014), "Attraverso la città. Una lettura dei mawlid in Egitto", *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie XIII, vol. VII, fasc. 1, pp. 55-62.
- MCCARTHY, L. (2017), "(Re)conceptualising the boundaries between home and homeless: the unheimlich", *Housing Studies*, pp. 1-26.
- Minca, C. (2005), (a cura di), *Lo spettacolo della città*, Padova, CEDAM.
- MOHAN, L. (2002), "Geographies of Welfare And Social Exclusion: Dimension, Consequences and Methods", *Progress in Human Geography*, 1, pp. 65-75.
- PALMER, B. (2000), *Cultures of Darkness. Night travels in the History of Transgression*, New York, Monthly Press.
- PARAGANO, D. (2015), *La marginalità in una prospettiva geografica*, in DE VECCHIS, G., SALVATORI, F., *Geografia di un nuovo umanesimo*. Roma, Libreria Editrice Vaticana.

- PETTY, J. (2016), "The London Spikes Controversy: Homelessness, Urban Securitization and the Question of 'Hostile Architecture'", *International Journal for Crime, Justice and Social Democracy*, 5, 1, pp. 67-81.
- PONZI, M., GENTILI, D. (2012), *Soglie. Per una nuova teoria dello spazio*, Milano-Udine, Mimesis Editore.
- ROBERTS, M., ELDRIDGE, A. (2009), *Planning the Night-time City*, New York, Routledge.
- ROSSI, U., VANOLO, A. (2010), *Geografia Politica Urbana*, Bari, Laterza.
- SHAW, R. (2015), "'Alive after five': constructing the neoliberal night in Newcastle upon Tyne", *Urban Studies*, vol. 52, issue 3, pp. 456-470.
- SASSEN, S. (2015), *Espulsioni. Brutalità e complessità nell'economia globale*, Bologna, Il Mulino.
- SHARMA, S. (2014), "Because the Night Belongs to Lovers: Occupying the Time of Precarity", *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 11, n. 1, march, pp. 5-14.
- SOMERVILLE, P. (2013), "Understanding Homelessness, Housing", *Theory and Society*, 30, 4, pp. 384-415.
- TIMAR, J. (2007), "Differences and Inequalities: the 'double marginality' of East Central European Feminist Geography", *Documents d'analisi geogràfica*, 49, pp. 73-98.
- VAN LIEMPT, I., VAN AALST, I., SCHWANEN, T. (2015), "Introduction: Geographies of the urban night", *Urban Studies*, vol. 52, issue 3, pp. 407-421.
- VANOLO, A. (2017), *City Branding: The Ghostly Politics of Representation in Globalising Cities*, London, Routledge.
- WACQUANT, L. (2008), *Urban Outcast (Comparative Sociology of Advanced Marginality)*, Cambridge, Polity Press.
- WALBY, K., LIPPERT, R. (2011), "Spatial regulation, dispersal, and the aesthetics of the city: Conservation officer policing of homeless people in Ottawa, Canada", *Antipode*, 44, 3, pp. 1015-1033
- WASSERMAN, J., CLAIR, J. (2009), *At home on the street: People, poverty and a hidden culture of homelessness*, Boulder, CO, Lynne Rienner Publishers.
- WILLIAMS, R. (2008), "Night Spaces. Darkness, Deterritorialization, and Social Control", *Space and Culture*, vol. 4, issue 11, pp. 514-532.

LA NUIT COMME RÉVÉLATEUR DES PRATIQUES GENRÉES ET LOCALISÉES DE L'ESPACE URBAIN (PÉRIPHÉRIQUE)

Edna Hernandez, Emmanuelle Faure, Corinne Luxembourg

Introduction

Depuis près de vingt ans, la nuit urbaine fait l'objet de plus en plus d'études. Diverses approches disciplinaires (géographie, philosophie, aménagement et urbanisme, sociologie, histoire) et entrées (production formelle/informelle de la nuit, analyse des paysages et des ambiances urbaines, usages et pratiques des espaces, transports) sont mobilisées. Cependant, les caractéristiques socioculturelles des usagers ont été beaucoup moins explorées, et la notion de genre reste peu mobilisée. La pratique de la ville la nuit par des femmes a majoritairement été abordée à partir des femmes travaillant la nuit (Dechamps 2018 ; Collectif Point 6 2015), des étudiantes, à Bordeaux notamment (Comelli 2013), ou bien des violences et agressions que les femmes subissent dans l'espace public (Candela 2017). Ainsi, l'expérience pratique de la ville la nuit par des femmes ne correspondant pas à ces catégories (tourisme/pratique festive/travail nocturne/violence) n'a pas forcément attiré l'attention de la production scientifique.

De la même façon, certains contextes urbains semblent avoir fait l'objet de bien plus de travaux que d'autres. De nombreuses études ont ainsi analysé les pratiques nocturnes de femmes au sein de métropoles européennes ou nord-américaines. Ainsi, si marcher, déambuler la nuit dans un contexte très dense comme à Paris apparaît tout à fait imaginable, faisable, cette pratique – marcher la nuit – n'est pas pour autant exempte des « entraves » qui, pour les femmes et celles et ceux qui ne correspondent pas aux normes sexués de l'espace urbain, conditionnent pratiques et représentations (Liebers 2008 ; Borghi 2012). La marche la nuit dans des tissus urbains moins denses et des villes périphériques semblent peu analysée, voire presque systématiquement associée à la violence, et, plus qu'ailleurs, aux « peurs urbaines » liées aux agressions physiques.

Nous proposons d'explorer les pratiques nocturnes des femmes dans une nuit ordinaire, une nuit périphérique. Il s'agit de répondre aux questions suivantes : Comment les femmes qui habitent ces territoires dits « périphériques » appréhendent-elles leur territoire la nuit ? Dans

quelle mesure le concept de genre permet-il de mieux comprendre les représentations et les pratiques des femmes, et des hommes, en ville la nuit ?

Dans ce chapitre, nous exposerons les premiers résultats d'une réflexion collective sur le genre et la pratique nocturne de la ville, et plus particulièrement sur la marche à pied en ville la nuit. Nous nous appuyerons d'une part, sur le projet de recherche-action intitulé « La ville côté femme » mené sur la commune de Gennevilliers (Haut-de-Seine) depuis 2014¹. Ce projet est le support d'expériences méthodologiques visant notamment à explorer la nuit urbaine avec les habitants de cette commune. D'autre part, les premières pistes d'analyse d'une recherche réalisée en partenariat avec le collectif Re-Genera depuis 2013 nous permettra d'explorer un espace-temps jusqu'alors invisible des recherches et des analyses urbaines dans le contexte mexicain : la ville la nuit dans un quartier populaire périphérique de la ville de Puebla (Santa Anita).

La méthodologie de recherche de ces deux projets correspond à des parcours polyglottes, des marches exploratoires, des cartes mentales, par la suite complétées par la passation de questionnaires. L'objectif de ce chapitre, réunissant ces deux terrains, est de mettre en perspective les lectures et analyses de nuits urbaines à première vue diamétralement opposées, afin d'identifier ce qui relève du contexte local et ce qui, plus généralement, pourrait enrichir les connaissances sur l'espace-temps de la nuit urbaine.

Notre démonstration suit le plan suivant :

Tout d'abord, nous abordons l'étude de la nuit urbaine dans le champ scientifique en France et au Mexique afin de contextualiser nos cas d'étude et montrer la nécessité de s'intéresser à la « nuit ordinaire » dans des « villes ordinaires », loin des grandes métropoles touristiques où les activités nocturnes ont été largement documentées.

Ensuite nous revenons sur l'intérêt d'interroger les pratiques nocturnes des femmes « ordinaires », des femmes n'appartenant pas aux catégories « classiques » de la littérature sur la nuit urbaine (prostitution ou pratique festive). Il s'agit finalement de poser la question suivante : Qu'est-ce que la nuit ordinaire des femmes à Gennevilliers (ville popu-

1 Ce projet, mené depuis 2014 par l'association *Les Urbain.e.s.*, regroupe des chercheurs en sciences sociales, des artistes, acteurs locaux et habitants. Ce projet recherche-action s'appuie sur un partenariat avec la municipalité de Gennevilliers pour une durée de six années. Il est le support d'une production scientifique sur l'occupation genrées des espaces publics, les mobilités et les temporalités des pratiques spatiales.

laire de banlieue parisienne, France) et à Santa Anita (quartier populaire périphérique de la ville de Puebla, Mexique) ?

Enfin, nous développons les deux cas d'étude par une « mise en perspective » afin d'identifier ce qui relève du contexte local, comme par exemple la configuration des situations de solidarité, et ce qui relève de processus sociaux plus globaux, comme certaines ambiances nocturnes et représentations de genre qui s'y inscrivent.

Les nuits urbaines dans le champ scientifique en France et au Mexique

« *La noche es, sin duda, alguna, uno de los temas más prometedoras de la antropología del nuevo milenio* » (Galiener, Bacquelin 2016, 243). Cette citation traduit l'intérêt croissant pour la nuit non seulement au sein de l'anthropologie mais aussi plus largement au sein des sciences humaines et sociales.

En France, les travaux sur ces dynamiques nocturnes liées à ses aspects festifs ont été abordés et analysés par des géographes, sociologues et urbanistes. Pratiquer la ville, la nuit a en effet été le plus souvent associé à des activités festives dans les lieux de socialisation et de consommation d'alcool (Desse 2015 ; Comelli 2013). Les études sur les nuits urbaines se sont aussi intéressées à la déambulation et le noctambulisme ainsi qu'aux politiques d'aménagement visant à créer des espaces urbains attractifs pour les habitants comme pour les touristes (Guérin 2018 ; Chausson 2018 ; Mallet 2010). Enfin, ces recherches se concentrent généralement sur de grandes villes disposant d'une importante offre de loisirs et de services (bar, boîtes de nuits, restaurants...). Relativement récentes, les études sur les travailleurs nocturnes (services et commerces nocturnes), et les politiques urbaines adoptées pour que la « machine nocturne » fonctionne (éclairage artistique et de qualité, médiateurs de nuisances, aménagements et infrastructures pour les noctambules) se développent de plus en plus (Defrance 2017 ; Espinasse 2005). Ces travaux font écho d'un intérêt grandissant au sein des acteurs de la ville cherchant à produire des dispositifs pour réguler la nuit urbaine² en tant qu'espace-temps singulier, mais aussi, en tant que prolongement de structures économiques et sociales du jour (Melbin 2017). Des études sur les nuits urbaines, comme celles du

2 L'exemple de Paris, avec son Conseil de la nuit depuis 2014 (<https://www.paris.fr/nuit>), à la ville de Rennes en 2016 (<https://metropole.rennes.fr/le-conseil-de-la-nuit>)

Collectif Candela (2017), offrent un pouvoir « révélateur » des situations présentes le jour en les rendant plus criantes. Toutefois, de plus en plus de travaux rappellent combien la nuit ne doit pas être appréhendée comme une unité spatio-temporelle finie et homogène. En effet, ni les activités économiques nocturnes, ni les activités de loisir et de divertissement n'ont lieu toute la nuit, du moins dans le contexte français. Car au sein de la nuit, existent des temporalités, plus ou moins marquées, plus ou moins claires en fonction du contexte urbain (Bromley 2013). Enfin, ces travaux de recherche s'intéressent avant tout aux grandes métropoles ou les villes dites « moyennes »³. Pour l'instant les villes périphériques, de banlieue, semblent en effet ne pas faire l'objet de travaux académiques spécialisés.

Dans le contexte mexicain, les études sur la nuit sont fortement ancrées dans le travail réalisé par les anthropologues. D'une part, l'équipe pilotée par Jacques Galinier (2010) met en place, depuis 2010⁴, une réflexion autour de la « nocturnité » dans les peuples autochtones au Mexique et en Amérique Latine. Ce projet de recherche part du constat que pendant longtemps le temps du « sommeil » n'était pas pris en compte dans les projets de recherche. Les représentations sociales sur la nuit chez certaines populations autochtones comme le *yucuna* de l'Amazonie colombienne ont ainsi permis de déconstruire l'assimilation systématique de la nuit à un temps inactif qui validerait l'idée que pendant la nuit il n'y a pas d'activité⁵. D'autre part, pendant les deux dernières décennies les anthropologues se sont intéressés à la nuit dans des contextes ruraux. Plus récemment, des études portent sur les contextes urbains (Licona, Melgar 1999), principalement à propos des pratiques sociales et festives de jeunes intégrées dans le champ des *cultural studies* (lieux de danse en ville la nuit notamment). Les études réalisées par des géographes, historiens et architectes sur la nuit dans le contexte mexicain s'intéressent quant à elles aux transformations de la nuit urbaine en tant qu'espace-temps de sociabilité et de contrôle, notamment suite à des innovations technologiques liées à l'éclairage public (Exbalin 2015 ; Hernández González 2010 ; Briseño 2008).

3 Sandra MALLET, 2016-2020 : NUIITS. Quelle(s) nuit(s) pour les villes moyennes en Europe ?, Programme Essaimage, Région Grand Est, direction du projet.

4 Séminaire « Anthropologie de la nuit » du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparées, organisé depuis plusieurs années à l'Université de Paris-Nanterre.

5 Les *yucuna* vivent principalement le long du fleuve Marítí-Paraná y del Bajo Caquetá, surtout près de La Pedredá au sud-ouest de la Colombie près de la frontière avec le Brésil (Fontaine 2014).

L'arrivée de l'éclairage électrique permettant, comme dans le reste du monde, le développement des pratiques de loisirs et la transformation des images et imaginaires de la nuit urbaine, la « nocturnalization » des pratiques sociales et symboliques apparaît dans la littérature comme extension de pratiques jusqu'à aujourd'hui cantonnées au jour (Koslofsky 2011). Enfin, citons l'importance des travaux de l'Économie Nocturne (*Night Time Economy-NTE*) (Mercado 2017) au sein des études des nuits urbaines dans le contexte mexicain. Ces études, s'intéressant principalement aux processus de rénovation urbaine, montrent combien l'approche économique ne permet pas de rendre compte de la réalité complexe de la nuit. Récemment certains chercheurs proposent ainsi d'intégrer à leurs travaux l'analyse de mouvements musicaux *underground* (notamment dans les villes localisées près de la frontière du Mexique et des Etats Unis) qui sont en train de faire contrepoids à une politique d'Économie Nocturne seulement pensée pour des groupes sociaux spécifiques⁶.

Comme fait mention Jacques Galinier : « toutes les sociétés observent ou ont des logiques culturelles formatées pour et par la nuit »⁷. De plus, il existe en fonction du contexte urbain des logiques culturelles, sociales, économiques et affectives propres à la nuit. Cependant, les études sur la nuit, françaises comme mexicaines, semblent porter peu d'attention à l'ensemble du spectre à la fois social et spatial. Nous avons en effet souligné l'absence d'études sur des villes ou des quartiers périphériques d'une part, et le manque d'intérêt de ces travaux pour la prise en compte du vécu des femmes « ordinaires » d'autre part : une nuit quotidienne (re)interrogée par la notion de genre.

La nuit, quel genre ?

Parcourir, (re)connaître et se repérer dans sa ville est largement lié à une mobilité active. L'expérience de se sentir chez soi et de s'approprier des espaces publics nous renvoie à la pratique de l'espace non seulement le jour mais aussi la nuit.

6 Pour exemples :

- une offre de bars pour jeunes américains qui traversent la frontière mexicaine leur permettant de boire car la réglementation est plus souple au Mexique par rapport à l'âge légal pour boire de l'alcool ;
- l'existence d'établissements liés à la prostitution pour un public masculin plus âgé (Mercado, Atelier 12 : *La noche en las Americas*, 2019).

7 <https://lejournal.cnrs.fr/billets/la-nuit-terra-incongnita>

Actuellement, un vif intérêt pour la nuit est affiché par les acteurs institutionnels afin de l'intégrer comme « un mode de vie », comme un « mode d'être dans la ville »⁸, notamment dans les tissus urbains très denses comme ceux de Paris, Barcelone ou Londres. À l'image du mouvement « *Take back the night* » développé d'abord en Amérique, la nuit est un enjeu clés des mouvements féministes depuis les années 1970. Cette manifestation dénonçait les formes de domination vécues par les femmes dans l'espace public nocturne, et visait une réappropriation de la nuit par les femmes et les personnes appartenant à des minorités de genre ou de sexualité. L'organisation de marches nocturnes est l'une des réponses pour ce type de revendications. Or, qu'en est-il des travaux universitaires ? Dans quelle mesure la ville la nuit est-elle analysée à l'aune des inégalités de genre ?

Il apparaît que les études sur les femmes la nuit sont nombreuses, mais s'intéressent principalement aux violences, et au sentiment d'insécurité qui contraindrait davantage les femmes que les hommes dans leurs pratiques de la ville. Ces travaux mettent en évidence une asymétrie dans le « droit à la ville », particulièrement sensible la nuit. La distribution spatiale et les motifs des sorties nocturnes apparaissent ainsi gouvernés par l'imbrication des rapports sociaux de sexe, de sexualités, de classe, de racialisation et d'âge (Bacqué 2007 ; Lieber 2008 ; Fouquet 2001 ; Koskela 1999).

Un autre sujet est cependant largement abordé : le travail de nuit des femmes. Aides-soignantes ou techniciennes de surface (pour ne pas dire femmes de ménage), elles pratiquent en effet la nuit – tôt le matin et tard le soir – tissant, d'après certaines études, des relations sociales particulières pouvant donner lieu à des liens plus étroits et solidaires (Monod 2018).

Des enquêtes sur les pratiques festives des femmes la nuit ont été réalisées à Bordeaux (Comelli 2013). Il apparaît que « de manière générale, quel que soit le sexe des étudiants, leurs pratiques et leurs représentations sont proches. Certains aspects sont malgré tout caractéristiques du genre de l'étudiant homme pour des rencontres amoureuses ou boire de l'alcool. Les étudiantes, quant à elles, se démarquent par une plus grande crainte de la nuit, d'où une pratique différenciée et adaptée qui les conduit à sortir majoritairement à St-Pierre, considéré comme un quartier plus sûr... ».

8 Voir le Conseil de la Nuit à Paris et ses homologues dans des autres pays européennes.

Des résultats similaires ont été obtenus au sein d'une population non étudiante dans les travaux de Marylène Lieber. L'étude menée à Lille par Camille Guenebeaud, Aurore Le Mat et Sidonie Verhaeghe du Collectif Candela, s'intéresse plus particulièrement aux perceptions et aux usages des espaces publics au prisme des rapports sociaux de sexe. Les auteures démontrent « qu'il n'y a rien là de spécifique à la nuit mais les rapports de domination sont plus fortement ressentis la nuit » (Thomas 2017, 15). Les représentations sociales sur la nuit renvoient en effet systématiquement à la fragilité du corps féminin et au risque d'agression sexuelle. Représentation d'autant plus exacerbée lorsque l'on est dans des espaces « non appropriés/non autorisés » aux femmes. Dans le contexte français, une étude a été réalisée sur la ville de Paris à propos de l'occupation de l'espace public par des femmes, notamment la nuit. Cependant, la nuit, contexte de l'étude n'est pas interrogée en elle-même. Ce travail d'anthropologie *dans* la nuit et non d'une anthropologie *de* la nuit n'apporte donc pas d'éléments supplémentaires à ces travaux (Dechamps 2018).

Le corps féminin la nuit renvoie à une « surdisponibilité ». Si dans la journée, les femmes déjouent cette supposée « disponibilité » par différentes techniques et stratégies (écouteurs, marche rapide, changement de trottoir), la nuit ces stratégies deviennent encore plus systématiques. Elles sont acquises et intégrées depuis l'enfance : « marcher rapidement », « ne pas regarder directement les inconnus dans les yeux », « ne pas donner suite à des sollicitations », « changer de trottoir »... De plus, les acteurs institutionnels renforcent davantage les représentations qui sont attachées à la nuit et en conséquence la façon de « paraître » d'un corps féminin dans l'espace urbain la nuit. Par exemple, une rubrique publiée en 2012 sur le site Internet du ministère de l'Intérieur « Conseils aux femmes » a dressé plusieurs recommandations faites aux femmes : « éviter les lieux déserts, les voies mal éclairées, les endroits sombres où un éventuel agresseur peut se dissimuler ». Il témoigne de cette assignation des femmes à la peur la nuit, et donc, du renforcement des normes de genre contraignant nos vies, nos espace-temps de vie.

Si de plus en plus de travaux s'intéressent aux pratiques et représentations de la ville la nuit au regard des questions de genre, peu de travaux encore interrogent l'impact de l'aménagement de la ville sur celles-ci. Les travaux du collectif Point 6 réalisés dans l'aire métropolitaine barcelonaise entre 2015 et 2017 (Ortiz Escalante 2017) montrent que le sentiment de peur et d'insécurité ressenti a un effet négatif sur les déplacements des femmes, notamment des femmes qui travaillent

la nuit. Cependant, ce travail montre également combien l'aménagement de la ville la nuit ne prends pas en compte les corps féminins. La notion de genre, en tant que construction sociale qui « suit des modèles normatifs différenciés en termes géoculturels » (Borghini 2012), permet de mettre en évidence les différences genrées de la pratique de l'espace la nuit. La notion de genre sous une approche intersectionnelle montre ainsi la diversité d'expériences des individus en fonction de leur sexe, leur identité, leur sexualité, leur âge, leurs origines culturelles, leur niveau de formation, leur statut sociodémographique, etc.

Finalement, porter notre regard non seulement sur une métropole ou un centre-ville mais également sur un espace périphérique (ville ou quartier) dans une perspective de genre doit permettre d'apporter des éléments nouveaux aux réflexions sur la ville la nuit au sein d'une littérature scientifique encore peu encline à travailler sur ces espaces. De plus, adopter ce point de vue permet de mettre à mal certaines représentations communément véhiculées par les discours populaires, politiques et médiatiques. En effet, la ville de « banlieue » est l'objet de nombreux fantasmes, et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit de la nuit. L'espace public nocturne de ces « villes de périphérie » est souvent perçu comme le support de risques d'agressions (verbale et physique) et de violences. Or, cette vision caricaturale de l'espace public la nuit participe à la conception sécuritaire de la ville et aux discours de victimisation des femmes résidant dans ces espaces. Les femmes et les minorités de genre y seraient presque automatiquement plus vulnérables : de potentielles victimes d'agressions constantes. Il revient pourtant d'interroger, par une analyse scientifique rigoureuse, les représentations mais aussi les pratiques des individus dans ces espaces la nuit. C'est pourquoi nous proposons, à partir de deux contextes urbains distincts, d'analyser ces représentations et les stratégies de ces marcheuses et marcheurs nocturnes.

La nuit dans deux espaces urbains périphériques : Gennevilliers et Puebla

Nous avons rappelé combien les travaux sur les nuits urbaines se développaient des deux côtés de l'Atlantique et dans quelle mesure les questions de genre restent peu développées. Il s'agit dorénavant d'illustrer la capacité heuristique d'une démarche intégrant une analyse située des questions de genre à l'étude des nuits urbaines dans deux contextes à priori peu similaires : une ville populaire de banlieue pari-

sienne en France et un quartier périphérique de la ville de Puebla au Mexique. Pourtant, notre travail permet de découvrir des inaperçus, des inattendus. L'approche s'avère pertinente dans l'identification de spécificités locales, mais aussi de logiques similaires aux deux contextes urbains. L'analyse des résultats issus de deux projets de recherche différents nous permet également d'interroger nos terrains d'étude sous une nouvelle lumière (Detienne 2000).

Le terrain d'étude du premier projet de recherche est la ville française de Gennevilliers située au nord du département des Hauts-de-Seine, à cinq kilomètres de Paris. En 2009, Gennevilliers comptait 41 400 habitants (Insee, RGP 2009). C'est une ville populaire. Le taux de chômage ou bien le taux de famille monoparentale y sont par exemple plus élevés que dans le reste de la région et du département. L'organisation spatiale comme la composition démographique de la ville de Gennevilliers sont les héritières d'un riche passé industriel. En effet, si la proportion d'ouvriers a fortement baissé ces dernières décennies (à Gennevilliers comme sur l'ensemble de la France), les classes sociales les plus modestes restent majoritaires. La ville est également caractérisée par la forte proportion de personnes d'origine étrangère (principalement issues des pays nord-africains). La ville est majoritairement composée de grands-ensembles de logement sociaux. La municipalité joue un rôle important dans la construction et la gestion de ces logements. En 2015, l'office HLM municipal (OPHLM) gère ainsi 8 107 logements, soit environ 75% du parc social de la ville, qui lui-même représente 64% de l'habitat sur ce territoire. Enfin, l'une des particularités de Gennevilliers est que la ville est administrée par le parti communiste sans interruption depuis 1934. Or, la commune de Gennevilliers est aujourd'hui marquée par de profonds bouleversements : notamment la construction de nouveaux quartiers, l'arrivée d'une nouvelle population, l'intégration dans les projets urbains du Grand-Paris. La construction récente d'un éco-quartier en centre-ville, situé sur les anciens terrains des usines Chausson (secteur automobile), constitue un marqueur de l'évolution du paysage urbain, mais aussi socio-démographie de la commune de Gennevilliers. Encore peu importants, les cadres et professions intellectuelles supérieures sont en augmentation (58,5% d'augmentation en 10 ans).

Le terrain d'étude du deuxième projet de recherche est le quartier de Santa Anita situé au nord-ouest de la ville de Puebla et au nord du centre-ville historique de la cité. La trace urbaine du quartier s'organise autour de l'église et de sa place. Il s'agit d'un quartier populaire avec

un taux de chômage important et une population qui travaille dans le secteur de l'économie informelle. Il se trouve sur les limites de la zone de protection du centre-historique de Puebla, inscrit sur la liste du patrimoine mondiale de l'UNESCO. La typologie d'habitat est majoritairement constituée de maisons individuelles, de collectifs de R+3 et de « *vecindades* »⁹. L'état du bâti existant dans le quartier est plutôt délabré. La présence d'une usine de pâtes (Italpasta) en plein cœur du quartier, près de l'église est à l'origine de nuisances sonores et de problèmes de circulation à cause du trafic de camions de l'entreprise. Ce quartier, comme les autres quartiers limitrophes, a été dans les années 1980 un endroit de tolérance en termes de prostitution, de consommation et de vente d'alcool et de drogues. Actuellement, ces activités se sont déplacées ailleurs mais l'image d'un quartier dangereux et sensible subsiste. Un processus de rénovation urbaine est en marche depuis 2014, principalement avec la rénovation de la place de l'église où la fermeture des rues a permis de diminuer les nuisances sonores mais aussi de recréer un espace d'urbanité.

Les résultats mobilisés dans le cas geneveilois sont issus du projet de recherche-action « La ville côté femmes ». Financé par la ville de Genevilliers sur six ans (2014-2020), ce projet vise à rendre compte des manifestations spatiales des normes de genre sur ce territoire, puis de proposer des pistes de réflexion et des préconisations aux décideurs afin d'œuvrer à la prise en compte du genre dans la fabrique de la ville. Ce programme de recherche-action est participatif en ce qu'il associe des chercheurs (géographe, politiste, urbaniste, historien), des habitants, des artistes (metteur en scène, comédiennes, danseuse, graphiste), des techniciens de la ville et des décideurs locaux au sein d'une association (Les Urbain.e.s).

Dans le cas du quartier de Santa Anita, nous nous appuyons sur un travail de recherche collaborative avec le collectif Re-Genera Espacio réalisé depuis 2013. Il s'agit d'un collectif d'architectes qui mène un travail de co-construction de l'espace urbain avec les habitants de certains quartiers populaires à Puebla (San Antonio, El Refugio, Santa

⁹ Le modèle de *vecindades*, c'est développé au milieu du XXe siècle quand les flux migratoires campagne-ville ont eu lieu au Mexique. Cela a provoqué la modification de grandes villas et maisons de villes délaissées par les propriétaires qui ont quitté les quartiers centraux. Ces maisons ont été modifiées dans leur morphologie, elles ont été adaptées pour l'habitat collectif horizontal. Actuellement, les *vecindades* sont en train de disparaître car elles sont identifiées comme de l'habitat insalubre ne disposant pas de services basiques (toilettes ou eau courante à l'intérieur des cellules d'habitation).

Anita), en faisant également participer des étudiants de différents endroits du Mexique. Dans ce cadre, s'inscrivent des sessions de travail de terrain autour des nuits urbaines au sein de ces quartiers, notamment celui de Santa Anita.

A Gennevilliers, les espaces pratiqués à pied par les hommes et les femmes, de jour comme de nuit, ont fait l'objet d'un travail à l'échelle de la ville entière. Dans le cas mexicain, nous nous sommes concentré sur la perception des espaces urbains dans l'hyper-centre d'une part, et dans les espaces périphériques comme le quartier de Santa Anita d'autre part. Or, dans les deux cas nous avons, pour les appréhender, utilisé la méthode des cartes mentales. La carte mentale peut être définie comme une représentation organisée que l'individu construit sur son environnement urbain (Certeau 1990 ; Lynch 1994). La carte mentale est une représentation subjective de l'espace à partir des endroits habituellement fréquentés par la personne. La mémoire joue un rôle important dans le processus de perception et de réactivation de l'expérience vécue. En effet, l'individu se remémore des éléments « significatifs » d'un endroit où un parcours a été réalisé. Le dessin obtenu, même s'il est approximatif, nous informe sur les préférences, les faits marquants liés à la mobilité des individus.

Dans le cas de Gennevilliers, nous avons demandé aux participants de représenter sur une feuille blanche les parcours qu'ils ou elles apprécient et ceux qu'ils ou elles apprécient moins. Nous avons également demandé aux individus de faire la différence entre les parcours diurnes et nocturnes. Pour la ville de Puebla, nous avons utilisé le même procédé d'élaboration d'une carte mentale, toujours sur une feuille blanche, faisant suite à la réalisation d'un parcours à pied entre le centre-ville de Puebla et le quartier de Santa-Anita. La consigne était de retranscrire l'expérience de la marche (parcours) et de l'accompagner d'un récit écrit pour l'expliquer. Enfin, l'élaboration de chaque carte s'accompagne d'un bref talon sociologique (sexe, âge, date d'arrivée dans la commune de Gennevilliers, quartier de résidence ou de travail). Pour la ville de Gennevilliers, nous avons recueilli 102 cartes mentales entre 2013 et 2014. Pour la ville de Puebla, une quarantaine de cartes mentales ont été collectées en 2013-2014 et 2016-2017.

Nous avons également réalisé un travail « d'observation flottante » en suivant les passants dans nos deux terrains d'étude. L'objectif était d'identifier le(s) « performance(s) du corps », comme décrit par Goffman. Nous posons ainsi l'hypothèse qu'une représentation de soi se met en place dans la pratique de la ville et le rapport à la ville la nuit et

qu'elle est différente pour un homme ou pour une femme. Nous avons donc, au travers de ces observations, cherché à répondre aux questions suivantes : quelles « performances du corps », quelles postures d'une pratique nocturne pourrions-nous identifier ? Dans quelles mesures sont-elles communes ou dissemblables à nos deux contextes d'études ? Enfin, cette démarche a été complétée par la passation d'entretiens semi-directifs auprès de femmes habitant ou pratiquant ces deux espaces urbains. Dans le cas genevillois, ces entretiens ont été menés entre avril et juin 2015 auprès de 58 femmes et 28 hommes. Dans le cas du quartier Santa Anita, il s'agit d'avantage d'échanges informels, ayant durées entre 20 minutes et plus d'une heure. Ces échanges, systématiquement reportés sur des carnets de terrains, ont eu lieu durant le travail de terrain de 2016 et 2017.

Desservir, animer et éclairer la ville la nuit : des éléments de distinction

La ville de Gennevilliers est relativement bien desservie par le réseau de transport en commun le jour, cela est moins vrai la nuit. En effet, elle est desservie par deux gares du RER C, trois stations de métro et une ligne de tram. Or, le soir, le dernier métro part de Gennevilliers à 0h41 et le matin la première rame au départ de Gennevilliers est à 5h35. La ville est également desservie par une ligne de tram (premier départ de la station genevilloise à 5h30 et dernier départ à 0h37). Enfin, deux bus Noctilien (N51 et N15) desservent la ville de Gennevilliers. Enfin, si les transports existants permettent aux Genevilloises et Genevillois de se rendre dans des villes voisines, ou à Paris, la commune n'est pas une ville « festive » la nuit. Dans le cas du quartier de Santa Anita, l'offre de mobilité est cantonnée à des autobus collectifs privés qui circulent jusqu'à minuit. De plus, les habitants n'ont aucune certitude sur l'heure de passage du dernier bus, car le système de transports est relativement déficient. Le principal moyen de transport une fois la nuit tombée reste la voiture individuelle, ou les taxis privés. Or, ces deux moyens de transport représentent un coût trop important pour une partie de la population du quartier.

L'offre commerciale genevilloise, va jusqu'à 21h00 en semaine et 22h00 le samedi, dans les grandes surfaces (Carrefour). L'absence de bar, de restaurant ou d'établissement nocturne ouvert tard le soir est un élément récurrent de nos enquêtes. De plus, les commerces de proximité ferment aux alentours de 23h00 (un peu plus tard en été et lors des fêtes religieuses). Cependant, Gennevilliers est une ville qui offre certains services durant la soirée, voire la nuit. C'est le cas du cinéma

et du théâtre, qui via les sorties tardives de leurs spectateurs participent à l'animation – certes ponctuelle et limitée dans le temps – de la nuit geneveilloise. Si le commerce de bouche et les loisirs apparaissent emblématiques des usages de la ville la nuit, et notamment en ce qu'ils sont particulièrement nombreux dans les villes centres et métropoles touristiques, les activités associatives doivent également être prises en compte. Elles apparaissent d'autant plus importantes à Gennevilliers que ces structures sont nombreuses et présentes dans l'ensemble des quartiers de la ville. Les associations sportives ou culturelles proposent en effet des créneaux horaires pouvant être tardifs, impliquant des circulations nocturnes. Ces circulations peuvent être très sexuées en ce que les pratiques sportives sont très majoritairement marquées par une séparation entre femmes et hommes. Un autre type d'association a attiré notre attention : les structures sanitaires et sociales. Par exemple, l'association Passerelle 92 offre un service de garde de nuits pour des enfants. Cette association a pour but d'accueillir des enfants dont les parents sont confrontés à des problèmes familiaux, sociaux ou de santé, ponctuels ou périodiques. Depuis 2013, l'un des centres municipaux de santé de Gennevilliers, celui situé dans le quartier du village, propose une permanence de soins ambulatoires du lundi au samedi de 20h. à minuit. À notre connaissance, très peu de centres municipaux de santé ont mis en place un tel dispositif. Par exemple, le centre municipal de santé de la ville d'Évry (Essonne) met à disposition ses locaux, mais ce sont des médecins libéraux de la ville qui assurent les gardes de nuit, et non pas comme à Gennevilliers des professionnels municipaux.

En ce qui concerne notre terrain d'étude au Mexique, les services de proximité restent ouverts dans certains cas jusqu'à minuit (supérettes ou pressing), certains commerces de bouche (*fast-food* mexicains) sont ouverts jusqu'à quatre heures du matin du jeudi jusqu'au samedi et le reste de la semaine jusqu'à trois heures du matin. De plus, un nombre important de petits commerces informels (nourriture) sont présents dans les rues du quartier jusqu'à minuit. Comme nous le verrons par la suite cette offre commerciale formelle ou informelle encourage et contribue à une pratique notamment féminine de cet espace urbain.

Enfin, l'image nocturne d'une ville la nuit est fortement influencée par son offre de loisir ou de services mais aussi par le type d'éclairage, de mise en lumière de la ville. Divers auteurs ont montré (Deleuil 2006 ; Challeat 2010) comment les villes périphériques des grandes villes souffraient d'une lumière axée sur la seule fonction sécuritaire de l'espace.

A Gennevilliers, les espaces centraux (quartier du village) ou bien les quartiers récemment construits ou rénovés (le Luth ou bien l'éco-quartier) bénéficient d'un éclairage « qualitatif »¹⁰. Cependant, la fonction sécuritaire de l'éclairage public ne peut pas être exclue de ce contexte urbain marqué par une vie nocturne peu animée, et, pour certaines personnes nous le verrons, relativement anxiogène. L'analyse du paysage urbain nocturne du quartier de Santa Anita montre une forte disparité avec le paysage de l'hyper centre-ville de Puebla. Zone touristique, cette dernière bénéficie en effet d'un éclairage de qualité depuis les années 2010, alors que cela n'est pas du tout le cas à Santa Anita. Dans le contexte mexicain les délimitations de la « zone des monuments » du label UNESCO, sont très clairement identifiables car marquées par une rupture dans l'aménagement de l'espace. L'accessibilité physique et l'éclairage urbain – via l'absence d'éclairage public dans certains espaces – sont par exemple révélateurs de telles logiques. Si ces zones d'ombre dans la ville sont tout de même relatives c'est qu'elles sont, à Santa Anita comme dans d'autres contextes urbains – africains notamment – compensées par l'illumination privée (Tadié 2010).

L'analyse en termes de services nocturnes et du paysage nocturne a été complétée par la réalisation des cartes mentales. L'analyse des cartes mentales réalisées dans le contexte français montre que les femmes s'approprient de façon plus importante le territoire communal que les hommes. Cela ne veut pas dire que les hommes ne parcourent pas le territoire gennevillois, mais ils citent et représentent moins de quartiers de la commune que les femmes. Les femmes mentionnent un nombre plus important de lieux fréquentés, et appréciés, que les hommes. De même les précisions données par les femmes à propos d'endroits cités sont beaucoup plus précises et argumentées. Ce résultat peut être interprété au regard d'une occupation différenciée du temps et d'une répartition inégalitaire des tâches domestiques entre les hommes et les femmes. En effet, comme le montre régulièrement des enquêtes nationales (enquêtes INSEE, enquête Virage), les occupations domestiques et familiales sont encore très majoritairement assurées par les femmes. Plus spécifiquement, dans la pratique nocturne de cette ville, la représentation négative d'un quartier de Gennevilliers, Le Luth, est un point commun aux hommes et aux femmes. Ce quartier est considéré comme un espace « à éviter » la nuit. Il apparaît que

10 L'éclairage de l'église du village a été réalisé par une conceptrice-lumière, Soizick Bihen.

malgré les différents travaux de rénovation urbaine, le quartier de Luth continue à être le support des représentations négatives de la part des habitants des autres quartiers de la ville. Les commentaires liés à un éclairage insuffisant et l'absence de « monde » dans les rues font également parti des éléments marquants de l'analyse de ces cartes mentales. Cependant, ce dernier aspect est contradictoire, puisque des individus sont présents dans l'espace public la nuit, mais cette présence est majoritairement masculine et les espaces faiblement éclairés ne renvoient pas une image rassurante de la ville. Pendant la nuit, plusieurs espaces d'immobilité ont été répertoriés à Gennevilliers. Cependant la présence exclusive des hommes devant l'entrée d'un café dissuade fortement les femmes qui souhaiteraient entrer. Les femmes sont très peu présentes la nuit dans l'espace public genevillois à l'exception de certains lieux et temps précis (sortie du cinéma ou du théâtre par exemple). La littérature l'a bien montré : la présence et surtout l'immobilité des femmes dans l'espace urbain doit être justifiée. L'attente de leurs enfants à la sortie de l'école ou dans les jardins publics sont des situations qui justifient et valident le corps féminin dans l'espace public, ce qui n'est pas le cas de la déambulation sans but précis et encore moins de nuit.

Dans le cas du quartier de Santa Anita, la perception de ce quartier, est équivalente à celle du quartier de Luth à Gennevilliers. Dans les cartes mentales et dans les récits des participants il en ressort une ambiance tranquille, calme, mais en même temps un sentiment d'insécurité. Certaines femmes signalent une diversité des commerces ouverts tard la nuit (pressing, gym, commerces de proximité) tandis que les hommes ne font pas mention de cela. Un autre aspect qui ressort chez les femmes mais aussi chez les hommes est l'ambiance conviviale et la proximité entre voisins. Les seuils entre espace privé (maisons, commerces) et espace public (la rue) sont perméables, ouverts. Cela est retranscrit dans les cartes mentales.

Les parcours nocturnes représentés chez les individus enquêtés sont toujours sur les grands axes, avec quelques exceptions, par exemple un homme connaissant bien le quartier, qui préfère les petites rues car « elles sont plus sûres que les grandes avenues »¹¹. Grâce au travail d'observation réalisé, on constate que la place de Santa Anita (en face de l'église) constitue effectivement une polarité nocturne. Le passage des piétons dans cet espace est stable jusqu'à minuit. On a répertorié des usages et des usagers « déviants » la nuit (consommation discrète

11 Homme 30-35 ans, célibataire, sans enfants, travail secteur informel, habitant au quartier de Santa Anita (Session de travail de terrain, 2016).

de hachich, présence d'un individu ivre) mais cela n'empêche pas la diversité des usages et des usagers de cet espace.

Finalement, comme l'ont déjà montré différents travaux de recherche (Massey 1984 ; Coutras 1996 ; Louargant 2003), nos résultats soulignent combien la ville peut être analysée comme un espace construit par les rapports sociaux de sexe, fluctuant en fonction des contextes culturels et sociaux et donnant lieu à des itinéraires sexués différenciés.

Des représentations mise à l'épreuve de la parole

La représentation de la pratique de la ville pendant la nuit est systématiquement liée au sentiment de sécurité ou d'insécurité. Un grand nombre des femmes interviewées à Gennevilliers ont énoncé comme une évidence le lien entre l'insécurité et la ville pendant la nuit. La pratique de la nuit urbaine apparaît ainsi comme une limite auto-imposée. Avec l'obscurité, la ville perd de sa capacité à constituer un territoire à découvrir, à pratiquer. Les études sur la nuit, montrent en effet que la pratique de la ville la nuit est fortement impactée par l'âge, mais aussi par le genre. Les femmes rencontrées déclarent massivement n'avoir jamais subi de violence particulière la nuit, mais, par mesure de sécurité (héritage d'un apprentissage genré des peurs urbaines, et notamment de la peur du viol), ne sortent pas la nuit dans leur ville :

– *j'ai rien à faire dehors la nuit, les enfants sont à la maison, mon mari aussi*¹²

– *je préfère ne pas sortir la nuit*¹³

– *je rentre tard mais en voiture, jamais à pied*¹⁴

Nous avons identifié certaines « performances » communes à nos deux terrains d'étude qui facilitent les déplacements dans la ville la nuit. Par exemple, changer de posture corporelle (se tenir plus ou moins droite, serrer les poings, traîner les pieds en marchant), mettre une capuche, adopter des attitudes dites « masculines » (le balancement des épaules et un pas affirmé), le fait de marcher vite mais pas trop, éviter

12 Femme, âge : entre 45-50 ans, mariée, travail à mi-temps, habitant à Gennevilliers (Nuit de la Géographie, 2018).

13 Femme, âge : 35-40, mariée, deux enfants, mère de famille, habitant à Gennevilliers (Réunion d'appartement, 2015).

14 Femme, 40-45 ans, célibataire, sans enfants, employée, habitante de Gennevilliers (Déambulation nocturne, 2017).

le contact visuel « direct ». Au contraire les attitudes dites féminines « mesurées » et montrant une certaine fragilité ont été rapportées par nos enquêtées.

– (...) quand je retourne très tard à la maison, je marche vite et quand je passe par l'avenue Jean Jaurès... que j'aime pas trop car il y a – en général – des hommes sans rien faire, je cherche le regard d'un grand gaillard, très élancé, qui me connaît ou plutôt on se connaît parce qu'on s'est déjà croisé plusieurs fois sans se parler, et le fait de le voir c'est comme si j'étais protégée, comme sa petite sœur... pour que je puisse traverser sans être importunée¹⁵.

Un jeune homosexuel, travaillant à Gennevilliers et habitant à Paris, déclare quant à lui ne pas adopter la même posture corporelle à Gennevilliers et dans la capitale française :

– la nuit je me sens moins rassuré, je crois que les hommes que je croise voient que je suis homosexuel... c'est pour cela que j'essaye de marcher vite et tu sais... en adoptant une posture masculine¹⁶.

Les femmes interviewées à Puebla affirment quant à elles ne pas avoir peur de sortir la nuit. Cependant, elles se réfèrent à des sorties dans un cadre festif avec des amis (prendre un verre, aller danser) dont elles connaissent assez bien les codes et normes. Toutefois, quand il s'agit d'une pratique quotidienne des nuits urbaines, le discours décontracté autour d'une parfaite maîtrise du « fonctionnement de la nuit », devient moins affirmatif :

– (...) claro, cuando regreso a mi departamento sola durante la noche, camino muy rápido y me pongo los audífonos, sin sonido, para simular que no escucho, pero en realidad estoy mega alerta¹⁷.

En effet, une performance du corps est mise en place dans la façon de marcher dans l'espace public, de s'exposer aux regards des autres (Goffman 1977). Cela implique une façon de faire la nuit mais cela n'est pas exclusif des femmes, cela vaut aussi pour les hommes. La « performance du corps » la nuit, semble être plus liée à la notion d'insécurité dans l'espace, beaucoup plus accrue chez les femmes mais aussi chez ceux ou celles qui ne correspondent pas aux normes sexuées

15 Femme, 20-25 ans, célibataire, sans enfants, employée, habitant à Gennevilliers (Réunion d'appartement, 2015).

16 Propos recueillis en 2018.

17 Femme, 20-25 ans, célibataire, sans enfants, étudiante, habitant à Puebla (Session de travail de terrain, 2018).

de la pratique de l'espace. Sans doute, le cadre bâti, l'âge, la connaissance de la ville, la pratique de la ville la nuit, sont des facteurs qui jouent dans la façon de se mouvoir la nuit.

L'hypothèse autour d'une connaissance des « codes de la nuit », en tant qu'apprentissage et connaissance qui s'acquiert grâce à une pratique de la ville la nuit est valable dans des contextes urbains perçus comme sûrs. Par exemple, une rue touristique parisienne ou l'hyper centre historique de la ville de Puebla. Cependant, quand on parle d'une mobilité quotidienne dans l'espace urbain nocturne les cartes mentales se redessinent complètement. Les rues par lesquelles les femmes circulent la journée, ne feront plus partie de leurs cartes mentales la nuit. Les femmes rencontrées à Puebla, admettent naturellement le fait « qu'il ne faut pas encourir de risques inutiles », idée réconfortée par l'entourage familial, comme en témoigne un habitant du quartier de Santa Anita :

– (...) *cuando necesitamos ir a la tienda porque olvidamos algo, (yo) le prohibo a mi hermana y a mi madre que salgan, yo soy el que voy a la tienda...sin darme cuenta, inconscientemente, mi actitud en la calle se torna, como decir un poco violenta, como queriendo decir a la gente que cruzó : “ni se te ocurra molestarte”*¹⁸.

Effectivement, un corps avec des attributs masculin dans l'espace urbain nocturne, est légitime. Par contre un corps féminin pendant la nuit sera observé comme un corps « n'ayant pas droit de cité ». Il faudra justifier sa présence. La présence de la femme travailleuse/vendeuse, qui rentre à la maison est justifiée mais pas vraiment celle de la femme qui flâne ou qui marche la nuit.

Lumière sur la nuit : des représentations anxieuses aux usages familiers

Comme nous en avons fait mention, l'éclairage est encore très fortement associé à une amélioration du sentiment de sécurité. Les nouvelles approches de l'éclairage autour d'une lumière qualitative (Deleuil 2009 ; Hernández González 2016) ne sont pas appliquées dans tous les territoires ni dans toutes les villes, hors les centres.

Dans notre terrain d'étude, un éclairage dit fonctionnel, conçu pour voir et être vu par les autres usagers de l'espace, est prédominant. Lors de la passation la plupart des individus déclarent être plus rassurés dans une rue bien éclairée. Cependant, nous avons identifié des espaces « sombres » où le sentiment de sécurité et une ambiance « rassurante » « intime » existent aussi. Il s'agit des espaces d'urbanité nocturne, des

18 Homme, 30-35, célibataire, sans enfants, étudiant, habitant à Puebla (Session de travail de terrain, 2018).

espaces pratiqués la nuit, des lieux où les habitants se rassemblent pour discuter à voix basse pour profiter d'une météo clémente ou d'une nuit fraîche pour discuter avec des voisins ou amis, et ce entre femmes, entre hommes, mais aussi entre hommes et femmes.

Dans le cas de Gennevilliers il s'agit des espaces proches de la coulée verte et à Santa Anita, du square devant l'église du quartier. Nous avons identifié aussi dans le cas de Puebla que l'activité du commerce informel nocturne augmente fortement le sentiment de sécurité. D'une part, les femmes et les enfants qui rentrent tard la nuit, à pied, après quelques heures de travail nocturne, dans la plupart des cas il s'agit de la vente de nourriture, donc le retour à la maison se réalise avec tout les outils de leur travail transportés dans un tricycle. Ces figures nocturnes rendent rassurants les déplacements des autres femmes (des autres catégories socioprofessionnelles qui rentrent tard). D'autre part, les multiples commerces informels (toujours alimentaires) qui s'installent à l'entrée des maisons particulières, tenus par des femmes, accomplissent deux fonctions : contribuer au sentiment de sécurité grâce à la lumière domestique (une ampoule) qui assez souvent constitue le seul éclairage dans la rue et une autre fonction en tant que « spot » de sociabilité, car ces commerces restent ouverts jusqu'à 1 heure ou 2 heures du matin¹⁹.

Comme évoqué précédemment, le square devant l'église de Santa Anita représente une polarité nocturne, un espace dynamique et vivant la nuit. Près de cet espace urbain se localise une usine (Italpasta) donc une production 24h/24. Cela implique que les travailleurs, majoritairement femmes, arrivent avant la fin des transports en commun (vers 23h00) et s'installent sur les bancs du square jusqu'à minuit, heure d'ouverture des portes de l'usine pour le travail nocturne²⁰.

Grâce au projet de restructuration urbaine une rue passant devant l'église a été fermée à la circulation et a permis la rénovation de la place en square. Des jeux d'enfants et un parcours sportif pour les adultes ont été installés. Cet espace est bien éclairé, et la présence des commerces informels incite le passage et la circulation de personnes la nuit.

19 *Los registros de las movi­lidades de proximidad, se realizaron en el mes de abril entre las 8:00 pm y 10:00, la metodología utilizada se inspiró del trabajo de Jean-Paul Thibaut (Laboratoire CRESSON) intitulada "Je-tu-lui", solamente tomamos una parte donde se realizan seguimientos a distancia de una persona con el objetivo de identificar los movimientos corporales, las besitaciones que el espacio urbano provoca en la persona que se observa, la velocidad, etc...*

20 Lors d'un travail d'observation posté (lieu : place du quartier de Santa Anita) réalisé en 2017, entre 23h00 et 23h30 nous avons comptabilisé la présence de 20 femmes contre 7 hommes.

Dans cet espace fréquenté par des familles avec des enfants, des couples et des groupes de jeunes pour jouer au football, nous avons pu documenter une activité jusqu'à minuit. Après cette heure, l'espace change d'usage, avec l'installation de SDF qui s'installent à l'intérieur ou à côté des jeux d'enfants. Cela dure jusqu'à 4 heures ou 5 heures du matin quand les services de nettoyage commencent leur journée.

Comme on peut le voir, la nuit n'est pas un espace-temps uniforme. Au contraire, les temporalités et les spécialités évoluent en fonction du terrain d'étude ainsi que des « modes et codes d'être » (Monod, 2016), un « ordre socio-spatial » (Licona, Mayora 2016) s'établit. Un contexte festif sera différent d'un contexte de quotidienneté. On pourrait dire, dans le cas de Puebla, qu'une offre nocturne et des espaces urbains praticables la nuit existent, éphémères et autogérés, et permettent d'élargir la pratique de la ville vers des horaires nocturnes.

Dans le cas de Gennevilliers, certaines femmes interviewées expriment le désir d'avoir un service « *a minima* » d'animation nocturne : « ... Il serait très sympa d'avoir un café branché pour se poser et boire un verre tranquillement... » (propos recueillis, marche nocturne, 2017). Ces femmes sont les mêmes qui déclarent se sentir à l'aise la nuit à Gennevilliers et ne pas avoir peur dans leur ville.

On peut se poser la question d'une tentative de mise à mal de la mauvaise réputation de la ville par les femmes enquêtées. Le fait de revendiquer ne pas avoir peur à Gennevilliers renvoie au fort attachement des habitants à leur ville²¹. Toutefois, il faudra analyser de manière plus fine les entretiens semi-directifs réalisés, car au fur et à mesure du déroulé de l'entretien on a pu identifier une sorte de « nuancement » des propos très fermes des femmes autour de leur pratique la nuit. Sans doute, peut-on identifier un certain décalage dans le discours et la pratique effective des espaces la nuit. Cependant on pourrait mettre en exergue le souhait de rompre avec un discours dominant qui dit que la femme n'a rien à faire la nuit dans l'espace public. Est-on en présence d'une sorte de « militantisme » pour faire évoluer les normes sociales établies dans le contexte local ? Se déplacer à pied la nuit à Gennevilliers

21 De plus, l'attachement à la ville est un élément important de la construction identitaire d'une partie de la population genevilloise. Le temps d'installation personnelle, mais aussi de la famille est très souvent mis en avant par les habitants. Les résultats d'un travail de terrain mené en 2015 sur la commune montrent que beaucoup d'enquêtés justifient leur attachement à la ville par la présence de leur famille sur la commune, et donc par le fait d'être Genevillois ou Genevilloise de génération en génération (Faure 2016).

est rarement une activité liée à la déambulation²². Se déplacer à pied la nuit est surtout un moyen de déplacement pour rentrer chez soi. Nous avons pu observer certains « moments de négociations » où le passage dans l'espace à pied est passé par une « performance » ou par une mise en valeur du corps : pour l'homme une démarche virile, pour les filles une marche pressée mais sans que cela se voit trop, une allure contrôlée. Mais on a également pu observer que certaines femmes peuvent très bien se passer d'une « performance du corps ». A ce titre, la notion de genre avec une approche intersectionnelle nous permet de sortir de l'imaginaire lié aux nuits des villes périphériques.

Conclusion

La pratique de la nuit au quotidien ne montre pas de résultats inattendus ou exceptionnels. En termes de déplacements nocturnes, le choix effectué du parcours – notamment chez les femmes – ne se réalise pas en fonction de la distance à parcourir mais en fonction d'un parcours perçu comme étant « sûr ». Les facteurs qui déterminent principalement ce choix sont sans surprise : la lumière, la morphologie du tissu urbain et l'altérité (possibilité d'une rencontre non désirée). Cela s'applique à nos cas français et mexicain et cela rejoint les travaux menés par d'autres chercheurs (Raibaud 2013 ; Comelli 2013).

Cependant, les discours de certaines femmes, tant à Gennevilliers qu'à Puebla, montrent bien le souhait de ne plus être associées à des représentations de fragilité, ou à un groupe d'individus pour lesquels la nuit est un territoire hostile. Pour certaines la question ne se pose pas, car travailler tard la nuit n'est pas une option (Santa Anita) et pour d'autres, leur appartenance à la ville leur permet de se sentir en confiance (Gennevilliers). Cela renvoie à une appartenance territoriale et à une (parfaite) connaissance de leur territoire. Mais aussi à une maîtrise du « mode d'emploi » de la nuit urbaine.

Ce que nos deux études de cas montrent, comme bien d'autres auteurs l'ont déjà relevé (Gwiazdinski 2015 ; Hernández, Guérin 2016), c'est la découverte d'une autre ville la nuit, d'une autre ambiance, d'un autre ressenti de la ville. Ce fut une constante lors de nos explorations nocturnes à Gennevilliers et à Puebla. Dans la pratique, des expériences de marche et/ou de déambulation nocturne doivent être mises en place pour permettre à chacun d'avoir une expérience de son entou-

22 Sauf pendant la période de la fête du ramadan où il fait chaud et les gens se baladent ou marchent dans la rue d'un pas nonchalant.

rage urbain. On ne parle pas de mettre en place des événements nocturnes dans toutes les villes, ni de décliner les nuits blanches à toutes les échelles, mais d'explorations nocturnes, de marches nocturnes collectives dans son propre quartier.

Si le sentiment de sécurité la nuit reste un sujet incontournable quand on s'interroge sur la nuit en tant qu'espace-temps, nous avons pourtant identifié, dans le quartier de Santa Anita une polarité nocturne (la place devant l'église) où une diversité des usagers est présente. Dans le cas de Gennevilliers, nous n'avons pas identifié de polarités nocturnes qui peuvent rassurer les passants ou les faire séjourner dans l'espace urbain tard dans la nuit. Sans doute, des aspects culturels, économiques et sociétaux doivent être approfondis au sein de notre étude afin de ne pas tomber dans des généralités sans fondement. Dans les deux contextes une véritable réflexion sur la nuit devra se mettre en place. Il faudra sortir de l'approche de l'espace la nuit par l'éclairage et identifier quelles mesures mettre en place pour une « population nocturne », travailleurs dans les deux cas. On songe à un service de garderie nocturne à Santa Anita et peut être, à des lieux de loisirs, des tiers-lieux alternatifs nocturnes à Gennevilliers pour une population (minoritaire certes) qui aimerait avoir accès à ces services.

Enfin, en miroir, il revient de se poser la question du rôle et des pratiques des politiques publiques, des urbanistes et des élus locaux dans la prise en compte d'usages nocturnes « émergents ». En effet, le travail réalisé à la ville de Paris sur la nuit²³ reflète l'intérêt que suscite la ville la nuit dans une approche transversale : par l'économie nocturne, par la temporalité, par les usages et nuisances liés à ces dernières, par la conciliation des différents usagers de la nuit mais aussi sous une entrée équité d'accès à une nuit pour tous. Dans des contextes difficiles, Gennevilliers et Puebla pourraient devenir des territoires d'innovation en termes de politiques publiques nocturnes.

23 Conseil de nuit : www.paris.fr/nuit

Bibliographie

- BACQUÉ, M.H., FOL, S. (2007), “L’inégalité face à la mobilité : du constat à l’injonction”, *Revue suisse de sociologie*, vol 33, n. 1, pp. 89-104.
- CANDELA (2017), “Pour une sociologie politique de la nuit”, *Cultures & Conflits* (en ligne), 105-106, consulté le 08 septembre 2017. URL : <http://conflits.revues.org/19432>
- CHAUSSON, N. (2018), “Prendre en compte les usages nocturnes dans les projets d’aménagement urbains. L’exemple des berges du Rhône à Lyon”, in GUÉRIN, F., HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, E., MONTANDON, A., (dir), *Cobabiter les nuits urbaines. Des significations de l’ombre aux régulations de l’investissement ordinaire des nuit*, Paris, L’Harmattan, Question Contemporaines/ Série Questions Urbaines.
- CAUQUELIN, A. (1977), *La ville la nuit*, Paris, PUF.
- COMELLI, C. (2013), “Quelle incidence du genre sur la vie nocturne des étudiants bordelais ?”, *Genre et Construction de la Géographie*, MSHA, pp. 109-125.
- DECHAMPS, C. (2018), “Le genre du Droit à la nuit parisienne”, in GUÉRIN, F., HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, E., MONTANDON, A., (dir), *Cobabiter les nuits urbaines. Des significations de l’ombre aux régulations de l’investissement ordinaire des nuit*, Paris, L’Harmattan, Question Contemporaines/Série Questions Urbaines.
- DEFRANCE A. (2017), *Réguler les sonorités de l’espace public nocturne : le cas d’un quartier parisien en gentrification, Oberkampf*, thèse soutenu en 2017, Université de Paris Nanterre.
- DELEUIL, J.M. (dir.) (2009), *Éclairer la ville autrement. Innovations et expérimentations en éclairage public*, Lausanne, Presses universitaires et polytechniques romandes.
- DESSE, R.P. (2015), “Temporalités nocturnes des espaces publics : Les soirées festives dans les villes universitaires”, in SOUMAGE, J., (dir), *Temps et usages de la ville*, Rennes, PUR, pp. 143-178.
- DI MÉO, G. (2011), *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Ed. Armand Colin.
- ESPINASSE, C. et al. (2005), *La nuit en question(s)*, Paris, éd. de l’Aube.
- FONTAINE, L. (2016), “La noche entre los yucuna de la amazonia colombiana, de la mitología a los conjuros”, in MONOD BECQUELIN, A., GALINIER, J. (coord), *Las cosas de la noche. Una mirada diferente*, Mexico, CEMCA, pp. 31-38.
- FOUQUET, T. (2001), “Aventurières noctambules”, *Genre, sexualité & Société*, n. 5, printemps.

GWIAZDZINSKI, L. (2015), "The Urban Night: a Space Time for Innovation and Sustainable Development", *Journal of urban Research*, 11, pp. 1-15.

GUÉRIN, F., HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, E., MONTANDON, A. (dir.) (2018), *Cobabiter les nuits urbaines. Des significations de l'ombre aux régulations de l'investissement ordinaire des nuits*, Paris, L'Harmattan.

HANCOCK C., BARTHE, F. (dir.) (2005), "Le genre. Constructions spatiales et culturelles", *Geographie et Culture*, L'Harmattan.

HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, E., GUÉRIN, F. (2016), "La experiencia de la deambulacion nocturna: otro enfoque de la alteridad y de la relación a la ciudad", *Alteridades*, México, Universidad Autónoma Metropolitana Unidad Iztapalapa, pp. 35-50. URL : <http://www.redalyc.org/pdf/747/74748826004.pdf>

KOSKELA, H. (1999), *Fear, Control and Space: Geographies of gender, Fear of Violence and Video Surveillance*, Helsinki, Publications of the Department of Geography.

JARRIGEON, A. (2009), "Les passantes considérables. Les espaces publics urbains à l'épreuve du genre", *Urbanisme*, 365, pp. 85-88.

LICONA VALENCIA, E., SÁNCHEZ MAYORA, J. (2016), "Beber, bailar ligar. La construcción social de la noche en San Andrés Cholula, Puebla", *Revista de Antropología experimental*, 16, España, Universidad de Jaén, pp. 443-455.

LIEBER, M. (2008), *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po.

MALLET, S. (2010), "Exposer les espaces référents d'une politique urbaine : le cas de mises en lumière à Bordeaux", *Lieux Communs*, 13, pp. 37-53.

MELBIN, M. (2017), "Night as frontier", *Cultures & Conflits* (en ligne), 105-106, consulté le 08 septembre 2017. URL : <http://conflits.revues.org/19434>

MELGAR BAO, R. (1999), "Tocando la noche: los jóvenes urbanitas in México privado última década", num 10, Valparaiso, Chile. URL : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=19501007>

MERCADO, A. (2017), "Patrones espaciales del consumo nocturno: el caso la música popular alternativa en la Ciudad de México", in GASCA ZAMORA, J., *Espacios del consumo y el comercio en la ciudad contemporánea*, México, IIE-UNAM.

MONOD BECQUELIN, A., GALINIER, J. (coord.) (2016), *Las cosas de la noche. Una mirada diferente*, Mexico, CEMCA.

NOFRE, J. et al. (2017), "Tourism, nightlife and planning: challenges and opportunities for community liveability in La Barceloneta", *Tourism Geographies*,

pp. 1-20.

PERRAUT-SOLIVERES, A. (2001), *Infirmières, le savoir de la nuit*, Paris, PUF.

PULIDO LLANO, G. (2016), *El mapa “rojo” del pecado: miedo y vida nocturna en la ciudad de México 1940-1950*, Mexico City, INAH.

ROBERTS, M., ELDRIDGE, A. (2009), *Planning the Night-time City*, New York, Routledge.

VAN LIEMPT, I. *et al.* (2015), “Introduction : Geographies of the urban night”, *Urban Studies Published*, 52, 3, pp. 407-421.

MISE EN LUMIÈRE

Parcours nocturnes en plein jour :

la scénographie sombre du musée du Quai Branly (Paris)

Mathilde Thouron (Laboratoire d'Architecture de Toulouse, France)

PARCOURS NOCTURNES EN PLEIN JOUR :
LA SCÉNOGRAPHIE SOMBRE DU MUSÉE DU QUAI BRANLY (PARIS)

Mathilde Thouron

Introduction

L'impact de l'électrification et la place de l'obscurité sont plus régulièrement étudiés dans les espaces extérieurs. En cela, les recherches sur la nuit ont permis d'engager des mouvements pour la sauvegarde du nocturne, révélant autant la fracture sociale apportée par l'illumination des territoires que ses effets néfastes pour la biosphère. Pourtant la recherche sur une obscurité générée artificiellement commence à se déployer, à se croiser avec les imaginaires développés autour du nocturne et semble en même temps s'en dégager.

Les différents articles du colloque *The Archaeology of Darkness*, exposent par le biais de l'archéologie le rapport que l'Homme entretient avec l'obscurité, du paléolithique à l'ère victorienne (Dowd, Hensey 2016). Les lieux de recherche d'obscurité y sont analysés au travers de l'espace naturel et bâti. Ces travaux tendent à mettre en avant l'expérience du sombre comme pratiques volontairement initiées et non plus conjoncturelles pour des lieux de sépultures, de retraites et de cultes. Dans l'espace domestique, l'étude de l'obscurité apparaît au travers de recherches sur l'urbain et l'architecture (Siret, Harzallah 2006, 8 ; Harzallah 2007). Elle semble d'ailleurs reculer du fait des découvertes hygiénistes où, l'air et la lumière naturelle deviennent les fers de lance des architectes et urbanistes (Rey 1906, 688-689 ; Juillerat 1921). Les progrès techniques en matière d'éclairage vers la fin du 19^e siècle ont participé à ce recul, bien qu'il touche en premier lieu, et de façon plus flagrante, l'espace externe nocturne. Dans le champ de l'art et du théâtre, l'obscurité est souvent présente en évocation de la nuit et de l'univers imaginaire associé. Cependant, elle prend un nouveau tournant à l'aube du 20^e siècle. La lumière artificielle et les machines liées à la captation de l'image jouent de l'obscurité et de l'écran noir pour manipuler le champ visuel, formant ainsi les premiers effets spéciaux. En effet, l'usage de l'obscurité par ses propriétés optiques transforme la perception d'un lieu en unifiant l'espace ou en générant une grande profondeur. Par ailleurs, travaillée avec la lumière artificielle, elle amène une focalisation du regard dans le champ illuminé, faisant plus facile-

ment oublier ce qui existe en dehors. Ainsi, paradoxalement, si la « fée électricité » a colonisé la nuit, elle a permis sur scène une plus grande maîtrise de l'obscurité comme composante souhaitée et anticipée du spectacle (Perruchon 2016). La scène s'est alors en partie affranchie des imaginaires rattachés au sombre pour élargir son champ d'intervention dans des effets plastiques et dramatiques.

De façon plus récente, il apparaît une résurgence des lieux sombres pour servir diverses pratiques sociales et institutionnelles. Le dernier ouvrage de Tim Edensor aborde partiellement ceci en s'appuyant sur le ressort de liens sociaux que peut provoquer l'obscurité (Edensor 2017). Ainsi, l'espace sombre est reconstitué artificiellement pour être lié à d'autres activités comme manger, jouer ou se balader dans le noir. Si ces usages amènent un imaginaire plus convivial, dans certains lieux l'utilisation de l'obscurité mêle toute cette généalogie à la croisée de considérations techniques, symboliques et esthétiques.

Il est proposé d'étudier l'espace d'exposition, à la fois comme lieu de rencontre de ces considérations mais aussi en tant que lieu aménageant un rapport paradoxal à l'obscurité. L'introduction du sombre de façon volontaire et en vue d'effets singuliers sur l'individu dans l'espace muséal est liée à plusieurs ambitions. Ces ambitions reflètent un réinvestissement de l'espace sensible ainsi qu'un changement d'objectif pour les expositions en elles-mêmes. Ainsi l'analyse s'ancre dans un changement de paradigme muséal qui pousse certaines catégories de musées, notamment ceux de civilisations et de sciences, à exploiter l'obscurité. Cependant, s'il existe une multitude de musées qui exploitent cette composante, la dimension nocturne n'est pas systématiquement présente. Le musée du quai Branly, propose une architecture et une muséographie qui prônent un parti pris particulièrement sombre pour l'espace d'exposition permanente. Interprété sous l'angle d'un « retour aux sources », il s'agit de voir plus concrètement comment cette réserve de sombre fonctionne. Ainsi, comment l'architecture et la muséographie investissent-elles cette présence du nocturne sur le plateau d'exposition ? Et comment ces différentes obscurités s'agence-t-elle à l'espace ?

Pour répondre à ces questions, l'article s'organise en deux temps. La première partie fait état de l'arrivée de l'obscurité dans l'espace d'exposition au 20^e siècle et de son appropriation dans la sphère artistique. La deuxième partie est consacrée à l'examen du plateau de l'exposition permanente du quai Branly interprété comme étendue géographique nocturne. Pour ce faire, on croisera les éléments du projet des scienti-

fiques, l'examen de l'espace construit et le vécu des visiteurs. Il s'agira d'analyser plus en détail les rôles variables du sombre observable au travers des différents agencements scénographiques. Ceci en vue d'expliquer les jeux perceptifs entre vision globale et vision focale dont la conception d'étendue et de nocturne constitue le point de tension.

La pratique de l'exposition et les dimensions de l'obscurité

L'apparition de l'obscurité dans l'espace d'exposition : conservation et projection

L'obscurité arrive aux 20^e siècle dans les musées par deux voies principales : l'une concentrée sur les contraintes de conservations et l'autre sur l'aménagement de *Black box* pour accueillir la projection dans l'espace muséal. La composante de conservation commence à émerger dans les années 1950 dans des recherches publiées par l'ICOM, par le *Museums Journal* (Conseil International des Musées 1953) ou encore la collection *Museum* produite par L'UNESCO (Feller 1964). Dans ces numéros particulièrement prolifiques du début des années 1950 jusqu'au milieu des années 1960, on note le risque que présente la lumière pour la conservation des objets et l'urgence à prendre en compte ce paramètre, à court terme dans le roulement des objets exposés et à long terme, dans la réalisation des nouvelles architectures muséale. Dès le milieu des années 1960, ce facteur de détérioration semble acquis et la question se reporte sur la présentation, notamment en tentant de réunir ces deux aspects en établissant un rapport correct d'IRC (Indice de Rendu des Couleurs). En France, Jean-Jacques Erzati, en tant que régisseur et éclairagiste, s'est emparé de ce questionnement sous l'angle aussi bien technique que théorique depuis le milieu des années 1990 (Erzati 2002). Au contraire de la scène, l'espace d'exposition se retrouve à jongler avec les impératifs de conservation, de présentation des objets ainsi qu'avec la contrainte du cadre architectural.

En dehors des impératifs de conservation, les premières salles noires coupées de l'extérieur apparaissent dans les musées d'arts. En effet, ce sont les images luminescentes avec l'apparition de l'art vidéo qui nécessitent en premier lieu la conception d'une *Black Box* au sein même du *White Cube*. Le *White Cube* est un espace d'exposition qui limite tout élément externe à l'œuvre en apposant un espace minimaliste, blanc et vide de signes plastiques pouvant parasiter le rapport à l'œuvre. Ces deux espaces que l'on pourrait opposer impliquent une opération d'isolement ou de neutralisation de tous signaux externes

qui les rend relativement proches. Andrew Uroskie fait néanmoins état d'un rapport conflictuel entre l'immersion du spectateur que générerait la *Black Box* et la distanciation que souhaite établir la galerie du *White Cube* (Uroskie 2014, 19). Le *White cube* en tant qu'apogée de l'espace moderne selon Brian O'Doherty propose un espace où c'est le regard qui domine au détriment du corps avec lequel le visiteur se meut dans l'espace (O'Doherty 2008).

Bien qu'elles permettent de limiter l'entrée de paramètres plastiques et sémiotiques pouvant court-circuiter le message de la projection, les salles noires restent rattachées à une typologie spécifique d'espace. Leur installation peut se rapprocher de l'espace cinématographique qui guide irrémédiablement le regard vers l'écran. Cependant, comme a pu le mettre en avant Raymond Bellour dans *La Querelle des dispositifs* (Bellour 2012), la donnée du parcours, la liberté de mouvement de l'individu ainsi que le rapport à la durée dans le musée ne prodiguent pas le même rapport à cet espace sombre comparativement à la salle de cinéma. En effet, depuis l'institution de salle de cinéma et du film parlant, cet espace a trouvé ses propres codes : « la projection vécue d'un film, en salle, dans le noir, le temps prescrit d'une séance plus ou moins collective, est devenue et reste la condition d'une expérience unique de perception et de mémoire, définissant son spectateur [...] Et cela seul vaut d'être appelé cinéma » (*ibid.*, 14). Ainsi, bien qu'elle exploite l'obscurité pour mettre en valeur la projection, la salle mise au noir dans le musée d'art déploie un autre rapport avec le visiteur. Selon l'artiste et chercheuse Pascale Weber, cela s'opère en « soulignant ou gommant la structure architecturale, créant ou annulant la profondeur du lieu » (Weber 2003, 30). Même si la *Black box* semble vouloir neutraliser tout médium qui pourrait interrompre la relation entre l'écran et l'œil du visiteur, les installations-projections impliquent davantage la relation plus large à l'architecture.

L'exploitation de l'obscurité par les artistes dans l'exposition

L'obscurité dans l'espace muséal n'est pas seulement signe de conservation ou de contraste optique. Elle vise également à initier une découverte de l'espace par une mise en mouvement du visiteur et la sollicitation d'autre sens. À ce titre Pascale Weber en théorisant l'installation-projection développe l'idée d'un « corps confondu » (Weber 2003). Il s'agit de se servir de l'obscurité pour provoquer une déambulation et produire une autre temporalité où l'espace n'apparaît pas comme un objet devant soi, mais dans lequel le corps du visiteur s'ins-

crit. Par ailleurs, il est intéressant de constater que l'installation-projection est un mélange de pratiques artistiques qui se substituent à celle de la muséographie dans le musée d'art. Elle compose à la fois avec l'architecture, l'objet mobilier, l'objet technologique, le discours et des données plus immatérielles comme le son et la lumière. Il s'agit de maîtriser de façon plus complète le rapport entre l'œuvre et le visiteur non plus uniquement dans un instant figé, mais au fil d'un parcours.

Les différents points soulevés au sujet de l'installation-projection permettent de situer la position paradoxale de l'obscurité dans l'espace muséal. La mise au noir et la projection font apparaître l'ambivalence de l'obscurité dans l'espace. D'une part, elle constitue un système de vision totalitaire produisant un lissage de l'environnement ou l'espace disparaît au profit de l'objet. D'autre part, elle invite à renforcer la conscience de l'espace par d'autres sens que la vue (Pallasmaa 2010). L'obscurité apparaît donc au carrefour de différents régimes visuels, oscillants entre suppression du voir et sa mise en valeur.

Cependant, en tant qu'environnement de rupture avec ce qui est habituellement donné à vivre, l'obscurité convie des dimensions qui ont trait à la psychologie dans le vécu de l'espace qui sont chez Weber nommé « souvenir » ou « mémoire ». Ces notions font écho à l'idée de « représentations endogènes » développée par Schaeffer (Schaeffer 2015). En effet, la spatialisation de l'obscurité peut inviter des représentations qui, en dehors des considérations optiques, reposent sur des catégories d'imaginaires comme les univers rattachés à la nuit. L'espace d'exposition sombre peut se faire l'illustration de ces imaginaires déjà ancrés plutôt que d'ouvrir à leur actualisation. Dans la même perspective, les imaginaires (négatifs) autour de la nuit urbaine ont longtemps freiné l'actualisation d'autres pratiques plus contemporaines de ce vécu nocturne.

En somme, depuis les années 1950, l'obscurité dans l'espace d'exposition est constituée de plusieurs dimensions relatives aux impératifs techniques pour la protection et la présentation des objets. Néanmoins, ce qui peut constituer des contraintes de conservations est rapidement investi par des pratiques artistiques. La mise au noir dans l'espace interne est alors sollicitée pour le rapport sensible qu'elle peut générer. Cependant, il faut souligner que si l'obscurité est condition de mise en valeur d'un objet ou d'un écran, elle ne peut jamais être totalement neutre dans ce qu'elle suscite. Ainsi, l'espace d'exposition, dès lors qu'il invite cette composante, traduit des intentions complexes qu'il s'agit de démêler.

Dans le cas du quai Branly, nous proposons d'observer comment ces intentions se mêlent à un rapport plus extérieur du sombre sous l'idée d'étendue nocturne.

L'exposition comme étendue nocturne

Rupture de temps et d'échelle

Pour faire entendre cette notion d'étendue à l'espace interne du quai Branly, l'analyse repose sur trois types de sources. Il s'agit d'observer comment l'étendue géographique émerge et de quelle façon l'obscurité vient la renforcer, tout en la contrariant. La première source évoquée est le réinvestissement d'une enquête sur la réception de visiteurs de l'exposition permanente du quai Branly, menée entre 2009 et 2010 par Mélanie Roustan et Octave Debary (Debary, Roustan 2012). Elle permet de faire apparaître la relation instinctive des individus à cet espace et leurs sensations. La deuxième source est constituée des comptes rendus et de synthèses issus de la mission de préfiguration de 1998-1999 du musée. Enfin, l'observation *in situ* du dispositif muséographique ainsi que des plans masses du projet nous permettent d'articuler les discours originaux et l'analyse spatiale.

L'enquête de Mélanie Roustan et Octave Debary, tous deux respectivement ethnographes et anthropologues, nous informe sur la réception du plateau d'exposition (*ibid.*). Le fond de leur étude vise à questionner le statut de cette muséographie, estimée comme symptomatique des problématiques auxquelles sont exposés les musées post-coloniaux. Plus précisément, dans le cas du quai Branly c'est l'observation d'une autre forme de visite reposant sur « la valeur heuristique du plaisir de ne pas savoir, ne pas comprendre » (*ibid.*, 62) qui fait sens. En interrogeant trente-six individus à la sortie de leur visite et par leur suivi, les ethnologues analysent les propos et les attitudes que l'espace d'exposition du quai Branly suscite. Les récurrences qui apparaissent à la lecture de leur ouvrage concernent la rupture avec le quotidien sur le plan du temps et de l'espace : « La confusion des perceptions s'accompagne alors d'un rapport au temps particulier. Elle le renvoie à un passé (un temps perdu) dans lequel le visiteur s'égare (une perte de repères) [...] » (*ibid.*, 35). Les paroles relatées des visiteurs traduisent en effet l'idée d'une rupture avec la conscience du temps reliée à celle du repérage dans l'espace.

Relevons ces deux perturbations qui s'exercent dans la relation au temps de parcours et à l'espace pour les confronter à nos propres

observations sur le terrain. Tout d'abord le complexe du quai Branly aménage avec l'extérieur une rupture progressive en coupant d'abord avec la ville par le jardin conçu par Gilles Clément bordé d'une paroi en verre, côté nord et d'un étang et des bâtiments administratifs, côté sud. La seconde rupture s'exerce avec un long parcours préliminaire (180 mètres) précédant l'accès aux objets. La rampe d'accès réunit d'emblée architecture et muséographie en utilisant des composants forts du bâtiment pour participer au sens de l'exposition. Ceci induit par ailleurs une expérience spatiale plus proche de la balade. Une fois le plateau atteint, la perte de repères se poursuit dans le début de la visite qui, au lieu de situer le visiteur à l'aube d'un parcours, le positionne d'emblée à un carrefour. Bien que certains éléments discrets puissent sous-tendre un sens de visite, l'enquête des ethnographes répertorie quatre différents types d'entames de parcours choisis par les visiteurs pour un même point de départ. Ce traitement laisse finalement une certaine liberté et permet de ne pas générer d'ordre hiérarchique entre les continents. Le carrefour entre plusieurs cheminements possibles et la montée douce de la rampe introductive, déploie un vocabulaire architectural qui emprunte à la topographie d'un paysage. La rupture avec des dimensions et une disposition plus communes est accompagnée par une obscurité qui, comme dans un paysage nocturne, fait perdre la notion d'échelle entre les éléments. Dans la mesure où les données visuelles de l'espace permettent aussi d'évaluer notre rapport au temps, le décloisonnement de l'espace et l'obscurité portent plus loin cette perturbation au temps. Visuellement, les éléments ont tendance à apparaître sur un plan proche s'ils sont éclairés avec la même intensité. Dans le parcours de visite, bien que l'obscurité génère du liant optique, elle perturbe la perception orthonormée de l'espace.

Décloisonnement de l'espace interne et mise au noir

Plutôt que d'insister sur le passage d'une salle à une autre, la muséographie au quai Branly s'appuie sur une variation des typologies d'espaces. La transition d'une zone à une autre s'expérimente ainsi par des changements de déclivités, par la disposition du mobilier scénographique et par des différences de luminosité. Conçue entre 1998 et 2007, elle a intégré dans ses phases de conception et de réalisation des éléments annonçant cette ouverture du parcours qui la caractérise. On remarque également que l'idée d'une pluralité comme partie intégrante de la scénographie ressort régulièrement au travers des comptes rendus des travaux de concertation autour de la programmation.

Ainsi, avant même la conception du bâtiment en 1998-1999, on avait déjà à cœur d'« Éviter qu'une conception unique ne façonne la scénographie, comme c'est le cas dans les musées d'ethnographies traditionnels (à tendance évolutionniste, fonctionnaliste, ethnique, etc.) »¹. Cette conception unique existera pourtant dans le projet final, mais reposera alors plus sur une morphologie spatiale et une ambiance lumineuse que sur des typologies de didactique muséographiques. Cet espace qui propose un parcours laissé ouvert et qui cause la perte de repères spatiaux comme temporels conforte en ce sens l'analogie avec la balade nocturne.

L'architecture qui normalement contraint ou structure l'espace, présente ici une étendue dont les repères géométriques qui prédéterminent des points de vue sont les seules limites. La topographie et les dispositifs (mobiliers et lumineux) qui constituent le plateau, produisent en effet un effacement des limites traditionnellement construites. Si l'exposition permanente du musée du Quai Branly est structurée en quatre aires géographiques (correspondant respectivement à l'Océanie, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie), la section par salles est absente de l'architecture. S'étalant sur un plateau de 5 300 m², la distinction des espaces se fait grâce à la topographie, au changement de la couleur du sol et aux indications sur le mobilier qui signalent le passage d'une aire géographique à l'autre.

L'atelier Jean Nouvel, qui rassemble sous la maîtrise d'œuvre scénographes, architectes et muséographe, s'est clairement emparé de cette volonté d'ouverture pour divorcer définitivement avec l'espace clos. Le plateau se déploie dans un espace particulièrement allongé offrant au regard une perspective profonde et dégagée de quasiment toute cloison. Voici comment Germain Viatte, en charge de la maîtrise d'ouvrage dans la direction du projet, décrit cet espace encore en construction à l'époque : « On se retrouve dans une étendue volumétrique et cette volumétrie, elle a plusieurs composantes : une composante générale, assez étroite, qui parfois m'a un peu inquiété. Et sur un volume qui en son plafond se définit par une surface non horizontale, et au sol non plus, on arrive par le point le plus bas et monte de chaque côté. Le circuit est périphérique » (Jamin). Cette description orale est accompagnée d'une gestuelle face au plan du plateau qui met en relief les contractions latérales et horizontales de l'espace. Celles-ci produisent de grands écarts de proportions qui sont habituellement régulées par la forme rectan-

1 *Synthèse pour la zone Afrique*, 1999.

gulaire plus intelligible des salles. Ceci permet d'accentuer la spécificité du parcours proposé ici qui n'est plus la visite successive de salles « en peigne » comme l'évoque Germain Viatte. L'espace rompt l'image de la salle classique d'exposition et propose une échelle intermédiaire par le biais de niches ou de dispositifs mobiliers médiateurs entre l'échelle de l'architecture et celle de l'individu. Les contractions de l'espace, les changements de couleurs et de luminosité remplissent ici les fonctions de salles, d'escaliers, de portes en bousculant ainsi ce qui constitue la normalisation d'une architecture. Ainsi, les textures, les formes et la topographie donnent une impression d'organicité plus proche d'un environnement naturel de type grotte ou caverne. Nécessairement, l'architecture et l'agencement du mobilier se font donc les instruments de ce sens. Cette expérience de l'espace incarne un changement de paradigme dont l'obscurité complètera l'action. Ceci de façon à transformer cet espace d'exposition en étendue nocturne.

Néanmoins, si la volumétrie spatiale proche du registre paysager porte à interpréter cet espace comme un retour à l'espace concave ; les jeux de reflets des vitrines apportent une référence visuelle plus contemporaine. En effet, cette expérience spatiale parvient à convoquer différents univers relatifs aux environnements obscurs. Entre un imaginaire qui convoque la grotte puis un autre l'infini de la nuit contemporaine, comment l'architecture et la muséographie jouent-elles de ce paradoxe esthétique inhérent à cette étendue sombre à la fois limitante et insondable ?

Expérience esthétique de l'étendue sombre : entre infini et limitation

L'étendue que l'œil peut embrasser dans un environnement sombre limite le champ de vision. En effet, dans la nuit l'œil éprouve plus de difficultés pour distinguer l'horizon et donc saisir les limites de l'espace. Or, dans ce cas précis, ce que l'on tient pour une limite peut tout aussi bien être interprété comme un vide insondable. Selon les configurations spatiales et lumineuses, les effets de l'obscurité n'interagiront pas de la même manière. L'analyse se propose donc de se baser sur la mise en place d'un répertoire des mobiliers et de leurs effets au regard de l'architecture et de la mise en lumière. (Fig. 1).

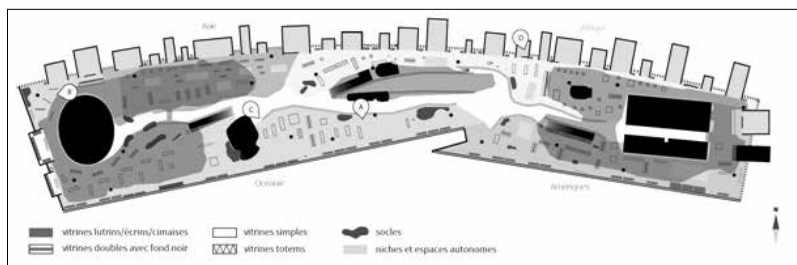


Figure 1. Plan masse avec légende des vitrines, répartitions des zones géographiques et ombres des passerelles.

Il existe plusieurs types de dispositifs qui s'articulent de manière spécifique avec l'obscurité et la topographie globale du parcours. En exposant ces articulations, il s'agit de faire apparaître différents usages du sombre, dont l'impression générale tend à faire émerger une esthétique du sombre plus contemporaine où différents imaginaires s'entremêlent. Il faut tout d'abord signaler que l'obscurité du plateau est préparée par la rampe d'accès qui baisse sa luminosité progressivement à mesure que l'on monte, ce qui constitue une préparation à l'obscurité régnante du plateau. L'architecture du plateau n'éclipse pas pour autant la présence de l'extérieur à la manière d'une *Black Box*. Du côté nord, le filtre coloré d'une forêt se superpose à la végétation réelle du jardin, tandis que côté sud, les résilles ne ferment pas la muséographie aux variations lumineuses naturelles. Chacune des typologies de mobilier et selon les zones, joue de cette invitation de l'extérieur de façon à perpétuer une expérience esthétique davantage liée à un jeu entre espace replié et espace ouvert sur l'extérieur.

Les dispositifs répertoriés comme écrins, lutrins et les cimaises noires, jouent de l'impression d'obscurité par une combinaison de surfaces noires et mates. Ce principe s'appuie sur des effets optiques où la perception du noir apparaît par opposition à une mise en lumière. Ce contraste optique reconstitue un contexte de vision plus autonome des objets, renforcé par des contre-jours et des éclairages ciblés sur ce qui est présenté par mobilier (Fig. 2).



Figure 2. *Point de vue A sur le plan masse.*

*Vitrines simples au premier plan à droite et dernier plan lutrin au second plan.
Façade sud zone Océanie.*

Plus particulièrement, les écrans prennent toujours la forme de vitrines disposées le long des parois vitrées, à contre-jour et toujours sur un fond noir qui couvre aussi tout le cadre de la vitrine. Ces dispositifs montrent des objets sélectionnés pour leurs proximités morphologiques et utilisent donc la mise au noir comme un dispositif permettant d'isoler des séries, de les désolidariser du reste afin que l'on puisse mieux les appréhender. Cette focalisation se retrouvera aussi pour le coin nord-ouest de l'exposition sur les cimaises noires (Fig. 3).



Figure 3. *Point de vue B sur plan masse.*
Cimaise angle nord-ouest, zone Océanie.

Un autre avantage de ces dispositifs est le cloisonnement spatial que permet la surface noire. Comme indiqué plus haut, en dehors des niches sur la façade nord, l'architecture n'utilise pas la formation de salle pour générer des unités de sens au sein de l'espace. En effet, l'abaissement du plafond causé notamment par les passerelles, surtout celles positionnées aux extrémités Est et Ouest du bâtiment, participe à la création de séquences spatiales. Ces passerelles s'agencent à des dispositifs de vitrines à fond noirs, qui de par leur répétition sur la longueur suggèrent un sens de parcours. Dans la zone Asie, ces dispositifs sont très proches les uns des autres. L'espace ainsi resserré jusqu'à des interstices donne l'impression d'emprunter des couloirs. La sensation d'enfermement et d'obscurité y est plus importante. Pierre-Alexis Kimmel, régisseur du plateau explique que cet espace, perçu comme étant le plus sombre a d'ailleurs fait l'objet d'un test pilote pour une révision de l'éclairage en 2017.

Toutes les zones géographiques n'établissent pas le même rapport à l'architecture. En effet, côté Océanie, on se retrouve par exemple face à des vitrines sans fond, entièrement constituées en verre, bien plus éthérées que les cimaises ou les vitrines écrins. Leur dématérialisation est opérante car elle joue des reflets des lumières (naturelles ou artificielles) et de l'obscurité de façon simultanée (Fig. 4).



Figure 4. *Point de vue C sur le plan masse.
Vitrines doubles avec fond noir zone Océanie.*

Elles produisent une vision globale où la perception des objets se fera surtout dans un rapprochement corporel avec la vitrine. Dans une perception plus distante, elles apparaissent de façon confuse, se superposant les unes aux autres, formant une étendue où objet et environnement s'incorporent. Cette connexion de la vitrine à son contexte est plus forte encore dès lors que les coins ou le haut des vitrines sont fumés en noir. L'obscurité régnante est l'outil de l'effacement des bords de ce type de mobilier.

Entre ces dispositifs, et ceux plus proches de boîtes noires comme les écrins, on trouve les vitrines « totem ». Ces dernières valent par leur positionnement vis-à-vis de l'espace global et leur dimensionnement. Dans la zone Afrique, on perçoit une succession de ce type de mobilier, qui loin d'une économie de moyens, annonce le statut de l'objet par la forme et la disposition successives de vitrines. Elles sont surélevées sur des socles noirs et se prolongent par des surfaces noires au-dessus des parties vitrées. D'autres vitrines de ce genre jouent davantage sur le rapport de contraste d'échelles en déployant d'immenses vitrines qui accentuent l'ampleur de l'artefact qui est exposé. On peut observer deux exemples de ce type très flagrants, dans la zone Asie et Océanie. Elles jouent sur le passage à un espace d'une grande amplitude et sur le renforcement de la verticalité par des bordures noires ajoutées à la vitrine. Bien que ces dispositifs jouent moins de l'obscurité sur un aspect optique, plastique ou symbolique, elles annoncent le statut de l'objet par le mobilier qui l'encadre tout en constituant des points de repère qui permettent de se situer dans l'étendue globale de l'exposition.

Enfin, on retrouvera dans toute les aires géographiques, des dispositifs où l'obscurité est tout autant thématique qu'en effet de rupture dans le parcours. Elle apparaît dans certains cas, fortement connectée à des thématiques sociétales dramatisées par des jeux d'ombres (Fig. 5).



Figure 5. *Point de vue D sur le plan masse.*
Niche B20, zone Afrique.

Il semble que dans ces conditions, l'obscurité est plus clairement exploitée pour les imaginaires qu'elle véhicule autour de pratiques sociales étrangères à l'occident. C'est cette utilisation qui est visée par les plus virulentes critiques du musée à son ouverture. Dès la sortie du projet, anthropologues et ethnologues se sont insurgés contre le parti pris plastique du musée (Kimmelman 2006 ; Vogel 2007, 178 ; Choay 2007, 57 ; Jewsiewicki 2007, 174 ; de l'Estoile 2007, 91). Cette critique s'était déjà cristallisée avant la réalisation du musée du Quai Branly dans ce moment de crises des musées d'ethnographie. La crainte est celle du renforcement d'une vision stigmatisant un « nous » et un « eux » (Price 2011, 272). Ce type de positionnement empêche le processus de distanciation que le musée doit généralement s'attacher à produire par la confirmation d'imaginaires mis au point par l'occident autour de « L'Autre » (Gonseth 2002 ; Blanchard 2011). Ainsi ce n'est pas tant l'environnement obscur critiqué régulièrement pour sa dimension immersive mais sa connexion à un sujet qui n'est pas parvenue à éviter l'écueil d'une dimension archaïsante.

Pour autant, le musée du Quai Branly constitue un espace où s'invente une nouvelle pratique, un lieu où l'obscurité se retrouve au carrefour de pratiques disciplinaires différentes entre scénographie et architecture. Après analyse, le référent à l'espace sombre souvent évoqué dans les critiques comme étant la caverne ne semble pas unique. Les effets plastiques produit par la superposition des vitrines et de l'obscurité porte à des références plus contemporaines de notre vécu du sombre. Si le serpent en cuir qui constitue les répartitions frontales pouvait donner la sensation de construction organique, l'environnement plastique et le rapport à l'espace ne jouent pas uniquement sur le ressort d'un rapport fantasmé du primitif. Le plateau des collections du quai Branly, semble se situer à la lisière des deux, entre un espace sombre qui relèverait de la cavité et un autre qui relèverait d'une étendue nocturne où toutes les surfaces vitrées comme la multiplicité d'éclairages fondent les surfaces entre elles. Cette superposition fonctionne davantage avec une lumière diurne qui invite encore davantage le paysage environnant du bâtiment, troublant ainsi la distinction entre ce qui est de l'ordre de l'extérieur et ce qui est de l'ordre de l'intérieur.

Conclusion

Fortement critiqué pour sa propension à tout baigner dans l'obscurité, le plateau du quai Branly est régulièrement accusé de produire

des images « dramatisantes » et « esthétisantes ». Cependant, comme le souligne l'anthropologue James Clifford dans l'introduction de l'enquête de Roustan et Debary : si le plateau des collections du musée du Quai Branly a été fortement critiqué durant et après sa réalisation, il est temps de s'interroger sur son succès (Céline Flécheux, « Le étendue et la nuit en peinture », in *id.*). L'interrogation pointée par Clifford vise à sortir du clivage entre muséographie esthétisante (sensationnelle) et muséographie savante (distante, opérationnelle). Dans le même sens, l'enquête de Roustan et Debary décelait déjà l'idée d'une balade dans le musée plutôt que d'une visite : « Pour la plupart des visiteurs, le registre de la "promenade" et de la "rêverie" au milieu des objets prime sur celui de l'acquisition d'un savoir sur les objets » (Debray, Roustan 2012, 38). Ce champ lexical connote l'abandon d'un rapport direct à l'apprentissage. Une enquête plus récente de Mélanie Roustan expose ce changement ou s'opère des « tensions entre regards artistiques et scientifiques au musée, en une fusion heuristique entre esthétiques, savoirs et réflexions par le biais de l'expérience » (Roustan 2016). Cependant, cette composante sombre est aussi reconnue comme une forme de théâtralisation qui efface le sens réel des objets dans leur milieu d'origine risquant ainsi de conforter les imaginaires postcoloniaux. Susan Vogel fait elle aussi apparaître cette dualité en tant qu'historienne de l'art américaine spécialisée dans l'art africain (Vogel 2007). Contrairement aux musées anglo-saxons ou américains qui prennent davantage le parti de la contextualisation, le musée du Quai Branly joue sur une expérience spatiale générée par la spécificité du couple que forment l'architecture et la scénographie. En prenant le risque d'un musée qui représente un imaginaire de l'autre projeté, plus qu'une réalité, les choix muséographiques se sont écartés d'un parti pris unique pour proposer différents rapports aux objets dans l'espace. La muséographie combine ces différentes approches et instaure une forme d'unité esthétique dont le sombre se retrouve vecteur. Cette unité s'articule à une étendue architecturale qui joue sur une vision de l'espace tantôt globale, tantôt focale. L'analyse exercée tendait à faire apparaître une plus grande différenciation entre les dispositifs mobilisés dans la scénographie où le registre imaginaire lié à l'obscurité est intégré, mais n'est pas une constante applicable à la totalité de la scénographie. L'approche de cet espace par le biais d'une étendue et du nocturne permet d'analyser ce moment de rencontre entre une obscurité rattachée à l'espace intérieur et une obscurité rattachée à un univers externe au bâti, telle que la nuit.

Si d'autres musées de science et de civilisation travaillent de plus en plus avec la composante sombre, ces derniers n'en exploitent pas nécessairement les mêmes ressorts. Le musée des Confluences ouvert en 2014 à Lyon est un bon exemple. L'obscurité y apparaît davantage selon un processus de conception où architecture et scénographie s'exercent de façon indépendante. *La Black Box* apparaît alors révélatrice de processus de conceptions où les corps de métiers sont isolés. Dans le cas du quai Branly, l'invention réside dans la réunion d'imaginaires et de traditions de conceptions variées. Entre la pratique scénographique et celle de l'architecture, la muséographie se fait facteur de contraintes mais aussi d'une réinvention d'univers qu'il reste à déployer en prenant garde au sujet qu'il traite.

Bibliographie

BELLOUR, R. (2012), *La querelle des dispositifs : cinéma, installations, expositions*, Paris, P.O.L., coll. « Trafic ».

BLANCHARD, P., BOETSCH, G., JACOMIJN SNOEP, N., THURAM L. (éd.) (2011), *Exhibitions : l'invention du sauvage*, Arles, Paris, Actes sud, Musée du quai Branly.

CHOAY, F. (2007), « Un nouveau Luna Park était-il nécessaire ? », *Le Débat*, vol. 147, n° 5, p. 5.

CONSEIL INTERNATIONAL DES MUSÉES (éd.) (1953), *Utilisation des lampes fluorescentes dans les musées : Considérations générales et conseils pratiques à l'usage des directeurs et des conservateurs de musées*, Paris, 1953, France, coll. « Commission pour l'éclairage des objets de musée ».

DEBARY, O., ROUSTAN, M. (2012), *Voyage au Musée du Quai Branly : anthropologie de la visite du Plateau des collections*, Paris, La Documentation Française, coll. « Musées-Mondes ».

DOWD, M., HENSEY, R., (éd.) (2016), *The Archaeology of Darkness*, Oxford, Oxbow Books, Google-Books-ID : XFXFDQAAQBAJ.

EDENSOR, T. (2017), *From light to dark : daylight, illumination, and gloom*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

DE L'ESTOILE, B. (2017), « L'oubli de l'héritage colonial », *Le Débat*, vol. 147, n° 5, p. 91.

EZRATI, J.J. (2002), *Théorie, technique et technologie de l'éclairage muséographique*, Paris, Éditions AS.

FELLER, R.L. (1964) « Contrôle des effets détériorants de la lumière sur les objets de musée », XVII, n. 2, coll. « Museum ».

FORUM DES IMAGES (2001), *Entretien avec Germain Viatte (part.1)*, coll. « Rush N°03 D », 32min. et 36min. Archives administratives du Musée du Quai Branly.

GONSETH, M.O., HAINARD, J., KAEHR, R., Musée d'ethnographie (Neuchâtel, Switzerland) (éd.) (2002), *Le musée cannibale*, Neuchâtel, MEN, GHK.

HARZALLAH, A. (2007), *Émergence et évolution des préconisations solaires dans les théories architecturales et urbaines en France, de la seconde moitié du XIXe siècle à la deuxième guerre mondiale*, Thèse de doctorat, Nantes.

JEWSIEWICKI, B. (2007), « La mémoire est-elle soluble dans l'esthétique ? », *Le Débat*, vol. 147, n. 5, p. 174.

JULLERAT, P. (1921), *L'hygiène urbaine*, Paris, E. Leroux, 1921.

KIMMELMAN, M. (2006), « A Heart of Darkness in the City of Light », *The New York Times*, rubrique « Art & Design », 2 juillet (en ligne : <https://www.nytimes.com/2006/07/02/arts/design/02kimm.html>, consulté le 16 novembre 2018).

O'DOHERTY, B. (2008), *White Cube : L'espace de la galerie et son idéologie*, Paris, JRP Ringier.

PALLASMAA, J. (2010), *Le regard des sens*, Paris, du Linteau.

PERRUCHON, V. (2016), *Noir : lumière et théâtralité*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Arts du spectacle. Images et sons ».

PRICE, S. (2011), *Au musée des illusions : le rendez-vous manqué du quai Branly*, Paris, Denoël.

REY, A.A. (1906), « L'habitation. Hygiène de la lumière », n. 86, coll. « La Presse médicale », 27 octobre, pp. 688-689.

ROUSTAN, M. (2016), « Des usages de l'autochtonie dans les musées français », *Culture & Musées. Muséologie et recherches sur la culture*, n° 28, 1^{er} décembre, pp. 151-175.

SCHAEFFER, J.M. (2015), *L'expérience esthétique*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf essais ».

SIRET, D., HARZALLAH A. (2006), « Architecture et contrôle de l'ensoleillement », p. 8.

UROSKIE, A.V. (2014), *Between the Black Box and the White Cube: Expanded Cinema and Postwar Art*, sans lieu, University of Chicago Press.

VOGEL, S. (2007), « Des ombres sur la Seine : L'art africain, l'obscurité et le musée du quai Branly », *Le Débat*, vol. 147, n. 5, p. 178.

WEBER, P. (2003), *Le corps à l'épreuve de l'installation-projection*, Paris, France, Harmattan, coll. « Histoire et idées des arts ».

Synthèse et comptes rendus de la mission de préfiguration du musée du quai Branly, 1998-1999. Archives administratives du Musée du Quai Branly.

POÉSIE

*Notturmi elettrici e metallici nel teatro del primo Marinetti:
riletture della geografia e della poesia della notte da Poupées
électriques a Eletticità*

Cristina Trincherò (Università degli Studi di Torino, Torino, Italia)

**NOTTURNI ELETTRICI E METALLICI NEL TEATRO DEL PRIMO
MARINETTI: RILETTURE DELLA GEOGRAFIA E DELLA POESIA DELLA
NOTTE DA *POUPÉES ÉLECTRIQUES A ÉLETTICITÀ***

Cristina Trincherò

Introduzione

“Uccidiamo il chiaro di luna!”, scrive Marinetti nell’aprile 1909 (Marinetti 1909¹), in uno dei proclami più noti fra i suoi scritti teorico-propagandistici che prendono avvio nel 1908 con *La Ville Charnelle*, dirompono con l’esortazione provocatoria a bruciare biblioteche, musei e archivi esposta nel *Manifesto del Futurismo* del 20 febbraio 1909 e, a cascata, si precisano in forma di trattazione della poetica futurista nei manifesti successivi, in una sequenza di teorizzazioni pubblicate a sua firma oppure ispirate ai suoi accoliti (Apollinaire 2001 ; Guerri 2009 ; Lista 2008).

In battute come quella sopra citata coesistono vena polemica, istinto di ribellione, volontà di allontanarsi da stilemi letterari plurisecolari che, se non attualizzati, altro non generano che versi, prose e drammi sempre uguali, dove è sufficiente cambiare i nomi dei protagonisti, le sedi delle vicende, i pochi temi discussi per creare un ‘prodotto’ letterario o teatrale conforme a una tradizione accettata da un pubblico ancora incapace di sollecitare un adeguamento ai tempi di forme, contenuti, linguaggi.

Sin dalle prime prove come scrittore, non soltanto come teorico di un movimento estetico e come agitatore culturale, Marinetti si cimenta nella contestazione della cultura verista, nell’allontanamento dagli stereotipi, nel sovvertimento di un immaginario lirico di maniera accumulatosi nei secoli e infiacchito, replicato per abitudine e per quel senso di conforto che le consuetudini sanno instillare in autori, spettatori, lettori e critici. La produzione teatrale del Marinetti ancora scrittore francese, ma che si approssima ad affacciarsi sulla scena letteraria d’Italia prima facendosi tradurre dal segretario Decio Cinti e poi scrivendo direttamente in italiano, appare degna di essere riletta oggi, estraendola dalle sacche di scritti minori su cui sono prevalsi i testi più tardivi e soprattutto le disquisizioni teorico-precettistiche. Si tratta, per parte dei testi composti sul crinale degli anni Dieci, di un Marinetti meno studiato – eccezion fatta per drammi come *Le Roi Bombance*,

forse l'opera più conosciuta del Marinetti francese, un'originale 'tragedia satirica' che a Parigi, nel 1905 in volume e, quattro anni dopo, sul palcoscenico¹, firma l'atto di nascita del teatro futurista – , eppure non per questo non meno degno di indagine.

I primi esperimenti teatrali elaborati parallelamente al *Manifesto* del 1909 appaiono singolari proprio in virtù della loro natura di opere di transizione: la formazione tardo-ottocentesca dell'autore vi coesiste con ispirazioni più fresche, con il futurista che si sta autoplasmando e che proromperà con violenza sulla scena culturale europea dal febbraio 1909; o meglio, si tratta di componimenti dove Marinetti, osando iniziare a trasformare generi letterari canonici, comincia ad attuare il suo programma di rielaborazione di quella tradizione in cui è cresciuto. Prima di passare alle parolibere, prova a instillare nell'impianto del dramma borghese ancora in voga a inizio Novecento alcuni elementi di disturbo, concretati innanzitutto dal ricorso a una retorica 'avanguardista'. Non meno singolare risulta inoltre la stratificazione di orientamenti estetici ovvero la compresenza di sguardi diversi, a tratti contrastanti, su quella modernità di cui egli si farà alfiere combattivo poco più avanti e a cui la letteratura scientifica lo assocerà indissolubilmente, facendolo passare agli annali unilateralmente come il massimo promotore della tecnologia, della velocità, della macchina quali fonti di bellezza assoluta ed estrema, faticando però a cogliere certune zone d'ombra della sua personalità verso quello stesso idolatrato mondo meccanico.

Il presente contributo propone una rilettura critica di *Poupées électriques*, opera teatrale composta, rappresentata e data alle stampe parallelamente al *Manifesto del Futurismo*, e dei suoi strascichi nella prima produzione marinettiana in lingua italiana, nella versione *La donna è mobile*, sempre del 1909 ma rimasta inedita, nella sintesi futurista *Elettricità*, rappresentata nel 1913², ripresa infine come *Elettricità sessuale* con sottotitolo "sintesi drammatica", riprodotta in riviste e in volumi³. Se ne prenderanno in esame le caratterizzanti che ne fanno un dramma ibrido fra tradizione e avanguardia sin dal titolo e dalla trama; ma soprattutto ci si soffermerà sulla rielaborazione dell'immaginario della notte in chiave 'metallica' ed 'elettrica', nella fattispecie i paesaggi

1 Il primo allestimento in Italia ha luogo soltanto venti anni dopo, a Roma, al "Teatro 2000".

2 Il testo figura scritto in italiano da Marinetti e non tradotto dal dramma francese da Decio Cinti, il cui nome non appare da nessuna parte, a differenza delle altre opere redatte prima in francese e poi trasposte in italiano.

3 *Passim*.

notturmi marini. Si illustrerà come una natura tradizionalmente e convenzionalmente lontana da ogni presenza e ingerenza del ‘moderno’, in cui ogni elemento antropico si sfuma dinanzi a panorami immensi e imponenti, diventa anch’essa macchina, al pari degli uomini che la popolano e che ne hanno deformato la primigenia fisionomia, in una proiezione della degenerazione del loro io.

Dalle *Poupées électriques* a *Elettricità* : trasformazioni e ricezioni

Poupées électriques esce in Francia, per i tipi di Sansot, nel 1909, all’interno di un volume che riunisce la trascrizione del *Manifeste du Futurisme* – segnalato come *Le Futurisme*, con rimando al testo diffuso il 20 febbraio su *Le Figaro* – e a *l’Interview sur le Futurisme* pubblicata il 26 marzo su *Comoedia*. In realtà l’idea del dramma pare essere germogliata un paio di anni prima. Nella biografia di Marinetti ‘poeta’ firmata da Tullio Panteo nel 1908 si fa riferimento a una conversazione in cui Filippo Tommaso afferma di aver finito da molto tempo la composizione de *I Fantocci*, annunciato sui palcoscenici l’inverno precedente (Panteo 1908 ; Daly 2009) : il cantiere del dramma si dispiega pressoché in parallelo a quello del *Manifesto*, giacché le prime bozze risalirebbero giustappunto al 1908.

Mentre si perdono le tracce delle rappresentazioni in Francia (Alberti 1984), le cronache segnalano che la prima assoluta del dramma viene data a Torino, al Teatro Alfieri, già il 15 gennaio 1909, in un allestimento in lingua italiana realizzato dalla “Compagnia Drammatica di Spettacoli Storici e Popolari Città di Torino” diretta da Andrea Maggi⁴. Il titolo è inaspettatamente modificato in *La donna è mobile*, citazione verdiana dalla celebre aria del *Rigoletto* : una scelta quanto mai infelice perché illude il pubblico *bourgeois* della sala torinese di assistere davvero a un dramma borghese nella miglior tradizione. Diventa allora più ardua la comprensione del filo conduttore connesso all’elettricità e al meccanicismo materializzato, oltre che dai fantocci, da battute e scenari alquanto distanti dalle convenzioni ottocentesche cui la compagnia del Maggi era associata – il repertorio annoverava infatti Pietro Cossa, Edmond Rostand, Victorien Sardou⁵. La recita

4 Cfr. annuncio su *Poesia. Rassegna internazionale diretta da F.T. Marinetti*, IV, n. 11-12, dicembre-gennaio 1908-1909, p. 8.

5 Per una cronaca dell’allestimento al Teatro Alfieri, v. (Berghaus 1998 e Marinetti 1969, in particolare pp. 279-287). Ne parla anche (Antonucci 1975), nel capitolo dedicato alla *Nascita del teatro di Marinetti*. V. anche (Antonucci 2005).

torinese registrò un fiasco solenne, con gli applausi dei rari proseliti marinettiani isolati tra i fischi e le lagnanze della platea, dove sedevano critici e giornalisti prossimi a redigerne taglienti recensioni sdegnate o sarcastiche, a seconda. Dal punto di vista dell'autore fu comunque un successo: salito sul palcoscenico come d'abitudine quando presenziava alla messinscena di sue pièce, ringraziò gli astanti per una "fischiata" che lo onorava profondamente, come si legge nel numero di febbraio-marzo 1909 di *Poesia*. Fischi e proteste rappresentavano agli occhi del gran provocatore l'occasione per far convergere l'attenzione sul proprio operato e per far parlare di sé, per far discutere e per scuotere i gusti assopiti di critica e spettatori. Al di là del titolo, radicalmente trasformato, della trasposizione in lingua italiana, la versione data a Torino differisce in nulla dal testo francese delle *Poupées*.

Viceversa, differente è la rielaborazione allestita in lingua italiana il 13 settembre 1913, con il titolo *Elettricità*. Marinetti per quel testo torna sui suoi passi e recupera il fiasco cui pare particolarmente affezionato, ne estrapola solo il secondo atto e lo affida alla "Drammatica Compagnia Italiana di Grandi Spettacoli", specializzata, al pari di quella del Maggi, in repertori tradizionali. Proposto al Politeama Garibaldi di Palermo, l'azzardo questa volta si rivela azzeccato, forse in virtù dei tempi ormai mutati, dove l'avanguardia andava prendendo piede persino fra spettatori e critici afflitti dal diffuso 'ritardo italiano' rispetto all'apertura all'innovazione che si riscontrava invece presso gli stranieri. Certamente molto aveva facilitato una ricezione più favorevole la preventiva operazione di battage pubblicitario di Marinetti e dei suoi fedeli⁶. La pubblicazione di lì a breve del *Manifesto del Teatro di Varietà*, uscito su *Lacerba* il 1° ottobre 1913, va considerato infatti come uno degli episodi che in quell'anno concorsero a spiegare intenti e programmi del teatro avanguardista. D'altro canto, *Elettricità* deve essere intesa come sintesi futurista e non più come dramma (Berghaus 1998): la forma ha subito una drastica trasformazione e ha intrapreso il cammino del teatro sintetico, dove la trama è rifiutata a priori, preferendole un teatro di situazioni, idee, sensazioni, simboli, concentrato in un lasso temporale breve e compatto, senza disperdersi in atti e scene preparatori che diluiscono inutilmente la sostanza del tema portante. La rielaborazione dell'esperimento del 1909 si contestualizza quindi perfettamente nella cornice dell'ideologia futurista ormai chiarita e affermata sia a livello

6 In effetti, come riferisce Antonucci 1975, e come precisa Daly 2009, il dramma andò in tournée in diverse piazze italiane, da Nord a Sud: pure a Torino, dove *La donna è mobile* era stata fischiata.

teorico sia a livello di produzioni artistico-letterarie. *Elettricità* viene tuttavia data alle stampe soltanto nel 1920, insieme al saggio *Il teatro futurista sintetico* e ad altre sintesi; in quel volume il titolo dell'atto unico vede l'aggiunta dell'aggettivo "sessuale". Un'ultima variazione del titolo della composizione – senza tuttavia alcun ritocco al testo – viene apportata il 28 maggio 1925, quando Anton Giulio Bragaglia monta il suo allestimento dei *Fantocci elettrici* – traduzione letterale del titolo originario, con "sintesi drammatica" come sottotitolo – a Roma, per il "Teatro degli Indipendenti".

***Poupées électriques a Elettricità :* metamorfosi del dramma borghese**

Scena dopo scena, in *Poupées électriques* sfilano i piccoli drammi familiari e sentimentali tipici dei drammi che saturavano i cartelloni ottocenteschi e ancora di inizio Novecento : amori osteggiati in ragione di differenze sociali ed economiche, matrimoni di interesse, fanciulle dai sentimenti schietti sedotte e ingannate da fascinosi mascalzoni, madri dispotiche ossessionate dalla *pruderie* e dal culto delle apparenze, coppie benestanti in apparenza felici e moralmente ineccepibili che celano turpi segreti dietro la porta di casa.

Stando alle prime battute, il testo sembra configurarsi come un dramma imperniato sulle infinite sfumature della narrazione di affetti infelici. La dolce Juliette confida all'amica Mary le sue pene d'amore cagionate da Paul de Rozières, luogotenente della marina : si dà voce a un sentimento corrisposto, pur se nel cinismo del *tombeur des femmes*, ma osteggiato dalla madre di Juliette, Madame Duverny, la quale per la figlia ambisce a miglior partito, temendo che il bel Paul miri primariamente alla dote della rampolla. La fanciulla vive nel tormento di essere obbligata ad accasarsi con uno sconosciuto, tale Jacques Olivet, scelto dalla madre-matrona, e nell'inquietudine per l'imminente partenza di uno scostante Paul su una nave da guerra diretta in Oriente, per forse mai far ritorno da lei. Nella scena VII dell'atto I lo scambio di saluti tra Juliette e Paul, prima che il giovane si imbarchi sulla corazzata *Le Formidable*, assume toni sentimentalistici fino al lacrimevole, quando la fanciulla esclama di preferir morire per seguirlo fino in fondo, se lui dovesse perire in guerra (p. 89). Nella scena successiva la disperazione alla prospettiva di accasarsi con l'indesiderato Jacques sfocia nel delirio : congedato il beneamato, Juliette finge, in un trastullo infantile, di giocare a nascondino con Jacques, pretesto per allontanarsi dal

salone dell'hotel, raggiungere il parapetto della terrazza e gettarsi dalla scogliera a strapiombo sul mare. Il primo atto si chiude così su una scena tragica – la morte per suicidio di un infelice personaggio positivo, l'unico di animo genuino, insieme a Mary, sulla scacchiera delle *dramatis personae*. La vena melodrammatica era stata pensata come di sicura efficacia emotiva presso un pubblico che amava vicende commoventi e passionali paragonabili ai più struggenti *roman feuilleton* : l'ultima battuta di Juliette è per un Paul che il mare porta lontano, forse per sempre – “*Paul !... Paul !... Me voici !..*”. (p. 106)⁷.

Alla trama di un giovanile sentimento contrastato si intreccia l'ordito di un incrocio di coppie. Se Paul corteggia Juliette, ricambiato, egli nel contempo blandisce Mary, non insensibile al suo fascino e sempre più insofferente nei confronti del marito John; questi, a sua volta, ha posato gli occhi sulla giovane Juliette. Il tempo passa e, nel secondo atto, Paul fa ritorno. Come se emergessero fantasmi repressi, John si oppone ad accoglierlo per una visita di cortesia nella loro dimora estiva, temendo che il possessivo rapporto con la moglie faticosamente coltivato venga minacciato dalla ricomparsa del giovane. Elemento destabilizzante nelle relazioni già non nitide tra i personaggi, la vicinanza di Paul rintuzza la gelosia dominatrice dell'ingegnere americano, il quale arriva a desiderare che la consorte diventi un fantoccio come quelli che egli ama fabbricare, così da poterla dominare appieno – fosse anche per darle la morte. L'intraprendente ufficiale fa tuttavia irruzione nella villa non appena John esce di casa, si dichiara esplicitamente a una Mary turbata ed esitante in una scena (atto III, scena IV) degna anch'essa del classico dramma borghese, in cui la vita di una coppia viene destrutturata dal ritorno imprevisto del 'terzo' estraneo. Lo scambio di battute concitato tra Paul e Mary, in cui si rievocano i più o meno timidi tentativi di corteggiamento delle estati passate, mette in discussione valori e virtù, sottopone a prove e interrogativi, dilacera tra dovere e sentimento, felicità apparente e felicità possibile eppure irrealizzabile.

Il dramma degenera in melodramma ancora una volta nella scena V, quando John, che aveva soltanto finto di allontanarsi da casa per assistere di nascosto alla conversazione tra Paul e Mary, entra in scena munito di un revolver. Non sarà però lui a sparare : in un impeto di perfidia vendicativa, passa l'arma a Mary, invitandola implicitamente a suicidarsi. Delusa tanto dal perverso e folle marito, che in segreto

⁷ Per tutte le citazioni da *Poupées électriques* rimandiamo all'edizione Sansot del 1909 (v. *passim* Riferimenti bibliografici), riportando i rimandi alle pagine tra tonde, nel corpo del testo, dopo gli estratti riportati.

ha sempre amato Juliette, quanto dall'ambiguo Paul, la donna si spara, facendo calare il sipario su una fine tragica che reprime e punisce le pulsioni illegittime o non socialmente autorizzate, lasciando vivi e soli i personaggi maschili, responsabili di instabilità e di degenerazione morale, e consegnando alla morte le due protagoniste femminili, Juliette e Mary, le uniche capaci di sentimenti sinceri e perciò destinate a una costante delusione: “*Merci, John... Je le garde ! (Elle prend le revolver et reculant violemment d'un pas vers la rampe, elle le tourne contre sa poitrine et tire). Tu m'aimeras peut-être... John... comme tu aimes... Juliette !... (Elle tombe foudroyée)*”.

Sin dalla versione francese primigenia, la scelta dei nomi dei personaggi non è casuale. John e Mary Wilson sono assai comuni per un uomo e una donna nella realtà e nell'immaginario angloamericano, come se Marinetti avesse voluto ergere la coppia a emblema di infinite coppie contemporanee. Juliette rimanda invece, nell'immaginario letterario, all'eroina shakespeareana, con cui condivide la delicatezza e l'innocenza, e più ancora il destino tragico per un amore contrastato. Pierre e Rosina nella tradizione teatrale francese sono assegnati alle coppie di domestici che accompagnano, aiutano e consigliano i protagonisti, voci del senso comune, della razionalità, dell'ordine. *Madame Duverny* è ribattezzata *Mère Prunelle* e lo stesso nome viene assegnato al fantoccio femminile, poiché la pupilla (“*prunelle*”) rimanda alla sua abitudine di osservare con attenzione quanto scorre sotto i suoi occhi: abitudini, gesti, comportamenti. In *Elettricità* la coppia Wilson prende invece il nome di... Marinetti, Riccardo e Maria⁸, in un fine gioco ironico, in quanto il ‘pazzo’ personaggio di John e poi quello di Riccardo vengono associati al ‘pazzo’ scrittore Marinetti, così apostrofato dai “fischiatori” sin dalla prima de *Le Roi Bombance*, data a Parigi il 3 aprile 1909 (Daly 2009, 48). La coppia giovane è composta dall'italianizzazione diretta dei nomi in Paolo e Giulietta, come accade per Giovanni e Rosina, mentre gli automi diventano Professor Matrimonio e Signora Famiglia, emblemi di quei valori tradizionali cui il Futurismo si ribella. Quanto all'ambientazione, rispetto alla versione francese si cambia di riviera, spostandosi dalla Costa Azzurra al Levante ligure.

Nelle dinamiche di coppie che si intersecano in un incastro di triangoli passionali più vagheggiati che realizzati si inseriscono poi le

8 Per le modifiche del testo da *Poupées électriques* a *Elettricità*, v. (Rombout 1988), dove si accenna ai diversi allestimenti. A (Daly 2009) si deve invece una riflessione critica sulle metamorfosi della pièce a partire dallo scandaglio delle carte di Marinetti conservate alla Beinecke Library dell'Università di Yale.

presenze misteriose delle “*poupées*” annunciate dal titolo, presenti nel testo francese e nelle varianti in lingua italiana. Nella scena III dell’atto I delle *Poupées* se ne fa vaga menzione in un dialogo tra John e Mary : John li esalta, trovandole migliori delle persone reali con cui è stato obbligato a condividere la serata – perlomeno le bambole parlano solo se e quando un padrone le comanda (p. 62). L’identità dei pupazzi citati e il loro ruolo nella vicenda affiorano pian piano, in un clima di suspense e di tensione crescente. In chiusura della scena IV dell’atto I, Rose Duvernoy accenna vagamente al fatto che nella lussuosa villa dei Wilson “*Il y a des choses étranges...*” (p. 73). Soltanto nella prima scena dell’atto II si rivela il segreto della stimata coppia, riferito nel dialogo tra Rosina e Pierre : i manichini sono stati creati da Wilson per ravvivare i momenti di intimità con la consorte, sentendosi incapace di viverli compiutamente in assenza di uno sguardo di “*voyeur*”. Entra così nella dinamica dell’azione umana l’elemento meccanico : si comprende perché *Monsieur Prudent* e *Madame Prunelle* sono elencati tra le *dramatis personae* del dramma, si chiarisce la scelta del titolo bizzarro, si coglie uno degli innesti della poetica macchinista futurista in un testo che, perlomeno limitandosi alla trama e ai protagonisti, fino al volgere del primo atto, tutto sembra fuorché di avanguardia. Non meno importante, si inizia a percepire la composita relazione e reazione verso le bambole meccaniche, motivo di orgoglio e curiosità quanto di orrore e indignazione, motori programmati di azioni e generatori a loro volta di azioni, in uno scambio di ruoli inventore-macchina, creatore-creatura che assume fisionomie raccapriccianti. Quella meccanica metallica ed elettrica di cui l’uomo va fiero, sentendosi padrone del mondo e dei suoi consimili, gli si ritorce contro, schiavizzandolo, riducendolo a sua volta a macchina, a fantoccio senz’anima e senza sentimenti spontanei, premonizione del robot e dell’androide. Lo ammette John Wilson stesso : i fantocci sono la materializzazione in casa propria della società contemporanea in tutto il suo orrore – “*toute la réalité affreuse : devoir, argent, vertu, vieillesse, monotonie, ennui du cœur, fatigue de la chair, bêtise du sang, lois sociales...*” (p. 135).

Metamorfosi elettriche e meccaniche degli umani

Motivo conduttore del dramma è l’elettricità, onnipresente dalla prima all’ultima scena e declinata nelle forme più inedite. La si incontra nel titolo, associata quasi ossimoricamente a qualcosa che notoriamente è statico, i fantocci, oggetti che imitano gli umani ma che sono privi di

vita. Però questi sono fantocci umanizzati : un meccanismo capace di innescare scariche elettriche li fa muovere come persone vere. A loro volta, in una catena chimica di reazioni, il loro agire meccanico è in grado di generare elettricità nell'aria, stimolando le azioni altrettanto meccaniche dei loro proprietari. L'ideatore di tali prodotti tecnologici è pervaso da un delirio di potere : può comandarli a suo piacimento e decidere lui stesso se e quando farli vivere, sfruttandoli per le esigenze proprie. Nel contempo ne diventa vittima, assuefatto dalla loro presenza ingerente e tuttavia necessaria nella quotidianità (*"ils sont en nous"*, ammette John rispondendo alla consorte che lo prega di disfarsene, p. 135); così, la macchina pensata e fabbricata dall'uomo, feticcio futurista e strumento per realizzare la sua volontà di potenza (Antonucci 1975, 18), prende il posto dell'ideatore, rendendolo dipendente nel suo pensare e sentire da un impersonale meccanismo, una banale scossa elettrica. L'elettricità diventa il motore dell'azione fisica dopo quella meccanica e la molla di ogni atto dell'uomo, ridotto a fenomeno della fisica e della chimica, senz'anima e senza ragione. In una lunga conversazione sulla terrazza di casa, John si rivolge alla moglie apostrofandola *"ma petite dynamo"* (p. 131), per paragonarla esplicitamente poco dopo ai suoi pupazzi : *"Au fait, vos mécaniques sont identiques... Et c'est toujours l'électricité qui fait vibrer vos nerfs comme des fils bons conducteurs de volupté..."* (p. 132).

Una reazione sembra nondimeno possibile e John, nella scena II del II atto, scaraventa in mare gli automi, gettandoli dalla finestra con un gesto liberatorio che farebbe sperare nel recupero di una dimensione umana e spontanea della routine di coppia. Eppure, tornare indietro sembra impossibile. Alcuni pescatori assistono alla scena e all'istante pensano all'omicidio, a un istinto folle da parte di un uomo in apparenza per bene. Anche quando, ripescati i manichini, John si briga per mostrare che non si tratta di persone bensì di bambole, agli occhi semplici e razionali dell'uomo comune la sua azione resta comunque segno di follia : *"C'est un fou ! Monsieur Wilson est fou !"* (atto II, scena III, p. 143). Quello che per lungo tempo era stato un bel gioco sfocia dunque in un epilogo con connotazioni tra il drammatico e il grottesco.

Metamorfosi elettriche e meccaniche del paesaggio

Il paesaggio, soprattutto quello notturno, prevalente in questo dramma su quello diurno, è esplorato innanzitutto nelle didascalie che Marinetti compila con cura estrema, diversamente dalle sue precedenti

prove teatrali. Non meno importanti sono alcune osservazioni da parte dei personaggi quando commentano il panorama e l'atmosfera.

L'ambientazione apparentemente tradizionale per un dramma borghese viene da subito contaminata e deformata dall'inserimento di elementi futuristi capaci di destabilizzare tanto il lettore quanto lo spettatore, se tradotti in una messinscena adeguata ai desiderata marinettiani. La minuziosa descrizione dello scenario su cui si svolge la scena I dell'atto I è certamente uno dei passi maggiormente capaci di sconvolgere il lettore e il *metteur en scène* che dovrà ingegnarsi per renderla tramite colori e dispositivi scenici :

“La scène se passe dans un Kursaal de l'une des petites villes de la Côte d'Azur. On dîne encore, par ce beau soir d'été, sur la terrasse, parmi l'ironique explosion des étoiles.

À gauche, sur l'horizon, une constellation héroïque s'élançe, les bras levés, en chantant de tous ses rayons avant de plonger dans le tressaillement doré des flots.

La mer se fige peu à peu en un miroir immense, où apparaissent, encastrés et soudés, – tels des jouets sinistres – les trois cuirassés de l'escadre.

Autour des petites nappes neigeuses, sous les lampes mignonnes abat-jourées de rose et de lilas, smoking d'ébène et toilettes fraîches, on dirait juteuses, se pressent joliment avec mille grâces japonaises.

Au fond de la scène, le salon éclatant du Casino, aux vitrages ouverts, souffle par bouffées sa musique, qui évente languissamment les dîneurs au lever du rideau.”
(atto I, scena I, didascalie, pp. 41-42)⁹.

La trama è incastonata nella vita svagata di un luogo di villeggiatura marittima raffinata per l'alta società francese e straniera nella *Belle Époque*, quando si è ormai consolidata quella “*société des loisirs*” che prevede, nel calendario, periodi destinati alle ferie retribuite e alle vacanze. Per i borghesi agiati e le famiglie di antica nobiltà, le mete favorite sono la Costa Azzurra, il cui clima mite agevola percorsi di convalescenza, la costa normanna e quella basca, tutte disseminate di lussuosi centri alberghieri situati in contesti naturali idilliaci, dove alla raffinatezza dei locali e dei servizi fa da contrappunto una bellezza paesaggistica senza pari, di giorno come la notte.

I pochi tocchi con cui viene ritratto uno scorcio del *kursaal* rimandano a dettagli che sanno di bellezza ricercata, con cenni esotici dati da colori e decorazioni orientaleggianti, in un invito all'evasione e all'intimità :

⁹ Il corsivo è nostro.

candide “*nappes neiguses*” e gentili “*lampes mignonnes abat-jourées de rose et de lilas*” avvolgono il salone nella penombra colorata di sfumature riposanti, in stretta corrispondenza con le *mise* delle signore, valorizzate dalla tenue nero ebano degli accompagnatori. Tutto invita allo svago e al piacere, sul sottofondo di musiche languide. È un “*décor fin-de-siècle*, con note decadenti, come si coglie nel commento di John (atto I, scena II), il quale, nella sua misantropia, rileva un certo scadere nel kitsch dell’hotel – “*Les chinoiseries de faux luxe me gâtent le paysage et le dîner*” – e degli ospiti (p. 49), sottomessi a convenzioni che li trasformano in creature tutte uguali – “*les smockings font de nous de si détestables insectes !*” (p. 49). Un’atmosfera, come del resto i personaggi, sfondo di vicende di adulteri, gelosie e vendette in cui riecheggiano certune pagine delle prose dannunziane apprezzate dal giovane Marinetti.

Il contesto a tinte tenui contrasta con una descrizione del panorama sul golfo emblematica della poetica ‘antipassatista’ per la distanza presa rispetto alle descrizioni paesaggistiche convenzionalmente radicate nell’immaginario letterario e artistico. Il notturno naturale è sì calmo in una mite sera d’estate e il mare è piatto (“*la mer se fige*”), eppure alla quiete che si associa abitualmente al panorama notturno marittimo, fatto di nero e di blu punteggiati dalle stelle e dai riflessi lunari delicati sull’acqua, si oppone con irruenza il dinamismo di luci che ‘esplodono’, che paiono tendere veloci braccia di luce verso la superficie marina e verso il cielo. Curioso l’aggettivo “*ironique*” per definire tale “*explosion*” di stelle, che carica di energie il momento più quieto della giornata, quello che dovrebbe indurre il riposo fisico e spirituale. Di lì a poco, nell’aprile 1909, si leggerà delle trecento lune elettriche che cancellano l’antica luna, nel già citato proclama *Uccidiamo il chiaro di luna!* (Marinetti 1909).

La pace della natura marina in versione notturna viene di lì a poco minacciata dalla presenza inquietante delle tre corazzate, le navi militari ormeggiate, quasi incastrate nelle acque chete della baia. Non si tratta di imbarcazioni di pescatori, né di romantiche barche per il trasporto dei villeggianti, bensì di colossi che dominano l’insenatura, possenti, carichi di connotazioni negative per la ovvia associazione a un contesto di guerra, al pericolo, alla violenza, alla morte. Così, imponenti macchine realizzate dall’uomo per la difesa e la distruzione, inserite brutalmente in un mare placido, vengono paragonate a giocattoli sinistri (“*jouets sinistres*”). Ciononostante possono essere oggetto di apprezzamento, ad esempio da parte di Paul, il quale coglie il fascino ambiguo del *Formidable*: “[...] *qu’il est beau ! Il a l’air d’un bandit masqué,*

guettant l'ennemi... Voilà qu'il rejette en arrière son manteau de fumée pour faire briller un coup de poignard." (p. 59).

Nelle didascalie di apertura, gli aggettivi e i verbi appartengono alla sfera semantica del movimento e del dinamismo, dell'azione contro la calma, introducendo in una dimensione inedita, dove in un notturno tutto sommato stereotipato, fatto di quiete, delicatezza, languori ed evasione fa irruzione l'azione 'elettrica' delle forze della natura e l'azione violenta dell'uomo, prefigurata dalle navi militari attraccate nel golfo. Infatti, il paesaggio si fa a mano a mano più inquietante, presagio di prossime sventure : nella scena II dell'atto I Paul e Mary discorrono sulla tempesta che ha tormentato i sonni la notte precedente – "*La foudre a éclaté dans ma chambre !*", "[...] *j'ai lu mon journal à la lueur des éclairs*", "*L'ouragan a été terrible !*" (p. 53) – in un clima assai lontano dallo stereotipo che associa la riviera francese a un'isola felice di clima mite.

Torna tuttavia il sereno e si alza la luna. Ma anche qui non vi è alcun dettaglio sentimentale : "*Cette lune est d'une bêtise exstatique vraiment contagieuse !*" (p. 55), asserisce beffardo Paul, lontano dal cogliere nel chiaro di luna sul mare la poesia di uno dei panorami più romantici e pacifici. L'immaginario tradizionale dei notturni in riva al mare viene quindi rovesciato con brutalità e, nelle successive battute di Paul, l'idea viene ribadita – "*J'ai horreur du sentimentalisme de la poésie. En fait de vers, je n'aime que celui-ci : Et la lune se lève au moment du café. La lune crispe mes nerfs. C'est comme de l'eau froide sur le poil d'un chat*" (p. 56). Le parole sono pronunciate da un giovane disincantato e cinico che, per posa personale e per reale avversione, aborrisce ogni emozione spontanea. È impossibile non percepire nelle sue parole un'eco dei dettami marinettiani, innanzi tutto il richiamo a eliminare il chiaro di luna, nella volontà di contrastare ogni retorica della poesia, ripresa nella dissertazione *Noi rinneghiamo i nostri maestri simbolisti ultimi amanti della luna*, del 1910.

L'azione del secondo atto si svolge un anno dopo, sullo sfondo della villa Monbonheur, proprietà dei Wilson situata a duecento metri dal *Kursaal*, a strapiombo sul golfo. In primo piano vi sono i fantocci, un magistrato e sua moglie, Prudent e Prunelle, vestiti e atteggiati come una coppia realmente seduta a casa propria, concentrata nelle azioni del quotidiano, come la lettura del giornale. John e Mary fumano una sigaretta in terrazza, sul calar della sera. Al pari della descrizione del notturno che apre il primo atto, anche al levarsi del sipario sul secondo il tramonto sul mare, momento suggestivo, ricco di colori delicati, è descritto con immagini dalle connotazioni negative,

addirittura spaventose: “*Un orage de plomb fondu et de chaude terreur est tombé à genoux sur la mer suffoquée, dont il écrase la poitrine immense et glauque, zébrée de sueurs électriques*” (p. 108). Il mare, anziché illuminarsi degli ultimi raggi del sole, è come soffocato da un cielo che, lungi da venarsi di sfumature di rosa e arancione, si presenta tempestoso, buio, color piombo fuso – “*plomb fondu*” – una *nuance* che rimanda tanto a un colore prossimo al nero, quanto alla gravezza opprimente di un metallo pesante. Il temporale, oltre che oscurità, porta con sé un terrore caldo (“*chaude terreur*”), sinestesia insolita che evoca efficacemente il senso di oppressione generato dall’atmosfera, quasi come se il piombo fuso e rovente si riversasse dal cielo sulla natura marina e sulle persone, in un incubo spaventoso. Cielo e mare, anziché armonizzarsi e unirsi in un’unica tonalità di blu notte come nei migliori notturni marini, dove il confine tra acqua e cielo si scolora, appaiono qui in contrasto. Con il suo carico violento, il cielo ricolmo di nuvole opprime la distesa d’acqua dal colore glauco, spezzandola e illuminandola di fulmini. L’immagine creata per descrivere la superficie del mare percorsa dai lampi risalta per l’originalità: “*zébrée de sueurs électriques*”, zebraata, quindi percorsa da righe non lineari, i ‘sudori’ elettrici, coerenti con il calore opprimente del piombo liquefatto che tracima dal cielo, e dinamici, capaci di infondere scosse pericolose sullo spazio marino dapprima inerte. È un paesaggio notturno metallico e artificiale, costruito sulle “strette reti d’immagini o analogie” spiegate nel *Manifesto tecnico della letteratura futurista* che qui immerge lettore e pubblico in un senso di oppressione, in un’arsura e in tonalità degni degli inferi. È la materializzazione dello “splendore geometrico e meccanico” discusso nel 1914, nel *Manifesto* che ne reca il nome (Marinetti 1914); nondimeno si carica nella pièce di connotazioni ambigue, tra fascinazione e paura, tra stupore ammirato e spavento. Pur se ancora lontano dall’anarchia liberatoria delle “parola senza fili”, negli inserti descrittivi d’ordine paesaggistico questo dramma testimonia una scrittura che va evolvendosi, sperimentando gradatamente linguaggi letterari nuovi.

Lungi dall’esaltazione costante degli elementi meccanici ed elettrici, dell’imposizione dell’elemento artificiale su un contesto naturale teoricamente quasi idilliaco, il fascino per l’antropizzazione tecnologica si intreccia nelle *Poupées électriques* all’inquietudine che essa può generare, impensata nelle pagine del costruttore e del promotore della mitologia tecnologica e futurologica della macchina e della tecnologia. I toni suonano ancor più stupefacenti se si pensa che è nel cuore degli anni Venti che si svilupperanno, oltre a repertori teatrali, prove di poesia

e di prosa, saggistica, realizzazioni pittoriche e plastiche, testi teorici che inneggeranno all'arte meccanica, fra cui il *Manifesto dell'arte meccanica futurista* (1922) di Vinicio Paladini e Ivo Pannaggi, *L'estetica meccanica* (1926) di Paladini e *L'idolo meccanico* (1926), firmato da Fillia, Curtoni e Caligaris, cui si aggiungono gli interventi di Enrico Parmpolini.

I più rari paesaggi diurni di *Poupées électriques* sono parimenti costruiti con le medesime connotazioni inedite ispirate al meccanicismo e all'invasione dell'elemento artificiale. Il terzo atto si apre sulla descrizione della villa Montbonheur, in una mattina soleggiata, finestre e porte spalancate sul giardino ad accogliere la brezza marina e il tepore del sole della Riviera. Un sole che è "éclatant" ma metallico al pari della luna, delle stelle e dei lampi degli atti precedenti, identificato come un grosso, luccicante ex-voto – "comme un grand cœur d'or massif est suspendu, en ex-voto, sur la mer vêtue de bleu qui balbutie des prières sur la plage" (p. 145) – a sottolineare il mormorio delle onde che ritmicamente si infrangono sulla sabbia. Anche le geografie paesaggistiche diurne obbediscono dunque all'"ossessione lirica della materia" della poetica futurista in via di formulazione.

Conclusioni

I paesaggi naturali notturni elettrici e meccanici del Marinetti francese esplicitati in questo dramma borghese rivisitato presentano un indubbio interesse nelle riletture odierne della variegata poetica futurista: "[...] i leitmotiv dell'amore e del triangolo dell'adulterio, essendo già stati troppo usati in letteratura, devono essere ridotti sulla scena al valore secondario di episodi e o di accessori" (Marinetti 1911). Da un lato concretano – in battute sparse, a effetto, all'interno di scambi dialogici di impianto tradizionale, e soprattutto nelle didascalie relative alla messinscena – la ricerca di un linguaggio e di un'ambientazione inediti, ispirati a quella poetica della modernità esplicitata a chiare lettere soltanto nel *Manifesto tecnico della letteratura futurista*, dal quale si diparte la teorizzazione della rivoluzione espressiva dell'Avanguardia. D'altro canto esprimono, in ragione delle connotazioni che gli spazi notturni vengono ad acquisire, un'inquietudine crescente verso il mondo tecnologico ed 'elettrico' che scorre in parallelo al fervore vitalistico per la vita meccanica e meccanicizzata. Mostrandolo come potenzialmente foriera anche di infelicità, violenza e confusione, si svela una sfaccettatura recondita dell'estetica futurista, capace di cogliere, ben prima dell'età della crisi che scoppierà al tramonto degli

anni Venti, limiti e negatività della realtà e dell'estetica della macchina. Pur se accompagnata dalla redazione e dalla pubblicazione, pressoché simultanea, del *Manifesto del Futurismo*, *Poupées électriques* presenta toni piuttosto diversi. Ne emerge un Marinetti impensato che, allo scoppiare e al dilagare dei primi proclami e delle prime battaglie avanguardiste, affida al linguaggio simbolico della rappresentazione teatrale, anziché alle argomentazioni di saggi e manifesti, l'espressione di un sentimento doppio e contrastato. Il capofila del Futurismo, il faro del movimento, l'animatore culturale, il provocatore nelle parole e nelle gesta artistico-letterarie sembra – forse inconsciamente? – condividere la preoccupazione subdola verso il dilagare del moderno che incontriamo nelle pagine teatrali di drammaturghi italiani e stranieri dall'età *fin-de-siècle* fino agli anni Trenta, allorquando, dimentico di queste remore, nel *Manifesto tecnico della letteratura futurista* esorterà gli autori a sostituire la psicologia dell'uomo, ormai estinta, con l'ossessione lirica della materia, alla quale viene attribuita vita autonoma, sia essa rispetto agli umani sia rispetto alla natura di sono parte¹⁰.

10 V. (Strauwen 2002; Tessari 1973). La vena di ambiguità verso la civiltà della macchina è presente altresì negli scritti di pochi altri autori del tempo, fra cui il meno noto Ruggero Vasari, futurista siciliano che nel 1925 compone un interessante dramma di science-fiction significativamente intitolato *L'angoscia delle macchine*.

Bibliographie

Fonti primarie

Marinetti, F.T. (1908), *La ville charnelle*. Paris, Bibliothèque internationale d'éditions É. Sansot & Cie.

Marinetti, F.T. (1909¹), *Poupées électriques. Drame en trois actes avec une préface sur le Futurisme*. Paris, Bibliothèque Internationale d'Édition E. Sansot & C.ie, 7 rue de l'Épéron.

Marinetti, F.T. (1909²), *Uccidiamo il chiaro di luna!*, Milano, Edizioni futuriste di "Poesia".

Marinetti, F.T. (1911), *Manifesto dei drammaturghi futuristi*, Milano.

Marinetti, F.T. (1914), *Lo splendore geometrico e meccanico e la sensibilità numerica*, Milano.

Marinetti, F.T. (1920), *Elettricità sessuale*. Milano, Gaetano Facchi Editore.

Marinetti, F.T. (1926), *Fantocci elettrici. Teatro*, IV, 1, 15 gennaio 1926, pp. 14-18.

Marinetti, F.T. (1969), *Una sensibilità italiana nata in Egitto*, Milano, Mondadori.

Marinetti, F.T. (2004), *Teatro*, in Jeffrey T. Schnapp (a cura di), Milano, Mondadori, 2 voll.

Marinetti, F.T. (2005), *Teoria e invenzione futurista*, a cura di Luciano De Maria, Milano, Mondadori.

Poesia, rivista internazionale, direttori Sem Benelli, Vitaliano Ponti, Filippo Tommaso Marinetti, Milano, febbraio 1905 - dicembre 1909, 31 fascicoli.

Fonti secondarie

- Alberti, A. C. (1984), *Il teatro sperimentale degli indipendenti (1923-1926)*, Roma, Bulzoni.
- Antonucci, G. (1975), *Cronache del teatro futurista*, Roma, Abete.
- Antonucci, G. (2005), *Storia del teatro futurista*, Roma, Edizioni Studium.
- Apollinaire, Balla, Boccioni, Carrà, De Saint-Point, Marinetti, Palazzeschi, Pratella, Russolo, Severini (2001), *I Manifesti del Futurismo 1909-1913*, introduzione e cura di Giuliano Manacorda, nota di Marco Tonelli, Roma, Empiria.
- Berghaus, G. (1998), *Italian Futurist Theatre 1909-1944*, Oxford, Clarendon Press.
- Daly, S. (2009), “From Symbolism to Futurism : *Poupées électriques and Elettricità*”, *Rivista di Studi Italiani*. XXVII, 1, giugno 2009, pp. 46-59.
- Guerra, G.B. (2009), *Filippo Tommaso Marinetti : invenzioni, avventure e passioni di un rivoluzionario*, Milano, Mondadori.
- Lista, G. (2002), *Le Futurisme. Une avant-garde radicale*, Paris, Gallimard.
- Panteo, T. (1908), *Il poeta Marinetti*, Milano, Società editoriale milanese.
- Rombout, A. (1988), Des *Poupées électriques* aux *Fantocci elettrici* ou comment se fabrique une ‘sintesi futurista’. *Vitalité et contradictions de l’Avant-garde : Italie-France 1909-1924*, textes réunis par Sandro Briosi et Henk Hillenaar, Paris, Librairie José Corti, pp. 195-204.
- Strauwen, W. (2002), “Le mécanoïde et l’androïde : deux faces du mythe futuriste dans le cinéma d’avant-garde des années vingt”, *Cinemas*, 12, 3, pp. 33-51.
- Tessari, R. (1973), *Il mito della macchina. Letteratura e industria nel primo Novecento italiano*, Milano, Mursia.
- Vasari, R. (1925), *L’angoscia delle macchine*, introduzione di Gino Gori, Torino, Rinascimento.

PROSPECTIVES

Notti che si accendono, notti che si spengono

Andrea Giansanti (Università degli studi Nicolò Cusano, Roma, Italie)

Alla ricerca dei confini non ancora accaduti

Timothy Tambassi (Università del Piemonte Orientale, Vercelli, Italie)

Les paysages du Berghain, un espace de discipline de soi.

*Libération et régulation normative des comportements
dans une boîte de nuit berlinoise*

Nathanaël Wadbled (Université de Lorraine, Nancy, France)

NOTTI CHE SI ACCENDONO, NOTTI CHE SI SPENGO

Andrea Giansanti

Introduzione

Sono trascorsi quarant'anni da quando Lucio Dalla (Dalla 1977), di notte, si nascondeva per la paura dei linotipisti, a cui Giorgio Perozzi – interpretato da Philippe Noiret – giornalista in servizio notturno, consegnava gli articoli da impaginare prima di incontrare, nel rientro a casa, i pochi lavoratori impegnati dopo il calar della sera: operai turnisti, metronotte, fornai e quelle che lui chiamava “mondane”, nel memorabile inizio di *Amici Miei* (Monicelli 1975). Oggi la notte, a seguito del diffondersi del concetto di città 24/7, rappresenta l'orario di lavoro abituale per molte tipologie di lavoratori, che vanno al di là sia delle categorie degli anni Settanta, sia delle professioni legate alla cosiddetta *leisure economy*, ossia la parte preponderante dell'economia della notte, o *night-time economy*, così come delineatasi a partire dagli anni Ottanta. Il presente contributo si propone quindi di analizzare in che modo si è evoluto il rapporto tra lavoratori e orari notturni, e come questi abbiano determinato un'evoluzione degli spazi e dei ritmi urbani che, a loro volta, hanno creato ulteriore occupazione notturna.

La *night-time economy*

La teorizzazione del concetto di *night-time economy* trae origine tra la fine degli anni Ottanta e l'inizio dei Novanta, scaturendo dall'osservazione di quanto avveniva nelle città del nord dell'Inghilterra, in una fase di ridefinizione degli spazi urbani che andavano verso un cambiamento di scopo e prospettiva, volgendosi all'offerta orientata alle pratiche giovanili in risposta alla progressiva suburbanizzazione della vita urbana (Heath 1997). Con la *night-time economy* si muoveva quindi nella direzione di una rivitalizzazione dei centri urbani, richiamando nuovi utilizzatori per il tramite di un miglioramento dell'immagine e dell'attrattività e, nel contempo, valorizzando le ore serali e notturne affinché si realizzasse un incremento del tempo in cui i centri urbani risultavano produttivi. A quell'epoca, infatti, le città inglesi presentavano una struttura urbana più vicina al modello americano che a quello europeo, con la classe media residente in prevalenza nei grandi quartieri periurbani

e che frequentava il centro cittadino solo per motivi di lavoro e di shopping, per poi fare ritorno a casa nel tardo pomeriggio (Giordano, Gwiazdzinski 2018). Dal suo nucleo originario, l'economia notturna si è estesa al punto di condizionare la pianificazione e il modello stesso di città, che si basano anche sul cambiamento nelle abitudini di consumo, sui dati demografici e sui processi di deindustrializzazione e successiva gentrificazione. I mutamenti che intervengono sui luoghi – e sulle persone che li popolano – comportano un'evoluzione culturale e politica, che si riflette essa stessa nella programmazione territoriale. Gli studi sulla *night-time economy* possono inquadrarsi in tre fasi distinte (Hadfield 2015): nella prima, si sono concentrati sugli effetti positivi della liberalizzazione degli orari riguardo le città creative identificate da Richard Florida (Florida 2002) e alla competizione che si poteva ingenerare tra di esse. La seconda fase si è incentrata sulle conseguenze negative che l'economia della notte poteva causare, in merito ad esempio all'incremento della violenza dettata dall'abuso di alcolici o ai danneggiamenti alle città stesse determinati dalla perdita di autocontrollo delle persone, mentre nella terza ci si è concentrati sulla ricerca di strumenti di regolamentazione degli spazi notturni, cercando di interpretare come l'approccio neoliberista che ha mosso la *night-time economy* possa trovare un sentiero evolutivo tramite la pianificazione economico-culturale e gli studi sulle città creative (Wolifson, Drozdowski 2017).

La strategia competitiva e il posizionamento sul mercato delle destinazioni turistiche delle capitali nazionali e delle città d'arte si fondano sull'offerta di beni culturali. L'obiettivo perseguito è quello di valorizzarne il cosmopolitismo, fondamentale elemento attrattivo e inclusivo, mantenendo però allo stesso tempo l'eredità storica e l'immagine turistica basata sulla tutela degli elementi tipici: uno degli strumenti adottati è quello di coniugare, tramite eventi appositi, il patrimonio tradizionale con un'offerta rivolta a una platea più ampia di potenziali visitatori. Questa strategia, oltre ad estendere i confini del turismo culturale, ampliandone la portata geografica e temporale, costituisce anche uno strumento per un maggior coinvolgimento dei residenti, che colgono l'opportunità per vivere i luoghi urbani in tempi diversi (Evans 2012): un esempio, in tal senso, sono le cosiddette notti bianche, che hanno preso rapidamente piede nelle città europee nel corso degli ultimi vent'anni, dalla Notte lunga dei musei di Berlino nel 1997, passando per la Notte bianca di Parigi del 2002. L'anno successivo si tenne la prima Notte bianca di Roma, e l'iniziativa da allora si è diffusa

in tutte le maggiori città italiane. Roma inoltre, seguendo il pensiero di Franco Bianchini (Bianchini 1997) è teatro anche di un primordiale esperimento riconducibile al concetto di economia notturna, ossia l'Estate romana voluta alla fine degli anni Settanta dall'allora assessore comunale alla Cultura Renato Nicolini. I racconti dell'epoca parlano di migliaia di persone che di notte visitavano le ville e i parchi capitolini, aperti per l'occasione, oltre a bere, mangiare, ascoltare musica, provare esperienze di ballo a Villa Ada, con gruppi di persone mescolati per età e ripartiti sulla base dei rispettivi interessi: la città era divisa in quattro punti focali, dedicati rispettivamente al cinema, a sport e danza, alla televisione e al teatro, collegati da servizi di autobus urbani. Sempre Nicolini, un decennio dopo (Bianchini 1987), sosteneva la necessità che i centri urbani fossero vissuti al di là degli orari consueti, anche per motivi economici, affinché non restassero solo i quartieri dello shopping destinati a svuotarsi dopo l'afflusso pomeridiano, ma sfruttassero in termini di lavoro e di ricchezza l'opportunità di diventare luoghi d'incontro tra le persone. Sotto il profilo economico, già prima delle Notti bianche Bianchini evidenziava come quest'aspetto sia in grado di offrire la possibilità di garantire l'accesso alle risorse urbane a un bacino d'utenza più ampio, ossia coloro che, lavorando durante il giorno, necessitano di un orario di apertura più esteso per poter fruire delle strutture: ciò può fare iniziale riferimento ai luoghi dedicati all'intrattenimento, ma sin dagli anni Novanta se ne rilevano le potenzialità di estensione in altri contesti (Bianchini 1997).

Dalla *night-time economy* alla città 24/7

L'espressione *night-time economy* nasce quindi con riferimento preminente alle attività di intrattenimento e di vendita al dettaglio di bevande e cibi: queste ultime, quali strumenti in grado di accelerare la rigenerazione delle zone centrali della città, rivolgendosi in particolar modo alle generazioni più giovani, mentre i festival e le iniziative culturali assumevano il compito di coinvolgere una fascia di popolazione maggiormente ampia, nonché di rappresentare l'opportunità di promozione delle città quali territori culturalmente vivaci. La delimitazione originaria del concetto prevedeva quindi una separazione netta tra le caratteristiche diurne e quelle notturne del contesto urbano, chiamato a trasformare radicalmente la sua funzione, passando al calar della sera da luogo di lavoro a luogo del tempo libero. Questa lettura si affiancava ad altre dinamiche della città tipiche

degli anni Ottanta, inquadrabili nella visione neoliberista dell'epoca e riconducibili, in generale, al concetto di imprenditorialità urbana da contestualizzare nelle modalità di competizione interurbana per l'allocazione delle risorse (Harvey 2012). Il passaggio dall'economia della notte alla città aperta e funzionante 24 ore al giorno e 7 giorni su 7 può essere inserito nell'ambito di una fase di transizione interna alle politiche neoliberiste, così come definita da Peck e Tickell, ossia il passaggio dal *roll-back* al *roll-out* del neoliberismo (Peck, Tickell 2002). Nella prima tipologia, la *roll-back*, rientrano le politiche orientate ai tagli al *welfare state* in un contesto di deregolamentazione teso a diminuire la portata dell'intervento statale, mentre il neoliberismo *roll-out* è basato sullo stimolo all'azione individuale e sull'incoraggiamento alle iniziative imprenditoriali. A questa fattispecie fa riferimento il citato pensiero di Bianchini, che vedeva nell'estensione degli orari di apertura – caratteristica distintiva della città 24/7 rispetto alla visione tradizionale della *night-time economy* – un'opportunità di raddoppio dell'economia delle città: l'apertura 24 ore su 24, infatti, promette entrate maggiori tramite lo sfruttamento imprenditoriale di un nuovo rapporto spazio-tempo (Shaw 2010). Questa innovazione è tesa a favorire l'utilizzo dei centri urbani, in qualità di fruitori dei servizi, da parte degli esponenti della classe media (Helms *et al.* 2007), alimentando così il divario con la classe lavoratrice a basso reddito che, invece, si trova a dover svolgere la propria occupazione, abitualmente concentrata nel periodo diurno, in orari estesi e notturni per poter offrire i servizi richiesti dalla *middle class*.

Dal punto di vista operativo, si può identificare una continuità nel passaggio dalla *night-time economy* alla città 24/7, basata sul ruolo che gli eventi e le attività notturne hanno avuto nel favorire lo sviluppo degli orari prolungati di apertura delle attività commerciali anteriormente identificabili come diurne. L'incremento delle iniziative volte a valorizzare la notte, il conseguente aumento di trasporti notturni e di fruitori di tali iniziative, in precedenza frequentatori nelle ore serali di zone e attività specifiche quali cinema o nightclub, ha creato le condizioni affinché si ampliasse la platea di coloro che usano la città anche la notte e, pertanto, potenziali beneficiari dell'estensione degli orari di apertura, facendo sì che nell'accezione delle città 24/7 l'economia serale della maggior parte delle città europee risulti inclusiva sotto il profilo dell'età dei soggetti coinvolti e delle attività svolte (Evans 2012).

Una nuova visione della città 24/7

Personale sanitario, forze dell'ordine e panettieri hanno rappresentato per decenni nell'immaginario collettivo il riferimento immediato connesso alle fattispecie di lavoro notturno. Una ricerca della Fondazione Maugeri di Pavia indica, con riferimento al contesto italiano, in oltre il 25 per cento la platea dei lavoratori potenzialmente destinabili a un turno notturno, mentre un terzo degli occupati già non copre più l'abituale orario diurno, dalle 9 alle 17. La vastità di questo insieme è dovuta non solo agli sviluppi dell'economia della notte, che ha preso le mosse dall'apertura in orari serali dei locali destinati al divertimento e alla ristorazione, ma si è via via estesa a luoghi di spettacolo e cultura (musei, biblioteche), centri commerciali e persino strutture per il fitness, senza dimenticare l'indotto che riguarda principalmente la mobilità (taxi e car sharing) per un giro d'affari che nel 2014 in Italia era stimato in quasi 71 miliardi di euro (FIPE 2014). Negli ultimi anni inoltre, grazie soprattutto alla rapida evoluzione della tecnologia, si è aperto un altro scenario per l'impiego notturno, quello legato al telelavoro. Un comparto ancora difficilmente stimabile, per il quale mancano dati certi e che al momento riguarda situazioni circoscritte, per lo meno nella sua declinazione serale.

Se già negli anni Settanta il lavoro da casa ha rappresentato un'ipotesi di studio (Pratt 1984), sin dalla fine del secolo scorso (Dicken 1998) è stato oggetto di valutazioni in ordine alle trasformazioni legate all'organizzazione spaziale delle attività lavorative, in particolar modo orientate a contrastare gli effetti negativi della mobilità, a cominciare dall'inquinamento atmosferico (Graizbord 2015), ma anche per favorire un miglior equilibrio dei ritmi di vita, specie nella gestione del tempo da dedicare alla famiglia. L'evoluzione del lavoro a distanza ha fatto sì che si sia passati dalla sua applicazione in quelle attività che potevano essere svolte altrove rispetto alla sede aziendale, ma comunque in orario di ufficio, a una sua interpretazione in maniera molto più autonoma e flessibile: il lavoro agile, o *smart work*, che consente di superare il vincolo di orari inderogabili e di una postazione fissa, sganciando la prestazione professionale da un luogo fisico dedicato al lavoro e consentendo una sostanziale autodeterminazione delle ore impegnate.

L'intento di questo contributo non è di entrare nel merito rispetto a se e come lo *smart work* possa dilatare o condizionare la prestazione lavorativa, creando ad esempio effetti di connessione continua, ma di comprendere in che modo tale cambiamento nei ritmi possa

condizionare lo spazio in cui viene esercitata l'attività lavorativa. Il primo aspetto da considerare è legato al fatto che grazie alle innovazioni tecnologiche, lo svolgimento del lavoro a distanza consente di separare il luogo di esercizio della prestazione dal luogo in cui la prestazione ha effettivamente efficacia. Ciò determina che un *trader* italiano può, ad esempio, operare in tempo reale sul mercato finanziario di Tokyo, Hong Kong o New York, rimanendo davanti a un computer a Milano. Questo comporta una maggiore autonomia del lavoratore anche in ordine alla scelta di dove ubicare la propria residenza, che non è più necessariamente legata alla prossimità di opportunità occupazionali, ma l'ubicazione del proprio ambiente di vita deve consentire al lavoratore stesso di beneficiare di servizi che gli permettano di gestire adeguatamente la propria esistenza quotidiana. Pertanto, nell'esempio di specie, se l'orario da dedicare al lavoro si articola dal pomeriggio alla tarda serata (nel caso ci si rapporti a Wall Street) oppure dalle ore notturne all'alba (per i mercati asiatici), sarà necessario poter rispondere all'esigenza di effettuare acquisti, non solo di prima necessità, in orari profondamente diversi rispetto a quelli consueti di apertura delle attività commerciali, ampliando il tal modo il concetto stesso di *night-time economy*. Questo ampliamento si alimenta anche tramite gli *smart workers* in senso stretto, ossia coloro che gestiscono in autonomia le proprie ore lavorative, legando la prestazione professionale alla effettiva produttività piuttosto che al mero svolgimento di un determinato orario. Questo approccio dinamico fa sì che lo *smart work* sia potenzialmente attuabile lungo tutto l'arco della giornata, e da ciò deriva la richiesta – di cui si valuta la presenza più che la legittimità – di una città 24/7, capace di rispondere a ritmi di vita autoorganizzati dal singolo, per motivazioni proprie che possono riguardare specificità familiari, derivanti dalla necessità di assistenza a congiunti o di cura dei figli, opportunità di natura personale connesse ad esempio allo svolgimento di più occupazioni, o comunque scelte di tipo soggettivo derivanti dalle condizioni che lo *smart work* consente.

I soggetti interessati a queste forme di lavoro agile, inteso in senso lato, sono prevalentemente professionalità medio-alte, soprattutto giovani, ossia coloro – in prevalenza under 35 – che, essendo cresciuti parallelamente alla diffusione delle nuove tecnologie informatiche, hanno avuto più immediata dimestichezza e maggiori opportunità di apprendere l'uso di tali tecnologie nel corso della propria formazione. Proprio per tali motivi, questi profili rappresentano anche i principali fruitori dei servizi offerti da piattaforme quali Foodora, Deliveroo o

Uber, tra le principali esponenti della cosiddetta *gig economy*, traducibile letteralmente come economia dei lavoretti, che secondo i dati forniti dalla Fondazione Rodolfo De Benedetti – presentati in occasione del Festival dell'Economia di Trento 2018 – in Italia occupa tra le 700 mila e un milione di persone, di cui 150 mila unità praticamente a tempo pieno. Gli orari atipici degli *smart workers* per scelta condizionano gli orari di lavoro dei *gig workers* per necessità, una fattispecie – per lo più priva delle forme di tutela caratterizzanti i contratti di lavoro subordinato – che in base ai dati Eurostat vede l'Italia ai vertici in Europa per quanto riguarda la quota di lavoratori impegnati in orari non abituali: il 41,8% contro il 38,5% di media nei Paesi dell'Unione Europea, afferenti in particolare alla fascia d'età tra i 15 e i 24 anni, in cui il dato è in crescita, in controtendenza con quanto avviene nel resto dell'UE.

Crescono però anche le occupazioni tradizionali estese in orario notturno: in questo contesto assume un carattere di evidenza l'esperienza di Carrefour, gruppo francese della grande distribuzione, che nel settembre del 2012 ha aperto in Piazza Clotilde a Milano il primo supermercato della catena accessibile ventiquattr'ore al giorno, dal lunedì alla domenica. In soli quattro anni, i Carrefour 24/7 sono diventati 175, più del 15 per cento dei punti vendita italiani affiliati al gruppo, rendendo particolarmente significativa tale esperienza, anche per la sua unicità in tali dimensioni nell'ambito della Grande distribuzione organizzata. La numerosità dei Carrefour 24/7 permette di effettuare una valutazione sulla loro dislocazione, da cui si può ricavare che un terzo dei punti vendita aperti con orario continuato è concentrato nelle prime quattro città per numero di abitanti (Roma, Milano, Torino e Genova), rivolgendosi quindi a circa il dieci per cento della popolazione italiana. La stessa progettazione di questi supermercati si contestualizza nelle dinamiche della città 24/7, offrendo il più delle volte spazi disponibili per il consumo immediato di cibi e bevande acquistati e ponendosi così non soltanto quale estensione dei servizi di acquisto offerti ad ogni ora, ma anche in concorrenza con le tradizionali attività di ristorazione notturna, con costi più contenuti di queste ultime: il punto vendita così immaginato si rivolge quindi non solo alla *middle class* destinataria della *night-time economy*, ma anche a quella classe lavoratrice che magari ha appena timbrato il cartellino d'uscita e che fruisce dell'opera di lavoratori ancora in servizio, in una sorta di spirale continua che si riconnette alle attività commerciali dell'orario diurno.

L'ubicazione dei Carrefour 24/7 ribadisce, d'altro canto, la centralità delle principali aree urbane, e allo stesso tempo acuisce gli elementi di marginalità delle aree interne sotto il profilo dell'attrattività. Uno *smart worker*, il *trader* finanziario che opera sui mercati internazionali o il professionista che preferisce svolgere la propria attività nelle ore notturne, potrebbe lavorare e vivere indifferentemente in una grande città o in un piccolo centro, ma l'accessibilità dei servizi favorisce la prima rispetto al secondo, costituendo nella gran parte dei casi un rilevante fattore di scelta. La concentrazione di elevato capitale umano e di competenze, a sua volta, rende i principali centri urbani un perno dello sviluppo e della competitività, rappresentando un attrattore per i flussi di capitali e di lavoro a livello internazionale: la connettività – fisica e immateriale – e l'elevato livello di servizi disponibili favoriscono l'afflusso di profili qualificati, talento e creatività, che portano le grandi città a prevalere negli indici della conoscenza, fattore determinante nelle attuali opportunità di sviluppo (Dijkstra *et al.* 2013).

Conclusioni

L'economia notturna quale strategia di rigenerazione guidata dalla cultura aveva obiettivi di ampio respiro, di natura non solo economica, ma anche sociale. Una componente rilevante di tale rigenerazione era determinata dalla stimolazione della vitalità degli agglomerati urbani, anche con l'obiettivo di migliorarne l'immagine ed attrarre investimenti di capitale per favorire il recupero delle aree caratterizzate dal disuso post-industriale (Bavinton 2010). L'attuale contesto nelle principali aree urbane è caratterizzato dal binomio lavoro e notte, che si è instaurato stabilmente nelle abitudini sociali e nella struttura economica. La storia della società industriale è stata caratterizzata da un conflitto in merito al lavoro notturno e ai modelli culturali da esso ingenerati, ma è stata proprio l'industrializzazione a far sì che fosse superata la distinzione netta tra i tempi diurni e quelli notturni, per mezzo dell'automazione e dell'impiego di macchine a ciclo continuo, con cui realizzare il pieno sfruttamento dei fattori produttivi. Il conflitto sul lavoro notturno ne ha permesso una maggiore tutela e una più elevata retribuzione, elementi che sono venuti meno con l'emergere della società postindustriale, in cui si sono diffuse forme complesse di organizzazione del lavoro non più caratterizzato dai processi industriali: ad essi si sono sostituite la produzione di servizi e l'erogazione di prestazioni di tipo immateriale.

La notte è diventata quindi tempo e spazio del lavoro legato all'espansione dei servizi e a un insieme articolato di attività terziarie, che rispondono a bisogni individuali e collettivi profondamente mutati rispetto al passato (Minardi 2015). In tal senso, l'incremento dei servizi e la crescente deregolamentazione e flessibilità degli orari di lavoro, hanno comportato un ampliamento temporale della fruizione degli spazi urbani: l'economia notturna che ne è derivata rappresenta quindi la norma per i principali insediamenti urbani, e la promozione di una vivace città 24/7 non è legata solamente al richiamo quale destinazione turistica dei visitatori internazionali, ma anche a un obiettivo competitivo nell'attrazione dei talenti (Rowe, Lynch 2012). Questa tensione competitiva genera però delle disparità nuove, oltre a incrementare quelle già esistenti nelle dinamiche occupazionali. Ampie fasce di lavoratori, già destinatarie di minori tutele, si ritrovano a lavorare in orari atipici per imposizione e non per libera scelta, subendo quindi in maniera duplice le conseguenze del nuovo mercato del lavoro flessibile postindustriale (Sharma 2014). Una conseguenza che richiama l'approccio neoliberista, secondo cui le tutele previste per il lavoro notturno perdono di significato laddove la città si caratterizzi per uno svolgimento lineare ed indifferenziato del tempo, in cui i cicli di consumo e produzione funzionano 24 ore 24, 7 giorni su 7 (Giordano, Gwiazdzinski 2018).

Tale approccio provoca però non solamente l'allargamento della forbice delle disparità tra i lavoratori, ma anche tra i luoghi, in quanto si incrementa la marginalità delle aree interne che, non presentando le caratteristiche delle città globali 24/7, risultano meno attrattive per gli *smart workers* e per l'acquisizione di talenti, oltre a essere già penalizzate dal processo di progressiva concentrazione dei tradizionali servizi notturni, a cominciare da quelli di primaria necessità come ad esempio la disponibilità di prestazioni ospedaliere. Se il tema della marginalità delle aree interne rimane un aspetto complesso e composito, in ambito urbano l'analisi degli scenari possibili nel rapporto tra notte e lavoro prende le mosse, nel caso italiano, dalla dicotomia tra il permanere della visione neoliberista, che vuole portare a compimento un sistema del lavoro privo delle principali regole che ne hanno determinato l'evoluzione storica, e una lettura tesa alla tutela dei lavoratori per il tramite dell'imposizione di vincoli alle aperture delle attività commerciali in orari atipici. Entrambe queste posizioni determinerebbero conseguenze sull'uso degli spazi, non tenendo in adeguato conto da un lato i conflitti urbani connessi a una società nella

quale si incrementano le diseguaglianze, e dall'altro le difficoltà nel frenare un percorso che ha già determinato un profondo cambiamento nei ritmi di vita, proponendo non solo limiti ma anche opportunità. Il superamento del dualismo tra liberalizzazione sfrenata e politica dei divieti sta nel garantire pieni e sostanziali diritti ai lavoratori della notte, in particolare nell'ambito della *gig economy*, assicurando che lo svolgimento dell'occupazione notturna avvenga su base volontaria e non in maniera coercitiva, sorretto anche da una congrua remunerazione. In tal modo non solo si hanno a disposizione strumenti per contenere le disparità, ma si gettano le basi affinché la conflittualità ingenerata dalle divergenze che il lavoro notturno porta con sé possa essere attenuata, favorendo condizioni adeguate per tutti gli attori coinvolti nelle dinamiche della notte urbana.

Bibliographie

BAVINTON, N. (2010), "Putting leisure to work: city image and representations of nightlife", *Journal of Policy Research in Tourism, Leisure & Events*, 2 (3), pp. 236-250, DOI : 10.1080/19407963.2010.512206.

BIANCHINI, F. (1987), "Living for the city", *New Socialist*, april.

BIANCHINI, F. (1995), "Night cultures, night economics", *Planning, Practice and Research*, 10 (2), pp. 121-126, DOI : 10.1080/02697459550036667.

DALLA, L. (1977), *Com'è profondo il mare*, Roma, RCA Italiana.

DICKEN, P. (1998), *Global Shift : Transforming the World Economy*, London, Paul Chapman.

DIJKSTRA, L., GARCILAZO, E., McCANN, P. (2013), "The Economic Performance of European Cities and City Regions: Myths and Realities", *European Planning Studies*, 21 (3), pp. 334-354.

EVANS, G. (2012), "Hold back the night: NuitBlanche and all-night events in capital cities", *Current Issues in Tourism*, 15 (1-2), pp. 35-49, DOI : 10.1080/13683500.2011.634893.

GIORDANO, E., GWIAZDZINSKI, L. (2018), "La notte urbana, una nuova frontiera per la ricerca geografica in Italia", *Rivista Geografica Italiana*, 125, pp. 437-452.

GRAIZBORD, B. (2015), "Teleworking as a Mobility Strategy for Mexico City", *International Planning Studies*, 20 (1-2), pp. 112-130, DOI : 10.1080/13563475.2014.942506.

- HADFIELD, P. (2015), "The night-time city. Four modes of exclusion: reflections on the urban studies special collection", *Urban Studies*, 52 (3), pp. 606-616.
- HARVEY, D. (2012), *Rebel Cities: from the right to the city to the urban revolution*, London-New York, Verso.
- HEATH, T. (1997), "The twenty-four hour city concept. A review of initiatives in British cities", *Journal of Urban Design*, 2 (2), pp. 193-204.
- HELMS, G., ATKINSON, R., MACLEOD, G. (2007), "Editorial: Securing the city: urban renaissance, policing and social regulation", *European Urban and Regional Studies*, 14 (4), pp. 267-276.
- FIPE (2014), *Tenera è la notte. Culture, diritti ed economia*, Lecce, Confcommercio.
- FLORIDA, R. (2002), *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Books.
- MINARDI, E. (a cura di). (2015), *Economia e sociologia della notte. Percorsi e temi di analisi*, Faenza, Homeless Book.
- MONICELLI, M. (1975), *Amici miei*. Roma, Filmauro.
- PECK, J., TICKELL, A. (2002), "Neoliberalizing space", *Antipode*, 34 (3), pp. 380-404.
- PRATT, J. (1984), "Home Teleworking: A Study of its Pioneers", *Technological Forecasting and Social Change*, 25 (1), pp. 1-14.
- ROWE, D., LYNCH, R. (2012), "Work and play in the city: some reflections on the night-time leisure economy of Sydney", *Annals of Leisure Research*, 15 (2), pp. 132-147, DOI : 10.1080/11745398.2012.659716.
- SHARMA, S. (2014), "Because the Night Belongs to Lovers: Occupying the Time of Precarity", *Communication and Critical/Cultural Studies*, 11 (1), pp. 5-14, DOI : 10.1080/14791420.2013.828384.
- SHAW, R. (2010), "Neoliberal Subjectivities and the Development of the Night-Time Economy in British Cities", *Geography Compass*, 4 (7), pp. 893-903.
- WOLIFSON, P., DROZDZEWSKI, D. (2017), "Co-opting the Night: The Entrepreneurial Shift and Economic Imperative in NTE Planning", *Urban Policy and Research*, 35 (4), pp. 486-504, DOI : 10.1080/08111146.2016.1155983.

Timothy Tambassi

Confini esistenti e non ancora accaduti

L'incipit di una famosa (e drammatica) puntata di *Doctor Who* recita esattamente così: “New York, the city of a million stories. Half of them are true, the other half just haven't happened yet” (per i fan: nuova serie, settima stagione, episodio cinque). Senza soffermarci sulla suddivisione, a mio avviso poco significativa, *in due metà* tra storie vere e non ancora accadute, la frase su cui si impernia la riflessione di queste pagine può essere vista, all'incirca, come una parafrasi dell'incipit indicato, indirizzata però alle nozioni di esistenza e di confine geografico. La frase è la seguente: La Terra, un pianeta con milioni di confini geografici. Alcuni già esistono, gli altri semplicemente non sono ancora accaduti.

Ora, spero mi si perdoni il modo in cui ho tradotto, certamente non in senso letterale, la prima parte della seconda frase, associando due nozioni così diverse come *verità* (“half of them are true”) ed *esistenza* (“alcuni già esistono”). A mia parziale discolpa posso solo dire che, oltre a essere un fan di *Doctor Who*, di questi specifici confini (quelli esistenti), nelle prossime pagine ci occuperemo poco, focalizzandoci invece su quelli “non ancora accaduti”. Con questo, ovviamente, non intendo sostenere una correlazione tra le nozioni di verità ed esistenza, né, soprattutto, che il riconoscimento (dell'esistenza) di un confine geografico non sia di per sé qualcosa di problematico.

Focalizzandoci su quest'ultimo aspetto, potremmo per esempio sottolineare come, a metà degli anni Novanta, la rinascita dei *border studies* abbia spinto i geografi a considerare i confini non più soltanto come mere linee (sulla sabbia) ma anche come processi, simboli e istituzioni sociali, il cui riconoscimento presuppone un dibattito interdisciplinare sul tema (Newman 2006; Agnew 2008; Kolossov, Scott 2013; Paasi 2013). Parlando di esistenza, potremmo invece evidenziare come, da un punto di vista geo-ontologico, oltre alla progressiva comparsa di varie tassonomie di confini geografici, non siano mancate posizioni diverse (e talvolta opposte) circa le *modalità di esistenza* di tali confini. In generale, alle teorie eliminativiste che sostengono come il parlare di confini comporti un qualche tipo di astrazione, si sono contrapposte

quelle realiste che intendono i confini come entità che non possono esistere separatamente dalle entità che delineano (Varzi 2007).

Ma tornando alla frase iniziale, cosa si intende con confini esistenti? Quello tra Italia e Francia, quelli contro cui si scagliano i *no borders*, quelli (mobili) disegnati sulle battigie dall'infrangersi delle onde sulla spiaggia, quelli tra diverse zone postali, quello tra Kosovo e Serbia (a prescindere dal nostro considerarlo come nazionale o regionale) ne rappresentano alcuni esempi paradigmatici. Certo, si potrà sostenere come dati questi confini come "esistenti", "quelli non ancora accaduti" includano le evoluzioni temporali degli esistenti. E questo non è affatto in discussione. Che una guerra possa ridisegnare i confini tra due nazioni, un comune la suddivisione dei propri quartieri, una crisi sismica la nascita di isole vulcaniche (e dunque di nuovi confini geografici tra terra e mare) sono ottimi esempi di confini "non ancora accaduti".

La lista di tali confini non si esaurisce però a questi pochi esempi. Al contrario, ciò che a mio avviso rende particolarmente interessante tale lista non è tanto il modificarsi delle "linee sulla sabbia" o un'istituzione che ridisegna, nel tempo, i propri confini geografici, quanto piuttosto quando il nostro sguardo "geografico" sul mondo, la nostra prospettiva su di esso, i nostri obiettivi hanno la forza di creare e immaginare nuove tipologie di confini, di problematizzare cioè un qualcosa che prima non era in discussione. In questo senso, ciò che vorrei qui discutere sono quei confini "non ancora accaduti" come risultato del modificarsi del nostro modo di concettualizzare il mondo geografico. E un tale modificarsi non è soltanto proiettabile ai confini che saranno, ma ha, a mio avviso, anche la forza di includere, retroattivamente, tra i confini "non ancora accaduti" anche alcuni confini che in passato non erano ritenuti tali. Ciò che segue intende portare evidenze a sostegno di questa ipotesi.

Oltre il bordo del tavolino da caffè, dove il cielo si butta in mare

Che la nozione di confine non sia appannaggio del solo dibattito geografico è ben testimoniato dall'interdisciplinarietà prospettata dai *border studies*, che si espande, secondo Kolossov (2005), in almeno nove aree di ricerca distinte: politica, sociologia, etnografia, psicologia, antropologia, economia, geografia fisica, diritto e discipline tecniche. Il dibattito geo-ontologico non è stato da meno nel sottolineare questa matrice multidisciplinare, come mostrato dalle riflessioni, tra gli altri,

di Smith, Mark e Varzi, in cui non mancano riferimenti a scienze cognitive, linguistica, teoria della percezione ed ecologia (Smith 1995; Smith, Mark 1998; Smith, Varzi 2000; Varzi 2016; Smith 2019).

Proprio l'ecologia, in particolare l'opera di Stephen Jay Gould, ha attirato l'attenzione di Sennett (2018) che, intrecciando riflessioni di tipo sociologico, urbanistico ed etico, ha analizzato la nozione di confine urbano, partendo dalla distinzione ecologica tra due tipi di margine: il bordo e, appunto, il confine. Il bordo, secondo Gould, è un margine poroso, è una zona di scambio dove interagiscono organismi e gruppi diversi. Il confine è un invece margine dove una cosa finisce, un limite che una specie non deve oltrepassare perché ne facilita la preservazione.

Restringendo la discussione all'urbanistica, è interessante notare come Sennett sottolinei come questa distinzione ecologica, seppur con diverse sfumature, contraddistingua anche le comunità umane. Il confine, secondo l'autore, domina infatti la città moderna, il cui habitat "è diviso in zone isolate dal flusso del traffico e da un funzionale isolamento tra le aree di lavoro, commercio, famiglia e vita pubblica" (Sennett 2018, 245). Secondo l'autore, l'esempio più rappresentativo di confine è rappresentato dalle *gated city* (o *community*): ossia, nuclei abitativi o quartieri residenziali, contraddistinti dall'essere recintati, rinchiusi in spazi ben precisi, in cui gli scambi tra diverse comunità (etiche, razziali e di classe) sono limitati. Ma anche lo sviluppo a "città-piovra" di Delhi, o ancora Caracas, nelle muraglie di traffico ad alta velocità che separano i ricchi dai poveri, la città-stato con le sue mura (sia fisiche che giuridiche) tanto amata da Weber costituiscono ottimi esempi di confine.

E i bordi? Parlare di bordi da un punto di vista urbano implica, a mio avviso, l'introduzione di un'altra distinzione tanto cara a Sennett: quella tra *ville* e *cit *. Dei due termini, entrambi traducibili in italiano con "citt ", il primo si riferisce alla materialit  della dimensione urbana, agli edifici, ai parchi, all'intreccio delle strade e al rapporto tra queste ed altre componenti fisiche della citt ; il secondo termine, invece, racchiude il vissuto della dimensione cittadina, le nostre rappresentazioni mentali delle citt , le percezioni, le credenze, i comportamenti degli individui e delle collettivit .

Nel delineare un bordo, la *cit * ha probabilmente un ruolo pi  performante rispetto alla *ville*, che resta sullo sfondo senza per  scomparire. Un potenziale esempio di bordo (di fatto mancato) sarebbe potuto essere *La Marqueta*, un mercato che approvvigiona la comunit 

ispanica di East (o Spanish) Harlem a New York. Questa comunità, tra le più povere della città, si trova sopra la 96esima Strada sull'Upper East Side di Manhattan. Tra la 96esima e la 56esima si trova invece uno dei quartieri più ricchi del mondo. La scelta di collocare *La Marqueta* tra la 111esima e la 116esima, nel centro di Spanish Harlem è stata fatta per inserire il mercato nel bel mezzo della comunità ispanica. Il rimpianto di Sennett è non aver collocato il mercato sulla 96esima : se così fosse stato, si sarebbe incoraggiata “un’attività che avrebbe spinto ricchi e poveri a un contatto fisico, con l’attività commerciale. Da allora, progettisti più sensati hanno imparato la lezione e sul West Side di Manhattan hanno cercato di concentrare nuove risorse comunitarie ai confini tra i diversi quartieri per creare un margine più poroso, per aprire le porte, per così dire, tra comunità razziali ed economiche diverse. [...] La loro consapevolezza del valore delle aree ai margini si è rivelata una fonte di integrazione” (Sennett 2018, 248).

In altre parole, non è qui in discussione l’esistenza di un margine tra due quartieri diversi. Ciò che si sottolinea sono gli effetti che il modificarsi della *villie* (in questo caso l’introduzione di un mercato) può avere sui nostri modi di vivere la città, sulla *cit *, a seconda che si decida di rendere il margine pi  o meno poroso, ossia che si decida di ragionare in termini di bordi o confini. Va tuttavia anche sottolineato come la molteplicit  di sfumature possibili, di elementi di continuit  non rende la distinzione tra bordo e confine sempre cos  netta. In questo senso, alle possibili difficolt  nel riconoscimento di un margine si sommeranno quelle nel distinguere il bordo da un confine – distinzione che prima ancora che ontologica rischia di essere epistemica.

Non sono tuttavia convinto che, da un punto di vista a geografico, questa distinzione rappresenti una novit . Alcune sottoclassi della tassonomia di Galton (2003) potrebbero, per esempio, mostrare qualche elemento di continuit  con la dicotomia di Gould. Potremmo per  chiederci se ragionare in termini di porosit  possa costituire uno specifico elemento di originalit  per una classificazione dei confini geografici, se i bordi possano essere concepiti come una specifica tipologia di confini geografici, o se, pi  in generale, con la dicotomia tra bordi e confini si assista a un (parziale) modificarsi del nostro modo di concettualizzare il mondo geografico. In questi casi, saremmo di fronte a confini non ancora accaduti?

Ci sono notti che non accadono mai

Se la distinzione tra bordi e confini non fosse di per sé sufficiente per aggiungere nuove categorie attraverso cui concettualizzare i confini geografici, e forse rivelare qualche confine non ancora accaduto, l'emergere, attorno a fine anni Novanta, di un campo di ricerca come i *night studies* rappresenta, probabilmente, una zona in larga parte ancora da setacciare alla ricerca di tali confini.

Mantenendo una multidisciplinarietà già prospettata dai *border studies*, va innanzitutto evidenziato come i *night studies* abbiano coinvolto riflessioni, tra gli altri, di geografi, urbanisti, politologi, sociologi, economisti, antropologi, etnologi, filosofi e architetti, incentrate su temi come spazio, territorio, sicurezza, politiche pubbliche, lavoro, forme dell'abitare (e coabitare), governance, rappresentazioni, socialità, conflitti, pianificazione urbana, illuminazione, servizi, mobilità, turismo, ambiente che, nella loro dimensione notturna, possono mostrare alcune peculiarità.

Da un punto di vista geografico, il dibattito ha delineato almeno tre fattori distinti che possono influenzare la nostra analisi sulla notte, evidenziandone possibili eterogeneità :

- 1) il *dove*, ossia il contesto spaziale a cui la notte viene rapportata;
- 2) il *chi*, ossia il punto di vista dei diversi attori che vivono la notte stessa, il loro modo di viverla, il tipo di società a cui appartengono;
- 3) il *come*, ossia se per descriverla sia o meno necessario delineare categorie concettuali che ne preservino le peculiarità.

Prima di inoltrarci in una breve disamina dei tre punti elencati, un primo interrogativo potrebbe emergere nel delineare la nozione stessa di notte. In altre parole, cosa si intende per notte? A uno specifico arco di tempo nelle ventiquattro ore? A un qualcosa legato al sonno, al buio, al non lavorare, a certe forme di socializzazione, a certe attività (Fisher, Robinson 2011)? A un mix di questi e altri aspetti? Cosa distingue la notte dal giorno? Prendere una posizione a riguardo può risultare alquanto problematico, anche a causa dei cosiddetti processi di “diurnizzazione” del notturno – di colonizzazione della notte da parte del giorno¹ (Boffi, Colleoni, Del Greco 2015) – che mettono in discussione alcune tradizionali peculiarità della notte stessa, rendendo

1 Ma per certi aspetti potrebbe anche valere il viceversa.

così il confine tra questa e il giorno via via sempre più sfumato.

Ciò è ben evidente in alcuni contesti metropolitani, in cui le notti raramente trascorrono al buio, in silenzio, senza attività sociali, lavorative o ricreative (Smith, Hall 2013). Ma altrettanto evidentemente ciò non accade ovunque: non è infatti difficile immaginare villaggi sperduti, luoghi in cui le notti continuano a essere buie, silenziose e sonnolente. Risulta dunque complicato non sottolineare quanto sia imprescindibile, nei *night studies*, lo studio del *dove*, del contesto spaziale (metropolitano, cittadino, extraurbano, rurale) a cui la notte si riferisce, contesto che può anche determinarne la durata temporale (si pensi alle notti invernali islandesi, a quelle estive di Barcellona). In questo senso, sarebbe forse più corretto parlare di notti al plurale, evidenziando come queste possano cambiare da luogo a luogo, nella durata, ma anche nel loro succedersi nel trascorrere della settimana.

Pensare a *chi* vive (anche dormendo) la notte costituisce un ulteriore elemento di pluralità, dal momento in cui anche le notti, proprio come i giorni, non sono semplici “temporal containers of activity, but social formations that participate in the activity identification process”. E proprio attraverso l’analisi delle attività notturne “it is possible to furthering our understanding of the ways in which not only night assumes an important and different role for people, but also to find out the plurality of facets/identities that define the night for different categories of people” (Boffi, Colleoni, Del Greco 2015). Non mancano, in questo senso, anche elementi di conflittualità legati ai diversi modi in cui diverse persone vogliono vivere la notte stessa e i suoi spazi, dal diritto al silenzio, alla richiesta di maggiore illuminazione, a più servizi (Burger 2013; Mallet 2014) – conflittualità che potranno essere, a loro volta, regolamentate da specifiche leggi (Roberts 2015).

Il *come* descrivere la notte non è meno problematico. Per farlo potremmo mantenere le nostre concettualizzazioni, tradizionalmente diurne, o dovremmo piuttosto delineare nuove categorie che preservino le peculiarità della notte? Scegliere la prima alternativa significa enfatizzare la continuità tra giorno e notte – considerandoli né come opposti, né separati da confini precisi – e, probabilmente, perorare, almeno concettualmente, quei processi di “diurnizzazione” del notturno, in termini di amalgama, mescolanza e sovrapposizione, temporale e non solo (Gwiazdzinski 2002, 2005). Con la seconda alternativa, l’intento è invece di preservare la specificità della notte rispetto al(la colonizzazione) giorno, specificità, come detto, di non facile delineazione, sia essa definibile come silenzio, buio, o legata a

determinate attività, forme sociali, (minor disponibilità di) servizi, e così via. Un'ulteriore difficoltà, in questo caso, consiste nello stabilire come concettualizzare la notte con categorie proprie, se siamo realmente in grado di uscire da un prospettiva diurna e, nel caso, se ha ancora senso parlare di rappresentazioni, mappe, entità geografiche o confini specificamente notturni.

Per quanto riguarda le mappe, è a mio avviso interessante quanto scritto da Pieroni (2015) che, commentando una mappa che rappresenta dieci itinerari notturni di Ginevra, sostiene: “this map [...] conveys that the urban night exists as a geographical object and a complex territory that can be experimented. In this way, the map is the geographical and visual tool of a territorial experience through which the night is performed as a space-time. In other words, the map contributes to the institution of the night in defining its territoriality”. E senza qui problematizzare il delicato rapporto tra mappe e oggetti geografici (Tambassi 2018), parlare di territorialità notturna significa anche parlare di paesaggi notturni, risultato per esempio di modi di illuminare certi luoghi o del nostro percepire quei territori (Mallet, Burger 2015), o ancora, riprendendo le parole di Gwiardzinski (2002), di entità geografiche come i *night archipelago*, formati da “actual animated territories” (servizi, locali, negozi e così via) spesso concentrati nei centri storici della grandi città e delineati da propri confini.

Terrazza del caffè la sera

Il 15 dicembre 2011 le strade del centro di Parma non presentavano, visivamente, sostanziali anomalie rispetto al giorno precedente. Per i più informati, invece, passeggiare lungo alcune di quelle strade, *in primis* lungo quelle della “movida”, significava anche attraversare una fitta rete di confini: la discussa ordinanza 219581 stabiliva infatti, tra le altre cose, che i titolari dei pubblici esercizi erano tenuti a garantire la tutela degli abitati nelle zone limitrofe. In particolare, doveva “essere assicurata e curata la completa pulizia e la massima condizione di igiene da rifiuti derivanti sia dalla normale attività [...] sia da eventuali comportamenti generanti degrado ambientale posti in essere dagli avventori o frequentatori dei locali, di tutti gli spazi ed i luoghi contigui o vicini agli esercizi e, comunque, nell’arco di una distanza del raggio massimo mt. 10 dagli ingressi dei locali e dalle aree

di somministrazione esterne”². Importa poco se l’ordinanza ribadisse o meno una legislazione precedente, se legalmente presentasse qualcosa di nuovo rispetto al passato, il fitto dibattito cittadino che ne seguì, le polemiche, le proteste, le discussioni all’interno dei locali coinvolti toccavano anche la questione dei confini posti “nell’arco di una distanza del raggio massimo mt. 10 dagli ingressi dei locali e dalle aree di somministrazione esterne”, legittimando domande come : e se l’arco di distanza dall’ingresso di un locale presenta una sovrapposizione con quello di un altro locale, come comportarsi in queste zone di sovrapposizione? E se qualcuno compra qualcosa in un locale per poi consumarlo nella zona di competenza di un altro? E se un passante o un automobilista sporcano la zona di competenza di un locale?

Di confini legali, se di tali confini stiamo parlando, hanno abbondantemente discusso Zaibert e Smith (2007). Sappiamo però che una qualunque classe di confini può contenere anche sottoclassi e, in questo caso, potremmo forse chiederci se i titolari di tali esercizi non abbiano iniziato, dopo quella discussa ordinanza, a vedere una sottoclasse di confini legali, proprio lì dove prima non vedevano che strade, tavolini, marciapiedi e clienti. Ma allora, quel 15 dicembre 2011 in alcune strade del centro di Parma qualcuno degli esercenti, dei clienti, degli informati sui fatti, si è imbattuto in qualche confine non ancora accaduto? O ancora, ha iniziato a vedere ciò che lo circondava in una prospettiva che arricchiva il mondo di nuovi confini? E questi confini sono ontologici, epistemici o altro ancora?

Se il margine tra il Rio delle Amazzoni e l’Oceano Atlantico può forse essere considerato, ecologicamente parlando, come un confine, da un punto di vista geografico avremmo forse avere più difficoltà nello scegliere se classificarlo come bordo o confine tra due entità geografiche distinte : un fiume e un oceano. Per le strade di Lipsani, a Bucarest, non è difficile trovarsi nel bel mezzo di ciò che Gwiazdzinski indica come un *night archipelago*, con confini ben precisi, simili ma non coincidenti con quelli di Lipsani. Dopo il 15 dicembre 2011, lo sguardo di molti baristi del centro di Parma non era rivolto ai soli clienti da servire, ma anche a ciò che succedeva oltre l’ingresso del proprio locale, verso quel raggio di 10 metri che delimitava il confine della loro diretta responsabilità. Quello che a mio avviso accomuna questi tre esempi, solo apparentemente così distanti, è la presenza di un qualcosa

2 Si veda : <http://www.comune.parma.it/notizie/In-vigore-da-oggi-i-provvedimenti-per-la-gestione-degli-impatti-della-movida.aspx>

capace di problematizzare ciò che prima non era in discussione, di mostrare il nuovo in vecchie fotografie di paesaggi ormai dati per scontati, di sezionare il mondo geografico in nuovi tagli delineando così nuove entità, di creare nuovi confini affiancando altri che c'erano già, di modificare cioè la nostra prospettiva geografica sul mondo che ci circonda. Ed è in questo senso che molti dei confini non ancora accaduti sono esattamente là dove sono sempre stati, senza che ci prestassimo particolare attenzione o senza che avessimo gli strumenti per concettualizzarli come tali.

Bibliographie

- AGNEW, J. (2008), "Borders on the mind: re-framing border thinking", *Ethics & Global Politics*, 1, 4, pp. 175-191.
- BOFFI, M., COLLEONI, M., DEL GRECO, M. (2015), "Night-time Hours and Activities of the Italians", *Journal of Urban Research* [Online], 11, <http://journals.openedition.org/articulo/3052>.
- BURGER, C. (2013), "Les nouvelles formes de négociation du territoire, pour une approche durable ? Le cas de la financiarisation de l'éolien", *Urbia*, 1, pp. 53-81.
- FISHER, K., ROBINSON, J. (2013), *Daily Routines in 22 Countries: Diary Evidence of Average Daily Time Spent in Thirty Activities*, Technical Paper, Centre for Time Use Research University of Oxford, United Kingdom.
- GALTON, A. (2003), "On the Ontological Status of Geographical Boundaries", in DUCKHAM, M., GOODCHILD, M.G., WORBOYS, M.F. (a cura di), *Foundation of Geographic Information Science*, London-New York, Taylor & Francis, pp. 151-171.
- GWIAZDZINSKI, L. (2002), "Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières", *Anthropos*, Villes et frontières, pp. 195-212.
- GWIAZDZINSKI, L. (2005), *La nuit, dernière frontière*, Paris, Editions de l'Aube.
- KOLOSSOV, V. (2005), "Border Studies: Changing Perspectives and Theoretical Approaches", *Geopolitics*, 10, 4, pp. 606-632.
- KOLOSSOV, V., SCOTT, J. (2013), "Selected conceptual issues in border studies", *Belgeo*, 1, <http://belgeo.revues.org/10532>.
- MALLET, S. (2014), "The urban rhythms of neoliberalization", *Justice spatiale - Spatial Justice* 6, <http://www.jssj.org/article/les-rythmes-urbains-de-la-neoliberalisation/>.
- MALLET, S., BURGER, C. (2015), "What is the Place of Night-time in the Urban Policy of a French Intermediate City?", *Journal of Urban Research* [Online], 11, <http://journals.openedition.org/articulo/3042>.

- NEWMAN, D. (2006), "The lines that continue to separate us: borders in our 'borderless' world", *Progress in Human Geography*, 30, 2, pp. 143-161.
- PAASI, A. (2013), "Borders and border crossings", in JOHNSON, N., SCHEIN, R., WINDERS, W.J. (a cura di), *A New Companion to Cultural Geography*, London, Wiley-Blackwell, pp. 478-493.
- PIERONI, R. (2015), "The Institutionalization of the Night: a Geography of Geneva's Night Policies", *Journal of Urban Research* [Online], 11, <http://journals.openedition.org/articolo/3147>.
- ROBERTS, M. (2015), "The Crisis in the UK's High Streets: can the Evening and Nighttime Economy Help?", *Journal of Urban Research* [Online], 11, <http://journals.openedition.org/articolo/3035>.
- SENNETT, R. (2018), *Costruire e abitare. Etica per la città*, Milano, Feltrinelli.
- SMITH, B. (1995), "On Drawing lines on a Map", in FRANK, A.U., KUHN, W., MARK, D.M. (a cura di), *Spatial Information Theory. Proceedings of COSIT '95*, Berlin/Heidelberg/Vienna/New-York/London/Tokyo, Springer-Verlag, pp. 475-484.
- SMITH, B. (2019), "Drawing Boundaries", in TAMBASSI, T. (a cura di), *The Philosophy of GIS*, Cham, Springer, in stampa.
- SMITH, B., MARK, D.M. (1998), "Ontology and geographic kinds", in POIKER, T.K., CHRISMAN, N. (a cura di), *Proceedings of the 8th International Symposium on Spatial Data Handling (SDH'98)*, Vancouver, International Geographical Union, pp. 308-320.
- SMITH, B., VARZI, A.C. (2000), "Fiat and Bona Fide Boundaries", *Philosophy and Phenomenological Research*, 60, 2, pp. 401-420.
- SMITH, J.R., HALL, T. (2013), "No Time Out: Mobility, Rhythmicity and Urban Patrol in the Twenty-four Hour City", in SMITH, J.R., Hetherington, K. (a cura di), *Urban Rhythms: Mobilities, Space and Interaction in the Contemporary City*, Chichester, Wiley, pp. 89-108.
- TAMBASSI, T. (2018), "Ontologia della geografia e rappresentazioni cartografiche : uno spunto critico", *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 14, 1(1), pp. 19-26.
- VARZI, A.C. (2007), "Confini", in BOTTANI, A., DAVIES, R. (a cura di), *Ontologie regionali*, Milano, Mimesis, pp. 209-222.
- VARZI, A.C. (2016), "On Drawing Lines across the Board", in ZAIBERT, L. (a cura di), *The Theory and Practice of Ontology*, London, Palgrave Macmillan, pp. 45-78.
- ZAIBERT, L., SMITH, B. (2007), "The Varieties of Normativity: An Essay on Social Ontology", in TSOHATZIDIS, S.L. (a cura di), *Intentional Acts and Institutional Facts. Essays on John Searle's Social Ontology*, Dordrecht, Springer, pp. 157-173.

LES PAYSAGES DU BERGHAIN, UN ESPACE DE DISCIPLINE DE SOI.
LIBÉRATION ET RÉGULATION NORMATIVE DES COMPORTEMENTS DANS
UNE BOITE DE NUIT BERLINOISE

Nathanaël Waddled

Introduction : une nuit au Berghain

L'espace-temps d'une fête nocturne

S'il est immédiatement identifié comme un lieu de fête, inscrire le club berlinois Berghain dans la problématique de la nuit est moins évident. Ouvert en 2004 à la limite entre deux quartiers proposant un large éventail de lieux nocturnes, il s'inscrit dans l'ensemble des clubs berlinois dédiés aux musiques électroniques et plus précisément à la techno. Sa particularité est d'être accessible du samedi minuit au lundi midi. Dans une temporalité calendaire, il est aussi bien un lieu de la journée que de la nuit. La fête ne dure pas simplement dans un moment de transition où la nuit déborde sur le jour (Gwiazdzinski 2005, 147), elle a lieu à la fois au cœur de la nuit et au cœur du jour. Cependant, en s'inscrivant dans la perspective prise par Marie Bonte dans son étude de la vie festive à Beyrouth, il est possible de considérer que la nuit et la fête sont définies en tant que monde à la fois social et spatial (Bonte 2017). Elle ne les caractérise pas de manière précise *a priori*. Elle s'intéresse à ce qui se produit dans un certain espace-temps reconnu comme étant festif et nocturne sans chercher à définir ces notions. L'enjeu est de caractériser ce qui se passe effectivement à l'intérieur du groupe des fêtards partageant cette manière d'être dans un lieu particulier identifié comme nocturne. Dans la mesure où participer à un monde se fait toujours dans un certain endroit ayant des caractéristiques et des contraintes propres, il faut le penser comme spatial.

Pour ce faire, plutôt que de proposer une définition de ce que serait la nuit et la fête afin de reconnaître des pratiques qui pourraient être désignées telles, je voudrais observer et décrire une pratique afin de comprendre ce qui est en jeu lorsqu'il y a une fête nocturne. Cette démarche reprend celle de Michel Foucault lorsqu'il entreprend de travailler sur la folie (Foucault 1972). Au lieu de définir ce qu'elle est, il se demande ce qui se passe lorsqu'on parle de folie. La notion n'est approchable que par la description du processus par lequel la pratique se déploie et non par une définition stable qu'il serait possible de poser *a priori*. La définition est la description de la pratique : la notion se

construit à partir de l'étonnement devant elle. S'il en va de la fête nocturne comme de la folie, c'est dans la mesure où ces deux notions ont une nature similaire : ils ne sont pas affirmatifs ou positifs (Foucault 1994a, 1994b). La folie est l'alternative à la raison qui comprend tout ce qui ne peut ou ne doit être pensé ; la fête nocturne est l'alternative au jour et comprend tout ce qui lui échappe. Ces notions n'ont pas une fonction distinctive visant à discerner ce qui serait ou non le comportement d'un fou ou une fête nocturne. Elles ont une fonction stratégique qui est de désigner l'autre. Leur définition *a priori* ne peut donc qu'être indéterminée. C'est en ce sens que je me propose de définir à la fois la nuit et la fête. D'un côté, la nuit est l'espace-temps d'une atmosphère et d'activités qui s'opposent à celles du jour, qui est un référentiel temporel, moral et normatif de la normalité (Chatterton, Hollands 2003 ; Gwiazdzinski 2005 ; Espinasse *et al.* 2005 ; Claval 2013 ; Edensor 2015). D'un autre côté, la fête est une parenthèse à l'intérieur de l'existence sociale (Duvignaud 1977). Cette définition négative croisée fait de la fête une activité nocturne et de la nuit l'espace-temps de la fête.

Cette situation pose la question de la libération des normes diurnes et quotidiennes, c'est-à-dire des règles imposant des comportements partagés qui caractérisent le fonctionnement d'une communauté. Ces règles doivent être envisagées de manière à la fois normale et normative, c'est-à-dire respectivement comme un état partagé par tous et comme une règle imposée à suivre (Foucault 2004a, 59-65) Dans quelle mesure les activités des acteurs sont-elles libérées des normes diurnes ? Sont-ils libérés de toute norme ou soumis à d'autres normes ? La norme qui régule les comportements à l'intérieur est-elle normale ou normative ? Pour répondre à cette problématique, je décrirai dans un premier temps la manière dont les comportements des fêtards se présentent comme étant libérés des contraintes sociales quotidiennes et diurnes, tout en étant régulés par d'autres contraintes qui fonctionnent de manière spatiale. Ces normes du club ont une fonction régulatrice dans la mesure où elles assurent et organisent le déroulement de la fête. En les suivant, les fêtards actualisent un certain *ethos*, c'est à dire une certaine manière d'être. Cet espace est séparé du monde extérieur par le contrôle à l'entrée du club et est organisé. L'activité des fêtards dans le club dessine une composition de paysages s'organisant autour de trois activités : la danse, la consommation de drogue et la sexualité. Dans un second temps, j'analyserai le constat de l'articulation entre la liberté et le respect de règles contraignantes. Si les normes régulatrices sont généralement envisagées comme des limites à l'exercice de

la liberté et aux plaisirs des fêtards, elles peuvent également être considérées comme en étant la condition. Elles prescrivent une certaine manière d'être qui rend possibles et fait exister cette liberté et ces plaisirs. Elles fonctionnent alors comme une discipline de soi non disciplinaire. La discipline caractérise le fait de se soumettre à une règle. Elle peut être disciplinaire lorsqu'elle vise à produire une certaine subjectivité prédéterminée. Elle est une discipline de soi lorsqu'elle leur permet d'accéder à un certain vécu.

*Une étude de cas fondée sur une observation participante
et une participation observante*

La plupart des travaux évoquant le Berghain¹ ou plus généralement la fête nocturne² sont à une petite échelle et concernent un quartier ou une ville. La conséquence est que, même lorsqu'ils décrivent le déroulement d'une soirée, ils envisagent le club comme une totalité. C'est en particulier le cas des quelques études systématiques répertoriées en sciences sociales sur le Berghain – s'intéressant à l'engagement corporel des fêtards, au rapport avec la norme extérieure et à l'architecture du club (Henschel 2015 ; Mahlicht 2014 ; Paumgarten 2016).

Or, si la définition de la fête nocturne ne peut être posée qu'à partir de la description de sa pratique et n'existe pas indépendamment de ses formes particulières, elle doit être envisagée comme située et adressée à un cas particulier. De même que Foucault caractérise la folie comme une pratique de la déraison et non comme une réalité indépendante de ses formes historiques, s'intéresser au Berghain implique de considérer une modalité particulière de la fête nocturne. L'intérêt se porte alors sur les configurations propres de cet espace-temps et ses modalités particulières, sans que les résultats de l'étude menée ne prétendent définir ce qu'est la fête nocturne en elle-même ni même ce qu'elle est à Berlin en général. Ce qui se déroule dans un club particulier est indissociable de ce lieu particulier. Non seulement parce que ces activités ont lieu de manière circonstancielle, mais aussi parce qu'elles sont le produit de l'organisation particulière de ce lieu. Ceux qui ne s'y rendent pas peuvent partager le mythe, mais ils ne font pas partie du même monde social que ceux qui y sont. Les fêtards se rendant dans un autre club se fondent dans un autre espace avec son organisation et ses règles propres – même si ce club propose la même musique et autorise les

1 Pour une bibliographie voir Henschel 2015.

2 Références supra

mêmes comportements. Ce constat implique de travailler à une grande échelle. Si chaque endroit apparaît comme une totalité par rapport aux autres lieux associés à la nuit, chaque club est constitué d'une pluralité d'espaces dessinant une topographie et un paysage propre. Parmi les travaux sur le Berghain, seul le mémoire de master en sociologie de Mardas sur les rapports sociaux des habitués du club (Mardas 2016) s'inscrit dans cette perspective.

Reprenant la perspective méthodologique de Bonte, j'utilise des données provenant d'observations participantes et de participations observantes (*observer as participant*) afin de considérer cette situation (Bonte 2017, 169-174). Les observations participantes m'ont permis d'objectiver le terrain en étant attentif à ce qui se passe dans le club, afin de rendre compte des caractéristiques à la fois de l'environnement et du comportement des acteurs. Les participations observantes m'ont permises de partager et comprendre le sens que les acteurs donnent à leurs comportements. En l'occurrence, j'ai fait la fête avec les autres fêtards. Les différents moments partagés ne sont pas des occasions d'observation mais des expériences directement vécues. Le terme d'expérience doit être entendu au sens phénoménologique. J'ai été moi-même acteur, en fréquentant régulièrement le club en tant que fêtard depuis son ouverture en 2004.

Cette dernière méthode légitime la pertinence des données issues d'une observation participante dans la mesure où la vie nocturne est avant tout une atmosphère et un ressenti. Elle place l'enquêteur dans une double position. D'un côté, j'ai fait l'expérience de la danse, de la drogue et de la sexualité comme les autres acteurs. Il faut distinguer ces observations de simples impressions dans la mesure où elles sont le résultat d'une démarche réflexive et scientifique, même si celle-ci a lieu après-coup de manière rétroactive. Elle ne précède pas l'expérience comme dans le cas d'une observation participante, et sont influencées par l'ambition de concilier en un même mouvement participation à la fête et observation distanciée impliquant un retour réflexif sur soi. Elle n'en est pas moins rigoureuse. D'un autre côté, j'ai fréquenté un certain nombre d'autres fêtards. La participation observante inclut des échanges informels avec les autres acteurs. Il ne s'agit pas d'entretiens rigoureusement organisés dans le cadre d'une enquête sociologique. Le chercheur doit alors être attentif à ne pas prétendre être dans une démarche phénoménologique où il pourrait rendre compte du vécu des acteurs. Ce ne sont pas même des entretiens conversationnels. Ces échanges informels permettent de caractériser l'expérience de l'enquê-

teur comme étant partagée. Les observations n'ont ainsi pas été corroborées par des entretiens directement réalisés. Je suis cependant attentif à les mettre en rapport avec les données recueillies lors d'entretiens que Madras expose dans son mémoire. Les extraits d'entretiens qu'elle propose sont travaillés de manière secondaire (Dale 1993).

Ces observations participantes et participations observantes ont eu lieu lors de la fête *Klubnacht* se déroulant chaque semaine du samedi minuit au lundi midi et concernent la piste de danse centrale nommée *Bergbain* – qui dans l'usage donne métonymiquement son nom à l'ensemble³. Elles ont généralement eu lieu du dimanche matin au lundi midi. L'observation participante devant une partie de sa légitimité et de sa pertinence à la propre pratique de l'enquêteur, mon propre usage des espaces du club a déterminé deux choix qui définissent la problématique et l'extension du cas étudié.

Un espace organisé hors des contraintes diurnes

Un lieu à part : contrôler l'accès à la déviance

D'une part, la fête durant 36 heures. Son temps se distingue du temps habituel dont l'écoulement est mis en suspension. Cette durée la rend déviante et en décalage avec les règles de comportements habituelles. Comme dans d'autres lieux qui ont pu être étudiés (Fontaine, Fontana 1996 ; Queudrus 2000), la techno se pratique en effet jusqu'à un épuisement physique et une désorientation spatiale qui produisent un état modifié de conscience à la fois de soi et du temps qui passe. D'autre part, les manières de danser sont multiples et personnelles. Cette manière de danser est généralement – mais pas nécessairement – associée à la consommation de drogue. Le fonctionnement normal du corps, de la conscience et des émotions se dérègle, à la fois de manière extensive en faisant se poursuivre la danse et de manière intensive en provoquant ce qui est souvent désigné comme un état de transe ou d'extase (Hampartzoumian 2004 ; Vanthourhout 2001 ; Botond 2015 ; Henschel 2015). Cet état ne serait pas toléré dans l'espace diurne ni dans beaucoup de lieux du *nightscape*. Les substances illégales et les comportements qui leurs sont associés sont interdits dans ces lieux qui tendent à respecter l'ordre social diurne. Les fêtards manifestent également une identité et des pratiques sexuelles « déviantes ». Si beaucoup de fêtards présentent des signes extérieurs les désignant comme non

3 Voir annexe 1.

hétérosexuels – à côté de ceux identifiés comme homosexuels – certains adoptent des codes vestimentaires brouillant les identifications de genre. Ils reprennent des éléments de sexualités qui seraient habituellement jugées déviantes. C'est le cas notamment des tenues *drag* ou fétichistes. Certains fêtards, sont également nus. De plus, des activités sexuelles ont lieu dans l'ensemble du club, y compris sur la piste de danse.

Ces activités caractérisent le club comme un espace de la fête nocturne libéré des normes contraignantes du quotidien et de la journée. Les fêtards apparaissent alors comme libres, libérés du contrôle social dans l'espace-temps des activités reconnues comme étant associées à la nuit. L'opposition à la journée ne doit pas être considérée de manière calendaire, mais intensive et qualitative. La fête nocturne du Berghain s'oppose aussi bien à l'espace diurne quotidien qu'à celui du reste du *nightscape* berlinois qui, de ce point de vue est perçu comme diurne. Premièrement, la fête se prolonge selon une tournure non permise dans la plupart des autres clubs. Deuxièmement, la consommation de drogue constitue une infraction dans l'espace social diurne et induit des comportements en décalage avec les normes comportementales. Troisièmement, les modes vestimentaires et la pratique de la sexualité en public ne seraient pas acceptées dans les autres lieux dédiés à la danse et non spécifiquement à la sexualité comme les clubs fétichistes ou échangistes. De ce point de vue, ces autres lieux de fêtes nocturnes appartiennent au même monde que les espaces de la vie diurne. Les normes fonctionnent suivant la même logique : leurs contenus seuls changent et non la forme qui définit leur valeur.

Le contrôle à l'entrée du club marque la limite à la fois spatiale et temporelle de cette nuit. Il est coupé du monde extérieur par des videurs qui refoulent ceux dont la présentation ne les désigne pas comme étant aptes à intégrer ce monde libéré. Si de nombreuses pages sur Internet donnent des conseils afin d'être accepté, il est hasardeux de définir des critères stricts. Ils dépendent de la présentation à l'entrée, mais sont aussi conjoncturels car les videurs sont attentifs à maintenir un équilibre entre les différents types de population (Marquardt 2014). Par leur choix, ils garantissent l'ambiance à l'intérieur et la possibilité d'être libéré des normes sociales diurnes. Même si certains témoignages négatifs suggèrent que le filtrage peut échouer (Reidemeister 2016), ceux qui rentrent sont supposés être capables de danser, de consommer des drogues et d'avoir un rapport à la sexualité correspondant à ce qui se fait normalement dans le club. Les videurs jouent le rôle de

garant de la vie privée des noctambules en s'assurant que la visibilité de leurs pratiques ne dépasse pas le cadre spatial et temporel du club – d'où l'interdiction de l'usage des appareils photographiques. De ce point de vue, l'idée d'un espace privé ne renvoie ni à un lieu spécifique, ni à une catégorie juridique, mais à la non publicité d'un ensemble d'actes ne pouvant être montrés en raison de leur décalage avec ce qui est acceptable dans l'espace diurne.

L'intérieur du club comme composition de paysages superposés

Malgré cette libération des normes, les comportements des fêtards apparaissent relativement normaux. S'ils apparaissent comme déviants par rapport aux normes extérieures, il y a une normalité de l'anormalité dans la mesure où leurs comportements sont partagés. Ils adoptent un même *ethos*. S'il est observable dans le club lui-même, il ressort également dans la manière dont il est décrit par ses acteurs. Les pages consacrées au club sur Internet (Henschel 2015), l'autobiographie du videur en chef des lieux (Marquardt 2014) et les habitués du club (Mardas 2016) en parlent dans les mêmes termes. La libération des normes diurnes ne signifie donc pas être libre de faire n'importe quoi, mais se soumettre à d'autres normes. Elles ne sont pas explicitement édictées, mais des habitudes et des conventions se transmettent officieusement : les nouveaux font comme les autres afin de marquer leur appartenance au monde social du club (Mardas 2016). La danse, la consommation de drogue et les pratiques sexuelles ne se déroulent pas sans une régulation. Dès l'entrée, le passage des videurs implique une norme régulatrice aux comportements des entrants. Les fêtards font la démonstration de leur adhésion à des règles de conduites en les performant. Ils se comportent pour correspondre à ce qu'ils imaginent que les videurs attendent pour les laisser entrer. Ils se tiennent et s'habillent bien selon la représentation qu'ils ont des normes en vigueur. De plus, le club est interdit aux détenteurs de la drogue GHB en raison des dangers représentés par son usage excessif.

Chaque activité dessine dans le club un paysage particulier ayant ses règles propres. De même que les sciences humaines ont abordé la question de l'alcool par ses lieux privilégiés à l'échelle de la ville, je considère que les différentes activités dessinent un paysage – au sens où la géographie de la boisson parle de *drinkscape* (Chatterton, Hollands 2003 ; Bonte 2017) – à l'échelle du club. Au sein de la topographie générale des lieux nocturnes, cette pratique spécifique une composition particulière de l'espace en fonction de l'activité à laquelle s'adonne le fêtard à

un moment donné. L'intérieur n'est en effet pas un espace homogène et vide dans lequel s'inscriraient les fêtards. Il ne me semble donc pas pertinent de les décrire objectivement sur le modèle de la géographie physique, mais plutôt par leur utilisation sur le modèle de la géographie humaine. Dans cette perspective, le même endroit à l'intérieur peut être défini par différents usages et l'ensemble des endroits associés à un usage caractérise un paysage. Les différents paysages sont superposés les uns aux autres dans la mesure où ils sont composés des mêmes endroits ayant pris une couleur et une texture différente. Chacun dessine un espace complexe. Si la danse constitue bien l'activité principale des habitués, elle est associée à la consommation de drogue et à la sexualité : il y a un *dancescape*, un *sexscape* et un *drugscape* autonomes. Le paysage du Berghain est leur composition. Comme tout monde social, il se révèle fragmenté si l'échelle est réduite et la focale augmentée. Les normes varient selon les endroits et les comportements sont ainsi attachés à l'architecture du lieu (Paumgarten 2016).

Le positionnement des fêtards dans cette multiplicité dépend de la pratique qu'ils ont à un moment donné. S'ils font tous partie du même monde social, ils actualisent différentes manières d'être dans ce monde. Parmi toutes les manières d'envisager le club, qui pourrait être par exemple un lieu où l'on vient s'intéresser à l'architecture, les fêtards l'envisagent pour la danse, la drogue ou la sexualité. Chaque point de vue donne une certaine représentation de l'organisation de l'espace qui est la plus pertinente pour mener une activité donnée. Mais cette activité elle-même, pour être conduite de la façon la plus pertinente et efficace, implique de se conformer à des règles particulières inscrivant les fêtards dans un de ces paysages. Les fêtards passent d'une activité à l'autre de manière fluide tout en changeant leur perception de la topographie du club – de sorte que la fluidité sociale est inséparable d'une fluidité spatiale. L'évolution des pratiques d'un fêtard durant la nuit rend l'espace fluide.

*L'organisation des usages de l'espace : les lieux de la danse,
de la consommation de drogue et des pratiques sexuelles*

Dans cette composition, le paysage dominant est celui de la danse⁴. Globalement les danseurs agissent en respectant une certaine distance entre les corps. Ils peuvent être proches, mais ne se touchent pas. La piste de danse est quadrillée en partie par ce que Mardas nomme des

4 Voir annexe 2.

régions symboliques. Elles ne sont pas matériellement délimitées mais correspondent à différentes manières d'être pouvant être spécifiées en référence aux identités sexuelles affichées des fêtards : hétéronormale, homosexuelle, *queer*. Les habitués étudiés utilisent ces termes à connotation sexuelle (Mardas 2016) qui ne renvoient pas à leur sexualité effective, mais à la manière dont ils se présentent. Il s'agit d'une division symbolique qui désigne le degré de discontinuité entre la manière d'être dans le club et celle diurne. Les fêtards qui dansent dans la partie droite expriment cette différence au minimum et ceux de la partie gauche en lui donnant deux formes différentes. A droite de la piste de danse, les fêtards ont un habillement et un comportement correspondant relativement à ce qui peut être observé dans n'importe quel club. A l'arrière gauche, se trouvent presque exclusivement des hommes en partie nus portant souvent des harnais ou des accessoires qui permettent immédiatement d'identifier leur appartenance à une communauté de gay ou de gay cuir. A l'avant gauche, se tiennent ceux qui apparaissent comme *anormaux* car non identifiables à aucune catégorie. Cette partie de la piste est la seule sans passage possible depuis l'entrée ou vers le bar et les toilettes. Elle est en ce sens protégée des interactions avec des fêtards qui, sortis de la piste et n'étant plus pris dans l'extase de la danse, pourraient reprendre momentanément leur point de vue habituel sur le monde et le regard négatif que la société porte sur ces *anormaux*. Les homosexuels peuvent se permettre une exposition à la frontière de la piste de danse, car ils font partie de communautés reconnues et relativement acceptées dans l'espace public diurne. Les *anormaux* évitent ce contact : leur point de contact avec les *normaux* a lieu sur la piste, dans l'euphorie de la danse.

Il est possible d'envisager cette partition de deux manières, qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre, selon que l'anormalité caractérise un comportement s'opposant à une règle édictée ou étant minoritaire. Leur articulation rend compte à la fois de la difficulté à produire un espace échappant absolument à l'ordre diurne et la réussite générale de cette tentative. D'un côté, il s'agit d'une réminiscence de l'ordre social diurne fondé sur des stéréotypes définissant la normalité et l'anormalité. Des valeurs pour chacune positives ou négatives leur sont attribuées selon que l'on se place dans le groupe normal ou dans le groupe déviant. L'organisation topographique de la piste de danse plaçant les *anormaux* dans un endroit relativement protégé tend à aller dans ce sens. Si le Berghain s'oppose au monde diurne, celui-ci se rappelle parfois aux fêtards malgré eux sous la forme d'habitudes sociales qui

reviennent subrepticement. Cela vaut à la fois pour ceux qui regardent les *anormaux* comme tels et les *anormaux* qui se vivent comme tels. D'un autre côté, il peut s'agir d'un simple constat de différences. Dans ce cas, parler de normaux ou d'anormaux, de bizarres ou de *queers* n'a rien de péjoratif et doit être compris dans la perspective du réinvestissement identitaire des insultes. Ce qui serait une insulte dans le monde diurne est simplement ici un nom propre. L'usage de ces termes renvoie simplement à une habitude consistant à désigner ainsi certains comportements et certaines apparences. Il est vidé de tout jugement de valeur. Parler de normaux et d'anormaux signifie leur appartenance à un groupe numériquement majoritaire ou minoritaire sans que ce constat n'ait d'implications sociales.

Dans le *dancescape*, c'est autour de la piste de danse que les autres endroits du club s'organisent. Il s'agit essentiellement des bars, des toilettes et des *backrooms*. Les bars ne constituent pas le centre d'un *drinkscape* car la plupart des fêtards ne consomment pas ou peu d'alcool. Il est à la marge du *dancescape*, plutôt associé au repos. Les toilettes et les *backrooms* sont par contre centraux dans le *drugscape*. La piste de danse est le lieu de l'effet de la drogue dans le *drugscape* et le lieu de la rencontre dans le *sexscape*. Les lieux de consommation sont ailleurs – même si la piste de danse reste le lieu le plus important dans la mesure où sans elle la prise de drogue en amont n'aurait aucun sens et la sexualité en aval n'aurait pas d'occasion de se faire.

Dans le *drugscape*, la partie centrale est les toilettes. Le reste du club est marqué par l'interdiction de consommer. En tant que partie du *drugscape*, les toilettes sont également un lieu d'échange verbal à la fois au sens où ces échanges ont souvent pour thème la consommation de drogue et au sens où ils sont permis par elle. Dans toutes ses parties, le *drugscape* respecte l'interdiction du GHB – seule règle officiellement édictée et rappelée par les videurs à l'entrée du club.

Dans le *sexscape*, les toilettes sont une partie très périphérique. La sexualité est officiellement permise partout contrairement à la majorité des clubs. Malgré cette possibilité offerte, les pratiques s'organisent cependant en fonction de parties précises. Les fêtards tendent à respecter l'intégrité de chacun et à utiliser les *backrooms* pour les activités sexuelles : des pièces sombres dédiées au sexe. Elles sont séparées et situées contre la piste de danse. Elles sont principalement utilisées par les homosexuels, mais certains couples hétérosexuels s'y rendent. À ce niveau il existe une interdépendance entre les organisations des *dancescape* et *sexscape*. L'homosexualisation de l'espace gauche de la piste

correspondant à l'emplacement des *darkrooms*, les homosexuels qui les fréquentent majoritairement se sont installés à côté. La piste de danse peut-être également un lieu où des attirances physiques se produisent, mais alors les fêtards changent de paysage : ils se rapprochent dans le *sexscape* alors qu'ils maintiennent une distance dans le *dancescape*. Au moment où le rapport entre les danseurs devient un échange de séduction, ils sont à la fois dans les deux paysages et se rapprochent par leurs mouvements et leurs regards avant de se toucher. Le *dancescape* n'est pas à proprement parler un lieu de drague comme c'est le cas généralement dans les boîtes de nuit (Bonte 2011). Cependant, la sexualité ne se limite pas aux simples rapports sexuels habituels. La manière de danser de certains fêtards peut être assimilés à une forme d'échange sexuel, bien qu'ils ne se touchent pas nécessairement. Si les pratiques sexuelles ayant lieu dans les *backrooms* sont de l'ordre de l'intime, celles réalisées sur la piste de danse peuvent être qualifiés d'extime. Elles sont associées au désir de rendre visibles certains aspects de soi sinon considérés comme relevant de l'intimité afin de performer une forme d'estime de soi (Tisseron 2001). Le soi intime est mis en scène de manière performative pour se reconnaître et reconnaître sa propre valeur. La sexualité sur la piste de danse doit ainsi être distinguée d'une pratique exhibitionniste fondée sur l'exposition et la recherche du regard en se tournant vers l'autre.

Le fonctionnement d'une hétérotopie : les effets d'une norme autre

*Un dispositif disciplinaire limitant le plaisir
et provoquant l'illusion de la liberté ?*

Le constat partagé selon lequel les comportements des fêtards s'opposent aux normes quotidiennes et en suspendent l'application fait que toutes les études répertoriées en sciences humaines sur le Berghain (Mahlich 2014 ; Mardas 2016 ; Henschel 2015 ; Paumgarten 2016) et un certain nombre d'étude sur des espaces similaires (Sevin 2013 ; Gallan 2015) y reconnaissent une hétérotopie. A partir de points de vue et de méthodes différentes, ils constatent tous la réalisation de l'utopie d'un mode déviant, libéré des contraintes diurnes et refusant les interdits. Elle est située, marquée par une frontière et organisée comme une composition d'espaces (Foucault 2009). Si elle permet de caractériser la différence avec l'espace diurne, la notion d'hétérotopie ne précise pas en elle-même le rapport que les comportements libérés

ont aux normes de l'espace où ils ont lieu. Lorsqu'il parle de la fête associée à la consommation de drogue dans laquelle il reconnaît l'héritage de la fête médiévale des fous (Foucault 1994c), Foucault ne précise pas le rapport entre la libération des normes et les règles qu'imposent les contraintes d'un lieu institutionnalisé.

Parmi les études sur le Berghain, seule celle de Mardas insiste véritablement sur cette dimension en suggérant que l'organisation spatiale du club est une contrainte. S'inscrivant dans une perspective largement partagée, elle pense alors la liberté et les règles dans un rapport de tension. Cette interprétation se retrouve implicitement dans la structure de travaux généraux sur la nuit qui séparent analytiquement les articles sur les fêtards et ceux sur la régulation (van Liempt *et al.* 2014), et est sous-entendue dans ceux qui insistent sur la déviance en ne faisant référence aux contraintes que pour dire que les fêtards en sont libérés (Poschard 2002 ; Gwiazdzinski 2005 ; Espinasse *et al.* 2005 ; Henschel 2015). La liberté peut alors être comprise de deux manières : soit il y a une liberté réelle que les règles du club tentent de réguler, soit cette liberté est une illusion produite par le décalage entre la norme du club et la norme diurne. Il s'agit de deux interprétations de la manière dont peut fonctionner une hétérotopie de ce type, cohérentes respectivement avec la manière dont Foucault envisage le plaisir et la liberté dans ses travaux sur le contrôle disciplinaire de la sexualité. Selon que le Berghain apparaît comme un espace de plaisir ou de liberté, il s'inscrit en opposition ou en continuité avec l'ordre social dont il est séparé en tant qu'hétérotopie.

Dans le premier cas, le plaisir est ce qui est irréductible à toute norme qui cherche à le contraindre. Il se manifeste par des usages bizarres et inhabituels du corps (Foucault 1984d). C'est ainsi que Mardas comprend ce qui se joue lorsqu'elle analyse la manière dont les habitués disent qu'ils ont la possibilité d'être eux-mêmes par opposition à l'identité de façade imposée et contrainte hors du club. Cette formulation essentialise l'identité actualisée dans le club, par opposition aux fausses identités assumées dans le monde diurne. L'hétérotopie est alors davantage une déterritorialisation (Williams 2008) qu'une reterritorialisation. C'est dans cette perspective que les videurs à l'entrée peuvent être décrits comme des gardiens du temple, quand bien même s'agirait-il d'un temple hédoniste (Delley 2015). Leur fonction est de laisser passer ceux dont ils perçoivent la vraie nature festive sous l'apparence que les fêtards se donnent dans la société diurne. L'entrée est une frontière qui interdit l'accès à ceux dont le moi véritable ne pour-

rait pas, en théorie, s'épanouir dans le club. Les règles s'opposent à cet élan et permettent de le réguler afin que la fête soit possible. C'est ce qui permet à Etienne Racine de définir ce type d'espace par la négociation et le compromis qui s'y jouent entre l'aspiration des fêtards à être eux-mêmes et la nécessité de composer avec le social (Racine 2002).

Si par contre il n'est pas possible de se libérer des normes et des contraintes mais simplement d'en changer, alors la liberté des fêtards est une impression due à l'écart entre les normes du club et les normes diurnes. C'est une illusion qui se produit lorsque les normes déterminant des comportements sont ignorées, ou bien elle est la servitude volontaire qui advient lorsque les sujets désirent ce qu'ils ont appris à désirer (Foucault 1984). Cette interprétation va dans le sens d'une critique de l'industrialisation du plaisir (Michaud 2012). L'importance grandissante donnée à l'organisation et au contrôle des fêtes signifie qu'il n'y a plus de fêtes qu'artificielles dans un espace social disciplinaire. Dans cette perspective, les fêtards soit résistent dans un espace qui est pourtant celui de la consommation organisée, soit sont victimes d'une illusion que l'industrie de la fête a tout intérêt à perpétuer. Comme les autres lieux du paysage nocturne, le Berghain appartient alors en fait au monde diurne, dont il serait l'envers, dans la mesure où la norme y fonctionne de la même manière.

Contraindre à une discipline de soi produisant liberté et plaisir

La difficulté que posent ces interprétations tient au fait qu'elles ne pensent la règle que de manière contraignante, alors que Foucault a montré qu'elle a toujours une positivité dans la mesure où elle produit des identités. Elles s'inscrivent dans une pensée de l'« hypothèse répressive » dont Foucault a montré les limites (Foucault 1984).

Dans le premier cas, le plaisir est simplement constaté et dans le second la liberté est simplement déniée. Il est au contraire possible de comprendre la liberté et le plaisir de manière performative. Considérant d'une manière plus générale les fêtes nocturnes, Marie Bonte va dans le même sens en observant que « les logiques d'exposition et de mise en scène ont, en retour, une valeur performative : s'énoncer comme un individu festif, nocturne, bon vivant revient à le devenir » (Bonte 2017, 461).

Ce n'est ni un rôle ni un moi profond révélé mais une nouvelle identité qui se constitue par un processus de subjectivation ayant la forme des attitudes normales du club. Ce terme doit s'entendre au sens donné par Judith Butler au processus de constitution du sujet par ses

actions et non pas en réalisation d'une essence préalable : l'identité se constitue « par une répétition stylisée d'actes » (Butler 2005, 26).

La logique de l'hétérotopie est alors comprise à partir des analyses que Foucault développe sur la gouvernementalité libérale et l'usage des plaisirs en Grèce antique, plutôt qu'à partir de ses travaux sur la sexualité contemporaine. Il montre que certains dispositifs de régulation peuvent produire des sujets libres : la liberté est définie non comme ce qui échappe à la norme, mais comme une certaine pratique sociale inscrite dans certains dispositifs normatifs particuliers (Foucault 1994d ; 2004a ; 2004b). Elle est le produit stratégiquement élaboré d'un certain exercice du pouvoir : « le libéralisme formule ceci, simplement : je vais te produire de quoi être libre. Je vais faire en sorte que tu sois libre d'être libre » (Foucault 2004b, 65). Si Foucault s'intéresse aux libertés politiques dans la mesure où sa recherche concerne les dispositifs de sécurité, il montre également qu'il peut en aller de même de l'intimité en étudiant les questions du souci de soi et de l'usage des plaisirs dans la Grèce antique. De ce point de vue, le plaisir libéré est une capacité sur soi (Foucault 1994e, 2001). Les plaisirs ne sont pas alors ce qui surgit au-delà ou à côté de la norme comme c'est le cas lorsque celle-ci apparaît comme créant un sujet soumis. Ils sont une pratique mise en place, organisée, produite et permise par le respect d'une certaine discipline de soi. Dans cette perspective, si l'identité de fêtard ainsi performée est celle d'un être libre et vivant des plaisirs, alors avoir un comportement adéquat n'est pas une manière d'être soumis à un pouvoir disciplinaire s'imposant.

Si la démonstration de Foucault s'appuie sur l'antiquité grecque, l'hypothèse qu'il en va de même pour les pratiques contemporaines peut être posée. C'est ce à quoi invite l'anthropologue Gayle Rubin lorsqu'elle décrit les lieux de sexualités gay de San Francisco : une certaine discipline imposant des comportements et un usage réglé de l'espace permettent aux clients de venir « y accomplir des prodiges sur son corps et sur son esprit » (Rubin 2011, 238). Le Berghain est un espace similaire. Les normes de comportement et d'usage de l'espace y sont celles de sujets libres et jouissants, capables de faire une œuvre créative de leur vie le temps d'un week-end. La discipline répressive ayant cours à l'extérieur ne doit pas être confondues avec celle libératrice à l'intérieur du club. La liberté et les plaisirs des fêtards renvoient à cette discipline de soi produite et entretenue par des règles de comportement et de circulation qui ne sont pas disciplinaires. C'est en ce sens qu'il est possible de parler d'une pratique de la *vie bonne*, « que l'on

pourrait qualifier d'éthique ou de morale » (Bonte 2017, 78). Elle est indissociable d'une bonne pratique de la fête, c'est-à-dire du respect de ces règles. La liberté et le plaisir de la danse, de la consommation de drogue et de la sexualité n'est pas que la libération des normes, que ce soit pour se réaliser soi-même ou pour se soumettre à d'autres normes. Elle a un contenu positif en elle-même.

Selon cette conception performative de l'identité, la fonction de la porte d'entrée est plus complexe puisqu'il s'agit de produire une nouvelle identité originale. Ce n'est pas une frontière qui laisse passer ceux qui sont déjà susceptibles d'adopter l'attitude voulue, comme s'il s'agissait d'un rituel négatif permettant de se déprendre de l'identité diurne pour qu'un « vrai » moi se libère. Envisagé de manière positive, ce rituel met dans une certaine disposition. L'identité du participant ne préexiste pas à ses actions. Prendre l'attitude du Berghain produit d'abord l'adhésion, avant que l'adhésion se montre par la poursuite de cette attitude. L'*ethos* est à la fois produit et moteur de ces comportements. La différence doit être établie entre l'individu faisant la queue pour rentrer et le fêtard, car contrairement à l'interprétation de la fête comme expression d'un moi véritable, il y a une discontinuité. Le passage des videurs est un interstice et un parcours de transition rituel. Le videur n'est pas une figure dominante et autoritaire, même s'il impose son autorité. Il le fait comme un accompagnant, à la fois qui enclenche l'action rituelle et sanctionne son bon déroulement à l'entrée. Un nouveau moi libre plutôt qu'un moi libéré est produit par ces normes dans une action rituelle : l'individu faisant la queue devient un fêtard une fois qu'il est rentré dans le club et il agit selon ses prescriptions. Une fois ce moment passé, le fêtard performe sa transformation sous sa propre responsabilité.

Conclusion : saisir le soi qui s'exprime

Le Berghain n'est ni un espace où il est possible de faire n'importe quoi comme le présentent la plupart des comptes rendus de soirées publiés sur Internet, ni un lieu de consommation d'une fête normalisée comme Yves Michaud en observe à Ibiza (Michaud 2012). Considérer la danse, la consommation de drogue et la sexualité comme des modalités d'énonciation de soi ne signifie pas nécessairement que ce moi soit en opposition aux règles régulatrices du club. L'expression de soi n'est pas la réalisation constative d'une véritable identité empêchée le reste du temps. C'est une action performative produite par les normes régu-

latrices du club : une « imitation sans original » (Butler 2005, 261) par laquelle le moi se constitue en s'exprimant selon certaines normes qu'il réinvestit et incarne. L'opposition n'est pas entre l'absence de normes et l'imposition d'une norme, mais entre deux types de normes : celles disciplinaires diurnes et celle de discipline de soi nocturne. Les règles d'usage du lieu n'imposent pas un ordre dans lequel les sujets sont contraints, mais au contraire invitent à performer une forme intime de la liberté et des plaisirs. Cette liberté et ces plaisirs ont un contenu positif en eux-mêmes : ils ne sont pas ce qui reste une fois les contraintes supprimées. Ce sont des formes d'être institutionnalisées. En les définissant ainsi de manière formelle, il n'est cependant pas possible de les caractériser, mais seulement d'en constater les manifestations. Pour caractériser le Berghain comme un espace vécu subjectivement et non seulement comme un espace pratiqué, il faudrait mener une étude à partir d'entretiens compréhensifs.

Bibliographie

- BONTE, M. (2017), *Beyrouth, états de fêtes. Géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit*, Thèse de Géographie, Université Grenoble Alpes.
- BOTOND, V. (2017), « The Dance Floor Experiment: Researching the Mediating Technologies and Embodied Experiences of Electronic Dance Music Event », *Popular Music and Society*, 40 2, pp. 131-150.
- BUTLER, J. (2005), *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte.
- CHATTERTON, P., HOLLANDS, R. (2003), *Urban Nightscapes: Youth Cultures, Pleasure Spaces and Corporate Power*, Londres, New York, Routledge.
- CLAVAL, P. (2013), *Présentation – la fête et la ville, Cidades*, 8 13, pp. 9-27.
- DELLEY, L. (2015), *Des agents et des désordres. Sociologie de la sécurité en milieu festif*, Mémoire de Master en Sociologie, Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (CH).
- DALE, A. (1993), « Le rôle de banalyse secondaire dans la recherche en sciences sociales », *Sociétés contemporaines*, n°14-15, pp. 7-21.
- DUVIGNAUD, J. (1977), *Le don du rien : Essai d'anthropologie de la fête*, Paris, Stock.
- EDENSOR, T. (2015), « The Gloomy City: Rethinking the Relationship between Light and Dark », *Urban Studies*, Volume 52, 3, pp. 422-38.
- ESPINASSE, C., GWIAZDZINSKI, L., HEURGON, E. (2005), *La nuit en question(s)*, La Tour-d'Aigues. Editions de L'Aube.

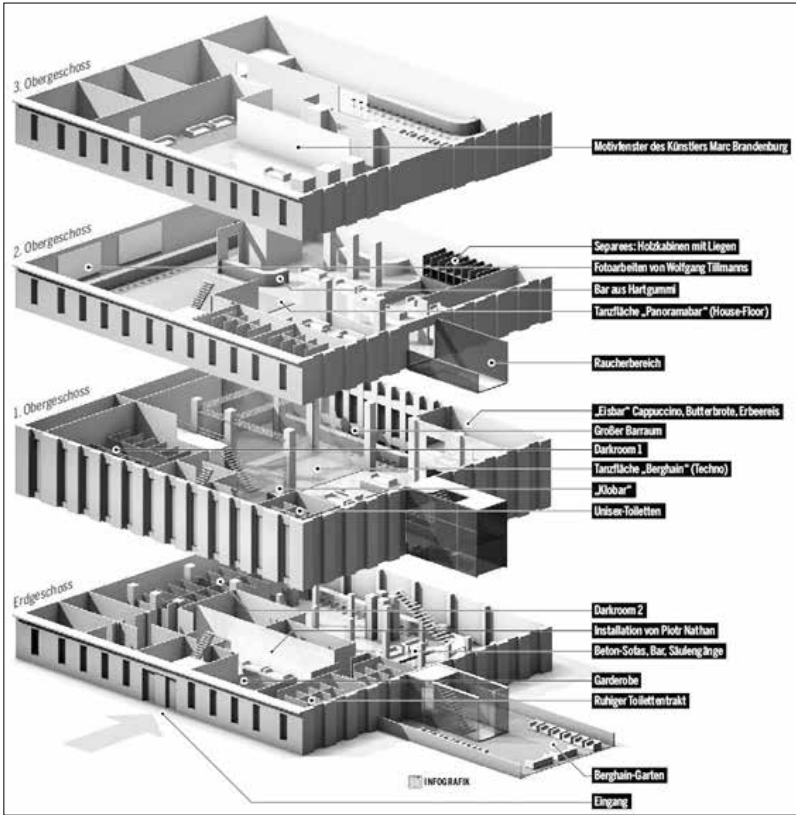
- FONTAINE, A., FONTANA, C. (1996), *Raver*, Paris, Anthropos.
- FOUCAULT, M. (1972), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1984), *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994a), Préface de 1961. *Dits et Ecrits*, tome I, texte numéro 4. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994b), La folie n'existe que dans une société. *Dits et Ecrits*, tome I, texte numéro 5. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994c), La folie et la société. *Dits et Ecrits*, tome III, texte numéro 222. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994d), Espace, savoir et pouvoir. *Dits et Ecrits*, tome IV, texte numéro 310. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994e), Aux sources du plaisir. *Dits et Ecrits*, tome IV, texte numéro 352. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (2001), *L'Herméneutique du sujet*. Cours au Collège de France 1981-82. Paris, Seuil.
- FOUCAULT, M. (2004a), *Sécurité Territoire Population*. Cours au Collège de France 1977-78. Paris, Seuil.
- FOUCAULT, M. (2004b), *Naissance de la biopolitique*. Cours au Collège de France 1978-79. Paris, Seuil.
- FOUCAULT, M. (2009), Les hétérotopies. *Le corps utopique – Les hétérotopies*. Paris, Lignes.
- GALLAN, B. (2015). « Night Lives: Heterotopia, Youth Transitions and Cultural Infrastructure in the Urban Night », *Urban Studies*, 52.
- GWIAZDZINSKI, L. (2005), *La Nuit, dernière frontière de la ville*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- HAMPARTZOUMIAN, S. (2004), *Effervescence techno ou la communauté trans(e)cendante*, Paris, L'Harmattan.
- HENSCHEL, R. (2015), « Andere Orte. Andere Körper. Zum verhältnis von Affect, Heterotopie und Techno im Berghain », *Samples*, Jahrgang 13.
- VAN LIEMPT, I., VAN AALST, I., SCHWANEN, T. (2015), « Introduction: Geographies of the urban night », *Urban Studies*, 52, 3, pp. 407-421.
- MAHLICH, R. (2014), *Heterotopie im Kontext von Clubkultur: Eine Analyse des Techno-/Houseclubs Berghain nach Foucaults Konzept der "Anderen Räume"*, Berlin, Hirnkost
- MARDAS, M. (2016), *Le Berghain : une hétérotopie ?*, Mémoire de Master en Sociologie, Université de Nanterre.

- MARQUARDT, S. (2014), *Die Nacht ist Leben*, Berlin, Ullstein Extra.
- MICHAUD, Y. (2012), *Ibiza mon amour. Enquête sur l'industrialisation du plaisir*, Paris, Éd. Du Nil.
- PAUMGARTEN, N. (2016), « Post-Ritual Space: Berghain », *Suspended Reason*, 23 decembre.
- POSCHARDT, U. (2002), *DJ Culture*, Paris, Kargo.
- QUEUDRUS, S. (2000), *Un maquis techno. Modes d'engagement et pratiques sociales dans la free-party*. Nantes, Mélanie Sèteun.
- RACINE, E. (2004), *Le phénomène techno : clubs, raves, free-parties*, Paris, Imago.
- REIDEMEISTER, E. (2016), *Berliner Berghain: Der beste Club der Welt? – Nicht für diesen amerikanischen Touristen*, <https://www.klonblog.com>, 31 Octobre.
- RUBIN, G. (2011), *Catacombes. Surveiller et jouir -Anthropologie politique du sexe*. Paris, EPEL.
- SEVIN, J.C. (2003), Hétérotopie techno, ethnographiques.org, Numéro 3.
- TISSERON, S. (2001), *L'intimité surexposée*, Paris. Ramsay.
- VANTHOURNHOUT, A. (2001), *Techno, rêves... et drogues ? Rencontrer les jeunes dans les nouveaux lieux d'extase*, Louvain la Neuve (Belgique), De Boeck et Larcier.
- WILLIAMS, R. (2008), « Night Spaces Darkness, Deterritorialization, and Social Control », *Space and Culture*, 11, 4, pp. 514-532.

Annexe 1 : plan de l'ensemble du club.

L'étage étudié est le 1^{er} étage (1. *Obergeschoss*).

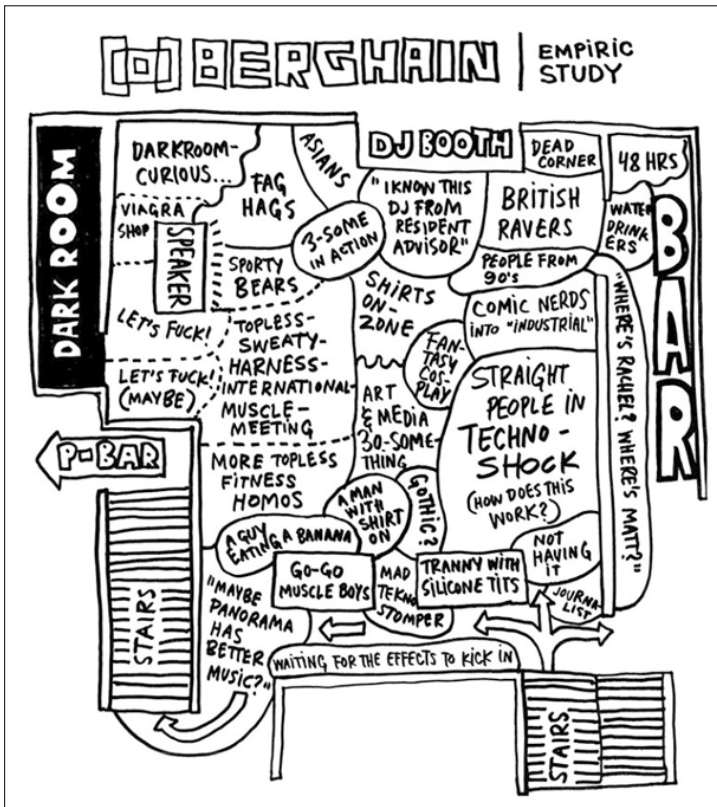
Le rez-de-chaussée (*Erdgeschoss*) a été depuis modifié.



Source : FAZE Redaktion (2017). *Aktenzeichen XY Gelöst – so sieht das Berghain von innen aus.* <http://www.fazemag.de/aktenzeichen-xy-geloest-so-sieht-das-berghain-von-innen-aus/>, 14 septembre

Annexe 2 : représentation humoristique et subjective du Berghain.

Sont représentées les différentes sous-catégories des groupes identifiés comme « homosexuels » et « normaux ». Ils sont ici identifiés spatialement, mais sont en fait mélangés dans chaque zone gauche et droite. Cette représentation n'identifie pas les « anormaux » ou *queer* qui se trouvent dans les lieux marqués « *Darkroom-curious* », « *Fag bags* », « *3-some in action* » et « *Asians* ». Il faut noter que le fait de les remplacer par ces catégories péjoratives va dans le sens de l'hypothèse d'une réminiscence du point de vue diurne – d'autant plus que ce schéma a comme source le blog d'un artiste participant au Berghain depuis 2006, qui ne peut donc être soupçonné de ne pas y avoir l'attitude requise.



Source : S. Goldmann (2016). *The berghain column*. Blog Wordpress. <https://sgoldmann.wordpress.com/archive/berghain2016-01/>

CONCLUSION

Le champ émergeant des “Night Studies”

Première esquisse d’une généalogie

Luc Gwiazdzinski (Université Grenoble Alpes, France)

Marco Maggioli (Università di Lingue e Comunicazione, Iulm, Milan, Italie)

Will Straw (McGill University, Montréal, Canada)

LE CHAMP ÉMERGEANT DES “NIGHT STUDIES” PREMIÈRE ESQUISSE D’UNE GÉNÉALOGIE

Will Straw, Luc Gwiazdzinski, Marco Maggioli

Notre position privilégiée au croisement des études culturelles et de la géographie nous a permis de voir émerger un champ interdisciplinaire particulier que l’on pourrait nommer les « Night Studies » ou « études sur la nuit »¹. Au-delà du simple constat, nous cherchons à repérer et analyser les étapes de l’avènement de ce champ spécifique.

L’émergence d’un objet interdisciplinaire

Il faut d’abord reconnaître qu’avant même qu’il ne devienne le nom d’un domaine de recherche universitaire, et depuis plus de 40 ans, le terme « Night Studies » a servi de titre à des romans, compositions musicales, et œuvres d’art visuelles. Parmi les romans, le plus canonic a été publié par l’auteur de fiction afro-américain Cyrus Colter, paru en 1977 et réédité à plusieurs reprises depuis. Son *Night Studies* est un roman de presque huit cent pages, mal reçu par la plupart des critiques, dont les multiples lignes narratives se déroulent à Paris, à Chicago, à San Francisco au présent, mais aussi, en Afrique et dans l’Océan Atlantique à l’époque de l’esclavage. Le livre ne concerne la nuit que dans la mesure où il s’offre comme chronique de la « *longue nuit de la souffrance* » des Noirs-Américains, une phrase que Colter emprunte à Martin Luther King. Il existe d’autres livres en anglais portant le titre *Night Study* ou *Night Studies* : un roman fantastique, un roman féministe canadien, et un roman quasi-pornographique dans le style de *Cinquante nuances de Grey*. Le terme a également servi de titre à un certain nombre de compositions musicales, des œuvres évoquant la solitude nocturne aux créations expérimentales.

Une avalanche de publications sur la nuit

A ce jour et à notre connaissance, aucun livre académique ne porte encore le titre *Night Studies*. Néanmoins, depuis une quinzaine d’années, et surtout depuis 2010, on assiste à une avalanche de publications,

1 Nous employons le terme « Night studies » en anglais, parce que c’est en anglais qu’on en parle le plus souvent, même dans les publications françaises.

de colloques, d'études sur la nuit – davantage que dans toute période équivalente précédente. Cette émergence est confirmée par le nombre important de numéros thématiques de revues et magazines consacrés à la nuit qu'il est impossible de recenser de manière exhaustive (voir bibliographie).

Des convergences

Affirmer l'émergence d'un champ d'études tel que les « Night Studies », oblige à dépasser la simple accumulation d'exemples. Elle présuppose la convergence d'une variété d'interventions académiques, provenant de contextes disciplinaires différents. Cela nécessite l'existence d'un « réseau inter-citationnel » – un « territoire du savoir » à l'intérieur duquel le partage d'un corpus plus ou moins commun de références s'établit et se stabilise. Cela suppose également que des chercheurs de plusieurs disciplines éprouvent le même sentiment de participer à un mouvement collectif en constante évolution – un mouvement où les interventions se distinguent non seulement en raison de leurs différences d'orientation, mais aussi dans leur manière d'être plus ou moins à jour par rapport à l'état de plus en plus visible de l'ensemble du champ. Dans l'émergence du champ des « Night Studies », on voit aussi des objets d'étude plus anciens reconfigurés et relocalisés, de telle sorte qu'ils puissent être revendiqués et absorbés par ce champ dont l'objet central est la nuit.

Un non virage théorique

Parler de l'émergence récente d'un objet d'intérêt interdisciplinaire n'équivaut pas à parler d'un virage théorique dans le domaine des sciences de la culture ou des sciences du territoire. Il n'y a pas eu – ou pas encore – de « virage nocturne », du même ordre que les virages ou « *turns* » qui ont transformé les champs dans lesquels nous travaillons : une convergence de projets sur la nuit n'est pas du même ordre que le virage « affectif », le virage « infrastructurel », le virage « post-humain », le virage « *thing theory* », etc., pour ne nommer que quelques tournants (*turns*) qui ont beaucoup fait parler d'eux dans les milieux de la théorie de la culture ou d'autres qui semblent affecter le domaine des sciences de l'espace comme le « tournant temporel » (Gwiazdzinski 2019). Il n'y a pas de virage nocturne, à la fois parce que la nuit n'est pas une orientation méthodologique, mais aussi parce que l'émergence des « Night Studies » n'a pas cette double dimension que décrit Doris Backmann-Medick dans son livre sur les virages théoriques dans l'analyse de la

culture : comme pression pour innover et se conformer tout à la fois, pour aller de l'avant, viser l'originalité, tout en faisant partie d'un mouvement collectif, donc en suivant ses pairs².

Le parallèle avec les « screen studies ».

Si la nuit se présente comme nouvel objet, un bon parallèle peut être fait avec l'émergence de ce qu'on appelle en anglais les « *screen studies* » (études sur les écrans). Au cours des 20 dernières années, on a vu apparaître ce sous-champ qui essaie de réunir les études sur l'ensemble des médias dont l'interface entre le texte et le spectateur ou lecteur prend la forme d'un écran : le cinéma et la télévision, bien sûr, mais aussi les ordinateurs de toutes tailles, les téléphones portables, les écrans installés aux murs des édifices, etc. Les « *screens studies* » se sont développées à partir de l'idée que le fait d'avoir l'écran comme interface donne à une variété de médias une dimension commune qui transcende leurs différences historiques ou ontologiques. Si le projet des *screen studies* s'est implanté avec un certain succès, c'est parce qu'il a encouragé l'élaboration d'une série de thèmes qui se sont avérés utiles pour l'étude des traits que partagent les média « écraniques » : le cadre, la lumière, le positionnement du spectateur, etc. En même temps, l'échec partiel des *screen studies* comme champ rassembleur vient des défis que pose tout effort visant à construire un pont entre, d'un côté, les études cinématographiques, toujours ancrées dans les sciences humaines et dans l'analyse textuelle, et, de l'autre, les études sur les médias, et sur la télévision principalement, dont les origines se trouvent davantage dans les sciences sociales et les études de réception. En effet, ce n'est pas en surmontant ce clivage que les *screen studies* ont connu certains moments de réussite, mais en s'ouvrant aux idées venues d'ailleurs : celles des historiens de l'art, par exemple, intéressés par l'entrée massive des écrans dans les galeries ou les lieux publics d'exposition ; et celles des urbanistes, pour qui les écrans publics sont devenus un élément de plus en plus commun de l'environnement bâti.

La nuit comme un pivot

Comme cela a été le cas pour les *screen studies*, où une dépendance commune de plusieurs médias à une interface de type « écranique » a autorisé la construction d'un champ commun de concepts, de débats,

2 Bachman-Medick D., 2016, *Cultural Turns : New Orientations in the Study of Culture*, translated from the German by Adam Blauhut, Berlin, Boston : de Gruyter.

et d'histoires, l'émergence des *night studies* fut manifeste au moment où une variété d'objets longtemps étudiés avec peu de références à la nuit, se sont révélés comme faisant partie, implicitement ou non, de celle-ci. S'il fallait faire la liste de ces objets, on y mettrait par exemple le sommeil, la vie des bars et des clubs, l'ombre, la sociabilité, la fréquentation des théâtres, la régulation de la moralité, l'insécurité des femmes dans la ville. Aucun de ces objets n'est exclusif à la nuit, mais tous ont été repensés récemment dans leur rapport à la nuit.

Une scène nocturne

On voit peu à peu apparaître une scène de la recherche sur la nuit urbaine – associant à la fois un groupe de « *personnes qui bougent de places en places...*, *les places sur lesquelles ils bougent et le mouvement lui-même* »³ – qui se déploie en partenariat avec les pouvoirs publics⁴. Les colloques⁵, séminaires, travaux de recherche, numéros thématiques de revues et magazines⁶, thèses⁷ et expositions sur la nuit – principalement urbaine – (*Nuits parisiennes*⁸, *Peindre la nuit*⁹) se multiplient. Cette recherche – « inter », « trans », voire « post » disciplinaire – s'ouvre peu à peu à d'autres espaces que l'Europe ou l'Amérique du Nord avec en parallèle des re-spécialisations sur différents objets et thématiques : lumière, gouvernance, paysage, géographie, circulation des pratiques, insécurité liée au genre, pollution lumineuse, culture, médias, représentation, innovation urbaine, économie de la nuit ou marketing territorial.

3 Straw W., 2002, « "Scenes and Sensibilities", in *CitiesScene* », special issue. *Public*, 22/23, Toronto : Public Access/York University, pp.245-247.

4 Gwiadzinski L., Straw W., Maggioli M., 2019, « Geographies of the Night. From geographical object to Night Studies », *Bollettino della Società Geografica Italiana* 14, 2(1), pp.9-22.

5 « 3ème Rencontres européennes de la nuit », 1-2-3 février 2018, Lyon ; « NIGHTS 2018 – 4ème Conférence internationale sur la vie nocturne », 15-17 novembre 2018, Bruxelles.

6 Voir « *Note Magazines* » (Bibliographie).

7 Voir « *Note Thèses* » (Bibliographie).

8 Du 25 novembre 2017 au 27 janvier 2018, l'exposition *Les Nuits parisiennes* a retracé deux siècles et demi de vie nocturne dans la capitale et a rassemblé plus de 300 tableaux, photos, décors, films.

9 Du 13 octobre 2018 au 15 avril 2019, le Centre Pompidou-Metz a consacré une exposition de grande ampleur au thème de la nuit dans la peinture moderne et contemporaine.

Les publications scientifiques, les programmes de recherche et les plateformes partenariales se structurent – comme la Plateforme nationale de la vie nocturne en France¹⁰ ou des collectifs de recherche. De plus en plus d'articles, ouvrages ou numéros spéciaux de revues¹¹ scientifiques – en passant par les revues de vulgarisation¹² ou de marketing¹³ – sont publiés sur ces sujets nocturnes participant au tournant spatial sensible et expérientiel des sciences humaines et sociales (Maggioli, 2015).

L'émergence concomitante des « politiques de la nuit »

Dans un double mouvement supplémentaire, nous voyons le domaine académique des « études de nuit » (*night studies*) émerger à peu près en même temps que divers développements dans le monde extra-académique de la politique et de la gouvernance urbaines¹⁴. D'un côté, les villes investissent dans l'organisation de nuits blanches, de « nuits des musées », de « nuits de la liberté », initiatives visant à prolonger le temps consacré à la culture légitime dans les profondeurs de la nuit ou à profiter de son image de transgression ou de sociabilité accrue. Simultanément, les conflits liés à la gentrification dans les villes se traduisent par des batailles contre le droit des institutions culturelles à faire du bruit et l'obligation pour les administrations des villes de régler de tels conflits. Parmi ces initiatives et ces conflits, on assiste à une explosion de nouveaux instruments politiques par lesquels les villes prétendent reconnaître l'importance de la nuit et le remède à leur négligence historique : « Maires de nuit », « Tsars de nuit », « Ambassadeurs de la nuit »¹⁵ ; consultations publiques telles que les tables rondes et les « Etats généraux de la nuit » comme à Paris, Genève ou Lausanne ; accords négociés, tels que les « Chartes de la vie nocturne » – sur le droit des différents groupes sociaux à occuper et à utiliser la nuit – et mise en place de dispositifs de médiation comme les « pierrots de la nuit » à Paris.

10 <http://pnavn.org/a-propos/>

11 *Hémisphères, La revue suisse de la recherche*, n°12, septembre 2017, pp.18-22.

12 *Socialter* n°29, juin-juillet 2018.

13 *La revue des marques* n°97, janvier 2017.

14 Gwiazdzinski L., Straw W., Maggioli M., 2019, « Geographies of the Night. From geographical object to Night Studies », *Bollettino della Società Geografica Italiana* 14, 2(1), pp.9-22.

15 Voir Seijas, A et Gelder, M., 2020.

Après les études pionnières sur l'économie de la nuit des années 90, de nombreux diagnostics ont été menés à Londres, Gloucester, Leicester, New-York, Sydney ou Melbourne et dans quelques villes des Amériques¹⁶. Parallèlement, la question de la nuit s'invite dans l'agenda du jour avec des appels à sauver la nuit, comme celui de l'Union Astronomique Internationale (UAI ou IAU en anglais) de la part des astronomes, ou à l'investir de manière pluridisciplinaire¹⁷.

Un livre central

Avant de se tourner vers les axes disciplinaires qui servent d'origines aux études sur la nuit, il est intéressant de s'arrêter sur un livre en particulier : *La ville la nuit*, d'Anne Cauquelin (1977), philosophe en esthétique. Dans cet ouvrage, qui n'a jamais été traduit en anglais, nous trouvons la totalité – ou presque – des préoccupations actuelles des *Night Studies*, telles qu'elles se développeront plus tard. Cauquelin parle du rôle des sens – du voir, du toucher – et des changements qu'ils connaissent au cours d'un cycle de 24 heures. Elle s'intéresse à l'éclairage artificiel, au corps nocturne et à son rapport à l'insécurité, à l'histoire des nuits parisiennes. Enfin, dans une partie merveilleuse du livre, elle offre des cartographies de la nuit parisienne qui montrent la répartition des services selon les heures. « D'heure en heure la ville se rétracte », écrit-elle. On se plaît à imaginer un univers parallèle, dans lequel le livre de Cauquelin aurait donné naissance au nouveau champ des *Night Studies* dès la fin des années 1970. Ce ne fut pas le cas.

Face à ces évolutions, nous avançons l'idée que dans quatre disciplines ou *clusters* de disciplines, au moins, la nuit assume le rôle du pivot autour duquel tournent un nombre croissant de projets et d'activités de recherche. Dans cette émergence des *Night Studies*, on voit une reconfiguration des objets et un élargissement de la gamme de références communes sur lesquels les travaux s'appuient. On note également l'apparition de nouvelles collaborations et de nouveaux réseaux transnationaux.

16 Voir, par exemple, Mercado-Celis, A., 2016, « Districts and Networks in the Alternative Pop Music Scene in México City », *Area Development and Policy* <http://dx.doi.org/10.1080/23792949.2016.1248455>

17 Kyba, C., Pritchard, S., Ekirch, A., Eldridge, A., Jechow, A., Preiser, C., Kunz, D., Henckel, D., Höllker, F., Barentine, J., Berge, J., Meier, J., Gwiadzinski, L., Spitschan, M., Milan, M., Bach, S., Schroer, S. and Straw, W., 2020, « Night Matters – Why the Interdisciplinary Field of “Night Studies” Is Needed ». *J : Multidisciplinary Scientific Journal*. 3 (1), pp. 1-6. doi :10.3390/j3010001.

Des disciplines ou champs interdisciplinaires centraux

L'intérêt pour la nuit est notamment présent dans quatre disciplines ou champs interdisciplinaires importants.

L'ancrage fort en géographie et urbanisme

Commençons par la géographie, même si la discussion englobe certaines approches en urbanisme, en aménagement et en études urbaines, tout en reconnaissant que ces disciplines sont distinctes. Néanmoins, c'est avec les études urbaines et l'aménagement que les géographes travaillant sur la nuit ont le plus souvent collaboré. Il est parfois difficile de distinguer des concepts strictement géographiques des autres davantage, disons, « urbanistiques ».

En France, comme en Italie, la géographie a joué un rôle déterminant dans l'émergence des études sur la nuit. De manière assez schématique on peut tracer une généalogie des *Night Studies* dont les racines sont dans les mouvements mobilisés pour la révision des différentes temporalités urbaines. Comme le constate le chercheur allemand Ulrich Mückenberger, dans un article rétrospectif sur cette évolution¹⁸, c'est en Italie, au milieu des années 1980, que les chercheurs ainsi que l'administration municipale se sont intéressés à la question des « temps de la ville » – les « *tempi della città* ». A ce moment, la question du temps des villes s'est posée surtout en termes de réconciliation de différentes temporalités : temps de la vie domestique, temps du travail, temps de la disponibilité des services municipaux. Comment, par exemple, harmoniser l'offre des services municipaux en matière de transport, de santé, etc., avec les horaires des citoyens qui travaillent dans les bureaux ou des mères de famille confinées au foyer ?

Au cours des années 1990, ce sont principalement des groupes féministes qui ont élaboré de nouvelles politiques du temps en Italie, dans les villes administrées par des gouvernements de gauche : la publication de l'ouvrage, *Le donne cambiano il tempo* [« *Les femmes changent le temps* »], édité par le Parti communiste Italien en 1990, est vue comme un moment clef dans ce processus de politisation du temps¹⁹. Tout aussi important fut le livre de Sandra Bonfiglioli, paru en 1990, *L'Architettura*

18 Mückenberger U., 2011, « Local time Policies in Europe », *Time and Society* 20(2) pp.241-273.

19 Voir, pour une analyse détaillée de ses développements, Mallet, S., 2009, « Des mises en lumière urbaines nocturnes à la chronotopie. Vers un urbanisme temporel ? », Thèse doctorale, IUP- Université Paris-Est, Créteil Val de Marne.

*del tempo*²⁰ sur les temporalités de la ville. Bonfiglioli raconte ailleurs que cette nouvelle politique des villes en Italie allait jusqu'à vouloir réglementer le temps urbain de manière à faciliter l'entrée des femmes sur le marché du travail.

Dans un premier temps, la nuit est pourtant absente des premières réflexions sur les temps urbains. L'accent est mis sur le rapport entre les différents rythmes de la vie urbaine, sur leur synchronisation et leur désynchronisation, plutôt que sur le passage du jour à la nuit. Les temps de la ville qu'on étudie sont *tous* des temps sociaux, humains et construits ; ils ne se basent sur aucune temporalité naturelle et immuable, comme celle qui s'organise autour du lever et du coucher du soleil. L'excellent article de Bonfiglioli et Rosso sur les politiques des temps urbains en Italie, paru en 1997, ne contient aucune mention de la nuit ou des phénomènes nocturnes.

En 1999, avec la publication *Times in the City and Quality of Life*, les choses changent un peu²¹. Dans un texte de 85 pages, qui résume l'évolution des politiques sur le temps des villes, on trouve 29 mentions de la nuit, et dans tous ses aspects : la nuit du travail, la nuit des arts, la question de la sécurité de la nuit, etc. En effet, c'est lorsque les français prennent le relais, que la nuit prend de l'importance dans l'étude des temps urbains. En 1999 est paru dans la revue *Aménagement et nature*, l'article « Les territoires de l'ombre : penser la ville, penser la nuit »²². Écrit en fait en 1997 en réponse à un « appel à l'utopie » de la DATAR, l'article insiste sur la nuit comme une « dimension oubliée de la ville ». Cet article a une valeur historique, non seulement parce qu'il propose de commencer à étudier la nuit mais parce que, en dessinant l'utopie requise par l'appel, les auteurs imaginent un monde dans lequel, pour chaque commune de plus de 10 000 habitants, les citoyens éliraient un « maire de la nuit ». Si, en 1997, cette idée relevait de la science-fiction, vingt ans plus tard nous nous trouvons dans un monde où New York, Paris, Londres, Prague, Amsterdam, et une cinquantaine d'autres villes ont désormais leur maire de la nuit.

Dans le contexte français, davantage que dans tout autre contexte national ou linguistique, c'est dans la discipline géographique et l'urba-

20 Bonfiglioli S., 1990, *L'architettura del tempo*, Milano, Liguori.

21 Boulin J.Y., Mückenberger U., 1999, « Times in the City and Quality of Life », *Best European studies on time*, n°1, 1999, Européen Foundation for the improvement of living and working Conditions.

22 Gwiardzinski L., Aghina B., 1999, « Les territoires de l'ombre », Revue *Aménagement et nature* n°133, Utopies pour le territoire, juin 1999, pp.105-108.

nisme – notamment autour de la lumière²³ – que l'on a pu voir cet objet de la nuit prendre forme. On ne peut oublier le rôle moteur « d'urbanistes lumière » comme Roger Narboni²⁴, mais aussi « d'artistes lumière » comme Yann Kersalé²⁵ en France et Gianni Ravelli et Paulo Castagna en Italie²⁶. À différentes échelles, des schémas directeurs d'aménagement lumière, à l'éclairage d'expositions en passant par des installations urbaines sur les plus hautes tours, ils ont révolutionné la mise en scène de nos nuits, ont ancré ces questions nouvelles dans les écoles d'architecture et contribué à théoriser un domaine en émergence

On peut retracer le processus par lequel de nombreuses idées sur les temps urbains, sur les temporalités de la ville, sur la rythmanalyse, sur les chronotopes, sur la reconceptualisation féministe de la ville ouvrent pour incorporer – au moins partiellement – un intérêt pour la nuit. *La nuit : dernière frontière de la ville*, paru en 2005, est à la fois un symptôme et un moteur de ce passage d'une problématique du temps des villes à une problématique de la nuit. Les *Night Studies* s'éloignent des études sur les temporalités urbaines par au moins deux aspects. En premier lieu, l'effort pour penser le temps et l'espace passe notamment d'un travail sur le concept de chronotope imaginé par Bakhtin en littérature²⁷ – et développé à la fin des années 90, par l'équipe du Lab-Sat de la faculté d'architecture du Politecnico di Milano menée par le professeur Sandra Bonfiglioli²⁸ – qui essaye de fixer les points d'imbrication du temps et de l'espace, à un travail sur un concept plus flou, vaste et poétique de la nuit comme territoire. Cette spécialisation de la nuit, cette vision de la nuit comme monde à part – qui rappelle la poésie romantique ou la photographie urbaine d'autres époques – encourage le rayonnement de la nuit en tant qu'objet interdisciplinaire. Le fait de concevoir la nuit comme espace, territoire, permet des réflexions très élaborées sur son statut d'espace identitaire. Elle pose également la

23 « Nuits et lumières », *Les Annales de la recherche urbaine*, N°87, 2000 ; Masbounji, A. (dir.). *Penser la ville par la lumière*, Éditions de la Villette, pp. 107-112.

24 Narboni R., 2012, *Les Eclairages des villes. Vers un urbanisme nocturne*, Paris, InFolio.

25 Kersalé Y., 2008, *Manière Noire (géopoétique du paysage)*, Paris, éd. L'Une et l'autre.

26 Urban video installation, with "Futurist lighting" presented in the ADI INDEX COMPASSO D'ORO 2010, Palazzo Reale di Milano.

27 Bakhtin M., 1981, « Forms of time and of the chronotope in the novel », in *The Dialogic Imagination*, edited by Michael Holquist, translated by Caryl Emerson and Michael Holquist. Austin : University of Texas Press.

28 Guez A., 2005, « Une interprétation chronotopique. Réaménagement du quartier des halles », *Urbanisme* n° 340, janv.-fév 2005.

question de la représentation politique de la nuit, question qui sera au cœur des débats sur la gouvernance des villes à partir de 2010.

La montée des études sur la nuit a encouragé un rapprochement entre l'étude des temps urbains et les études sur l'affect (*affect theory*) dans les études culturelles. On peut noter ici les études sur les ambiances de Thibaud²⁹ et des chercheurs du laboratoire Cresson à Grenoble, les écrits du chercheur britannique Ben Anderson sur ce qu'il appelle les « *affective atmospheres* »³⁰, et les recherches de Sarah Sharma sur les formes de solidarité marquant les mouvements de contestation nocturne³¹. On voit se développer, de plus en plus, un intérêt pour les ambiances ou les atmosphères qui s'éloigne de l'intérêt pour les hétérotopies ou les *third spaces*, les unités d'espace délimités, pour s'attacher à la nuit en tant que phénomène quasi-territorial plus vaste.

On peut également noter l'émergence d'une école allemande de chercheurs, travaillant sur les questions d'éclairage urbain et sa relation à la fois avec les questions de pollution lumineuse et d'activité économique nocturne³² et d'un groupe pluridisciplinaire actif de chercheurs français (RENOIR³³ pour Ressources environnementales nocturnes & territoires) qui œuvrent autour de la thématique de la protection et de la valorisation de l'environnement nocturne.

L'importance des recherches historiques

Dans les disciplines historiques, la nuit est devenue un objet d'analyse important au cours des quinze dernières années. C'est en histoire, que se trouvent les livres sur la nuit qui ont fait beaucoup parler d'eux. C'est sans doute à travers les ouvrages historiques sur la nuit que l'internationalisation des *Night Studies* est la plus visible.

Au tournant de l'an 2000, lorsque l'on voulait parler de la nuit, il n'y avait que quatre livres vraiment pertinents. On a déjà parlé du livre pionnier d'Anne Cauquelin, publié en 1977. Les trois autres ont été écrits par des historiens : *Disenchanted nights*, de l'allemand Wolfgang Schivelbusch, publié en anglais en 1988, suit l'histoire de l'éclairage

29 Thibaud J.P., 2015, *En quête d'ambiances : éprouver la ville en passant*. Genève, MétisPresses.

30 Anderson, B., 2009, « Affective atmospheres », *Emotion, space and society*, 2:77-81.

31 Sharma, S., 2013, « Because the Night Belongs to Lovers : Occupying the Time of Precarity », *Communication and Critical/Cultural Studies*, Volume 11:1, pp.5-14.

32 Hasenöhr, U., Krause, K., Meier, J. and Pottharst, M. (dir.), 2014, *Urban Lighting, Light and Society*, London and New York, Taylor and Francis.

33 <https://renoir.hypotheses.org/>

électrique. *Nights in the Big City* du Germaniste Joachim Schlor (1998), relève plutôt de l'histoire sociale, traitant de la nuit à Paris, à Londres et à Berlin au tournant du XXe siècle. *Cultures of Darkness* de l'historien canadien Bryan Palmer (2000), se voulait une histoire du radicalisme politique et culturel dans plusieurs sociétés. Ici la nuit est métaphorisée en tant qu'espace-temps où résideraient les pulsions, les désirs excessifs et les projets d'action révolutionnaire.

Si ces trois livres d'histoire ont quelque chose en commun, c'est le recours à la nuit pour exemplifier et expliquer l'arrivée de la modernité urbaine : évènement qui s'est produit avec l'illumination électrique pour Schivelbusch, avec l'apparition d'une vie publique et populaire de loisirs urbains pour Schlor, et avec la croissance des mouvements révolutionnaires pour Palmer. On n'est pas encore arrivé à une « histoire de la nuit », telle que l'imagineront des ouvrages qui suivront.

La nuit tient le rôle du terrain où se manifestent les grandes mutations qu'on associe principalement à la deuxième moitié du XIXe siècle.

Les études historiques sur la nuit qui suivront, dans les années 2000, seront moins spectaculaires – plus enracinées dans l'histoire de la vie quotidienne, plus intéressées par les pratiques familiales, la vie de quartier, les communautés. La nuit est une nuit vécue, à l'intérieur de régimes temporels variable et construits, et les livres historiques sur la nuit semblent de plus en plus participer à cette « *normal science* » dont parlait Thomas Kuhn. Si la géographie de la nuit a été, à ses débuts et aujourd'hui encore, dominée par les Français, dans les études historiques sur la nuit les Américains ne sont pas loin derrière. Pour Craig Koslofsky (2011), l'histoire des villes européennes du XVIe au XIXe siècle pourra s'expliquer en partie par ce processus qu'il appelle la « nocturnalisation » et qu'il définit ainsi : « l'expansion continue des usages sociaux et symboliques de la nuit ». La nuit change au fur et à mesure qu'on se couche plus tard, qu'on dîne plus tard, qu'on va au théâtre plus tard que par le passé, et ce prolongement de la nuit active est transmis des classes aisées aux plus pauvres.

A travers un nombre croissant d'études historiques, on glisse de l'analyse détaillée des rituels de la vie nocturne à la transformation topographique des villes, divisées entre zones de loisirs urbains, zones d'approvisionnement ou de criminalité. C'est le cas de l'histoire de Peter C. Baldin sur la nuit moderne des villes américaines comme Washington et New York (2012) et de l'enquête de Mark Caldwell sur le développement de la culture nocturne à New York (2005). En

France, l'important travail historique de Simone Delattre (2000) sur Paris au XIXe siècle sera rejoint par d'autres travaux d'histoire sociale dans lesquels on peut voir la nuit assumer la cohérence en tant qu'objet historique (ex. : Montandon 2009 ; Cabantous 2009).

Dans ces ouvrages, comme dans ceux qui les suivent, le travail d'historien repose sur une énorme quantité de traces et de sources. Le livre qui a accompagné l'exposition *Paris La Nuit : Chroniques Urbaines* à l'Arsenal en 2013 déborde les limites du catalogue muséal pour offrir une panoplie de méthodologies de recherche historique : sondages, statistiques, cartes, fouilles dans les archives journalistiques et médiatiques, etc., toutes employées pour mesurer, cartographier et reconstruire ce phénomène insaisissable qu'est la nuit et son histoire.

L'étude historique de la nuit s'internationalise. Depuis 2015, comme par un effet de mode, des livres historiques – à moitié universitaires – emplis de photos et de nostalgie, sortent à Mexico City³⁴, à Rio de Janeiro³⁵ et ailleurs. Si ce genre de livre a toujours existé, on remarquera néanmoins qu'ils font davantage référence, dans leur titre, à la nuit, qu'à une époque particulière ou à une forme culturelle précise.

Les explorations en anthropologie urbaine et sociologie

Dans la troisième des disciplines, l'anthropologie, on voit assez clairement la montée des *Night Studies*. Nous avons associé anthropologie urbaine et sociologie, tout en étant conscients des différences. On soulignera quand même la variation de leur proximité d'un pays à un autre. En France, un collectif « les nocturnes » travaille depuis une quinzaine d'années sur l'anthropologie de la nuit³⁶ avec des séminaires réguliers, colloques³⁷ et publications. En langue anglaise, les *night studies* sociologiques ou anthropologiques ont été dominées par des auteurs

34 Sagahon, L. et al. (dir.), 2014, *Vivir la noche, Historias en la ciudad de Mexico*, Mexico : ESTUDIO SAGAHÓN/Conaculta ; Martinez, J.L., 2016, *El día que cambio la noche. Memorias de un noctambulo en la ciudad de Mexico*, Mexico, Editorial Grijalbo ; Osorno, G., 2014, *Tengo que morir todas las noches. Una cronica de los ochenta, el undergrund y la cultura gay*, Mexico : Debate.

35 Feijo, L., Wagner, M., 2014, *Rio cultura da noite – Uma historia da noite carioca*, Rio de Janeiro : Casa da Palavra.

36 Galinier, J., Monod Becquelin, A., Bordin, G., Fontaine, L., Fourmaux, F., Rouillet Ponce, J., Salzarulo, P., Simonnot, P., Therrien, M. and Zilli, I., « Anthropology of the Night : Cross-Disciplinary Investigations », *Current Anthropology* 51, no. 6 (December 2010) : 819-847.

37 Voir « Note Colloques » (Bibliographie).

américains et britanniques. Dans les études américaines, la nuit figure comme milieu à l'intérieur duquel l'enjeu du « vivre-ensemble » se pose avec acuité. C'est un terrain qui rend particulièrement évidents et sensibles des conflits d'ordre économique engendrés, par exemple, par le racisme ou la gentrification. On peut tracer une généalogie plus longue menant des premières recherches de l'École de Chicago des années 1920 jusqu'aux livres des années 2000 sur les quartiers de Chicago et leur vie nocturne. Pour la sociologie britannique, on arrive à la nuit après deux ou trois décennies de révision théorique menant de la « théorie de la déviance » à la fin des années soixante aux *Cultural Studies* dans sa version birminghambienne, pour passer ensuite aux études sur les cultures de l'alcool (*drinking cultures*) et de la sociabilité relevant de ce qu'à la fin des années 1990, on appelait l'économie de nuit (*the night time economy*).

Nous pouvons démarrer par deux livres en anglais, sur Chicago. Le premier est le livre *Blue Chicago* de David Grazian (2003), sur les boîtes de nuit de Chicago où l'on joue du *Blues*. S'il parle d'un genre musical, le livre n'en construit pas moins tout un univers moral, éthique, économique, racial et interracial, qui est celui d'une certaine vie nocturne. Si le livre ne semble pas toujours réfléchir à la nuit, il comporte des passages importants où de nouveaux concepts pour comprendre la nuit font irruption. Le premier de ces concepts est le « *nocturnal self* » (le soi nocturne), l'identité qu'on adopte en sortant la nuit, en participant à la sociabilité nocturne. Ce soi nocturne n'est pas qu'un masque au sens « goffmanien » ; il est lié à l'autre concept que le livre avance, celui explicitement « bourdieusien », de « *nocturnal capital* » (capital nocturne). Ce capital est le statut qu'on peut accumuler ou perdre en tant qu'habitué des lieux nocturnes. Dans l'autre ouvrage sur Chicago, celui de Richard Lloyd portant sur la gentrification du quartier de Wicker Park (2006), l'auteur cite Grazian en intégrant le *nocturnal self* et le *nocturnal capital* à une théorie des postures du cool et de la vie bohème, théorie dans laquelle la nuit comme telle tient une place assez mineure.

C'est au cours des années 1990 que se dessine une généalogie britannique des *Night Studies*. Une publication peu connue – les actes, polycopié d'un petit colloque qui s'est tenu à Manchester en 1993, le « First National Conference on the Night-Time Economy » – est la trace d'un moment important dans l'émergence des études sur la nuit (Lovatt *et al.*, 1994). Son importance se trouve moins dans ce qui a été écrit dans ces pages que dans la façon dont divers thèmes de la sociologie britannique sur la culture et la jeunesse – les sous-cultures,

la musique, les activités sexuelles, la culture de l'alcool, les rapports entre police et jeunes, etc. – se trouvent ramassés et rendus intelligibles comme « phénomènes de nuit ».

Alors que l'époque des sous-cultures héroïques, oppositionnelles, résistantes, telles que théorisées par l'École de Birmingham, est révoquée, la sociologie anglaise des cultures de la jeunesse se divise en au moins deux tendances. L'une cherche à trouver de nouvelles sous-cultures qui méritent d'être étudiées, les trouvant dans les cultures de *rave*, de *dubstep*, de *grime*, etc. Si résistance il y a de la part de ces sous-cultures, ce n'est plus la résistance sémiotique théorisée par Dick Hebdige, où une culture subalterne renverse ou s'approprie les signes de la culture dominante. La résistance exprimée par les sous-cultures des années 1990 s'organise autour de la lutte pour l'espace, pour la sauvegarde des lieux, édifices et quartiers où les pratiques sous-culturelles puissent survivre. Le fait que la lutte pour l'espace prenne le relais des guerres sémiotiques du punk nous place déjà sur le chemin des *Night Studies*, où les questions de réglementation et de droit à la nuit deviendront centrales. Une autre tendance dans la sociologie et les *cultural studies* britanniques se tourne vers les pratiques plus banales et non-héroïques des jeunes : leur consommation d'alcool, leurs rituels de sociabilité. C'est dans le travail de sociologues tels que Beverly Skeggs (2007) ou Paul Chatterton et Richard Hollands que la nuit devient centrale, dans le cadre des études sur la culture de la boisson – les *drinking cultures* – dans les villes britanniques, ou sur les pratiques de « *going out* », des sorties en soirée. En Angleterre, où la sociologie et la géographie sociale sont proches l'une de l'autre, une convergence entre plusieurs lignes de pensée et de recherche et les *Night Studies* peut être repérée. Le livre de la sociologue Emily Nicholls (2019) analyse les pratiques des jeunes femmes qui sortent le weekend dans les bars de Newcastle, en Angleterre. L'analyse ethnographique développée dans l'ouvrage lui aurait valu, vingt ans plus tôt, d'être classée parmi les études sur le genre et la classe qui se font en Angleterre depuis 40 ans. En 2019, le livre de Nicholls se trouve profondément arrimé aux concepts d'économie de la nuit, de mœurs nocturnes, et de topographie nocturne d'une ville. Dans *The Nocturnal City* (2019), le géographe social britannique Robert Shaw, reprend certains des enjeux analysés par Skeggs, Chatterton et Hollands, comme les rituels de la sortie nocturne, mais dans une perspective qui fait preuve d'une connaissance du champ international des *Night Studies* et d'une approche spéculative sur la nuit. Il cite les géographes français ; il offre des réflexions sur la matérialité de la nuit, sur

les mouvements politiques nocturnes, tels que « Nuit Debout », sur le statut mythique de la nuit dans les traditions occidentales et autres. Nous sommes entrés de plein pied dans l'interdisciplinarité des *Night Studies*.

Le cas particulier des Gender studies

Si l'étude de la place des femmes dans la ville occidentale est assez bien avancée en anglais, on le doit beaucoup à une génération d'historiennes et de spécialistes en littérature, en majorité des « dix-neuviémistes », qui ont publié de nombreux livres dans les années 1980s – 1990s³⁸.

Comme on a pu le constater ailleurs, la nuit n'y figure en elle-même que comme contexte temporel dans lequel la plupart des pires actes de violence et de contrôle à l'encontre des femmes ont été perpétrés et mis en place. Mais la manière dont ces livres traitent des relations complexes entre le contrôle judiciaire et social de la moralité, des questions de visibilité et de mobilité des femmes dans la ville, et de la modernité urbaine tant commentée par Baudelaire, Benjamin, Simmel, etc., nous a légué de riches ressources pour étudier la nuit. Les études féministes et les études de genre peuvent perturber les idées reçues et les silences que l'on trouve dans les *Night Studies*, et ce à plusieurs niveaux. Nulle part ce n'est plus évident que dans les écrits sur la flânerie, sur la promenade, sur l'acte de marcher dans les villes. Ce concept, cher aux théoriciens depuis Baudelaire et Benjamin, est passé des surréalistes aux situationnistes, puis aux pratiquants contemporains de la dérive dans toutes les grandes villes du monde, aux *city-backers* et aux nomades urbains. Malgré toutes ses mutations, la pratique reste majoritairement masculine.

Un article de l'historienne de l'art Janet Wolff datant de 1985, « The Invisible Flâneuse » a initié, dans le monde anglophone, la critique selon laquelle la liberté de marcher en sécurité dans la ville, seule et dans la nuit était un privilège des hommes³⁹. De nos jours, ce constat peut paraître évident, même si on voit un nombre croissant de livres

38 Voir, entre autres : Walkowitz J.R., 1992, *City of dreadful delight : narratives of sexual danger in late-Victorian London*, Chicago, University of Chicago Press ; Wilson, E., 1991, *The sphinx in the city : urban life, the control of disorder, and women*, London, Virago Press.

39 Wolff J., 1985, "The Invisible Flâneuse. Women and the Literature of Modernity", *Theory, Culture & Society* 2 :3, pp.37-46 ; et le livre collectif *The Invisible Flâneuse? : Gender, Public Space, and Visual Culture in Nineteenth-Century Paris*, edited by Aruna D'Souza and Tom McDonough, Manchester and New York : Manchester University Press, 2006.

sur la marche, la flânerie, et la promenade qui parlent peu de la manière dont cette pratique est genrée. Une des exceptions est le beau livre de Matthew Beaumont, *Nightwalking: A Nocturnal History of London, Chaucer to Dickens* qui est, au contraire, très sensible aux questions du genre si ce n'est que pour remarquer le caractère masculin de la promenade nocturne ; et on a, de plus en plus, des livres qui résultent d'une recherche qui veut découvrir, dans l'histoire et de nos jours, des femmes qui marchent dans la ville : des promeneuses, des flâneuses (Elkin 2016 ; Nesci 2007).

L'intégration de ces questions dans un champ qu'on peut nommer celui des *Night Studies* n'est que très récent. Au Mexique, le travail historique de Gabriela Pulido Llano sur les géographies de la peur au milieu du XXe siècle à Mexico est centré sur le caractère sexué du danger et de la régulation morale (2015). Dans un livre collectif de 2018 (Guerin F., Hernandez E., Montandon A. 2018), la sociologue française Catherine Deschamps poursuit ses recherches sur les femmes en milieu urbain, sur leur mouvement dans la ville et sur la manière dont le caractère de leur mouvement est façonné par le sentiment d'insécurité. Si ses œuvres antérieures portaient explicitement sur le commerce du sexe, dans son texte de 2018, elle parle plutôt de l'acte quotidien de sortir du métro et d'emprunter une rue parisienne très fréquentée. Les détails de son analyse nous concernent moins ici que la manière dont elle positionne son travail de chercheuse dans le nouveau cadre des *Night Studies* : à la suite du « droit à la ville », de Henri Lefevre, elle dit qu'il faut désormais parler d'un « droit à la nuit ». De la même manière elle affirme vouloir passer d'une « anthropologie dans la nuit » à une « anthropologie de la nuit ».

L'étude des médias

Cette dernière partie est consacrée à ce qui a été et ce que pourrait être des *Night Studies* dans l'étude des médias. À notre connaissance, les études sur les rapports entre média et nuit sont rares⁴⁰. Mais, comme vous pouvez bien l'imaginer, la raison principale de l'absence d'un champ ou d'un sous-champ « nuit et médias » est que la nuit est partout dans l'étude des médias, de manière implicite plutôt qu'au premier plan. Certaines des recherches pionnières sur les médias et la nuit

40 Voir, pour un aperçu, Straw (2015b), "Media and the Urban Night," *Articulo – Journal of Urban Research*, no 11.

ont examiné l'histoire de la radiodiffusion, notant les façons dont le média de la radio a organisé une distinction entre la nuit et le jour. Les travaux de Beccarelli (2014) et Hendy (2010) ont bien montré comment la radio de nuit a construit une interaction plus personnelle avec ses auditeurs, soit en offrant un niveau d'informalité plus élevé dans l'adresse de l'annonceur à l'auditeur, soit en contribuant au sens de la nuit comme espace d'imagination et de fantaisie.

Une mode récente

En effet, plus on élargit la définition des médias, jusqu'à ce qu'elle englobe les formes artistiques, tels que le roman, la peinture, le cinéma, plus apparaît un intérêt pour la nuit. Dans l'histoire de l'art, l'étude de la peinture nocturne comme genre artistique est à la mode depuis 10 à 15 années (Sharpe 2008 ; Valance 2015 ; Clayson 2019).

Dans les études cinématographiques, il existe quelques rares textes qui pourraient servir de base à l'élaboration d'un sous champ « nuit et cinéma » : un beau livre de Jacques Aumont sur l'ombre (2002), où il est beaucoup question de la nuit ; un numéro de la revue française Cinergon sur cinéma et nuit (no. 8/9 : 1999/2000) ; une étude par Straw (2015b) sur ce qu'il appelle les « *single-night narratives* », c'est à dire les récits de films qui se déroulent dans une seule nuit. Un certain virage écologique dans l'étude du cinéma permet de le situer dans une histoire des régimes énergétiques ; un livre sur le film noir américain nous invite à voir l'émergence de celui-ci dans un contexte de restrictions de l'usage de l'électricité à cause de la Seconde Guerre mondiale et où fait jour la nécessité de représenter la nuit autrement que dans la décennie précédente (Biesen 2005).

Des objets d'études à investir

Dans une première tentative d'imaginer les différents façons d'étudier les rapports entre média et nuit, nous pouvons présenter ici une liste non-organisée d'objets qui pourraient être analysés selon différents pays : l'étude des films présentés à la télévision en fin de soirée, le formatage musical des stations de radio au cours du cycle de 24 heures, la présentation des films cultes à minuit à partir des années 1970, les salles de cinéma 24 heures sur 24 qui ont existé aux États-Unis et en Angleterre durant la Seconde Guerre mondiale, les journaux hebdomadaires qui, en couvrant le domaine de la culture, font un journalisme de nuit sans le savoir ou le revendiquer, les chroniques de la vie nocturne qui ont alimenté des rubriques régulières dans les journaux à

grand tirage au cours du vingtième siècle, les guides de la vie nocturne publiés pour les touristes dans la plupart des villes du monde – et ainsi de suite.

Bien sûr, une abondance de sujets possible ne fait pas un champ. Si l'on écrit « *media* » et « *night* » dans *scholar.google.com*, les résultats sont en grande majorité des articles écrits par des psychologues et cliniciens sur l'effet des écrans lumineux ou de l'usage des ordinateurs sur le sommeil et la santé. Ces études, ont naturellement peu à voir avec les études des médias telles que nous les concevons. On pourrait quand même imaginer une convergence fructueuse entre l'étude des médias contemporains et les *Night Studies*, axée sur les médias numériques et leurs rapports au cycle de 24 heures.

Des pistes de recherche

De telles recherches seraient très utiles étant donné la tendance à imaginer l'Internet comme un réseau qui fonctionne 24 heures sur 24 sans cycles ou rythmes temporels. L'Internet de nuit, quand il est abordé à part, est souvent vu à travers les mêmes préjugés que ceux qui colorent depuis des siècles les jugements sur la nuit en général. L'Internet de nuit se présente, dans le cas de certains avertissements, comme un lieu dangereux où les plus vulnérables s'exposent à la violence. Un clip paru en 2014, (« *Don't Go On the Internet Late at Night*⁴¹») ramasse les idées traditionnelles sur la nuit comme espace-temps dangereux – surtout pour les personnes vulnérables – et zone de perversion et de violence. On y voit une femme âgée et innocente, en train de regarder des vidéos de chats jusqu'à ce que son écran soit envahi par des prédateurs masculins qui lui montrent des photos de pénis – des *dick pics* – et lui font des propositions obscènes. A la fin du clip, un message textuel l'avertit de ne pas regarder derrière elle alors que des figures menaçantes se pressent à sa porte. Aux vieux clichés sur la nuit s'ajoute ici l'image stéréotypée de l'internaute nocturne nécessairement obsessionnel et pervers. Dans son étude des « modes nocturnes » offerts par certains appareils numériques, tels que *l'iPhone*, Dylan Mulvin (2018) fait le point sur la manière dont ceux-ci ont répondu aux inquiétudes généralisées sur les implications pour la santé d'une consommation nocturne excessive de contenu numérique.

Des études sur les médias et la nuit pourraient porter, aussi, sur le

41 “Click a Dick Dick,” <https://www.youtube.com/watch?v=raYYZlnUo08> July 27, 2014, accédé 15 novembre 2019.

rapport entre la disponibilité des réseaux et la qualité des infrastructures énergétiques à travers le monde : en Inde, avant l'utilisation plus généralisée des téléphones portables, beaucoup d'usagers n'avaient accès à l'Internet que sur leur lieu du travail ou dans les bibliothèques. Des millions d'habitants vivaient la nuit sans ce réseau. Plus récemment, on a découvert que si, dans la plupart des pays où Netflix est disponible, les taux d'écoute les plus élevés pour ce service se situent vers 21 heures, en Inde par contre, l'heure de grande écoute, le *prime time*, est à 17 heures (Rodriguez 2017). Dans un pays où une grande partie de la population est obligée de voyager pendant une heure ou deux, en bus ou en train, pour se rendre au travail et pour rentrer chez soi le soir, c'est à ce moment, et par le truchement des téléphones portables, que *Netflix* trouve son public. Cet exemple confirme la variabilité de la relation des médias avec la nuit. Les infrastructures de contenu multimédia (comme les émissions Netflix) sont intimement liées aux appareils qui rendent ce contenu accessible. L'utilisation de tels appareils, à son tour, est imbriquée dans l'organisation du travail, les systèmes de transport sur lesquels les gens voyagent et la manière dont le travail et les loisirs sont répartis tout au long du cycle de 24 heures.

Un champ ouvert sur des mutations

Cette première esquisse d'une généalogie des travaux sur la nuit en sciences sociales nous a permis de mettre en évidence l'émergence progressive d'un champ auquel nous participons à nos places respectives.

On ne peut encore parler de « champ disciplinaire » stabilisé au sens de Krishnan⁴², c'est-à-dire un ensemble de connaissances relativement hermétique, défini par rapport à un objet d'étude plus ou moins précis, par une méthodologie clairement identifiable à laquelle se réfère la communauté de chercheurs se réclamant de cette discipline et par une capacité d'introspection (réflexivité).

On a pourtant bien un objet de recherche particulier, un premier corpus de connaissances spécialisées accumulées ; des premiers concepts et théories qui organisent le savoir accumulé ; des terminologies spécifiques ou un langage technique ajusté à l'objet d'étude ; de premières méthodes de recherche spécifiques ; une première manifestation institutionnelle en la forme de sujets enseignés à l'université et

42 Krishnan A., 2009, *What Are Academic Disciplines? Some observations on the Disciplinarity vs. Interdisciplinarity debate*. ESRC National Centre for Research Methods : Southampton.

une première approche réflexive. Malgré les premières avancées, la nuit comme nouvelle frontière reste cependant un champ en construction. Non hermétique, il est interdisciplinaire et de plus en plus transdisciplinaire au sens qu'il ne se contente pas « *d'atteindre des interactions ou réciprocitys entre recherches spécialisées, mais situerait ces liaisons à l'intérieur d'un système total sans frontières stables entre les disciplines* »⁴³. Il permet d'associer à la recherche bien d'autres partenaires que les seuls scientifiques. Les tensions actuelles sur les nuits, les conflits qui émergent génèrent un intérêt et une demande sociale qui devraient nourrir la structuration de ce champ en l'ouvrant également vers l'action.

Un espace-temps de contestation

Alors que l'étude de la nuit en sciences politiques était demeurée relativement mineure, la nuit a récemment été définie comme un « objet » politique dans une variété de domaines, de mouvements politiques et de discours. Depuis 2010, elle est devenue l'espace-temps des manifestations politiques à travers le monde, du « Printemps érable » au Québec (2012) aux manifestations du parc Gezi en Turquie (2015), à « Nuit Debout » en France (2016) (Shaw 2017; Gwiazdzinski 2017) et, plus récemment, avec les insurrections politiques nocturnes à Beyrouth, au Chili et ailleurs dans le monde. À bien des égards, les « printemps » politiques dont on a parlé vers 2010, en référence au Moyen-Orient et ailleurs, ont fait place à une dénomination de protestation politique en termes d'occupation de la nuit urbaine. Si l'histoire de la contestation politique depuis longtemps théorisée en termes de spatialités qu'elle déploie (son utilisation des rues, des places centrales, des balcons), les temporalités de la contestation – leur occupation de la nuit – invitent désormais à de nouvelles formes de théorisation⁴⁴.

L'émergence de revendications particulières sur la nuit

Si ces mouvements de protestation avaient lieu la nuit, ils ne concernaient presque jamais la nuit, qui servait seulement de cadre d'expression. Ce n'est plus le cas avec deux formes d'activisme politique qui ont pris de l'ampleur et de l'intensité au cours de la dernière décennie.

L'une d'elles a exprimé la revendication des femmes pour une nuit sans harcèlement, ni insécurité. Rappelons qu'en France, des « conseils

43 Piaget J., 1972, « L'épistémologie des relations interdisciplinaires ». *L'interdisciplinarité : problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités*, Paris, OCDE.

44 Voir, pour un aperçu des approches de la politique de la nuit, « Politiques de la nuit », *Cultures et Conflits* n°105-106, 2017.

aux femmes » publiés par le Ministère de l'intérieur en 2012, affirmaient encore que « *en raison de leur sexe et de leur morphologie, les femmes sont parfois les victimes d'agressions particulières* ». Ce texte semblait signifier que les femmes étaient elles-mêmes à blâmer pour les dangers nocturnes auxquels elles étaient confrontées. Combattue par des groupes comme « Ville et genre » (Turcan 2013), cette approche a été condamnée et le texte revu. En Inde, une vague de protestations politiques défendant le droit des femmes face au harcèlement et à la violence a déferlé sur le pays depuis 2017 avec un slogan explicite : #IWillGoOut (Taneja 2017). L'autre vague d'activisme visant à transformer la nuit est née du déclin perçu de l'activité culturelle nocturne dans les villes du monde entier. En une décennie, le secteur de la culture nocturne est passé de la recherche de la reconnaissance au sein des économies urbaines à la lutte pour sa survie face aux mutations en cours. La plus importante de ces transformations est sans doute l'embourgeoisement des centre-ville, qui a entraîné une augmentation des coûts de location des salles de musique et contraint bon nombre d'entre elles à fermer. Un effet secondaire de ces changements a été l'augmentation des conflits liés au bruit nocturne – conflits dans lesquels les nouveaux habitants des centre-ville se plaignent des nuisances causées par les bars et les clubs où la musique est une source de divertissement clé. L'effet de la gentrification urbaine sur les divertissements nocturnes et la sociabilité dans les villes a été bien documenté dans un corpus d'ouvrages publiés depuis le début des années 2000 (Nofre 2013 ; Clerval 2014 ; Ocejo 2014) qui ont contribué à l'émergence des *Night Studies*. Ces conflits sont aggravés par la transformation de nombre de logements du centre-ville en espaces de location à court terme (par le biais d'entreprises comme *Airbnb*) qui attirent les touristes nouveaux clients pour les lieux de musique le week-end. Dans de nombreuses villes, cette crise de l'activité culturelle nocturne est visible depuis début 2020. A Berlin par exemple, des fonctionnaires et des activistes nocturnes se sont réunis en janvier pour montrer leur soutien au secteur des boîtes de nuit. Différentes solutions ont été proposées comme les limites d'augmentation des loyers, l'assouplissement des restrictions sur le bruit et la reconnaissance des boîtes de nuit comme des éléments clés de l'identité et de l'économie de la capitale allemande. Fin février 2020, la fermeture du populaire club berlinois *Griessmuehle* – autre victime de la hausse des loyers et de la gentrification – a confirmé ces craintes et le besoin d'une intervention significative des pouvoirs locaux.

L'avenir incertain de l'après confinement

Au moment d'écrire ces lignes, les « quarantaines » et les autres restrictions qui ont suivi la propagation de la pandémie de COVID-19 ont radicalement modifié le caractère de la nuit avec de nombreuses incertitudes sur l'avenir. Les bars, clubs et autres espaces de sociabilités nocturnes, qualifiés de « non essentiels » en période de crise sanitaire, ont été fermés. Partout dans le monde, ceux qui travaillent à produire la culture de la nuit ont répondu de deux manières : en luttant pour tenter d'obtenir des compensations financières reconnaissant la précarité qui caractérise leur vie professionnelle, mais également en élaborant une myriade de nouvelles manières de déplacer la culture de la nuit sur les réseaux grâce à *Internet*. Seuls ou collectivement, des artistes comme les chanteurs, comédiens ou dj en ligne dans une nouvelle intimité avec un public mondialisé, font preuve d'inventivité et cherchent à préserver autrement l'ambiance et le lien social de l'expérience nocturne.

Le développement des *Night Studies*, le déploiement de nouveaux outils d'exploration de la nuit, les recherches déployées sur les discontinuités, la diminution de l'offre urbaine, le repli sur la sphère privée, l'utilisation des réseaux sociaux, les inégalités et les tensions sociales, économiques et environnementales pourraient même permettre une approche indisciplinaire du confinement, abordé comme une sorte de « nuit en plein jour ».

Bibliographie

- AUMONT, J. (2012). *Le montreur d'ombre*, Paris, Vrin.
- BEAUMONT, M. (2005). *Nightwalking : A Nocturnal History of London*, London, Verso.
- BECCARELLI, M. (2014). *Les Nuits du bout des ondes. Introduction à l'histoire de la radio nocturne en France (1945-2013)*, Paris, Ina éditions.
- BIESEN, S.C. (2005). *Blackout : World War II and the Origins of Film Noir*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- BONFIGLIOLI, S., ROSSO, F. (1997). Les politiques des temps urbains en Italie, *Les Annales de la recherche urbaine*, 77 (1), pp. 22-29.
- BRONFEN, E. (2013). *Night Passages : Philosophy, Literature, and Film*. New York : Columbia University Press.
- CAUQUELIN, A. (1977). *La ville, la nuit*. Paris, PUF.
- CHATTERTON, P., HOLLANDS, R. (2003). *Urban Nightscapes : Youth Cultures, Pleasure Spaces and Corporate Power*, New York, Routledge.

- CLAYSON, H. (2019). *Illuminated Paris*. Chicago : University of Chicago Press.
- CLERVAL, A. (2014). *Paris sans peuple : La gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte.
- DELATTRE, S. (2000). *Les douze heures noires : la nuit à Paris au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.
- ELKIN, L. (2016). *Flâneuse : Women Walk the City in Paris, New York, Tokyo, Venice, and London*. New York : Farrar, Straus and Giroux.
- GRAZIAN, D. (2003). *Blue Chicago, The search for Authenticity in urban Blues clubs*, Chicago : University of Chicago Press.
- GUERIN, F., HERNANDEZ, E., MONTANDON, A. (2018). *Cobabiter les nuits urbaines*, Paris, L'Harmattan.
- GWIAZDZINSKI, L., (2019). Tournant temporel et rythmique, de la géographie, in DREVON G., 2019, *Proposition pour une rythmologie de la mobilité et des sociétés contemporaines*, Alphil, PUS, Neuchâtel, pp. 7-20.
- GWIAZDZINSKI, L., STRAW, W., MAGGIOLI, M. (2019). Geographies of the Night. From geographical object to Night Studies, *Bollettino della Società Geografica Italiana* 14, 2(1), pp. 9-22.
- GWIAZDZINSKI, L. (2005). *La nuit dernière frontière de la ville*. La Tour d'Aigues, L'Aube.
- GWIAZDZINSKI, L. (2017). Nuit Debout : Première Approche du Régime de Visibilité d'une Scène Nocturne, *Imaginations* 7 : 2 <http://imaginationsglendon.yorku.ca/?p=9149>.
- GWIAZDZINSKI, L., AGHINA, B. (1999). Les territoires de l'ombre, *Revue Aménagement et nature* n°133, Utopies pour le territoire, juin 1999, pp. 105-108.
- HASENÖHRL, U., KRAUSE, K., MEIER, J., POTTHARST, M. (dir.) (2014). *Urban Lighting, Light Pollution and Society*, London and New York, Taylor and Francis.
- HENDY, D. (2010). Listening in the Dark, *Media History* 16 :2, pp. 215-232.
- HUNTER, M.A. (2010). The Nightly Round : Space, Social Capital, and Urban Black Nightlife, *City & Community* 9 : 2, pp.165-186.
- KERSALÉ, Y. (2008). *Manière Noire (géo-poétique du paysage)*, Paris, éd. L'Une et l'Autre.
- KOSLOFSKY, C. (2011). *Evening's Empire*. Cambridge University Press.
- LOVATT, A., O'CONNOR, J., MONTGOMERY, J., OWENS, P. (1994). The 24-Hour City: selected papers from the first national conference on the Night-Time Economy, Manchester, Metropolitan University.
- LLOYD, R. (2006). *Neo-bohemia. Art and commerce in the postindustrial City*.
- MAGGIOLI, M. (2015). Dentro lo Spatial Turn: luogo e località, spazio e territorio. *Semestrale di Studi e Ricerche di Geografia*, 2, pp. 51-66.

- MONTANDON, A. (2009), *Histoire de la nuit XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard.
- MONTANDON, A. (dir.) (2009). *Promenades nocturnes*. Paris, L'Harmattan.
- MOORE, M. (2016). Nightlife as Form, *Theater* 46 (1), pp.49-63.
- MULVIN, D. (2018). Media Prophylaxis : Night Modes and the Politics of Preventing Harm, *Information & Culture : A Journal of History*, 53 : 2, pp.175-202.
- NARBONI, R. (2012). *Les Eclairages des villes. Vers un urbanisme nocturne*, Paris, InFolio.
- NESCI, C., (2007). *Le Flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*. Grenoble, ELLUG.
- NOFRE, J. (2013). Vintage Nightlife : Gentrifying Lisbon Downtown, *Fennia : International Journal of Geography* 191, pp.106–121.
- OCEJO, R. (2014). *Upscaling Downtown : From Bowery Saloons to Cocktail Bars in New York City*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- PALMER, B. (2000). *Cultures of Darkness. Night Travels in the History of Transgression*. New York, Monthly Press.
- PULIDO LLANO, G. (2016). *El mapa « rojo » del pecado : Miedo y vida nocturna en la ciudad de México 1940-1950*. Mexico City, INAH.
- RENARD, C. (1999/2000), « La nuit: durée, espace, noir. », *Cinergon* (8/9).
- RODRIGUEZ, A. (2017). « Indian commuters are coping with their terrible commutes by watching Netflix », *Quartz India*, May 23, 2020. <https://qz.com/india/989659/netflix-nflx-peak-viewing-hours-are-very-different-in-india-and-argentina-compared-to-the-us-and-europe/>
- SCHIVELBUSCH, W. (1993). *La nuit désenchantée : à propos de l'histoire de l'éclairage artificiel au XIXe siècle*. Paris, le Promeneur.
- SCHLOR, J. (1998). *Nights in the Big City : Paris, Berlin, London; 1840-1930*. London, Reaktion Books.
- SEIJAS, A., GELDER, M. (2020). « Governing the night-time city : The rise of night mayors as a new form of urban governance after dark », *Urban Studies*, <https://doi.org/10.1177/0042098019895224>.
- SHARPE, W. (2008). *New York Nocturne : The City After Dark in Literature, Painting, and Photography*. Princeton, Princeton University Press.
- SHAW, R. (2017). « Pushed to the margins of the city: The urban night as a timespace of protest at Nuit Debout », Paris, *Political Geography*, 59, pp.117-125.
- STRAW, W. (2015a). « Media and the Urban Night », *Articulo – Journal of Urban Research*, no 11.
- STRAW, W. (2015b). « Chrono-Urbanism and Single-Night Narratives in Film », *Film Studies*, 12 :1, pp. 46-56.

TANEJA, R. (2017) . #IWillGoOut: Women in 30 Towns and Cities Demand Safe Public Space, New Delhi, India : NOTV.com, 13 novembre. <https://everylifecounts.ndtv.com/iwillgoout-women-in-30-towns-and-cities-demand-safe-public-space-9385>.

TURCAN, M. (2013). « Les “conseils aux femmes” du ministère remplacés : “Enfin de vraies solutions et pas des injonctions !” », *Inrockuptibles* 18 octobre <https://www.lesinrocks.com/2013/10/18/actualite/actualite/les-conseils-aux-femmes-du-ministere-remplaces-enfin-vraies-solutions-pas-injonctions/>.

VALANCE, H. (2015). *Nuits américaines. L'art du nocturne aux Etats-Unis, 1890-1917*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Note Magazines

Observatoire des politiques culturelles, n°53, « Cultures de la nuit. Quels enjeux et quels défis ? », janvier 2019 ;

Revue de géographie Alpine (RGA), « Nuits et montagnes », mai 2018 ;

Socialter n°26, « La nuit en voie d'extinction », juin-juillet 2018 ;

Hémisphères, La revue suisse de la recherche et de ses applications, « Réinventer la nuit », HES SO, Haute école spécialisée de Suisse occidentale, vol. XII, 2017 ;

Cultures et Conflits n°105-106, « Politiques de la nuit », 2017 ;

Articulo, Journal of urban Research n°11, « The urban night, a time space of innovation », novembre 2015 ;

Urban studies, « Geographies of the urban night », Volume 52 Issue 3, February 2015 ;

Intermédialités, Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques n° 26, 2015, « Inhabiting (the night) », octobre 2015 ;

ENA hors les murs n°453, « Voyages au bout de la nuit », 2015 ;

Urbia n°16, « Temporalités urbaines et projets », février 2014 ;

Strada, Le magazine de la création hors les murs n°20, « La ville la nuit », avril 2011 ;

Hippocampe n°7, « La nuit », avril 2012 ;

Magazine du XIXème siècle n°3, « Quand la ville dort », 2013.

Note Thèses

CHAUSSON, N. (2019), *L'économie et territoires de la nuit urbaine*. Université Grenoble Alpes ;

HU, W. (2019). *Nuits de Chine*. Université Grenoble Alpes ;

WALKER, E. (2018) *Quand la ville ne dort pas : S'approprier l'espace-temps hypercentral nocturne par et autour de l'usage récréatif. Les exemples de Caen et Rennes. (Pour une approche aussi sonore des rapports sociaux de proximité)*. Université de Caen Normandie ;

GIORDANO, E. (2017), *Paysage lumière : constructions et perceptions. Pour une analyse multi-échelle des géographies lumineuses des villes*, Université Paul Valéry Montpellier, 2018 ;

PIERONI, R. (2017). *Institutionnaliser la nuit. Géographies des politiques nocturnes à Genève*. Université de Genève, Faculté des sciences et de la société ;

BERTIN, S., (2016). *Le paysage urbain nocturne : une dialectique du regard entre ombre et lumière*. Université de Montréal ;

BONTE, M. (2017). *Beyrouth, états de fête : géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit*. Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes ;

COMELLI, C. (2015), *Mutations urbaines et géographie de la nuit à Bordeaux*. Université Bordeaux Montaigne.

Note Colloques

« Planifier la nuit, quand la pérennisation des lieux culturels et festifs nocturnes devient un enjeu des politiques d'aménagement », Genève, Université de Genève, Université Grenoble Alpes, HES-SO Genève, R-EMU, 21 septembre 2017 ;

« Villes européennes et nuit urbaine », 13 juin 2016, Montpellier, UMR ARTDev ;

« La nuit territoire d'innovation », Séminaire international Urban Fabrik, les territoires à l'épreuve de l'innovation, UJF, Grenoble, 11 avril 2014 ;

« The urban Night : Issues of Security and Inclusion », International symposium McGill University, Mc Gill University, Montreal (Canada), 7 août 2014 ;

« États généraux de la nuit », Casino de Montbenon, Lausanne (Suisse), 14 mai 2014 ;

« Anthropologie de la Nuit : Perspectives transdisciplinaires », Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc), le 7 octobre 2011 ;

« États généraux de la nuit », Genève (Suisse), 1er mars 2011 ;

« États généraux de la nuit », Ville de Paris, 2010 ;

« Les nouveaux visages de la nuit urbaine », Bruxelles, 2006 ;

« Université de la Nuit », Parlement de Bruxelles, 2005 ;

« Forum international des mobilités nocturnes », Rome, 2004 ;

« Biennale internationale du temps », Besançon, 2004 ;

« La nuit en questions », Cerisy, 2004.

POSTFACE

Politiques nocturnes à l'épreuve du terrain

Les nuits plurielles de Nantes

Benjamin Mauduit (Élu à la Vie nocturne de la Ville de Nantes, Nantes, France)

POLITIQUES NOCTURNES À L'ÉPREUVE DU TERRAIN LES NUITS PLURIELLES DE NANTES

Benjamin Mauduit

Le champ émergent des « *Night Studies* » montre les mutations rapides de nos villes la nuit et les recherches engagées permettent aux collectivités de disposer peu à peu de données et d'expertises pour les accompagner dans leurs réflexions et leurs politiques publiques sur le terrain. Si les villes œuvrent dans le domaine de l'aménagement du territoire, elles abordent moins naturellement la question du temps et de ses usages. A Nantes, cette nouvelle lecture temporelle de la ville vient compléter une approche territoriale plus classique.

Une philosophie générale

Dans un monde en mutation, il est du devoir de la puissance publique d'inventer avec celles et ceux qui font la ville. Cette philosophie générale concerne autant le jour que la nuit, formidable espace de ressource, d'invention, de rêves et de projets. Cette approche, les Nantais l'avaient initié lors de la campagne municipale de 2014, avec l'élection citoyenne des maires de nuit et l'interpellation grandissante des habitants qui avaient imposé ce débat et demandé la mise en place d'un Conseil de la nuit. Après les élections, à la demande du maire de Nantes, Johanna Rolland, j'ai été nommé référent sur la nuit, avec la charge de construire une politique publique nocturne en lien avec toutes les thématiques de la ville (culture, jeunesse, solidarité, sécurité, santé, mobilité, propreté, innovation) et d'élaborer un plan d'action transversal co-construit sur la vie nocturne avec les citoyens. Le chantier a été engagé et se poursuit.

Une démarche structurée et une instance

La première phase de travail a consisté à poser un diagnostic partagé, local, prospectif et participatif. Elle a permis de dessiner une cartographie de la nuit, de comprendre l'écosystème des nuits nantaises, d'identifier les tensions et les disparités et de formuler des propositions. Ce travail nous a permis de sortir d'une relation binaire entre

festifs et riverains. C'est tout l'objet du Conseil de la nuit qui depuis sa création, a vocation à être le lieu d'échanges et de débat sur les quotidiens nocturnes. C'est souvent grâce au jeu que l'on a pu mettre les gens autour de la table et que l'on a fait société.

Une double exigence

Tout l'enjeu est de trouver du temps commun dans une ville multi-rythmée en cessant d'opposer la ville du jour (qui travaille) à la ville de la nuit (qui s'amuse). Cela nécessite que chacun fasse un pas vers l'autre et que l'on élargisse le débat. A Nantes, nous considérons qu'une politique de la nuit doit permettre la conciliation des temps. Le droit à la nuit est une réalité mais la nuit est aussi un espace de liberté, un lieu de rencontre, de gisement d'emploi, un terrain de découverte et de création. C'est dans ce sens que nous avons mis en place un plan d'actions qui fixe deux exigences et répond à trois enjeux.

L'exigence méthodologique de co-construction : le Conseil de la nuit.

Sur ce sujet de la ville la nuit, nous avons adopté un premier parti pris : refuser le dialogue limité au face à face entre riverains et cafetiers et élargir le cercle. Nous avons voulu faire confiance à l'intelligence collective en croisant tous les points de vue. C'est dans cet esprit que le 6 octobre 2015 nous avons installé le **Conseil de la nuit** qui participe désormais pleinement à la gouvernance de notre ville.

L'exigence d'adaptation à la pluralité des nuits.

La ville, la nuit, est une réalité plurielle et variable, avec des contraintes que la collectivité a choisi de prendre en compte. Suivant les lieux, les heures et les saisons les réalités de la nuit sont différentes. En été par exemple, nous constatons une hausse des déchets sur la voie publique liée à l'occupation importante de l'espace public. En hiver, la question de l'hébergement des personnes en situation de fragilité est primordiale. Nous devons nous adapter très finement à cette variété d'usages et de besoins, par exemple en adaptant les horaires d'ouverture de certains services de la collectivité.

Des enjeux et un plan d'action

Une fois ces exigences fixées, nous avons développé un plan d'actions qui répond à 3 enjeux explicités ci-après.

Enjeu 1. Répondre aux droits et aux devoirs de chacun, au quotidien.

L'objectif est d'assurer la prise en compte de tous les usages de la nuit. Qu'il s'agisse de la ville qui dort, de la ville qui s'amuse, de la ville qui travaille, ou encore de la nuit inconnue, l'équilibre doit pouvoir être trouvé. Quatre domaines illustrent particulièrement notre volonté et notre ambition.

> En matière de gestion des traces de la nuit par exemple, nous agissons aussi bien sur la gestion des déchets avec un plan de collecte repensé pour mieux prendre en compte la saisonnalité et les rythmes de certains lieux, mais aussi sur la gestion des mictions. En lien avec un blog nantais mobilisé sur cette thématique en invitant les Nantais à cartographier « les ruelles à pipi », nous avons décidé de mener une expérimentation visant à réduire ces nuisances en proposant des espaces adaptés. Nous avons donc testé la mise en place « d'urittrottoirs », une innovation locale, en complément de la décision de rouvrir les toilettes publiques 24h sur 24.

> En matière de sécurité, la nuit nourrit souvent des représentations angoissantes. Pourtant, les nuits ne sont pas plus dangereuses que le jour si nous nous rapportons au nombre de délits commis. L'insécurité est même moindre en termes de cambriolages, sauf pour les établissements et les entreprises. Les dégradations sont en revanche plus nombreuses et les agressions ou affrontements plus violents. Il n'en demeure pas moins que certains publics sont plus inquiets que d'autres la nuit. C'est pourquoi, nous avons mené une réflexion sur les cheminements piétonniers lumineux. Le principe ? À travers des marches exploratoires, nous avons identifié les lieux où le sentiment d'insécurité est vécu et mis en place des actions pour y remédier (aménagement de l'espace public, meilleur éclairage, fléchage de lieux de répit – commerces, bars...).

> Parce qu'on ne peut pas parler sécurité sans évoquer la question du civisme et des solidarités, nous avons réalisé un diagnostic des publics vulnérables que la nuit peut mettre en danger afin de contribuer à consolider des solutions adaptées mais aussi pour inventer des réponses en termes d'égalité femmes hommes sur l'espace public.

> En matière de gestion des nuisances sonores, nous avons décidé de nous saisir de manière innovante de la lutte contre les nuisances sur l'espace public. Nous avons repéré des « stations nocturnes », lieux de transition de fin de nuit, afin d'attirer les regroupements nocturnes vers des lieux sécurisants pour les publics et éloignés des habitations.

Enjeu 2. Concilier développement économique, respect de l'environnement, cohésion sociale et culturelle.

A Nantes, un actif sur cinq travaille la nuit, dans différents secteurs d'activités (santé, sécurité, hôtellerie, restauration...) indispensables à notre vie collective avec des besoins spécifiques en matière de déplacements ou de services. Il existe aussi un Nantes festif : quand certains disent qu'on n'en fait pas assez, d'autres trouvent qu'il prend trop de place. Et il existe bien sûr un Nantes qui dort. L'enjeu est de concilier développement économique, respect de l'environnement, cohésion sociale et culturelle. L'amélioration de notre qualité de vie en ville ne peut se faire au détriment d'autres individus dans la métropole. C'est bien pour cela que nous cherchons à assurer un équilibre territorialisé de l'offre nocturne que ce soit en matière de déplacements que d'offres culturelles et de loisirs notamment. En termes de transport par exemple, les Nantais ont particulièrement souligné la nécessité de faire progresser l'offre nocturne. Nous l'avons étendue le vendredi soir (jusqu'à 3h du matin), en complément du jeudi et du samedi soir et mis en service ce que nous appelons les « trams jocker » c'est à dire les tramways retournant en dépôt.

Enjeu 3. Favoriser la rêverie et l'imaginaire.

Pour nous, la nuit est un véritable laboratoire d'expérimentation. Si elle permet de sortir des cadres officiels, c'est parce qu'elle est propice à la libération des contraintes et au détournement des objets et des codes. Dans la nuit, territoire vécu, éphémère et cyclique, s'inventent de nouvelles solutions. L'imaginaire et le rêve sont des leviers que nous devons activer pour permettre à la ville de se réinventer par ses nuits en encourageant la créativité, l'improbable, le détournement, et le lâcher-prise.

Certains acteurs du territoire se sont déjà saisis de cette question en organisant des nuits exceptionnelles comme la « Nuit noire » ou les « Nuits féeriques ». D'autres le font en se réappropriant le temps comme lors de la « nuit du changement d'heure » durant laquelle une course à pied est organisée ou pour les « 24h de la danse » avec les projections de portraits dans le tram ou pour « la nuit des laveries ». Dans cet état d'esprit, nous souhaitons que les nuits nantaises transforment des nuits classiques en nuits exceptionnelles. Pour cela, nous avons également imaginé des projets comme « les mariages de nuit »

et un « appel à projet » pour encourager l'offre nocturne alternative et le soutien aux initiatives. C'est un appel au détournement des lieux, à l'expérimentation, à la rêverie et à l'imaginaire.

La politique de la nuit qui émerge à Nantes n'est pas très différente dans ses fondements de celle que nous défendons pour le jour. Il s'agit de donner de la place à celles et ceux qui ont envie de faire que Nantes reste une ville où « *il peut arriver quelque chose qui en vaut la peine* » (Breton), une ville un peu décalée avec son petit grain de folie. En ce sens, la collectivité peut accompagner, initier et valoriser les initiatives citoyennes, mais nous avons d'abord besoin de gens qui osent, de gens qui savent changer de regard pour inventer l'avenir et expérimenter. À côté de l'état des lieux et des données nécessaires, l'imaginaire et le rêve sont des leviers que nous devons activer pour permettre à la ville de se réinventer par ses nuits. Ici, chercheurs, artistes et citoyens sont convoqués à la fabrique collective des nuits urbaines.

Les auteurs

Suzanne Beth. Initié par ses recherches dédiées au cinéaste japonais Ozu Yasujiro, le travail de Suzanne Beth s'attache aux pratiques cinématographiques qui désactivent et désœuvrent l'expressivité de leur médium. Prolongeant cette attention pour la puissance à l'œuvre dans une certaine faiblesse du cinéma, sa recherche actuelle porte sur les films réalisés dans le Japon de l'après-Fukushima.

Federica Letizia Cavallo. (Milan, 1973). Associate Professor of Geography at the Department of Economics, Ca' Foscari University of Venice (Italy). Her main research fields are tourism and cultural geography, with a special interest in islands, coastal wetlands and land reclamation areas.

Lucie Dušková. Assistant professor at the Institute of Economic and Social History at the Charles University. In 2019, she defended her Ph.D. thesis titled "Night in Czechoslovakia 1945-1960: representations and social practices." Her research focuses on the social history of the socialist dictatorship.

Federica Epifani. Ph.D. in Human & Social Sciences, research fellow at the Department of History, Society and Human Studies at the University of Salento. Her research interests are focused on the enhancement of the territorial cultural heritage and on the processes of social innovation.

Emmanuelle Faure. Docteure en géographie à l'Université de Paris-Nanterre, elle travaille sur les liens entre dynamiques territoriales et dynamiques sanitaires, ainsi que sur les questions de genre en géographie. Elle travaille actuellement sur les projets de recherche « GreenH-City » et « La ville côté femmes ». <http://www.ladyss.com/emmanuelle-faure>.

Andrea Giansanti. Ph.D. in Geopolitics and Geoeconomics, lecturer in postgraduate university master courses in Human Resources Management and Security Geopolitics. His main research interests concern the themes of local development and territorial planning, including tourism and sports.

Edna Hernandez González. Architecte-urbaniste, maître de conférences à l'Institut de Géoarchitecture de Brest (EA 7462). Ses travaux portent sur la mobilité active (notamment la marche à pied), l'aménagement urbain de la ville la nuit et la pratique genrée de l'espace urbain la nuit. Elle est déléguée de l'Institut des Amériques à Brest (IDA-Brest) depuis 2015.

Luc Gwiazdzinski est géographe (Université Grenoble Alpes), membre du laboratoire Pacte. Ses travaux portent notamment sur les temporalités et les rythmes urbains, la nuit, les mobilités et les relations art et territoire. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont : *La nuit dernière frontière de la ville*, L'Aube ; *La ville 24h/24* (La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, DATAR, 2003), *Périphéries* (avec Gilles Rabin, Paris, L'Harmattan, 2007) et *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point* (avec Bernard Floris, Grenoble, Elya Éditions, 2019).

Maëlle Le Bivic. A validé un Master à l'université de Lille intitulé « L'image du barbare à Rome et dans le monde romain (IIIe siècle av. n.è. – IIIe siècle de n.è.) ». Ses recherches conjuguent histoire et anthropologie à travers l'étude de la rencontre et du rapport entre le Romain et l'Autre.

Corinne Luxembourg. Enseignante-chercheuse en géographie à l'École Nationale Supérieure d'Architecture – Paris La Villette, co-responsable et coordinatrice de la recherche-action « la ville côté femmes » à Gennevilliers depuis 2013. Elle travaille plus spécifiquement sur la notion d'habiter au prisme de l'intersectionnalité des rapports sociaux.

Marco Maggioli. Géographe à l'IUULM de Milan. Università di comunicazione e lingue, Italie. Marco Maggioli est Coordinateur du cours de maîtrise en tourisme, management et territoire. Ses principaux domaines de recherche sont la géographie culturelle et sociale, la géographie du tourisme, la géographie urbaine, et la méthodologie de recherche géographique. Il est l'auteur d'une centaine d'articles scientifiques dont très récemment avec C. Arbore, *Territorialità. Concetti, narrazioni, pratiche*. Saggi per Angelo Turco ; *Territorialità, legalità e legittimità presso i felupe della Guinea Bissau*, 2017 ; a édité avec Luc Gwiazdzinski et Will Straw le numéro monographique *Geografie della notte, Bollettino della Società Geografica Italiana* (Serie 14, vol. 1, n 2, 2018) ; a édité l'édition critique italienne de *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains* de Augustin Berque (Mimesis 2019).

Mar Santamaria Varas, Pablo Martinez Diez. 300.000 Km/s (www.300000kms.net) is an urban innovation office based in Barcelona that explores the potentials of data and new computational paradigms to extract relevant information with the aim of improving urban planning and decision-making.

Benjamin Mauduit est devenu en 2014 le premier élu à la Vie nocturne de la Ville de Nantes. Il travaille par ailleurs dans le champs de l'éducation populaire en tant que chargé de projets en animation et formateur.

Dany Stéphane Minko. De nationalité camerounaise, enseignant des lycées, Doctorant à l'Université de Yaoundé 1, Département de Littérature et Civilisations Africaines. Chercheur dans le domaine des retours des migrants en terre d'origine et des problèmes des espaces d'accueil de ces retours.

Véronique Nahoum Grappe est ethno-anthropologue (IIAC-EHESS). Elle travaille sur les conduites d'excès. Elle a publié de nombreux ouvrages sur le sujet parmi lesquels *L'Ennui Ordinaire*, ed. Australes, 1999.

Nicolas Owona Ndounda. Diplômé de psychologie, de sociologie et d'histoire. Il est chargé de recherche au Centre National de l'Education (CNE) du Cameroun. Ses centres d'intérêt scientifique sont entre autres, les « night studies », l'insertion sociale des jeunes, les politiques publiques et la religion. En ce moment, il achève une thèse de Doctorat Ph.D. d'histoire à l'Université de Yaoundé I (Cameroun).

Daniele Paragano. Ph.D., is Associate Professor of Economic and Political Geography at Niccolò Cusano University in Rome where he also teaches the geography of development. His research focuses on military geographies, militarism and the geography of marginality.

Antonella Rinella. Associate Professor of Economic and Political Geography in the Department of History, Society and Human Studies, University of Salento. Besides geopolitics, her scholarly research focused on the role of local development processes, with a particular focus on traditional storytelling in marginal areas.

Francesca Rinella. Assistant Professor of Economic and Political Geography in the Department of Economics and Finance, University of Bari Aldo Moro. Her research focuses on popular geopolitics as well as local economic systems, urban quality of life and the relationship between tourism and heritage.

William Straw est professeur au département d'histoire de l'art et des études en communication à l'Université McGill (Canada). Il est l'auteur d'une centaine d'articles sur la musique populaire, le cinéma et la culture urbaine. Il est co-directeur de l'ouvrage *Circulation and the city : Essays on Urban Culture* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010) et a dirigé plusieurs projets de recherche sur les médias, la culture urbaine et la nuit.

Timothy Tambassi. Lecturer (RTDa) in Medieval Philosophy at the University of Salerno. His main interests of research include Metaphysics, Formal Ontology, the Philosophy of Geography, Geo-ontologies and the Philosophy of E.J. Lowe.

Mathilde Thouron. Contracted Ph.D. candidate in architecture (Doctoral contract from the Ministry of Culture) at the Architecture Laboratory of Toulouse. The PhD in progress deals with “The dark exhibition trend of the 90s: the case of museums of science and civilization in Europe.”

Giuseppe Tomasella. (Belluno, 1986). Holds a Master degree in English and another one in Intercultural Development of Tourism Systems. He is an independent researcher focusing on cultural hybridism, tourism and the urban night with a specific focus on the City of Venice.

Cristina Trincherio. Professeur de Littérature française à l'Université de Turin, elle travaille à la reconstruction des relations culturelles franco-italiennes pendant les Lumières, le Risorgimento et le Fascisme, et sur le théâtre français des Avant-gardes et de l'entre-deux-guerres. Elle coordonne le projet *Open Literature* www.openliterature.unito.it.

Salomé Vincent. Exploratrice des obscurités urbaines et doctorante en géographie à l'université Paris-Sorbonne et rattachée au laboratoire ENeC (UMR 8185). Après un mémoire de master sur le rapport des personnes non-hétérosexuelles à l'espace public nocturne parisien sous la direction de Louis Dupont, elle commence une thèse sous la direction de Louis Dupont et Rachele Borghi qui porte sur les espaces obscurs dans les nuits de Nantes, avec une approche phénoménologique sur fond de géographie urbaine féministe qui fait la part belle à la géographie des émotions

Nathanaël Wadbled. Research associate at the University of Lorraine. He holds a Ph.D. in Information and Communication Sciences and a Masters in Philosophy and History. His research deals with the field of the geography of emotions. In addition to his work on experiences of darkness, he is also interested in the question of participation in relation to techno music.

COLLECTION L'INNOVATION AUTREMENT dirigée par
Luc GWIAZDZINSKI, Université Grenoble Alpes, France

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Theodore ZELDIN, Historien, Grande Bretagne
Chris YOUNES, Ecole spéciale d'architecture de Paris, France
Philippe VIDAL, Université du Havre, France
Angelo TURCO, Libera Università di Lingue e Comunicazione, Italie
John TUPPEN, Université Grenoble Alpes, France
Will STRAW, McGill University, Canada
Bernard STIEGLER, Institut de recherche et d'innovation, France
Joëlle SASK, Université Aix Marseille, France
Sébastien ROCHE, UMR Pacte, France
Laurent MATTHEY, Université de Genève, Suisse
Sébastien LORD, Université de Montréal, Canada
Ying LONG, School of Architecture, Tsinghua University, China.
Christine LECONTE, École supérieure d'architecture de Versailles, France
Olivier KLEIN, Institute of Socio-Economic Research, Luxembourg
Vincent KAUFMANN, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, Suisse
Boris GRÉSILLON, Université Aix-Marseille, France
Maria GRAVARI BARBAS, Paris 1 Panthéon Sorbonne, France
Francesco ESCOBAR, Universidad de Lalaca, Espagne
Gérard-François DUMONT, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, France
Aglae DEGROS, Technische Universität Graz, Autriche
Manuela DECARLO, Libera Università di Lingue e Comunicazione, Italie
Matteo COLLEONI, Università degli studi di Milano-Bicocca, Italie
Patrick CHAMOISEAU, écrivain, France
Nadine CATTAN, UMR Géographie-cités, France
Fares BOUBAKOUR, Ecole des Hautes Etudes Commerciales d'Alger, Algérie
Maurice BENAYOUN, Université de Hong Kong, Chine
Nacima BARON, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, France
Aziz ARIKI, Institut national d'aménagement et d'urbanisme, Maroc
Akalay MUSTAFA, Université de Fès, Maroc
Pierre AGERON, géographe, France

DANS LA COLLECTION L'INNOVATION AUTREMENT :

L'ATELIER DE L'IMAGINAIRE – *Jouer l'action collective*

Antoine CONJARD, Serge GROS, Luc GWIAZDZINSKI,

Fabienne MARTIN-JUCHAT, Thierry MÉNISSIER

Elya Éditions, octobre 2015.

ISBN 979-10-91336-06-2

L'HYBRIDATION DES MONDES

- *Territoires et organisations à l'épreuve de l'hybridation*

Luc GWIAZDZINSKI (dir.)

Elya Éditions, octobre 2016.

ISBN 979-10-91336-07-9

CHRONOTOPIES / CHRONOTOPICS

- *Lecture et écriture des mondes en mouvement*

/ *Readings and Writings on a World in Movement*

Guillaume DREVON, Luc GWIAZDZINSKI, Olivier KLEIN

Elya Éditions, octobre 2017.

ISBN 979-10-91336-10-9

TOURISME(S) ET ADAPTATION(S) / TOURISM AND ADAPTATION

Florent CHOLAT, Luc GWIAZDZINSKI, Céline TRITZ, John TUPPEN

Elya Éditions, février 2019.

ISBN 979-10-91336-12-3

SATURATIONS

- *Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve*

Manola ANTONIOLI, Luc GWIAZDZINSKI, Vincent KAUFMANN,

Guillaume DREVON, Luca PATTARONI

Elya Éditions, janvier 2020.

ISBN 979-10-91336-14-7

NIGHT STUDIES

- *Regards croisés sur les nouveaux visages de la nuit*

Luc GWIAZDZINSKI, MARCO MAGGIOLI, WILLIAM STRAW

Elya Éditions, juin 2020.

ISBN 979-10-91336-15-4

Achevé d'imprimer en juin 2020 par

isiPRINT
UNIVERSITÉ PARIS 13 - UNIVERSITÉ PARIS 8

15 rue Francis de Pressensé
93210 La Plaine Saint-Denis

Numéro d'impression : 152368

Imprimé en France

Elya Éditions

ELYASCOP – Entreprise d'édition

Indicatif éditeur : 979-10-91336

ISSN 2431-5141 – l'innovation autrement

ISBN 979-10-91336-15-4

Dépôt légal : à parution